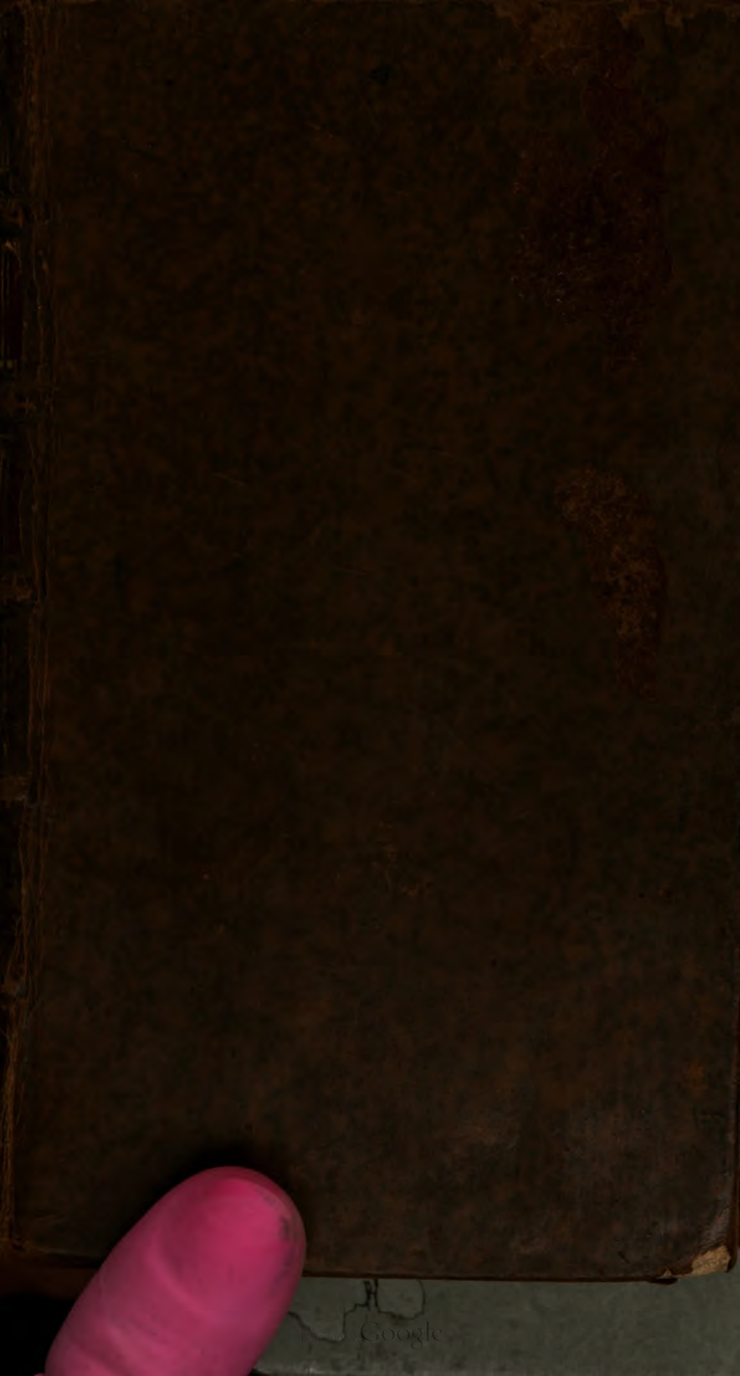
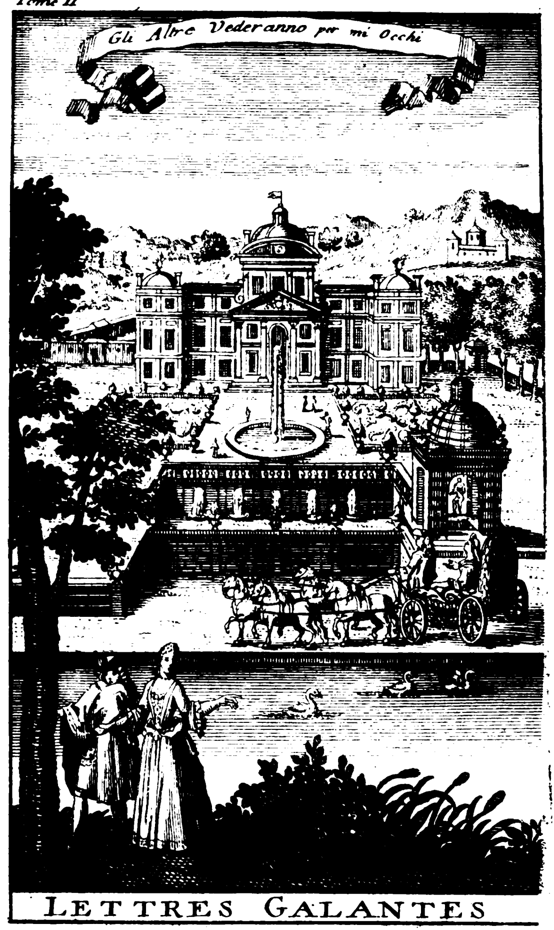



EX DONO
GIUSEPPE D'AYALA
MARQUIS DE VALVA
BIBLIOTHÈQUE CANTONALE ET UNIVERSITAIRE DE LAUSANNE






Gli Altre Vederanno per mi Occhi
LETTRES GALANTES

LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES,

De deux Dames de Condition, dont l'une étoit à Paris, & l'autre en Province.

OUVRAGE CURIEUX.

Nouvelle Edition, revûë, corigée, augmentée & enrichie de Figures.

*Par MADAME de C****

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE BRUNEL, sur le Dam.
M. DCC. XX.



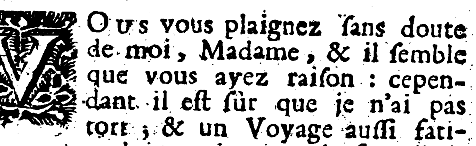
LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES;

De deux Dames, dont l'une étoit à Paris, & l'autre en Province.

****

LETTRE XLI.

DE LION.



VOUS vous plaignez sans doute de moi, Madame, & il semble que vous ayez raison : cependant il est sûr que je n'ai pas tort ; & un Voyage aussi fatiguant que celui que je viens de faire doit vous faire excuser mon silence, puisque c'est ce qui l'a causé. Ne l'imputez donc, s'il vous plaît, qu'au changement de lieu, & point du tout à celui de mes sentimens qui seront toûjours tendres & sinceres.

Comme j'ai fait la même route que j'avois suivie autrefois, je ne vous parlerai pas des lieux où j'ai passé en allant de Toulouse à Nîmes, de peur de donner dans la répetition : il ne m'est même point arrivé d'Avanture en chemin qui vaille la peine d'être racontée ; mais je me suis trouvée à Nîmes pour être spectatrice d'un évenement assez bizarre. Je vous ai parlé dans mes précedentes des soulevemens des Sévennes, comme d'une chose qui pouvoit avoir des suites fâcheuses ; & la Cour même avoit paru le craindre, puis qu'elle avoit envoyé une Armée & des Maréchaux de France contre ces Mutins. Les cruautez du Maréchal de Montrevel avoient si fort aigri les esprits dans ce Païs-là, qu'il les avoit portez à la rebellion, plûtôt que de les en détourner ; & son nom y est en horreur. J'ai vû auprès de la Porte des Carmes, les tristes vestiges d'un Moulin auquel il avoit fait mettre le feu, ayant sçû que quantité de personnes s'y étoient réfugiées, & où les flâmes consommerent le jeune avec le vieux, l'enfant avec la mere, & n'épargnerent ni sexe, ni condition. Le Maréchal de Villars qui fut envoyé pour relever Montrevel, s'y prit d'une maniere toute oposée ; & faisant succéder la douceur à la barbarie, il éprouva la verité du Proverbe qui dit, qu'on prend plus de mouches avec le miel qu'avec le vinaigre ; il laissa délasser les Boureaux, des fatigues que son Prédécesseur leur avoit données : il promit grace à tous ceux qui se mettroient en état de la mériter ; & sçachant, comme dit l'Evangi-

le, qu'il n'y a qu'à mettre la division dans un Parti pour le détruire entierement, il tâcha de gagner quelques-uns de ces gens : il s'adressa vainement à un nommé Roland qui commandoit une troupe dans les Hautes Sevennes; il n'y eut pas moyen de l'ébranler : mais C*** a été plus traitable, & a accepté l'amnistie & les récompenses qu'on lui a offertes. Sa desertion a scandalisé tous ses Camarades. On lui avoit donné le Commandement d'un certain nombre de Camisars qui faisoient leurs courses aux environs de Nîmes; & quoi-qu'il fût très-jeune, sçachant mieux l'exercice de la Pêle, que celui de la Pique, car il étoit Boulanger de son métier, on lui déferoit extrémement, parce-qu'il se vantoit du don de Prophétie, que bien des gens assurent encore qu'il a eu : quoi-qu'il en soit, il disoit l'avoir; & comme il donnoit tous ses ordres de la part de Dieu, & qu'on avoit de la foi pour ce qu'il disoit, il étoit très-bien obéï & regardé parmi les siens comme un second Moïse. On parloit de lui comme d'un Héros, & je vous en ai, je croi, parlé autrefois sur ce pied-là : cependant on dit à present qu'il n'étoit qu'un Zéro; qu'il a été paré des plumes d'autrui comme le Geai se pare de celle du Paon, & que c'est à la bravoure de ceux qui le suivoient qu'il doit toute la gloire qu'on lui avoit attribuée; c'est ainsi que parlent ceux qu'il a quittez. Le Maréchal de Villars & ceux de sa Cour, pour faire valoir leur acquisition, & pour élever leur trophée, lui font mille honnêtetez : & comme les uns & les autres doivent être suf-

pects, j'atens, pour porter mon jugement, que la maniere dont C** se conduira dans les suites, me fasse connoître son caractere. Il s'étoit chargé d'engager ses Camarades à suivre son exemple ; mais il n'a pû y réüssir : car lors qu'il fut les trouver pour cela, il fut reçû à coups de fusils, & bien lui valut d'avoir le pied leger. Il est traité de Deserteur par ceux de son Parti, & on lui impute le sang de quelques-uns des Chefs qui viennent d'être brûlez & rouez, & celui de Roland qui a mieux aimé se faire tuër que de se laisser prendre. On espere que cette Guerre civile aura été éteinte là-dedans ; & pendant que les Protestans de ces cantons là pleurent la perte de leurs Protecteurs, C** jouït des honnêtetez qu'on lui fait, & se repaît des esperances qu'on lui donne. Il a été régalé dans le Païs par toutes les Puissances ; & après y avoir resté quelque-tems, il demanda permission d'aller en Cour, disant qu'il avoit des avis à donner de la derniere importance, & dont il ne pouvoit confier le secret à personne. On lui accorda sa demande ; si bien que peu de jours après être arrivé ici je l'y ai vû venir, & vous le verrez aparemment bien-tôt à Paris : tout Lion court en foule au Fauxbourg de Lesgulletiere pour le voir, & on n'est pas moins surpris que je le fus à Nîmes en voyant cette petite figure qui ne paroît pas avoir dix-huit ans, & qui n'a rien moins que l'air guerrier ; car c'est un beau jeune Garçon blanc & blond, dont la tête, ni le bras, ne paroissent pas promettre grand chose, & l'on a peine à s'imaginer qu'il puisse déja avoir fait parler

de lui. Les Huguenots répondent à cela, que David avoit sa Fronde, & que lorsqu'il gardoit ses Brebis il ne paroissoit, peut être pas plus martial que lui ; & moi, comme je l'ai déja dit, je suspens mon jugement, & j'attens que vous me mandiez celui que vous aurez fait de sa Personne que vous verrez dans peu de jours à Paris. Je voudrois savoir quel accueïl on lui fera ? si le Roi voudra bien lui parler, comme on dit qu'il s'en flâte ; & si on aura autant de curiosité qu'on a eu ici sur son chapitre : car la foule étoit si grande autour de son logis, qu'on a été obligé d'y mettre des gardes ; il en eut aussi auprès de sa Personne, & je ne sçai si ce n'est point autant pour s'en assurer, que pour lui faire honneur, & si ce ne sont pas des chaînes dorées : mais c'est assez parlé de lui pour le coup. Il n'y a pas moyen de finir cette Lettre sans vous dire un mot de la Ville où je suis, qui est une des plus belles du Royaume, & qui, selon moi, l'emporte sur Toulouse. Quoi-qu'elle n'ait pas un Parlement, on prétend que c'est par politique qu'on n'a pas voulu y en mettre un de peur de déranger par-là le Commerce qui est ici florissant, & qui seroit bientôt détruit si Messieurs les Marchands se mettoient la vanité dans la tête, & achetoient des Charges à leurs Enfans, au lieu de les élever dans le Negoce. Il y a pourtant un Présidial, & quelques autres Jurisdictions subalternes, des Echevins, un Prevôt des Marchands. Le Gouvernement de cette Ville a été depuis long-tems héréditaire dans la Maison de Villeroi. Le

défunt Archevêque en a été revêtu jusques à sa mort, & Monsieur le Maréchal le possede depuis ce tems-là. La situation de cette Ville est très-belle, on voit, avant d'y arriver, quantité de jolies Maisons de Campagne. Le Château de Pierre Encise, sejour des Criminels d'Etat, bâti sur des Rochers escarpez, paroît un lieu de défense en cas de besoin. La Riviére de Saone traverse la Ville & s'y perd dans le Rône qui en baigne les murailles ; il y a de très-belles ruës, & des Quais magnifiques : mais ce qui m'en plaît le plus, ce sont ces Montagnes qui forment le plus bel aspect du monde, sur lesquelles on voit de très-belles Eglises, des Couvens d'hommes & de femmes, des arbres & de la verdure, & où, sans sortir de la Ville, on trouve tous les agrémens de la Campagne. C'est-là qu'est cette miraculeuse Eglise de Fourvieres, celebre par les fréquens Pélerinages qu'on y fait, celle de Saint Irenée autrefois Evêque de Lion, le Tombeau des deux Amans, tant vanté par Monsieur d'Ourfé dans son Astrée, & qui, si on l'en croit, étoit un azile inviolable sous le Roi Gondebeau qui régnoit pour lors à Lion : quoi qu'il en soit, tout ce que j'ai pû aprendre de ce Tombeau des deux Amans, qu'il ne faut pas confondre avec celui qui est sur le bord de la Seine entre Paris & Roüen, c'est que celui ci renferme les corps d'Hérode & d'Hérodias, qui furent releguez par Caligula, Empereur de Rome, quelque-tems après la mort de N. S. Comme cette Princesse voulut suivre son Epoux dans son exil, & qu'elle se donna là-dessus des airs

de belle passion, on lui a fait l'honneur de lui donner le beau nom d'Amante, que celui de femme détruit ordinairement, & elle le garde encore jusques dans le Tombeau. Voilà ce que la tradition m'a apris, & ce que je vous donne comme on me l'a donné. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Pilate & Hérode ont été exilez presqu'en même-tems sur les bords du Rône, & que ces malheureux qui avoient eu part à la mort de nôtre Seigneur, y ont fini leur triste destinée. Il ne me manque plus, après avoir vû tout ceci, que de passer quelques jours dans les lieux où Judas s'est pendu; & je suis si ambulante, que du train dont je vais, je ne desespere pas d'arriver un jour en me promenant du côté de la Palestine, & je vous avoûrai que je n'en serois pas trop fâchée: ho! ce seroit de-là qu'il y auroit plaisir de recevoir de mes Lettres, & que je vous envoyerois des Relations dignes de vôtre curiosité. Je n'ai pas encore eu le tems de satisfaire la mienne dans cette Ville, ni de voir tout ce qu'il y a de rare, ainsi vous pouvez esperer d'en aprendre une autrefois davantage; mais faut me donner le tems de respirer; car Lion n'est pas un lieu qu'on puisse voir en un jour; c'est une espece de petit Paris, & je n'ai point encore vû de Ville qui lui ressemblât mieux. J'ai vû cette Horloge dont vous avez entendu parler qui est dans l'Eglise des Comtes de Saint Jean; c'est quelque chose d'assez particulier; & je m'étonne que quelques superstitieux idiots ne se soient pas avisez de dire, qu'il y avoit-là dedans du miracle: peut-être que si cette Horloge avoit

été au pouvoir de certains Moines, ils auroient bien pû donner ce tour-là à la chose, si on les en avoit voulu croire, & je m'imagine que c'est comme cela que se sont établis tant de Miracles que la simplicité de nos Peres a reçûs pour argent comptant. Quoi-qu'il en soit, Messieurs les Comtes de Saint Jean sont trop honnêtes gens pour donner dans ces fraudes pieuses, & tout le monde convient qu'on ne doit le merveilleux de cette Horloge qu'à l'adresse de celui qui l'a faite, auquel, dit-on, on fit crever les yeux après qu'il en eut fait une pareille à Strasbourg, pour l'empêcher d'en faire davantage. Toutes les fois que l'heure doit sonner, un Coq qui est sur le Cadran commence par battre des aîles, chante, & après ce petit prélude, on voit ouvrir une petite porte & sortir la Vierge & les Apôtres qui passent en revûë. Pendant que l'heure sonne le S. Esprit paroît aussi en forme de Colombe, & Dieu le Pere au dessus qui donne la bénédiction, après quoi chacun rentre dans sa niche comme il en étoit sorti, & la porte se referme de la même maniere qu'on l'avoit vûë ouvrir, & tout cela se fait par des ressorts, & sans que personne paroisse s'en mêler. Voiez un peu si dans cette Ville de *Suisse* où l'on vouloit faire brûler le pauvre *Briocher* comme Sorcier, à cause de ses Marionettes ; voiez, dis-je, si on n'auroit pas crû qu'il entroit du miracle, ou de la magie, dans cette affaire-ci & si je n'ai pas raison de dire qu'on en a sans doute bien fait acroire à nos pauvres Aïeux, avec tous ces prétendus Miracles dont on les a bercez ? Mais à propos

de merveilleux, on dit qu'on ne voit plus le Cabinet de Monsieur de *Serrieres* : j'en serois fâchée ; car j'avois bien envie de le voir : je m'en informerai mieux, & si je le vois je vous en dirai des nouvelles : donnez m'en un peu, je vous prie, de ce qui se passe à *Paris*, & croiez que je suis toûjours,

MADAME,

Vôtre, &c.

LETTRE XLII.

DE PARIS.

JE suis fort aise d'aprendre que vous vous êtes raprochée de nous, & j'espere, Madame, que n'étant plus qu'à cinq journées de *Paris*, vous voudrez bien y venir faire un tour avant de partir pour la *Palestine*. Vous pourrez bien, puisque vous êtes si fort en train de vous promener, faire, chemin faisant, un tour aux *Tuilleries*. J'y étois l'autre jour avec Madame D*, à laqu'elle je lisois vôtre derniere Lettre, & nous songions ensemble à prendre des mesures pour être informées du jour que C*** arriveroit à *Paris*, & pour pouvoir trouver les moiens de satisfaire la curiosité que vous nous n'aviez donné sur son chapitre lors que nous fûmes interrompuës par le bruit d'une grande quantité de personnes qui couroient en foule dans la grande Allée où nous étions. Je ne sçavois que penser de ce concours, & après avoir caché

ma Lettre, je me levai de dessus le banc où nous étions assises, & je me mis à fuïr sans sçavoir pourquoi. Je croiois d'abord qu'il y avoit quelque chien enragé : mais enfin je revins de ma fraieur, & je vis, en entendant nommer Monsieur C***, que le hazard me servoit à ma mode, puisqu'il me l'amenoit sans que je fusse obligée de me donner la peine de l'aller chercher. Il passa devant moi entouré d'une Cohuë qui ne paroissoit pas la mieux intentionnée du monde pour lui ; & si quelques personnes d'autorité ne l'eussent pris sous leur Protection, & ne l'eussent fait sortir au plus vîte par la porte du *Pont-Royal*, je ne sçai pas ce qui en seroit arrivé, & je ne crois pas qu'il lui prenne de long-tems envie de revenir aux *Tuilleries*. Il passa tout auprès de moi, & nous ne fûmes pas moins surprises, Madame *D** & moi, que vous avez été de sa figure enfantine : & je vous avouë que si vous ne m'aviez pas fait son portrait, je m'en serois formé une toute autre idée : il ne paroît pas même capable de toutes les cruautez qu'on l'accuse d'avoir faites : il a une petite phisionomie assez gracieuse, & il faut avoir beaucoup de foi pour croire qu'il ait eu l'esprit & le tems de faire parler de lui. Il a été à *Versailles* & a parlé à Monsieur de *Chamillard*, mais point au Roi : Sa Majesté a pourtant eu envie de le voir, & on l'a fait trouver sur son passage ; le Roi le regarda & plia les épaules. Voilà tout ce que j'en sçai : on lui a donné un Brevet de Lieutenant Colonel, & on l'envoie au vieux *Brisac*, où la Maréchaussée a ordre de le conduire pour

le mettre, dit-on, à l'abri des insultes que la Populace pourroit lui faire en chemin. Je ne sçai ce que ce petit Garçon doit s'imaginer de se voir ainsi traité en homme d'importance: il croit sans doute, que c'est un rêve; ou s'il est capable de reflexion, il doit en faire à peu près de pareilles à celles que faisoit le Liévre dont parle la *Fontaine*, qui passant auprès d'un Etang y donna l'alarme aux Grenoüilles dans un tems où le mouvement d'une feüille le faisoit lui même trembler & l'avoit obligé à prendre la fuite; je crois que le cas est assez pareil, & que l'aplication pourra vous en paroître juste. Voilà tout ce qu'il y a presentement de plus nouveau à *Paris*; ainsi comme je n'ai plus rien à vous dire, & que vous voudriez pourtant bien, je m'assure, en sçavoir davantage, je m'en vais emprunter le secours d'autrui pour continuer à vous aprendre des nouvelles. Celle que je joints à cette Lettre est écrite par une meilleure main que la mienne, puisque c'est par feu Madame *Daunoi*, qui, avant de mourir, avoit confié, ainsi ce Manuscrit à une de ses bonnes Amies: ainsi comme on ne l'a pas trouvé dans son Cabinet après sa mort, on n'a pû le faire imprimer comme Oeuvres Posthumes; & vous pouvez compter que vous allez voir ce que personne n'a encore vû: vous aurez la bonté de m'en dire vôtre avis en me le renvoiant. Madame *Daunoi* n'avoit écrit cela que pour elle-même, & n'avoit nul dessein, à ce qu'on dit, de rendre cette Avanture puplique; mais comme il paroît que toutes les personnes qui ont part à cette Histoire

ſont mortes, & qu'il n'y a pas d'aparence qu'on puiſſe en avoir la clef, je ne me fais pas un ſcrupule de vous en faire part : peut-être que ſi Madame *Daunoi* avoit voulu la mettre au jour, elle l'auroit encore revûë & corrigée : ainſi vous ne devez pas être ſurpriſe ſi vous ne trouvez pas dans cette petite Relation toute la juſteſſe qui eſt dans ſes autres Ouvrages. Vous y reconnoîtrez pourtant ſon ſtile, ſur lequel on ne peut pas ſe méprendre. Je dois vous dire encore que tout eſt véritable là-dedans ; c'eſt ce que Madame *Daunoi* a dit à ſon Amie, & c'eſt ce dont cette Amie m'a aſſurée ; ainſi vous pouvez le lire comme une verité, & non comme un Roman. En échange, car vous ſçavez qu'on ne fait rien pour rien dans la vie, je vous prie de me faire l'Hiſtoire de *C* * *, vous avez été ſur les lieux, & vous en êtes encore aſſez près pour vous faire donner des Mémoires ſûrs là-deſſus, & je vois quelque choſe de ſi incompréhenſible dans ce que l'on m'a dit de lui, que je ſerois fort aiſe de ſçavoir au juſte ce qui en eſt. Vous avez paſſé ſi ſuccinctement ſur ce qui le regarde, que tout ce que j'en ai pû comprendre, c'eſt qu'il a été *Boulanger* de ſon métier : mais il n'en peut tout au plus avoir été qu'aprentif, & je ne croi pas qu'il ait eu loiſir d'être encore fort habile à aucun. Enfin aprenez-moi ce qui en eſt, ſon Païs, ſa naiſſance, ce qu'il a fait, à propos de quoi il s'eſt attribué le don de Prophétie, par quels miracles il a pû perſuader les gens là-deſſus ; il me ſemble que cela mériteroit une Relation un peu plus circonſtanciée, & les

vtres sont toûjours si fort abregées que j'en enrage : corrigez-vous donc, je vous en conjure, & croiez que quand je ne serois pas assez de vos Amies pour lire avec plaisir tout ce qui vient de vous, la maniere dont vous écrivez m'y engageroit. Adieu, je vous laisse avec *My-Lady des nouvelles Angloises.*

MY-LADY, NOUVELLES ANGLOISES.

APrès que le Traité de *Ryswick* eût rendu le repos à l'Europe, & assuré les Couronnes de la *Grande-Bretagne* sur la tête de *Guillaume III.* ce nouveau Monarque charmé d'être reconnu pour tel par *Loüis le Grand*, envoia en *France* le Comte de *Portland* son ancien Favori, en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire. Ce Seigneur fit une Entrée magnifique dans *Paris*, & on lui rendit tous les honneurs dûs à son Caractere. Les Peuples ravis du retour de la Paix, couroient en foule au devant de ce Ministre; & le Roi le reçût avec cet acueïl charmant qui lui gagne les cœurs de tous ceux qui ont l'honneur d'aprocher de sa Personne. Au milieu de cette joie publique, le Roi *Jacques* rélegué à *S. Germain*, avec sa petite Cour, n'avoit assurément par les rieurs de son côté; il se

voioit hors d'espérance de remonter sur son Trône, & il craignoit encore d'être obligé d'aller à *Rome*, remplir la place de la Reine *Christine*. Milord *Portland* avoit ordre de son Maître, de demander au Roi son éloignement ; mais le Roi toûjours bon ne lui accorda pas sa demande, & ne voulut point donner à ce pauvre Prince, un nouveau sujet de mortification, en l'obligeant d'aller chercher ailleurs un nouvel azile : c'étoit un assez grand déboire pour lui de voir sous ses jeux toute la magnificence de Milord *Portland* : il se rencontra même à *Versailles* lors qu'il eut Audience du Roi, & il fut témoin oculaire de l'acuëil qu'on lui fit. Franchement il faloit avoir beaucoup de fermeté pour soûtenir un si terrible revers, & l'on peut dire que le Roi *Jacques* marqua une grande force d'esprit dans cette occasion : il se réjoüit, de la Paix, quoi-qu'il eut bien des raisons de s'en afliger, parce, disoit-il que l'on pourroit avoir sans peine des chevaux *Anglois*. Ces sentimens Stoïciens ne furent pas expliquez toûjours avantageusement ; & ce que les Jésuites & les autres Amis de ce Roi dépoüillé apelloient grandeur d'ame, étoit traité d'indolence & d'insensibilité par le Public : c'est ainsi que toutes les choses de la vie ont deux faces. On ne pouvoit pas prendre le change sur le chapitre de la Reine ; il ne falloit que la voir pour comprendre qu'elle étoit fort mécontente de son sort. Cette mélancolie se répandoit sur les personnes qui avoient suivi sa destinée : & l'on peut dire qu'il n'y avoit rien de plus triste que la

petite Cour de *Saint Germain*. Cependant *Paris* se remplissoit d'*Anglois*, qui par leurs dépenses, & tout le fracas qu'ils faisoient, montroient qu'ils avoient suivi le parti du veritable *Amphitrion*. Ces nouveaux venus n'alloient point à *Saint Germain*, quoi-que quelques-uns y eussent des proches, de peur de se rendre par-là suspects dans le Païs; & les pauvres *Jacobites* étoient obligez de venir chercher leurs parens à *Paris*, s'ils vouloient avoir la consolation de les voir. La Maison de la Comtesse *Daunoi* étoit souvent le rendez-vous des uns & des autres; & ce fut chez elle que *Mi-Ladi*** vit, pour la premiere fois, la Comtesse d'*Exeter*, qui étoit venuë à *Paris*, pour chercher du remede à la maladie de son Epoux. Les *Anglois* sont sujets à une langueur qu'ils apellent *Consomption*, de laquelle ils ne peuvent guérir qu'en changeant d'air: c'est ce qui fait qu'ils viennent en foule respirer celui de *France* dès que la Paix leur en ouvre les chemins. Madame *Daunoi* avoit été autrefois à la Cour d'*Angleterre*: elle en a donné même des Memoires au Public, qui sont écrits avec cette délicatesse qu'on admire dans tous ses Ouvrages. Comme elle s'étoit fait beaucoup d'Amis dans ce Païs-là, elle y avoit toûjours entretenu corespondance, & sa maison étoit le Bureau d'adresse de toutes les Personnes de considération qui venoient de *Londres* à *Paris*. La Comtesse d'*Exeter*, qui étoit son ancienne Amie, la fut voir des premieres; & *Mi-Ladi*** qui la cherchoit depuis quelques jours, fut assez heureuse pour l'y rencontrer. La Comtesse fut un peu de tems sans

la reconnoître ; quelques années & bien des chagrins qu'elle avoit essuiez, avoient fait tant d'impression sur son visage, & sur son humeur, que ce n'étoit plus la même personne. Ah ! ma Chere, lui dit la Comtesse, la joie que j'ai de vous revoir est bien traversée par le chagrin que j'ai de l'état où je vous voi ! Se peut-il qu'après avoir tenu un rang considérable en *Angleterre*, après avoir été admirée à la Cour & à la Ville, estimée & considérée par tout, l'on vous voie traîner ici une vie languissante, manquant de toutes choses, & cela par une fausse délicatesse, & pour vous attacher à un Parti que le Ciel abandonne, qui par conséquent ne sçauroit être le meilleur ! Croiez-moi, ma Chere, les plus courtes folies sont, dit-on les meilleures ; il ne vous sera pas mal-aisé de faire vôtre paix, & de rentrer dans vos biens : le cas n'est pas, comme vous sçavez, sans exemple, & vous y trouverez plus de facilité qu'un autre. Vos Amis ne vous ont pas oubliée ; & le Roi même à qui vôtre mérite n'est pas inconnu, vous verroit avec plaisir rentrer dans vôtre devoir. Ne parlons pas de cela ; ma chere *Comtesse*, répondit la triste *My-Lady* * *, il faut soûtenir la gageure, dût-il m'en coûter la vie. Elle laissa couler quelques larmes en prononçant ces dernieres paroles : & comme la Compagnie étoit nombreuse chez la Comtesse *Daunoi*, les deux *Angloises* qui s'en étoient séparées un moment, furent obligées de la joindre, & la conversation devint générale. Elle roula d'abord sur le mariage de Mr. le Duc de *Bourgogne* ; sur

les merveilles de la vie de *Loüis le Grand*; les magnificences de sa Cour; & sur tout ce qu'il y a à admirer à *Paris* & à *Versailles*. Tout ce grand nombre d'Etrangers qui étoit chez Madame *Daunoi*, ne pouvoit se lasser de parler de cela: mais la Comtesse d'*Exeter* qui mouroit d'impatience d'entretenir son Amie, lui proposa d'aller faire un tour de promenade. *My-Lady* en fut fort aise; elles monterent toutes deux dans le Caroſſe de la *Comtesse*, & furent descendre à la porte des *Tuilleries*. Elles entrerent d'abord dans la grande Allée, où il y avoit un monde infini que la douceur de la saison, & la beauté du lieu y attiroient. Mais comme ces Dames n'étoient-là, ni pour voir, ni pour être vûës, elles quitterent bien-tôt la grande Allée pour chercher la solitude, & elles gagnerent celle qu'on apelle l'Allée des soûpirs: & aprés s'être assises l'une auprès de l'autre sur le gazon, elles se dirent tout ce que l'amitié la plus tendre peut inspirer à deux personnes qui ont de l'esprit & de la délicatesse, & qui ont été long tems sans se voir. La *Comtesse* donna des nouvelles à *My-Lady* ** de sa Famille: & comme elle vit qu'elle s'attendrissoit, elle tâcha de lui persuader de retourner à *Londres*. Est-il possible, lui disoit-elle, que les Amis que vous avez ici occupent toute vôtre tendresse, & que vous oubliez ceux que vous avez laissez à *Londres*! Est-il possible que vous n'aiez pas d'empressement de revoir un Mari que vous avez aimé, & que je jurerois bien, quoi-qu'il fasse, qu'il vous aime encore tendrement! Ne devriez-vous pas vous

raporter à lui sur ce qui regarde les affaires d'Etat, & les cas de conscience ! Est-ce aux femmes à décider là-dessus ? Elles à qui il est défendu de parler en public, que l'on a éloignées des Sciences & des Emplois, & qui, selon *Moliere*, ne devroient sçavoir autre chose que coudre, filer & aimer leurs Maris. Voilà à quoi je m'en tiens. Je suis persuadée que l'homme est le chef de la femme, & qu'il faut se laisser conduire par le Chef, tant pis pour lui s'il nous méne mal ; il paiera pour nous deux. Nous sommes faites pour obéïr, & l'obéïssance chez nous vaut mieux que sacrifice. Si vous aviez raisonné sur ce principe, vous seriez restée chez vous, où vous auriez attendu tranquillement que le Ciel eût décidé du sort du Beau-Pere & du Gendre, sans vous intéresser, comme vous avez fait, dans leur querelle. Vous parlez le mieux du monde, ma chere *Comtesse*, répondit *My Lady* ; cependant si vous examiniez ma conduite, peut-être y trouveriez vous plus de sujets de me plaindre que de me blâmer. Vous sçavez que dès mon enfance je fus mise dans l'Abaïe Roiale de *Montbuisson*, où l'on m'éleva dans la Religion Catholique, que mes Parens me forcerent d'abjurer lors qu'ils me firent revenir à *Londres* pour épouser le Chevalier ** qui faisoit profession de la Religion Anglicane, de laquelle je n'ai jamais pû m'accommoder, quoi que j'aie pû faire : la tendresse que j'avois pour mon Epoux, m'obligeoit à dissimuler mes sentimens ; je faisois même tout ce que je pouvois pour les étouffer : je donnai dans

le grand monde : je m'attachai à la Cour. Vous sçavez, Madame, que j'eus le bonheur de réüssir dans ce Païs là; que la fortune de mon Mari en devint meilleure, & que la mienne avoit de quoi remplir mon ambition. Cependant j'avois beau être heureuse, je n'en étois pas plus contente. Le regret d'avoir quitté une Religion que je croiois la meilleure, troubloit toute ma felicité. Dès que j'avois le moindre petit mal, je croiois voir l'Enfer ouvert sous mes pieds. Enfin pressée par mes remords, je crûs que je devois sacrifier le plaisir de ma vie, au repos de ma conscience. Et Dieu sçait combien ce sacrifice m'a coûté de larmes! Il sçait aussi que c'est-là le seul motif de ma fuite. Je puis avoir raisonné sur de mauvais principes; mais il est sûr que mes intentions ont été bonnes. J'avois apris dans l'Evangile, qu'il falloit s'arracher un œil, & se couper un bras, dès que cet œil, ou ce bras pouvoient être un obstacle au salut; & je me crûs par-là engagé à me separer d'un Epoux, dont la tendresse pouvoit me perdre: car enfin, quoique vous en disiez, quand on se laisse mener par un aveugle, on ne peut éviter de tomber avec lui dans le précipice. Voilà, ma chere *Comtesse*, ce qui m'a fait prendre le parti que vous condamnez, & que j'ai crû le plus juste. S'il est vrai que les croix & les aflictions soient les marques de la bonne voie, j'ai tout lieu de m'aplaudir de mon choix; car j'en ai eu de toutes les especes depuis que je suis dans ce Païs, & je puis dire que le repos de ma conscience a causé bien du trouble à mon cœur. Ah!

ma chere, dit la *Comtesse*, prenez garde que toutes ces croix dont vous vous felicitez, ne ſoient des châtimens du Ciel, qui veut par-là vous rapeller & vous faire rentrer dans vôtre devoir; car encore un coup, le devoir d'une femme eſt d'être toûjours attachée à ſon Mari; & *S. Paul* y eſt exprès, lors qu'il dit, que ſçais-tu, femme, ſi tu ne convertiras pas ton mari? Cela ſeul devoit vous engager à reſter avec lui, d'autant mieux que vous ſerez reſponſable des pechez que vôtre abſence peut lui avoir fait commettre, & dont vôtre préſence l'auroit garanti. Eh! de grace, interrompit-elle, Madame, ne me chargez point des iniquitez d'autrui, j'ai aſſez des miennes. Vôtre Morale me fait peur. Mais après tout, ce que j'ai fait eſt autoriſé par une infinité d'exemples. Il y en a à *S. Germain* qui ſont dans le même cas où je me trouve; & toute l'*Angleterre* eſt remplie de Françoiſes, qui par un motif de Religion, ont abandonné leurs Maris & ont ſuivi à la lettre cet endroit de l'Evangile où il eſt dit, que celui qui aimera Pere, Mere, Mari, Femme, Enfans, plus que lui, ne ſera pas digne de lui. Vous me citez-là, répondit la *Comtesse*, un paſſage dont on abuſe terriblement dans ces tems-ci, & qui ne vient du tout point à nôtre ſujet, puiſqu'il ne s'agit pas de renoncer à Jeſus-Chriſt, auquel cas je conviens qu'il faudroit tout quitter. Les Catholiques & les Proteſtans adorent le même Dieu, & l'adoreroient encore enſemble ſi la politique des Grands n'avoit autoriſé les déſordres que les diſputes cauſent dans l'Egliſe. Croiez-moi, la Religion a toû-

jours été un prétexte, dont les Grands se sont servis pour couvrir leur ambition: c'est de quoi les petits ont été les dupes, & cela est si vrai, que lors que les fureurs de la Ligue desoloient le Roiaume de *France*, les *Guisards* se seroient faits Protestans, si les *Bourbonnistes* s'étoient faits Catholiques. C'est ce que personne n'ignore, & que ces Chefs de Parti fomentoient les divisions qui naissoient tous les jours dans l'Eglise, afin de soûtenir leurs querelles particuliéres, en faisant semblant de soûtenir celle du Seigneur. Voiez si *Henri IV.* fit tant de façon lors qu'il s'agit de se faire Catholique pour s'assurer son Trône! Et après cela vous ferez difficulté de suivre la Religion régnante, que vos Peres ont professée, & vous prétendrez en sçavoir plus là-dessus que tout le Clergé du Roiaume? Franchement, il y auroit un peu de vanité dans vôtre fait. Vous avez beaucoup d'esprit; mais je croi que nous avons des Prélats qui sont meilleurs Théologiens que vous: & en un mot, il n'y a point de Religion qui autorise une Femme à quitter son Mari, & l'on a très-grand tort en *Angleterre* & en *Hollande*, de donner azile à ces sortes de Réfugiez, puisque c'est-là separer ce que Dieu a conjoint, & qu'après tout, les points qui nous separent, ne valent pas la peine de nous separer. Pour moi, je croi que c'est-là le cas défendu par *S. Paul*, & qu'en disant, je suis de *Paul*, & moi d'*Apollos*, on s'éloigne également de Jesus-Christ, qui est le Dieu de paix. Mais je commence à m'apperçevoir qu'il est tems de se retirer. Elles se leverent alors, le

Carosse les attendoit à la porte qui donne au bout du *Pont-Royal*. La *Comtesse* ramena *My-Lady* ** dans le *Fauxbourg Saint Germain*, où elle logeoit lors qu'elle étoit à *Paris* ; & elle lui fit promettre de se trouver le lendemain chez Madame *Daunoi*. La Comtesse y fut dès l'aprés-midy : *My-Lady* n'eût garde de manquer au rendez-vous. Elle avoit les yeux si battus, qu'il étoit aisé de juger qu'elle n'avoit pas passé une bonne nuit. Comme chacun lui fit la guerre là-dessus, elle dit, pour se tirer d'affaires, qu'elle avoit une migraine effroyable ; & la Comtesse proposa, pour tâcher de la dissiper, d'aller faire un tour au *Bois de Boulogne*. Il y avoit beaucoup de monde ce jour-là. La belle Mademoiselle d'*Armagnac*, attira les regards & l'admiration de nos deux *Angloises* qui furent obligées d'avoüer qu'elles n'avoient rien de si beau dans leur Païs. Après qu'elles eurent fait quelques réflexions là-dessus, & quelques tours dans le Bois, elles descendirent dans l'endroit le plus solitaire, & ce fut-là que la *Comtesse* dit à *My-Lady* : Eh bien, ma chere, avéz-vous un peu reflêchi sur nôtre conversation ? Ah ! dit-elle, un peu trop pour mon repos ; mon visage vous marque assez que je n'en ai pas eu beaucoup cette nuit, & je vois bien que je n'en aurai de ma vie parmi tous les maux que je souffre : j'avois du moins la consolation de me les être attirez par mon zéle, & de souffrir pour la bonne cause, & vous travaillez à m'ôter cette consolation en tâchant de m'inspirer l'indifference où vous paroissez être sur les Religions. Ah ! dit la

Comtesse, je n'ai garde d'avoir des sentimens si criminels, bien loin d'avoir de l'indifference pour la Religion, je suis persuadée qu'il n'y en a qu'une dans laquelle on puisse faire son salut, qui est la Chrétienne; je croi que c'est-là la vraie Eglise, hors de laquelle il n'y a point de salut: mais je regarde toutes les differentes Sectes qui la partagent, comme celles qui étoient autrefois dans l'Eglise Judaïque. Vous sçavez qu'il y avoit des *Essiens*, des *Saducéens*, des *Pharisiens* & autres, qui se haïssoient, & se déchiroient les uns les autres, comme font à present les Catholiques & les Protestans: cependant c'étoit-là la vraie Eglise, comme la Chrétienne l'est presentement. Malgré ces divisions, dans lesquelles il entre plus d'aigreur & d'esprit de parti, que de zéle, on ne sçait que trop que la haine est plus forte entre les freres, qu'entre les étrangers. Celles qui animent les *Anglicans* contre les *Presbytériens*, dans nôtre Païs, prouve assez ce que je viens de dire, puisqu'ils se sont séparez sur des sujets si legers, que pour peu que les uns & les autres fussent poussez par un esprit de charité, il n'y auroit rien de si aisé que de les racommoder. Malheur à ceux qui les premiers ont semé cet esprit de discorde dans l'Eglise! Et malheur à ceux qui entretiennent ces divisions! C'est-là cette yvroie que l'ennemi seme dans le champ, & que Dieu sçaura démêler au jour du Jugement: c'est ce que nous devons attendre sans nous ingerer de porter le nôtre, & de damner nos freres, parce qu'ils ne sont pas de même avis que nous sur cer-

taines choses. Encore un coup, je croi que celui qui invoquera le nom de Jesus-Christ sera sauvé ; que hors la Religion Chrétienne il n'y a point de salut;que c'est-là la vraie Eglise, & qu'il ne convient pas aux Sectes qui la composent, de se parer en leur particulier de ce beau nom. Voilà mon sentiment ; & ce sistême étant posé, je tiens qu'il y a de la folie à déranger sa famille, & ses affaires, pour suivre le caprice d'autrui, & que c'est faire un crime de se déranger de son devoir pour un sujet aussi frivol que celui-là. Ah ! ma chere *Comtesse*, que je me serois épargnée de peines si j'avois raisonné comme vous faites, répondit *My-Lady* * *, avant de quitter ma Patrie : Mais j'étois si persuadée que ma conscience m'obligeoit à prendre ce parti, que je ne me donnai pas le tems d'envisager toutes les horreurs d'un avenir que j'allois me rendre très-triste, & qui pouvoit être long, puisque, comme vous le sçavez, j'étois encore assez jeune lors que je pris cette résolution. Je vous avouë qu'elle m'a plus coûté à soûtenir qu'à exécuter ; car j'ai eu loisir de faire de serieuses réflexions sur mon état, cependant j'en ai souffert toute l'amertume sans murmure : & quoique mon Mari ne m'ait envoié aucun secours, je n'ai jamais pû me résoudre à me démentir : je n'aurois jamais crû, franchement, qu'il m'eût abandonnée comme il a fait : Dieu veüille le lui pardonner comme je le lui pardonne. Vous auriez grand tort de le blâmer là-dessus, dit la *Comtesse* : si vôtre Mari ne vous aimoit pas, il vous envoieroit sans doute de quoi vivre ici, afin de vous

vous ôter tout prétexte de revenir auprès de lui. Mais ce que vous apellez oubli chez lui, est une marque de sa tendresse. Il veut vous prendre par famine, comme les *François* prirent autrefois la *Rochelle* : & comme on dit que la faim chasse le loup du bois, il se persuade que le manque d'argent vous obligera enfin à quitter *S. Germain*, & à retourner auprès de lui. Si vous avez de la délicatesse, vous devez entrer dans ses sentimens, & lui tenir compte de ce que vous apellez dureté. Ah! Madame, dit *My-Lady*, que vous sçavez vous servir utilement de vôtre esprit! Vous donnez aux choses le tour qu'il vous plaît; mais avec tout cela, vous ne sçauriez trouver de reméde à mes maux. Je vous suis trés-obligée de la part que vous y prenez, c'est tout ce que vous pouvez faire pour moi : je ne puis trouver la fin de mes chagrins que dans celle de ma vie. J'espere qu'ils la hâteront, & je voudrois que la Religion me permit de m'y aider : laissez-moi donc remplir ma destinée. Non, dit la *Comtesse*, je ne vous laisserai point; tout ce que vous me dites-là vient du desespoir, & vous n'avez point de raison de vous y abandonner. Abandonnez plûtôt ce malheureux parti que vous ne fortifiez pas de beaucoup, duquel vous n'avez pas même, à ce que je puis comprendre, grand sujet de vous loüer, & revenez chez vous regagner la tendresse de vôtre Epoux, & l'estime publique. Tout cela, Madame, dit *My Lady*, n'est pas si aise que vous pensez : mais enfin, quand il seroit vrai que je pourrois r'attraper tous

les agrémens que j'ai quittez, & que si je me voyois sur le même pied ou j'étois autrefois, je n'en serois pas moins malheureuse. Encore un coup, ma chere Madame, laissez-moi mourir, & ne m'en demandez pas davantage. Il lui prit un si grand saisissement dans cet endroit, que la Comtesse crût qu'elle alloit mourir. Elle comprit dès-lors que tous les chagrins de *My-Lady* ne lui étoient pas connus : & comme elle avoit une vraie amitié pour elle, elle jugea qu'il falloit attendre un autre téms pour lui demander un secret qu'elle commençoit à pénétrer ; ainsi pour ne pas aigrir sa douleur, après lui avoir donné les secours nécessaires, elle l'embrassa & lui dit ; hé bien ! n'en parlons plus ; tâchons de dissiper vos chagrins par quelque petite partie : elle apella en même-teme un de ses gens, auquel elle ordonna d'aller à *Passi* commander une fricassée de poulets *aux Pelerins* d'*Emaüs* : c'est un cabaret où les Dames ne font pas scrupule d'aller, & que la promenade du Bois de *Boulogne* rend fort fréquente. Malgré les défenses *d'Arlequin Jason*, la *Comtesse*, & *My-Lady* s'y rendirent en Carosse, après avoir fait quelques tours, & passé par devant le Château de *Madrid*, que la *Comtesse* fut fort surprise de trouver rempli de métiers à bas. Il n'y a pas aparence que *François I.* l'eût fait bâtir dans cette intention ; mais dans le tems où nous sommes, on ne suit pas toûjours l'intention du Fondateur. Nos Angloises trouvérent quantité de monde *aux Pelerins* ; la Princesse de *Bournonville*, la Marquise de *Mirepois*, & quantité d'autres personnes de la Cour y

étoient déja ; & les deux Angloises entrérent dans une chambre qu'elles se firent donner en leur particulier, où on les servit avec beaucoup de propreté. *My-Lady* se trouva un peu mieux quand elle eut mangé. Elles ne parlérent que de choses indifférentes : la *Comtesse* proposa d'aller le lendemain à *S. Clou.* J'y ai été autrefois, dit-elle, mais on dit que Monsieur a fait faire depuis peu une Cascade d'une beauté enchantée. Cela est vrai, dit *My-Lady*, je l'ai vûë ; elle est magnifique. Eh bien ! dit la *Comtesse*, il faut voir cela demain ; où voulez-vous que je vous aille prendre ? Vous me trouverez, dit *My-Lady*, dans le jardin du *Luxembourg*, qui est tout auprès de chez vous. Je le veux bien. dit la *Comtesse*, mais allons nous en toûjours, car il sera bien-tôt nuit, & il y a assez loin d'ici au Fauxbourg *S. Germain.* Elle ordonna en même-tems à un valet de faire avancer son Carosse, & elles s'en revinrent à *Paris* au petit pas des chevaux. *My-Lady* fut fort rêveuse pendant tout le chemin. La *Comtesse* la ramena jusques à sa porte : & après s'être embrassées elles se dirent adieu jusques au lendemain. *My Lady* passa la nuit dans sa mélancolie ordinaire, & la *Comtesse* qui avoit de la pénétration, & qui l'avoit observée tout l'après-midi, n'eut pas de peine à deviner son mal. Elle comprit aisément que *My-Lady* avoit une violente inclination ; elle lui connoissoit un cœur tendre & capable d'un fort attachement ; ainsi elle la plaignoit beaucoup : & effectivement on est fort à plaindre quand on est de cette humeur là, & l'on peut dire avec l'*Opera*, que le Ciel en nous donnant un cœur sensible, nous fait

un mauvais present. Le lendemain, la *Comtesse* ne manqua pas au rendez-vous : elle y trouva *My-Lady* qui rêvoit auprès du grand bassin, & qui paroissoit entierement apliquée à regarder couler l'eau pendant que toutes les Personnes qui étoient dans le jardin se rangeoient autour de la belle *Coullon*. C'étoit une Demoiselle de *Vienne* en *Dauphiné*, que quelques affaires avoient attirée à *Paris* avec sa mere, & qui y avoit aquis une si grande réputation de beauté, que tout le monde couroit après elle pour la regarder. Quoi que dans le fonds il n'y eût rien d'extraordinaire, & que Mademoiselle d'*Armagnac* fût de beaucoup plus belle, cependant on ne parloit que de la beauté de *Vienne* ; & cette prévention où l'on étoit en sa faveur, lui attira tant d'envieux, que l'on fit des Satires contr'elle, qui se vendoient quatre sols. On les débitoit à l'Opera, à la Comédie, & dans tous les autres lieux publics, où l'on entendoit crier, à quatre sols la beauté de *Vienne*, à quatre sols. Enfin on fit si bien, qu'avec tous ses charmes, & beaucoup de sagesse, elle a été malheureuse, & on la calomnia si fort, que le Marquis de *Martel* la quitta deux jours après l'avoir épousée, & la relegua dans une petite Communauté de la ruë *Cassette*, où il l'a faisoit vivre à juste prix. Tout cela n'étoit pas encore arrivé, lorsque nos Angloises la virent au *Luxembourg*. Elle s'y étoit venu promener pour éviter la foule qui l'environnoit aux *Tuilleries* ; mais elle avoit beau faire on la suivoit par tout ; & cela la déconcertoit si fort qu'elle ne savoit où se mettre. La Comtesse d'*Exeter* qui connut son embaras, & qui

avoit le meilleur cœur du monde, s'aprocha d'elle & lui dit : Voilà ce que c'est, Mademoiselle, que d'avoir un merite extraordinaire ! si vous n'étiez pas plus belle qu'une autre, on ne courroit pas après vous comme on fait : cela vous fatigue, mais il faut avoir le Benefice avec les Charges. Helas ! Madame, dit la belle *Coulion*, je ne croi pas que je doive m'en aplaudir ; c'est sans doute un air de Province, & non pas mon merite, qui fait que l'on se récrie sur moi : mais, quoi qu'il en soit, je m'aperçois qu'on n'a pas trop de tort de traiter les *Parisiens* de badaux : car enfin, il me semble que suis, à peu près, faite comme une autre, & que l'on me devroit laisser passer parmi la foule. Elles se trouverent dans ce moment au bord de la Fontaine, où *My-Lady* paroissoit immobile. Voila, dit la *Comtesse*, en la montrant à la belle *Coullon*, une Dame dont vous n'avez pas lieu de vous plaindre : je gagerois qu'elle ne vous a pas seulement regardée, & qu'elle n'a pas entendu un mot de tous les aplaudissemens qu'on vous a donnez, quoi qu'on vous les ait donnez assez haut. *My-Lady* revint alors de sa létargie, & après s'être défenduë avec esprit, de la guerre que la *Comtesse* lui faisoit, elles prirent congé l'une & l'autre de la belle *Viennoise*, & allerent monter en Carosse. Elles passerent sur le *Pont-Royal* pour gagner la Porte de la Conference, d'où elles entrerent dans le *Cours-la-Reine*, & prirent le chemin de *S. Clou*. La *Comtesse* trouva ce lieu extrémement embelli : elle admira la magnificence des Bâtimens, & la beauté des Jardins : ensuite se laissant conduire par *My-Lady*, elles arriverent sur une

terrasse d'où l'on voit *Paris* tout à plein ; mais dans un éloignement si bien ménagé, que cela forme un point de vûë le plus charmant du monde. Il semble que cette grande Ville s'humilie sous *S. Clou*, qui paroît la dominer : c'est sur cette Terrasse, où Mr. a fait faire la Cascade dont il est question. La *Seine* qui baigne les bords de ces Jardins, & qui paroît ne couler que pour les arroser, y fournit de l'eau en abondance. On a trouvé le secret de la faire monter si haut dans cet endroit-là, que c'est une chose étonnante. Il y a une quantité prodigieuse de degrez de marbre sur lesquels l'eau se roule, & qui sont bordez de Rampes dorées. On voit là dedans des Tritons, des Sirenes, des Dauphins, quantité d'autres Poissons, & des Grenouilles. Tout cela est doré, & si bien imité, que lors que les eaux joüent, ils prennent tout le mouvement qui leur est naturel ; ce qui fait un effet très-agréable, & paroît fort magnifique. Nos Angloises furent quelque-tems seules dans cet endroit, parce qu'on joüoit dans les Apartemens ; mais un moment après, elles virent venir des échapez du Lansquenet, qui marquoient par leurs postures desesperées, en avoir été maltraitez. Ils se mordoient les lévres ; ils levoient les yeux au Ciel ; & après avoir resté quelque-tems sans marcher, ils sembloient courir pour s'aller jetter dans l'eau. La *Comtesse* qui voioit *My Lady* enfoncée dans une profonde rêverie, la tira par le bras & lui dit : tenez, ma Chere, voila des gens qui ne sont guere plus contens que vous : on dit que la consolation des malheureux est d'avoir des compagnons ; voiez

un peu ces Meſſieurs-là. Ah! Madame, dit *My-Lady*, le malheur de ces gens-là peut ſe réparer : le jeu a ſes hauts & bas : ils gagneront peut-être demain ce qu'ils ont perdu aujourd'hui : mais il eſt des pertes irréparables. Elle pouſſa un profond ſoûpir en diſant cela, & elle tourna languiſſamment les yeux d'un autre côté ; ce qui confirma la *Comteſſe* dans ſes conjectures, & augmenta l'envie qu'elle avoit de ſçavoir le ſecret de ſon Amie. Pendant qu'elle rêvoit à cela, on vit arriver toute la partie. Le jeu venoit de finir, & Monſieur s'avançoit avec Madame de la *Ferté*, & quelques autres, du côté de la Caſcade, & toute la foule ſuivoit. Comme la *Comteſſe* n'avoit pas encore été ſaluer Madame, elle voulut s'éloigner ; mais il n'y eut pas moien : Monſieur la reconnut, quoiqu'il ſe fût paſſé quelques années ſans qu'il l'eût vûë, & avec cet air gracieux qui lui étoit ſi naturel, il s'aprocha d'elle, & lui demanda des nouvelles de ſa ſanté : & comme il avoit une vraie amitié pour *My-Lady*, il pria obligeamment la *Comteſſe* de la tirer de cette mélancolie dont elle paroiſſoit accablée. Je ne ſçai, ajoûta ce Prince, ce que c'eſt ! Il y a une infinité de perſonnes qui ſont dans le cas où elle ſe trouve, & qui n'ont pas, à beaucoup près, autant d'eſprit & de raiſon qu'elle en a, & qui pourtant ne ſe laiſſent pas abattre comme cela. Pour moi, je croi qu'elle va tomber dans cette maladie qu'on apelle dans vôtre Païs, las de vivre, & dont on prétend que la *Reine Eliſabeth* mourut. Prenez y garde, Madame, dit-il à la *Comteſſe* ; ce ſeroit dommage de laiſſer mourir une auſſi aimable Perſonne,

& nous perdrions tous à cela. *My-Lady* remercia Monsieur de sa sensibilité, & elle l'en remercia d'une maniere à l'augmenter de beaucoup ; car c'étoit en termes si touchans, & avec tant de politesse, qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer. Monsieur les quitta aprés avoir ordonné qu'on fit joüer toutes les Eaux, & qu'on leur fit voir tout ce qu'il y a à voir dans ce charmant endroit: il les pria même de s'aller rafraîchir dans les Apartemens : mais la *Comtesse* ne jugea pas à propos d'accepter cette offre ; & aprés s'être bien promenée, elle mena *My Lady* chez *Desnoyers*, où elle avoit fait commander un petit souper. On les servit dans un Pavillon qui donne sur la Riviere ; & ce fut-là où la *Comtesse* résolut absolument de faire expliquer son Amie. Eh bien ! lui dit-elle, vous voyez comme vôtre mélancolie inquiéte les Personnes qui prennent interêt en vous. Est-il possible que tout ce que Monsieur vient de vous dire là-dessus, & la maniere obligeante dont il vous l'a dit, ne vous fera pas faire un effort sur vous-même ? & n'aurez-vous jamais assez de confiance en moi pour m'ouvrir entierement vôtre cœur ? Je dis entierement, car j'en ai déja penetré le secret. J'ai compris par tout ce que vous m'avez dit, & par tout ce que vous ne m'avez pas voulu dire, que vous aimez quelqu'un : que ce quelqu'un-là ne répond pas comme il le devroit à vôtre tendresse : de-là je conclûs qu'il n'en est pas digne, & que si vous vouliez vous y aider, on pourroit vous guérir d'un entêtement qui ne peut être que l'effet d'une inclination aveugle, que la raison

vous fera ſans doute ſurmonter. Ah ! Madame, dit *My-Lady*, je voi bien que je ne ſçaurois plus reculer. Il faut vous avoüer toutes mes foibleſſes, puiſque malgré les ſoins que j'ai pris de vous les cacher, elles n'ont pû échaper à vôtre pénétration. Je ne vous demande pas de les excuſer, je les condamne moi-même : mais je ne ſçaurois les ſurmonter : je me ſuis dit là-deſſus tout ce que je comprens que vous allez me dire, j'ai apellé la raiſon à mon ſecours ; & tout cela inutilement. Enfin puiſque le dépit n'a pû dégager mon cœur, il n'eſt rien au monde qui puiſſe le faire. Ce malheureux attachement me coûte tout le repos de ma vie ; & je crains fort que l'aveu que je vais vous faire, ne me coûte encore vôtre eſtime. Vous auriez pû me garantir de cette derniere diſgrace ; mais il faut en courir les riſques puiſque vous le voulez. Eh bien ! Madame, j'aime plus qu'on n'a jamais aimé. Et qui aimez-vous, répondit froidement la *Comteſſe*. J'aime, dit *My-Lady*, le plus aimable & le plus ingrat de tous les hommes. Cette derniere qualité dévroit bien détruire la premiere, dit la *Comteſſe* ; mais voions un peu ce qui fait ſon mérite chez vous, & commencez, s'il vous plaît, par m'aprendre le nom de cet heureux mortel. Ah ! Madame, dit *My-Lady*, on n'eſt heureux qu'autant qu'on croit l'être ; ainſi il ne doit pas l'être beaucoup. Je ne ſçai comment vous l'entendez, dit la *Comteſſe* ; le bon goût fait une partie du mérite, & il me ſemble que vous ne donnez pas une idée fort avantageuſe de celui de ce Cavalier : mais n'im-

porte, dites-moi son nom. C'est, dit *My-Lady*, le. Elle s'arrêta-là quelque-tems. Courage, dit la *Comtesse*, il ne faut pas demeurer en si beau chemin : allons, achevez. Eh bien ! dit-elle, c'est le Chevalier *Cheiles*. Le Chevalier *Cheiles*, dit la *Comtesse*, le fils de Mylord * *, je connois sa Famille : elle est des meilleures d'*Irlande* : mais, ma chere, cet homme-là doit être fort jeune, & une femme raisonnable ne doit pas se risquer avec ces petits étourdis. Ah ! je suis perduë, dit *My-Lady*, si vous me representez mon devoir ; je ne connois que trop combien je m'en suis égarée ; mais je ne puis revenir de mon égarement : j'avois bien prévû que vôtre pitié se changeroit en indignation, & qu'une vertu aussi austere que la vôtre, ne s'acommoderoit pas de mes relâchemens. Je sçai qu'une honnête femme ne doit aimer que son mari, que tout autre attachement est criminel ; & comme je ne m'en croiois pas capable, je n'étois point en garde contre moi-même là-dessus ; si bien que mon cœur m'est échapé, sans que je m'en sois aperçûë ; & quand j'ai voulu courir après, je n'ai pû le ratraper. Je vous plains, dit la *Comtesse* ; je ne puis m'empêcher de vous blâmer ; mais je ne vous en aime pas moins, c'est dequoi vous devez être assurée, & je n'ai garde d'augmenter vos peines, par des remontrances à contre-tems, quoi-que les années que j'ai plus que vous, & l'interêt que je prens en ce qui vous regarde, me donnent en quelque maniere ce droit : parlez-moi donc sans façon comme vous feriez à vôtre Confesseur ; j'ai plus d'âge

& plus d'experience que vous ; je voi les choses avec plus de sens froid ; ainsi je pourrai peut-être trouver du remede où vous croiez qu'il n'y en a point ; & du moins vous trouverez du soulagement à vos maux, dans la part que vous m'y verrez prendre : d'ailleurs, ajoûta t'elle en soûriant, on a toûjours du plaisir à parler de ce qu'on aime, & vous verrez que ce recit vous coûtera moins que vous ne pensez ; commencez-le donc, je vous en prie. Je ne sçaurois vous refuser, dit *My-Lady*, mais songez que ce recit sera long, & qu'il est déja bien tard, ainsi je croi qu'il vaudroit mieux renvoier cela à demain. Je le veux bien, dit la *Comtesse*, mais il faut demain que j'aille à *Versailles*, & à moins que vous ne soiez d'humeur d'y venir avec moi, je ne sçaurois être à vous de tout le jour. Si vous y allez pour faire vôtre Cour, je ne puis pas vous y suivre, dit *My-Lady*, car il ne conviendroit pas qu'on nous vit paroître ensemble en public, pendant que nous sommes engagées dans des partis differens, & cela pourroit me faire des affaires à *S. Germain*. Non, dit la *Comtesse*, je ne vais point y paroître en public, j'y vais seulement par curiosité : le petit Prince de *Galles*, ou soi disant, doit y être, & j'ai une envie la plus grande du monde de le voir. Puisque ce n'est que pour cela, dit *My-Lady*, je vous y accompagnerai de bon cœur ; & quand vous aurez vû nôtre Prince, nous irons dans le *Parc* chercher un endroit solitaire où nous puissions nous entretenir en liberté : cependant la grace que je vous demande, c'est de ne me plus

parler de mes chagrins jusques à ce tems-là, car il m'en reste le soir des idées si tristes, que cela me fait passer les nuits les plus cruelles du monde. Eh bien, dit la *Comtesse*, nous parlerons d'autre chose; & pour ne pas vous livrer seule à vos réfléxions, je veux que vous veniez coucher avec moi à *Chaillot*: j'y ai loüé une Maison où mon Mari vient de tems en tems prendre l'air; il n'y a que deux pas d'ici, & ce sera demain autant de chemin fait pour *Versailles*: je m'en vai cependant envoier un Valet à Milord, & lui demander congé pour ce soir. Dès que la *Comtesse* eût donné ses ordres, elles monterent toutes deux en Carosse, & elles arriverent en fort peu de tems à *Chaillot*. Je connois bien ce lieu-ci, dit *My-Lady*, il y a un Convent de Filles de *Ste. Marie* où nôtre Reine fait souvent des retraites. Elle m'a fait l'honneur de m'y mener quelquefois: j'y ai vû des Filles d'un mérite & d'une piété extraordinaires, & Madame de *Maintenon* en prit là-dedans pour donner des regles à cette fameuse *Abbaïe de S. Cyr*, qu'elle a fondée pour le soulagement de tant d'illustres Familles dont la fortune ne répond pas à la naissance. Mon Dieu! dit la *Comtesse*, on parle bien diversement là-dessus, & j'ai oüi dire d'étranges choses de cet établissement, aux *François* qui sont en *Angleterre*. Si on les en croit, l'intention du Fondateur & de la Fondatrice n'est pas aussi sainte que vous vous le persuadez: je vous avouë que j'eus de l'horreur des idées qu'ils voulurent m'en donner; & vous me ferez plaisir de me dire ce que

c'est que cette Maison. L'Abbaïe de *Saint Cyr*, dit *My Lady*, est dans le Parc de *Versailles* : elle est très-belle ; le Roi lui a donné des bonnes rentes, & a retranché cinquante mille écus du revenu des Moines de *S. Denis* pour les donner à cette Maison : on y a joint aussi de très-belles Terres, comme la Duché de *Chevreuse*, que le Roi acheta il y a quelque-tems, & dont il leur a fait present. On ne reçoit là-dedans que des Demoiselles qui puissent prouver cent quarante ans de Noblesse paternelle, & qui puissent produire leurs titres en originaux : il faut, outre cela, que les parens aient un certificat de pauvreté, signé par leur Evêque. Ces Filles sont reçûës depuis l'âge de sept ans, jusques à celui de douze, pourvû qu'elles n'aient rien de défectueux dans le corps, ni dans l'esprit ; & pour cela on les fait visiter & examiner avant qu'elles entrent dans la Maison. Dès qu'elles y sont, les Parens n'ont plus que faire de s'en embarasser : on les nourrit, on les habille : & quand elles sont en âge de prendre un parti, celles qui veulent être Religieuses sont mises dans des Convens, aux depens du Roi, & l'on marie les autres à des personnes qui ont besoin du crédit de Madame de *Maintenon*, pour avancer leur fortune, & ausquels elle fait donner des Emplois à la Guerre, ou dans les Finances. Quand on lui propose quelque bon sujet pour une de ses Demoiselles, elle en fait venir quatre au Parloir, c'est-à-dire, une de chaque Classe. Ces Classes ne son distinguées que par la couleur des fontanges. On les fait passer toutes quatre en re-

vûë devant le Cavalier qui est de l'autre côté de la grille. Dès que ces Demoiselles sont rentrées, Madame de *Maintenon* lui demande qu'elle est celle qui lui plaît le mieux ? Il nomme la couleur. Dès qu'il a fait son choix, on fait revenir la Belle : & après que Madame de *Maintenon* lui a demandé si elle n'a point de répugnance pour l'Epoux qu'on lui déstine ; Mr *Carnot* Notaire, qu'on a soin de mander d'avance, dresse les Articles, sans que les Parens y soient apellez, ni qu'ils y contribuent en rien : on expédie en même-tems au Mari son Brevet, ou sa Commission, & on donne à la Demoiselle une Cassette avec quatre cens loüis. Ces Mariages ont fort bien réüssi jusqu'ici. Il y a de ces Messieurs qui sont actuellement Fermiers Généraux, d'autres Lieutenans de Roi ; & Madame de *Maintenon* a soin de leur avancement. Ces Demoiselles sont parfaitement bien élevées. Les Dames qui les gouvernent suivent en partie la régle de *Ste. Marie* : où on a changé & ajoûté quelque chose. Elles se disent de l'Ordre de *S Loüis*. Elles sont dirigées par l'illustre Abbé *Tiberge*, Superieur des Missions étrangeres, dont le merite est si connu dans le monde. Mr. *Bernard*, leur Intendant, est un parfaitement honnête homme. Voiez, Madame, si dans une Maison aussi bien réglée, elles doivent recevoir une bonne éducation ; & si un établissement comme celui-là ne mérite pas bien d'être mis au rang des plus belles choses que le Roi ait faites. Il faut être Démon pour y donner un mauvais tour : mais puisqu'on a dit autrefois que le Seigneur

jettoit hors les Diables par le moien de *Beelzebut*, il ne faut pas s'étonner que l'on empoisonne aujourd'hui les meilleures Actions. Vous m'avez bien fait plaisir, dit la *Comtesse*, de m'aprendre toutes ces particularitez ; mais je voudrois bien sçavoir si les trois Demoiselles délaissées, ne sont pas jalouses de la préference que l'on donne à leur Compagne, & comment elles s'accommodent de cela ? Le mieux du monde, dit *My Lady*, car leur tour vient bien-tôt : il se presente souvent des Partis ; & celles qui ont été une fois sur les rangs, y sont jusques à ce qu'on les ait choisies : on replace celle qui manque afin qu'il y en ait toûjours quatre, & il est sûr qu'on n'en voit jamais monter en graine, & qu'elles se marient toutes fort jeunes. Voilà qui est le mieux du monde, dit la *Comtesse*, mais je croi que nous ne ferons pas mal de nous coucher. Elle mena *My-Lady* dans un apartement très-propre, & elle passa ensuite dans le sien. *My Lady* trouva sur sa Toilette toutes les hardes qui lui étoient néceffaires pour la nuit ; & après que les femmes de la *Comtesse* l'eurent deshabillée, elle se mit dans un très-bon lit qu'on lui avoit préparé. Elle y dormit fort peu : & comme elles étoient convenuës avec la *Comtesse*, que celle qui seroit plûtôt éveillée passeroit dans la chambre de l'autre, *My Lady* fut dès le bon matin souhaiter le bon jour à son Amie. Il n'est pas encore tems de partir, dit la *Comtesse*, nous ne trouverions personne de levé à *Versailles*, asseïez-vous sur mon lit, & je m'en vais nous faire aporter du Chocolat. Elle tira

en même tems un cordon pour faire venir ses gens. On leur aporta un petit Cabaret avec des tasses : & quand elles eurent pris chacun la leur, elles causerent en bûvant. La *Comtesse* demanda à *My-Lady*, si *Versailles* étoit plus beau que *S. Clou?* Il n'y a pas de comparaison, dit *My-Lady*; *Versailles* est de beaucoup plus magnifique; c'est une des plus belles choses du monde; mais *S. Clou* est dans un plus beau naturel, & sa situation est plus agréable. Le Roi en eut envie il y a quelque tems, & il proposa à Monsieur de le lui échanger contre quelqu'autre chose. Monsieur n'avoit garde de le refuser; mais il étoit si triste, que Madame dit au Roi : Sire, si vous tirez Monsieur de *S. Clou*, Vôtre Majesté n'a qu'à donner ordre d'avance à son Enterrement. Cela suffit, dit le Roi, je ne lui en parlerai plus, après cela il tourna ses vûës du côté de *Chantilly*, où il y a les plus belles eaux du monde. Il voulut s'en accommoder avec Monsieur le Prince. Monsieur le Prince lui dit qu'il étoit le Maître; mais qu'il le prioit de vouloir bien le faire Concierge du Château Le Roi comprit par-là qu'il lui feroit du chagrin de l'en tirer, & il ne lui en parla jamais plus; & je comprens par tout ce que vous me dites, ajoûta la *Comtesse*, que le Roi a le meilleur cœur du monde. Mais je crois qu'il est tems que je me leve, & que nous songions à partir. Nous n'avons pas de tems à perdre, dit *My-Lady*, si vous voulez venir à la Messe du Roi, vous entendrez une belle Musique, & vous ne devez pas vous en faire un scrupule. Pas plus que d'aller à l'Opéra, dit la *Comtesse*,

partons vîte afin d'y être assez à tems. Elles monterent en même-tems en Carosse, & elles furent descendre à la porte de la Chapelle. En aprochant de *Versailles*, la *Comtesse* fut éblouïe de tout cet or qui saute aux yeux; & quand elle fut auprès d'une grande grille dorée, elle fut très surprise d'aprendre que c'étoit-là les Ecuries. Effectivement, c'est quelque chose de très-magnifique, & il y a bien des Princes Souverains qui ne sont pas si bien logez que les chevaux du Roi de *France.* Ces Dames entrerent dans la Chapelle avant que la Messe commençât; elles monterent à la Tribune, & un moment après on vit arriver le Roi, Monseigneur, Monsieur le Duc de *Bourgogne*, la belle Princesse de *Conti*, Madame de *Chartres*, Madame la Duchesse, & tout le reste de la Famille Roiale. Dès que la Musique commença, l'on célébra une petite Messe à laquelle les Assistans ne paroissoient pas fort apliquez. Quand elle fut finie, le Roi passa chez Madame de *Maintenon*. La Cour se dispersa, & nos Angloises furent dans un Cabaret où les gens de la *Comtesse* avoient été choisir un apartement, & où ils avoient ordonné le dîner. L'après-midi elles retournerent au Château, où le Prince de *Galles* arriva. Dans le même-tems la *Comtesse* eut le plaisir de l'examiner pendant qu'il descendit de son Carosse; & malgré sa prévention, elle fut obligée de convenir, que s'il n'étoit pas Prince, il en avoit du moins tout l'air, & qu'il étoit le plus joli du monde. Après qu'elle eut contenté sa curiosité de ce côté-là, elle songea à la sa-

tisfaire auſſi ſur le chapitre de *My Lady* ; & le prenant par le bras, elle la mena du côté du Parc, & la pria de ſe ſouvenir de ce dont elles étoient convenuës la veille. Je le veux bien, dit *Mi Ladi*, mais cependant ſi vous le jugiez à propos, nous attendrons que le Roi ſoit parti pour *Marly* : c'eſt aujourd'hui le jour. Il y va au ſortir de table : & comme il dîne toûjours en particulier, cela eſt bien-tôt fait ; ainſi dans un inſtant nous l'allons voir paroître au bas de l'eſcalier où il doit monter en Caroſſe avec Madame de *Maintenon*. En même-tems on entendit battre les Tambours. Le voilà, dit *My Lady*, à ce bruit éclatant je connois qu'il s'avance. Rangeons nous à côté, & regardez bien Madame de *Maintenon*. Pour cela, dit la *Comteſſe*, je ſuis fort aiſe que vous me la faſſiez voir, il y avoit long tems que j'en avois envie. Comme elle diſoit cela, Madame de *Maintenon* parût ſans ſuite, habillée d'un damas feüille-morte tout uni ; coëffée en battant l'œil, & n'aïant pour toute parure qu'une Croix de quatre Diamans pendus à ſon cou, qui eſt la ſeule choſe à quoi l'on ait donné ſon nom. Elle ſe plaça dans le fond du Caroſſe à côté du Roi. Et comme elle reconnût *My Lady* en paſſant, elle la ſalua avec un de ſes ſouris ſerieux, où il entre de la douceur & de la majeſté. La *Comteſſe* en fut enchantée, & de cet aîr de modeſtie qui accompagne toutes ſes actions. Elle lui trouva de beaux yeux, une belle bouche, la phiſionomie fine, & ce certain je ne ſçai quoi que les années ne ſçauroient ôter, & qui eſt pré-

ferable à la plus grande beauté. Elle ne paroissoit point occupée de sa grandeur, & elle sembloit donner toute son aplication à examiner si le Roi étoit dans une situation commode. Dès qu'elle fut assise, on lui aporta son ouvrage, qui étoit un morceau de Tapisserie. Elle prit en même-tems ses lunettes, & après avoir levé les glaces du Carosse, elle se mit à travailler. Dès que le Carosse commença à rouler, il prit le chemin de *Marly*; & nos Angloises entrerent dans le Parc. Elles furent d'abord voir ces beaux Bassins de *Cerés*, de *Flore*, d'*Apollon*, de *Bacus*, la Salle des Festins, le Labirinte & le Parterre d'eau, qui sont des choses dignes de la curiosité des Etrangers. Après les avoir admirées toutes pendant quelque-tems, elles chercherent un endroit retiré, qu'elles n'eurent pas de peine à trouver. Elles s'assirent sur des siéges de gazon dans un petit Bois que les raïons du Soleil perçoient à peine. Eh bien! dit la *Comtesse*, dès qu'elles eurent pris leurs places, vous sçavez ce que vous m'avez promis, il n'y a plus moien de vous en dédire. Je ne le prétens pas non plus, répondit *My-Lady*, quoiqu'il me faille rappeller des souvenirs bien douloureux: Vous connoissez ma foiblesse, je vous en nommai hier l'objet; & il ne me reste plus qu'à vous dire de quelle maniere je pris ce malheureux attachement, & tous les chagrins qu'il m'a attirez. Il me faut encore quelqu'autre chose, dit la *Comtesse*, je connois bien le nom & la famille de vôtre ingrat; mais sa personne m'est tout-à-fait inconnuë: ainsi je vous

prie de vouloir bien, avant toute autre œuvre, me faire son portrait; il est, sans doute, assez bien gravé dans vôtre cœur pour que vous puissiez, sans peine, en tirer une copie. Helas! dit *My-Lady*, cela n'est que trop vrai, & je m'en vais vous le peindre au naturel. Imaginez-vous que c'est un jeune homme d'environ vingt-quatre ans; d'une taille au-dessus de la médiocre; mais si fine, & si aisée, qu'on ne peut rien voir de plus joli: il a la jambe d'une beauté enchantée, le pied bien tourné, il porte bien son corps, & il marche avec beaucoup de grace: son visge est proprement un ovale rond: tous les traits en sont réguliers; le tour en est agréable: il a de grands yeux noirs d'une douceur & d'une vivacité qui charme: ils ont, quand il lui plaît, de la langueur, de la tendresse, & ils disent tout ce qu'il veut leur faire dire: son nez est fait à peindre, & sa bouche est la plus belle du monde: vous n'avez jamais vû des lévres mieux taillées, ni d'un plus beau coloris; & jamais personne n'a souri si joliment que lui: car outre qu'il montre deux rangées de dents plus blanches que des perles, il fait encore des petites fossettes aux joües qui lui donnent de nouveaux agrémens: son teint est un peu brun, mais si vif qu'il semble être de concert avec ses yeux pour animer toutes ses actions. Voilà un beau portrait, dit la *Comtesse*; mais ne l'avez-vous point un peu flaté pour excuser vôtre défaite: car je conviens franchement qu'avec une figure comme celle-là, un Cavalier qui attaque un cœur a de grands avantages. Ah! Madame, s'écria

My-Lady; vous raillez; cependant il n'est rien de plus vrai que ce que vous dites: j'en fais une triste experience, & je n'aurois jamais crû que pareille chose me fût arrivée. Cependant vous avez aimé autrefois, répondit la *Comtesse*, & vôtre attachement avec le Comte *D*** a fait grand bruit à *Londres*: on admiroit vôtre constance, la délicatesse de vos sentimens, & les belles Lettres que vous vous êtes écrites pendant cinq ans, dont *Bussi* & Madame *Sevigny*, pourroient se faire honneur; ainsi il me semble qu'après un tel Noviciat, vous ne deviez pas être neuve en matiere de tendresse, & que la rechute là-dessus n'a rien qui doive vous surprendre. Le cas est bien different, Madame, dit *My-Lady*, & l'esprit avoit bien plus de part que le cœur dans l'attachement dont vous me parlez: le Comte *D*** m'aimoit, ou du moins en faisoit le semblant: il étoit joli homme: j'avois de la reconnoissance pour ses sentimens: je me plaisois mieux avec lui qu'avec un autre: j'apellois tout cela amour, parce que je ne le reconnoissois pas. Mais le Chevalier *Chelot* m'a bien mieux apris ce que c'est qu'aimer. L'autre ne m'a jamais donné aucun sujet de plainte: je ne connoissois avec lui, ni craintes, ni soupçons jaloux; cependant je le quittai dès que je crus que mon devoir m'apelloit ailleurs: celui-ci me traite indignement; & malgré son mauvais procedé, malgré tout ce que la raison & le dépit me disent là-dessus, je ne puis me résoudre à m'éloigner de lui, quelques efforts que je puisse faire sur moi-même pour cela; & je vous avouërai

ingénûment, que quelque consolation que je trouve à être auprès de vous, il me semble qu'il y a un siécle que je n'ai été à *Saint Germain*. Le compliment n'est pas autrement fort obligeant, dit la *Comtesse*; mais je vous sçai bon gré de vôtre sincerité : revenons au portrait. Vous ne m'avez pas parlé de son esprit; & il me semble que sa phisionomie en promet du moins autant que l'idée que vous m'en avez donnée a pû me le faire comprendre. Aussi en a-t'il beaucoup, répondit *Mi-Ladi*, il pense finement : il entend le demi mot, & sçait se faire entendre mieux que personne du monde : il dit plus en deux mots, qu'un autre n'en diroit en cent. Il me souvient que nous étions un jour ensemble chez la Comtesse *Daunoi* : où il y avoit grande Compagnie : la conversation roula sur diverses choses ; & enfin on parla des avantages que la *France* avoit sur les autres Nations, & peu s'en fallut qu'à l'exemple des anciens Grecs, on ne traitât de barbare tout le reste du monde. Nous ne convenions pas tout-à-fait du fait; mais il n'auroit pas été prudent d'insulter les gens sur leur pallier. Ces *François* si fols de leur Païs, prétendoient prouver ce qu'ils avançoient, par le soin qu'ont tous les autres Peuples d'aprendre la Langue *Françoise*, comme on parloit autrefois celle de *Rome* lorsque cette Ville étoit regardée comme la maîtresse du monde. Allez, ajoûtoient-t'ils, dans les Cours étrangeres, vous verrez qu'on y parle aussi bon François qu'à *Versailles*. Celà est vrai, dit le Chevalier *Chelos*, qui commençoit à se lasser de cette conversation :

je sçai qu'on parle François par toute la terre, comme on parloit Espagnol par tout du tems de *Philippe*; mais je ne vois pas que la Nation Françoise ait plus de lieu de s'en aplaudir, qu'en avoit alors l'Espagnole; & l'on n'a pas vû que depuis la mort de *Philippe*, cette Langue ait été si fort à la mode. En verité, s'écria la Comtesse *Daunoi*, voilà ce qui s'apelle faire l'éloge du Roi, d'une maniere bien fine: jamais on n'a loüé si joliment. Je voudrois de tout mon cœur avoir dit ce que vient de dire là Mr. le *Chevalier*; & si tous les Anglois s'exprimoient avec autant d'esprit & de délicatesse; nous n'aurions qu'à mettre Pavillon bas devant eux. En effet, dit la *Comtesse*, cela est fort joli, cette maniere de dire beaucoup en peu de paroles me plaît extrémement, & si vôtre *Chevalier* est ainsi que vous me le dépeignez, c'est un *Chevalier* acompli. Ah! Madame, interrompit *My-Ladi*, il l'est plus que je ne sçaurois le dire, & plus qu'il ne le faudroit pour mon repos: bien loin de vous en avoir donné un portrait flâté, je n'en ai fait qu'une legere ébauche? & vous le trouveriez bien mieux dans mon cœur, si vous pouviez y pénétrer. Oh! pour cela dit la *Comtesse*, je n'en doute pas: mais vôtre cœur me paroît un peu suspect, & je voudrois bien juger par moi-même de ce que vous venez de me dire. Dans le tems que la *Comtesse* parloit, on entendit du bruit derriere les arbres, & l'on vit arriver un moment après Mr. le Duc de *Bourgogne*, Mrs. les Ducs d'*Anjou* & de *Berry* ses Freres, & le Prince de *Galles*. Ces Princes ne firent que passer dans le pe-

tit Bois où étoit nos Dames ; ils étoient suivis de quantité de jeunes Seigneurs François & Anglois ; la *Comtesse* démêla parmi ces derniers, un jeune homme vétu très-simplement ; mais qui se faisoit distinguer par son bon air ; & sans hésiter elle tira *My-Lady* par le bras & lui dit : n'est-ce point-là le Chevalier *Chelos* ? C'est lui-même, dit *My-Lady*. Elle prononça cela assez haut pour que le *Chevalier* l'entendit : & comme il reconnut la voix de *My-Lady*, il s'aprocha d'elle & lui dit avec beaucoup de politesse : vous avez donc abandonné *S. Germain* ? Je vous assure, Madame, que vôtre absence inquiéte tous vos Amis, & qu'on s'aperçoit qu'il y a long-tems que vous êtes partie. *My-Lady* répondit à ce compliment d'une maniere un peu embarassée ; & le *Chevalier* la quitta pour aller rejoindre sa Troupe. Dès qu'il fut parti, *My-Lady* demanda à la *Comtesse*, comment elle le trouvoit ? Je le trouve, dit la *Comtesse*, tel que vous me l'avez dépeint, & vous voyez bien que je l'ai d'abord reconnu : pour cela je conviens que vous sçavez parfaitement bien peindre ; mais j'autois voulu que vous m'eussiez fait faire connoissance avec lui : vous n'aviez pour cela qu'à lui dire mon nom. Je n'en ai pas eu le tems, répondit *My Lady* ; & j'étois si troublée que je ne sçavois ce que je faisois. Vous vous êtes, sans doute, bien aperçûë de mon embarras ? Il est vrai, dit la *Comtesse* que vous m'avez paru un peu déconcertée ; mais au reste il me semble que le *Chevalier* vous a assez gracieusée, & que vous dévriez être contente de cela. Ah ! Madame, dit *My-Lady*, il est toûjours poli devant

le

le monde : mais si j'avois été seule, il m'auroit peut-être brusquée. A-t-il toûjours été comme cela ? ajoûta la *Comtesse*, & n'avoit-il pas de meilleures manieres avec vous dans les commencemens ? Vous pouvez bien croire, Madame, répondit *My-Lady*, que je n'aurois pas été assez folle pour l'aimer, s'il en avoit usé comme il en use aujourd'hui : Je vous assure qu'il est tout different de ce qu'il étoit alors, à moins qu'il ne fût diférent de ce qu'il vouloit paroître. Enfin il faut qu'il se soit furieusement déguisé, ou qu'il soit bien changé depuis. En quel tems, & en quel lieu fîtes-vous cette fatale connoissance, dit la *Comtesse*, contez-moi un peu cette Avanture. Il y a environ deux ans, répondit *Mi-Ladi*, que je fus obligée d'aller à *Paris* pour les affaires de ma Sœur qui étoit nouvellement mariée, & que son Mari m'avoit confiée en partant pour l'Armée : j'allai avec elle chez la Femme d'un Officier Irlandois, auquel je donnai commission de me chercher un Apartement meublé, parce que je comptois de rester un mois à *Paris*, & que je ne trouvois pas qu'il fût à propos de passer tout ce tems-là dans une Auberge. L'Irlandois se chargea du soin de m'en trouver un, & sa Femme me pria de vouloir bien passer le reste de l'après-midi chez elle, & elle me proposa une reprise d'Ombre, m'assurant qu'il nous viendroit bien-tôt un tiers. En effet, nous vîmes entrer un moment après, le *Chevalier* : Il étoit de retour de l'Armée depuis quelques jours, avec un reste de fiévre qui ne lui avoit laissé que la peau sur les os, & qui l'avoit obligé de partir avant la fin

de la Campagne. La Femme chez qui nous étions lui demanda s'il vouloit joüer ? Il répondit fort honnêtement, qu'il se feroit toûjours un plaisir de contribuër au nôtre. On aporta des Cartes ; & pendant qu'on les rangeoit, la Dame du logis me dit, que c'étoit là le Chevalier *Chelos*. Je connoissois son Nom & sa Famille, & j'avois été bonne amie à *Londres* d'une Dame dont son Frere aîné étoit fort amoureux, & qu'il a ensuite épousée. Tout cela nous aida à faire bien-tôt connoissance. Mais quoi qu'il y ait des gens qui assurent qu'on aime dès la premiere vûë ce qu'on doit aimer, je n'éprouvai point dans cette occasion cet effet si prompt de la simpatie, & le *Chevalier* ne fit point ce jour-là d'impression sur mon cœur. Il joüa avec la Dame du logis & ma Sœur, & je m'amusai à causer avec des François qui étoient entrez un moment après lui. On servit du Caffé pendant le jeu : & comme il ne se fit presque point de bête, & qu'on marquoit tous les tours, cela fut fait en peu de tems. Dès qu'on eut fini la reprise, le *Chevalier* prit congé de la Compagnie, & le Maître de la maison sortit avec lui, aprés m'avoir dit qu'il alloit travailler pour moi, & qu'il reviendroit dans une heure me rendre compte de ce qu'il auroit fait. Il revint effectivement, & me dit qu'il avoit trouvé mon affaire, que le *Chevalier* lui avoit indiqué le plus joli Apartement du monde dans la même maison où il logeoit, qu'il en devoit parler le soir à ses Hôtes, & qu'il faloit que je me donnasse la peine d'aller le lendemain matin voir si cela me con-

viendroit : que sa femme & lui auroient l'honneur de m'y accompagner, & qu'ils viendroient me prendre à mon lever. Ils le firent comme ils l'avoient dit, & nous fûmes ensemble à cette maison, qui me parût très-jolie. C'étoit sur le Quai des Théatins. L'apartement que l'on me destinoit donnoit sur le devant : on avoit la vûë de la Rivière ; & les Galeries du Louvre qui sont de l'autre côté de l'eau formoient une Perspective fort agréable : on voioit même, quoi qu'en éloignement, les arbres des *Tuilleries* ; & de quelque côté qu'on tournât les yeux, on trouvoit dequoi les arrêter agréablement. Le *Chevalier* m'étoit venu recevoir au bas de la montée, & il m'avoit dit gracieusement, qu'il s'estimeroit fort heureux s'il pouvoit avoir l'honneur d'être sous un même toît avec moi. Il me fit remarquer toutes les commoditez de cette maison, & la proximité des promenades, & m'aida à convenir du prix avec son Hôte. Il m'offrit même, au cas que le bruit des Carosses m'empêchât de dormir, de changer d'apartement avec moi, parce que le sien qui étoit sur le derrière ne donnoit que sur des Jardins : il prit de-là occasion de me prier d'y entrer ; & je fus fort surprise d'y trouver une Collation très-jolie & très-proprement servie. Cette manière de régaler les gens me parût tout-à-fait galante. Il fit les choses de la meilleure grace du monde, & avec un air si aisé, qu'il sembloit que tout se faisoit par enchantement, comme dans les Palais des *Fées* ; car nous ne nous étions pas aperçûs qu'il se fût donné le moindre

soin, & il n'avoit paru occupé que de celui de nous entretenir. Dès que mon marché fut conclu, j'envoiai chercher mes hardes, & je vins coucher le même soir dans ce nouveau logement. Comme en matiére d'honnêteté je n'aime pas à demeurer en reste, je priai le lendemain matin le *Chevalier* de venir prendre du Chocolat avec moi; & nous commençâmes dès-lors à former une espece de liaison, que le voisinage autorise, & que le raport d'humeurs fortifie. Le *Chevalier* entroit à toutes les heures dans ma chambre, il y venoit le matin; quand je devois avoir du monde l'après-midi, je l'en avertissois, afin qu'il fut de la partie; & lors qu'on me prioit d'aller quelque part, on ne manquoit pas de l'en prier aussi : si-bien que nous étions presque toûjours ensemble, excepté les tems que j'étois obligée de donner à mes affaires. Comme je passois toutes les soirées chez moi, il ne manquoit pas de s'y rendre dès qu'il sortoit de son Auberge; & nous poussions la veillée aussi loin qu'il nous plaisoit. Je crûs dans les commencemens que ma Sœur qui étoit jeune & vive avoit quelque part à ces assiduitez; mais le peu d'empressement qu'il marqua pour elle, m'en desabusa bien-tôt: je remarquai même qu'il se faisoit violence quand il étoit obligé de lui dire de ces sortes d'honnêtetez que la civilité exige des Cavaliers. Son humeur inégale ne l'accommodoit point, sa grande vivacité l'étourdissoit; & il n'étoit jamais si aise, que lors qu'elle étoit occupée ailleurs. Ma petite *Miss* que j'avois aussi menée à *Paris* é-

toit plus de son goût : & quoi qu'elle n'eût qu'onze ans, il trouvoit mieux son compte à causer avec elle. Nous lui en fîmes la guerre : il ne s'en défendit point ; & dès ce moment il apella *Miss Kati*, sa petite Femme ; & moi sa Maman. Nous avons continué pendant quelque tems cette plaisanterie, qui dans les suites nous a fait de terribles affaires. Cependant le *Chevalier* continuoit à avoir les meilleures manieres du monde avec moi ; & en grandes & en petites choses, il ne laissoit échaper aucune occasion de me témoigner de la préference. Il me souvient qu'il vint une après-midi dans ma chambre avec une très-belle Pomme à la main, il n'y avoit que ma Sœur & ma Fille avec moi : dès qu'il entra, ma Sœur lui cria d'un air de confiance ; aprochez, *Paris*, nous voici trois ; voions un peu à qui vous donnerez la Pomme ? Elle s'attendoit à l'avoir, se croiant la *Vénus* de la Compagnie : mais le *Chevalier* trompa son attente, & il me la donna. Il avoit comme cela des petits airs de distinction en ma faveur les plus obligeans du monde. Quand nous étions en compagnie, il cherchoit toûjours à se placer auprés de moi : quand nous sortions, j'étois toûjours celle à qui il donnoit la main : quand il étoit seul avec moi, il ne paroissoit pas s'ennuier. Nous avions des conversations sur toute sorte de sujets, & je trouvois qu'il raisonnoit fort juste. Sur tout nous parlions quelquefois des affaires du tems ; de Politique, de Morale, de Philosophie, de Théologie, souvent même de Controverse. Quoi-que nos senti-

mens fussent conformes sur le chapitre de la Religion, j'étois surprise de trouver dans un homme de son âge, car il n'avoit alors que vingt-deux ans, autant de connoissance, & des sentimens aussi formez. Cela me donnoit beaucoup d'estime pour lui, & j'étois fort édifiée de la régularité de sa conduite dans un tems & dans un lieu où tout le monde étoit si fort dissipé, & où il n'auroit tenu qu'à lui de faire comme les autres, puisqu'il étoit sur sa bonne foi, & que l'absence de ses Parens le rendoit maître de lui. Cependant il rentroit tous les soirs de bonne heure, & il étoit plus réglé que bien des hommes de cinquante ans. Comme sa Personne me plaisoit infiniment, & que je connoissois sa Famille, j'aurois souhaité que ce qui n'étoit qu'une plaisanterie eût été une vérité, & que dans les suites il eut pû devenir mon Gendre. Mais il n'y avoit pas beaucoup d'aparence à cela; car c'étoit un Cadet dont la fortune n'étoit pas encore faite, & celle de ma Fille étoit fort dérangée. Mais comme on dit que, qui a tems a vie, j'esperois qu'il arriveroit quelque dénouëment qui pourroit faciliter les choses; & je ne faisois jamais ce qu'on apelle des Châteaux en Espagne, que le *Chevalier* n'y fût mêlé. Si l'on tiroit quelque Loterie considérable, je ne souhaitois de gagner le gros Lot que pour le donner en dot à ma Fille: enfin il avoit toûjours part dans mes souhaits: j'en avois aussi beaucoup dans sa confiance. Et dès qu'il fut persuadé de l'intérêt que je prenois en lui, il me fit confidence de ses chagrins,

& des sujets qu'il avoit d'être mécontent de sa Famille. Je tâchois de le consoler du mieux que je pouvois, & je l'exhortois toûjours à la patience & à la déference qu'il devoit avoir pour son Pere. Je me serois fait un scrupule de lui inspirer d'autres sentimens ; & je le trouvois très-raisonnable là-dessus. Cependant cette vie unie contribuoit beaucoup au retour de sa santé. On le voyoit se rétablir tous les jours : & tout le monde lui en faisoit compliment. Il n'y avoit que peu de tems que nous étions logez ensemble, que je m'aperçus qu'une parente de la Dame chez qui j'avois fait connoissance avec le *Chevalier*, le regardoit fort tendrement. C'étoit une maniére de précieuse qui me parloit que par *Calprenede* & *Scuderi*, & qui, parce qu'elle disoit de grands mots, avoit usurpé chez les idiots une réputation de femme d'esprit. Elle prétendoit par-là en imposer au Chevalier *Ghelos*. Mais quoique jeune, il avoit l'esprit de discernement, & il n'étoit pas homme à prendre le change là-dessus. Cette femme étoit Veuve d'une Ingénieur François qu'elle prétendoit être sorti de la côte de *S. Loüis*, quoi-que son origine ne fût pas plus connuë que la source du *Nil*. Comme elle avoit retenu quelques termes de Mathématiques, elle en mêloit toûjours dans ses conversations : elle parloit de l'Algébre ; & ses expressions barbares faufilées dans un stile Romanesque, faisoient un effet le plus bizarre du monde. Il n'y avoit rien de si plaisant que de lui voir mesurer la Carte de *Tendre* avec un compas de pro-

portion, ou quelqu'autre instrument de l'Art : elle en parloit sur tout lors qu'elle étoit avec le *Chevalier*, parce qu'elle sçavoit qu'il avoit fort bien apris cette Science, & qu'elle croioit par-là se mieux insinuër dans son esprit. Mais il connût bientôt qu'elle n'en parloit que comme un Perroquet. Enfin c'etoit un caractere de femme qui auroit pû servir de modéle à *Moliere*. Elle se donnoit un air de belle passion, & elle prétendoit en avoir inspiré une si violente à son Mari, qu'elle ne faisoit pas de façon de montrer des Lettres qu'il lui avoit écrites la veille de sa mort, où il lui marquoit, aprés bien des tendresses : quand la Religion ne m'aprendroit pas qu'il y a un Dieu, la nature me l'enseigneroit, & ce seroit toi, ma chere, que j'adorerois. Je crûs d'abord que son Mari étoit fou : mais on me dit que cette Lettre n'étant qu'une réponse, il avoit été obligé de l'écrire sur ce ton, pour se conformer au stile de sa femme qui étoit toûjours grimpée sur *Chevillart*, de même que *Don Guichote*. Cette femme que je ne connoissois quasi pas, s'attacha si fort à moi, dés que je fus logée avec le *Chevalier*, qu'elle ne me quittoit plus : elle avoit soin de se faire mettre de toutes nos Parties, & je la trouvois par tout où j'allois. Un jour que nous étions chez un bon Gentilhomme gouteux, elle y vint sans être priée ; & aprés avoir fait quelque mine de ne vouloir point s'aprocher de la table où l'on joüoit, elle ne pût résister à l'envie d'être auprès du *Chevalier*. Elle s'assit à son côté, & dit d'un air pré-

cieux, en regardant son habit de Veuve, & soûpirant métodiquement : il faudra presenter une Requête au devoir, pour qu'il ne se scandalise pas de ceci. Le *Chevalier* me regarda dans ce moment, & nous rîmes le soir ensemble du ridicule de cette Veuve. Je le felicitai de cette illustre conquête, dont il me parût connoître le peu de mérite. Ses empressemens étoient si visibles, qu'il fut obligé de convenir qu'elle avoit beaucoup de bonté pour lui ; il me dit même, qu'elle lui avoit offert de le prendre en pension chez elle ; mais qu'il n'avoit eu garde d'accepter ses offres, parce qu'il ne se trouvoit pas fort disposé à avoir de la reconnoissance. Je lui dis en badinant, que cela étoit fort mal à lui, & qu'un Cavalier ne devoit pas faire ainsi le cruel. Mais il me répondit d'un air ingénu, qu'il l'auroit aimée s'il lui avoit trouvé un cœur & un esprit fait comme le mien. Cette petite douceur que je crus ne devoir qu'à la politesse du *Chevalier*, ne laissa pas de me faire plaisir. Le lendemain cette illustre Veuve nous fit prier de venir passer l'après-midi chez elle. On n'y joüa pas, parce qu'elle étoit encore dans son grand Deüil ; mais l'héroïsme y fut poussé au suprême degré, & *Corneille* & *Racine* n'auroient été que des petits garçons auprès d'elle en matiere de beaux sentimens. Après qu'on eut raisonné sur diverses choses, on servit une Colation assez propre. On m'avoit placée en entrant, auprès de l'Officier Irlandois parent de la Veuve, & j'avois été obligée de m'y tenir, quoique l'odorat eût quelque chose à souf-

frir de ce voisinage ; mais lorsqu'on aporta le Caffe & le Thé il me quitta pour aider à sa Cousine à en faire les honneurs, & le *Chevalier* vint promptement prendre sa place. Il me dit, en s'aprochant de moi, me voilà enfin content ! En effet, il fut de la meilleure humeur du monde tout le reste de la journée, & il n'avoit quasi pas parlé tandis qu'il avoit été assis ailleurs. Je m'aperçûs aussi que cet échange m'avoit fait plaisir ; mais je n'avois garde de faire aucune reflexion serieuse là-dessus ; & la Compagnie crut que la Colation causoit ce redoublement de belle humeur. Quand il fut tems de se retirer, le *Chevalier* me donna le bras, suivant sa loüable coûtume ; & la Veuve le pria, en nous reconduisant, de vouloir bien la mener le lendemain matin chez Monsieur de *Vauban* qu'elle sollicitoit pour obtenir quelques gratifications dûës, à ce qu'elle prétendoit, aux services de feu son cher Epoux. Le *Chevalier* lui promit de la conduire où elle voudroit, & je leur offris du Chocolat à tous les deux, pour les assembler. La Veuve accepta mon offre ; & dès l'aube du jour, je la vis entrer dans ma chambre, sous prétexte que ses affaires la tenoient alerte de bon matin. Je fis apeller le *Chevalier*, qui étoit encore au lit : & quand nous eûmes pris nôtre Chocolat, elle l'emmena aprés lui avoir fait quelques complimens puisez dans *Clelie*, ausquels il ne répondit point ; il se tourna seulement de mon côté, pour me dire qu'il auroit bien-tôt l'honneur de me rejoindre. En effet, je le vis revenir un moment après : il me dit que la Dame n'avoit pû parler à Monsieur de *Vau-*

ban; qu'on l'avoit renvoyée à six heures du soir, & qu'il n'avoit pû se dispenser de lui promettre d'y retourner avec elle; qu'elle avoit voulu le retenir à dîner, & le garder chez elle jusques à ce tems-là; mais qu'il n'avoit pas été de cet avis, par l'impatience qu'il avoit de retourner auprès de moi. Il me dit encore mille choses obligeantes là-dessus, & il s'en fut ensuite dîner, pour m'en laisser le loisir. Il revint l'après-midi, & il trouva chez moi deux ou trois personnes de considération. Le Baron de ** que vous connoissez, qui fait tant claquer son foüet, m'avoit amené le fils d'un Colonel de mes Amis, & j'étois entre ces deux Messieurs quand le *Chevalier* entra: il se mit de l'autre côté entre ma Sœur & ma Fille; il salua l'une; il dit quelques plaisanteries à l'autre, & se tût après cela pour écouter le Baron, qui s'étoit mis sur le chapitre de ses Voiages, & qui nous en auroit bien donné à garder si nous n'avions sçû ce que dit le Proverbe: qu'*à beau mentir qui vient de loin.* Comme il étoit dans le fort de son recit, il se leva pour nous faire mieux comprendre les choses par démonstration: & pendant que du bout de sa canne il marquoit les lieux sur le parquet, le *Chevalier* tournoia tant qu'il vint enfin s'asseoir auprès de moi, & me dit à l'oreille: me voici à present dans mon centre. Il me semble pourtant, lui dis je, que vous étiez assez bien placé. Il est vrai, dit-il, Madame, mais je suis mieux, & j'ai beau faire, où que l'on me mette, mon inclination me ramène toûjours auprès de vous: j'aime le solide. Après cela on parla des personnes qui avoient le poignet fort. Ce

Baron nous conta cent choses incroiables là-dessus avec son enfance ordinaire, & nous nous prîmes tous la main pour voir qui feroit plier son Compagnon. Le *Chevalier* dit qu'il n'avoit guere vû de femme plus forte que moi : & comme j'en parus surprise, il ajoûta en me parlant à demi bas; je vois bien, Madame, que vous ne connoissez pas toutes vos forces : vous en avez plus que vous ne pensez : je m'en ressens, & vous ne vous apercevez pas seulement des impressions que vous faites sur les gens. Comme je lui avois un peu pressé la main, je fis semblant de croire que c'étoit là l'impression dont il avoit voulu parler, quoi que j'eusse bien compris qu'il vouloit me faire entendre autre chose; mais j'avois si fort renoncé à ce qu'on apelle la bagatelle, quand j'étois partie de *Londres*, & l'amour propre étoit si fort mort chez moi, que je me croiois hors d'état d'inspirer le moindre sentiment de tendresse, & incapable d'en pouvoir prendre; & lorsque j'arrivai dans ce Païs où l'on pousse la Galanterie jusques par delà cinquante ans, & où l'on trouve des gens assez desœuvrez pour en conter à toutes les femmes qu'ils voient, je me mis sur le pied de ne vouloir écouter personne, & je fis connoître à quelques Seigneurs des plus jolis que nous aïons à *Saint Germain*, que je n'etois plus dans ce goût-là. On avoit beau me dire qu'il ne falloit pas renverser les saisons; que chaque chose avoit son tems : & qu'il etoit à craindre, si je me hâtois de faire la vieille pendant que j'etois jeune, qu'il ne me prit envie de faire la jeune quand je ne la serois plus : je me moquois de ce pronostic qui ne s'est que trop

accompli, comme vous voiez; je ne m'occupois que de Messes & de Sermons, dont je ne croiois pas pouvoir jamais me rassasier; & pour me fortifier dans les sentimens de pieté où j'étois, je me mis dans une Communauté de Filles qu'on apelle de *Ste. Agnés*, où je restai six mois, & où je faisois tous les jours des actes de contrition pour expier le crime d'avoir embrassé la Religion Protestante. Je revins ensuite à *S.t Germain*, où j'ai toûjours vécu d'une maniere fort retirée; & j'aurois assûrément tout lieu d'être contente de moi, si je n'avois jamais vû le Chevalier *Cheios*. Mais pour revenir où j'en étois, après qu'il m'eut dit toutes les honnêtetez dont je viens de parler, on proposa une Partie d'Ombre. Il en fut: & dès qu'elle fut commencée, nous vîmes entrer la Veuve, qui, sans considerer s'il le pouvoit ou non, le pria de la remener chez Mr. de *Vauban*, comme il le lui avoit promis. Il ne voulut pas la refuser: & après avoir prié le premier qui se trouva auprès de lui, de retenir son jeu, jusques à son retour, il sortit avec cette précieuse, qui vouloit encore le mener souper chez elle. Il s'en défendit, disant qu'il falloit qu'il revint pour paier, au cas qu'il eut perdu, & il se débarassa par-là de ses empressemens: mais ce fut à recommencer dès le lendemain, & elle prit si bien goût à ce manége, qu'à tous momens elle le venoit chercher chez moi, tantôt pour la mener chez Monsieur de *Vauban*, tantôt chez Monsieur le *Peletier de Soucy*, ou en quelqu'autre endroit. Et lorsqu'il lui disoit que son Cousin l'Officier pouvoit bien lui rendre le même service,

elle répondoit qu'il n'avoit pas assez bonne mine, & qu'elle étoit bien-aise qu'on la vît avec des gens de bonne air. Toutes ces cajoleries n'empêchoient pas qu'il ne fût très-fatigué de ces sortes de corvées. Un jour qu'il avoit prié quelques Messieurs à boire du Caffé dans sa chambre, à neuf heures du matin, l'Officier Irlandois qui en étoit, en avertit sa Cousine, & je la vis arriver chez moi dès huit heures & demie: elle me dit qu'on l'avoit prié de la part du *Chevalier*, & qu'elle ne s'étoit pas fait un scrupule d'aller chez un Garçon; comptant bien que je serois de la Partie. Je lui dis que je ne sçavois ce que c'étoit: j'en fis avertir le *Chevalier*, qui ne voulant pas la renvoier bredoüillée, me pria de vouloir bien passer avec elle dans sa chambre. Je ne pûs le lui refuser: il joignit quelque petite bagatelle à son Caffé, & dit le plus honnêtement qu'il lui fut possible; qu'il y avoit du mal entendu là-dedans, & qu'il auroit fait autrement les choses, & auroit pris une heure plus convenable s'il avoit eu dessein de régaler des Dames. La Veuve jetta toute la faute sur son Parent; & dès qu'elle eût bû quelques tasses de Caffé, elle pria le *Chevalier* de la charier encore quelque part: mais pour le coup il la refusa, disant, que puisque je lui avois fait l'honneur de venir dans sa chambre il étoit obligé de m'y tenir compagnie, & qu'il la croioit trop polie pour vouloir le faire manquer à ce qu'il me devoit. Elle sortit un peu mécontente, & je suis bien-aise, sans sçavoir pourquoi, qu'il lui eût donnée cette petite mortification: elle en avoit reçu une autre quelques

momens avant ; car en examinant ce qui étoit dans sa chambre, elle avoit paru convoiter des fleurs qui étoient très-bien contrefaites : elle lui demanda où il les avoit achetées ? Il lui indiqua l'endroit, lui en dit le prix sans les lui offrir, & dans le même tems il en fit present à ma petite *Miss*. La Veuve dissimula le chagrin que cela lui fit, & elle continua de me voir tout aussi souvent, pour avoir occasion de voir le *Chevalier*. Dès qu'elle fut sortie je le raillai là-dessus, & il m'avoüa franchement qu'elle le fatiguoit : il me conta tout ce qu'elle faisoit pour l'attirer chez elle, & il me dit, que lors qu'il n'avoit pû se défendre d'y aller, elle l'avoit fort questionné sur mon chapitre, & avoit voulu lui persuader qu'il étoit plus heureux qu'il ne croioit l'être. Je lui dis que cette Dame étoit comme ceux qui ont la jaunisse, qui voient tout jaune, qu'ainsi elle croioit que tout le monde devoit prendre ses sentimens : que cependant je serois fâchée de lui mettre martel en tête, & que je le priois de l'aller voir ; qu'après tout, il n'y avoit rien de plus naturel que d'aller où l'on sçavoit qu'on étoit aimé. Oh ! Madame, me dit-il sans hésiter, il est encore plus naturel de rester auprès de ce qu'on aime. Je ne relevai point cela ; mais je le remarquai avec plaisir. Le soir nous veillâmes ensemble à nôtre ordinaire ; & comme je ne me sentois pas de disposition à dormir, je poussai la veillée un peu plus loin que de coûtume : ma Sœur & ma Fille se coucherent, & je restai à causer avec le *Chevalier* : nous parlâmes de diverses choses. Comme il étoit sor-

ti tout petit d'*Angleterre*, & qu'il ne connoissoit *Londres* que par la Carte, je lui contois ce que j'avois remarqué de plus beau dans cette grande Ville, que *S. Evremont* met au rang des premieres du monde : il paroissoit toûjours charmé de ma conversation, & pour la faire durer ce soir-là plus long-tems, il me proposa de faire du Thé : j'y consentis d'abord, parce que j'étois fort altérée ; mais j'y trouvai de la dificulté : ma Femme de chambre qui avoit plus d'envie de dormir que moi, nous vint dire que les gens de la maison étoient couchez, & qu'ils avoient enfermé le pot à Thé. Le *Chevalier* qui ne cherchoit qu'à me faire plaisir ne se rebuta pas pour cela, & alla lui-même à la cuisine chercher une marmite qu'il remplit d'eau, & fit du Thé, qui dans un autre tems nous auroit fait soulever le cœur ; car comme on avoit fait du boüillon dans cette marmite, il en avoit pris le goût : nous ne laissâmes pourtant pas de le boire avec le plaisir que donne quelquefois le dérangement, & nous ne nous quittâmes qu'après avoir vuidé la marmite. Nous étions toûjours contens quand nous nous trouvions ensemble ; mais il falut enfin nous separer, quand le mois que j'avois destiné de passer à *Paris* fut écoulé, & que j'eus fini les affaires qui m'y avoient amenée. La Campagne finit aussi dans ce tems-là : mon Beau-frere revint de *Catalogne*, & il m'écrivit de *Lion* pour me prier de lui mener sa petite Femme à *Fontainebleau*, où la Cour étoit alors ; & où il comptoit de s'arrêter quelque-tems. Je voulus bien lui faire ce plaisir : je par-

tis après avoir pris congé de mes connoissances : le *Chevalier* me vint accompagner assez loin : il me pria de lui écrire quand je serois arrivée, & me demanda fort si je ne reviendrois pas bien-tôt ? Je sentis en le quittant un certain je ne sçai quoi qui m'auroit fait défier de mon cœur si je ne l'avois pas crû entierement corrigé, & je fus si rêveuse pendant le chemin, que ma Sœur m'en fit la guerre dès mon arrivée à *Fontainebleau*. Je m'acquitai d'une commission que la Veuve de l'Ingénieur m'avoit donnée, & je lui écrivis pour lui en rendre compte : j'écrivis aussi au *Chevalier* comme je lui avois promis, & je mis la Lettre qui étoit pour lui dans le paquet, que j'adressai à la Veuve, ne doutant point qu'elle ne se fit un plaisir de la lui rendre, pour avoir par là celui de le voir. Je ne croiois pas avoir rien mis dans cette Lettre qui pût tirer à consequence, & je m'imaginois que tout ce qu'on y verroit de tendre pourroit passer pour jeu d'esprit, quoi que mon cœur y eût toute la part : celui de la Veuve y trouva de quoi s'allarmer : elle s'étoit donné la liberté d'ouvrir ma Lettre ; elle en tira une copie ; & après l'avoir refermée le plus adroitement qu'il lui fut possible, elle la fit rendre au *Chevalier*, afin de voir sur quel ton il y répondroit. Le *Chevalier* fut très-content de ma Lettre, & il y fit une réponse du monde la plus jolie : il m'en a fait voir le broüillon dans les suites ; car l'original ne vint point jusques à moi : la Veuve le garda, jalouse du plaisir qu'elle comptoit bien que cette lecture pouvoit me faire, & dans le dessein

de chercher dans nos deux Lettres quelque moien de traverser nôtre intelligence : elles les tourna pour cela de tant de côtez, qu'il ne lui fut pas mal-aisé d'en empoisonner le sens. Je badinois avec le *Chevalier* sur le chapître de ma Fille, & je lui en parlois sous le nom de sa Princesse, à la quelle je l'exhortois fort d'être fidéle, malgré les objets presens, qui, selon le Proverbe, sçavent émouvoir les Puissances. Le *Chevalier* répondit à cela, que l'absence ne pouvoit rien sur son cœur ; qu'il étoit toûjours dévoüé à sa Princesse ; que les sentimens que je lui avois inspirez étoient d'une nature à lui faire fuir ce qu'il avoit suivi autrefois ; qu'ainsi je ne devois pas craindre les objets presens. Il étoit aisé de voir que cette Princesse dont nous parlions étoit ma Fille, & que sous prétexte de cette galanterie que je paroissois autoriser, le *Chevalier* prenoit occasion de m'en adresser de plus particuliéres : cependant la Veuve y donna un autre tour : elle prétendit que cette Princesse étoit la Princesse *Anne* de *Dannemark* que l'on regarde en *Angleterre* comme l'hêritiére présomptive de la Couronne : les objets presens dont je parlois, la Cour de *S. Germain* qu'il avoit suivie & qu'il étoit prêt d'abandonner pour le parti dans lequel je l'avois engagé, & que c'étoit là ce qu'il vouloit faire entendre quand il parloit de ces sentimens si vifs que je lui avois inspirez : il n'en falloit pas davantage pour nous perdre. La Veuve communiqua son idée à des personnes qui ne me vouloient pas de bien, & qui ne man-

quérent pas de donner dans son sens : il fut résolu qu'on donneroit des avis contre moi à la Cour. Comme la Veuve vouloit que tout le choc tombât sur moi, sans que le *Chevalier* fut envelopé sous ma ruïne, elle envoia sa Lettre, & une copie de la mienne au Pere du *Chevalier*, avec les annotations qu'elle y avoit faites, se faisant un mérite auprès de ce Seigneur, de ce qu'une pareille Lettre auroit pû perdre son Fils, si elle fut tombée en d'autres mains, & qu'elle se contentoit de la remettre dans les siennes, afin qu'il mit ordre à sa conduite. C'étoit par-là mettre la derniere main à sa vangeance, & me porter deux coups au lieu d'un; car Mylord de ** qui étoit pour lors en *Catalogne*, donna d'abord dans le paneau, & écrivit en Cour la Lettre du monde la plus terrible contre moi : il m'acusoit d'avoir voulu séduire son Fils, pour l'engager dans les intérêts du Prince d'*Orange*, d'être envoiée par lui en *France*, pour y ménager les esprits en sa faveur, & l'informer de ce qui se passoit à *Versailles* & à *S. Germain*, pour fomenter des divisions dans ces deux Cours ; & mille autres choses de cette nature, toutes au dessus de ma portée, & dont la médiocrité de mon génie devoit empêcher qu'on ne me soupçonnât, quand la droiture de mon cœur n'auroit pas été un assez bon garant. Là-dessus cette Lettre arriva à la Cour dans le tems que de la part de la Veuve, on y donnoit des avis contre moi, & que la copie de ma Lettre attachée à un grand Mémoire qu'on avoit presenté au Ministre, lui faisoit prendre

des résolutions violentes : la plainte du Milord en hâta l'exécution ; si bien qu'en arrivant de *Fontainebleau*, je fus arrêtée. Comme je n'avois pas reçû de réponse du *Chevalier*, j'étois un peu indignée contre lui, & dans le dessein de l'oublier, je n'avois pas voulu retourner dans mon ancien quartier : je m'étois logée au *Marais* ; mais il m'y déterra bien vîte, & dès le lendemain de mon arrivée, je le vis entrer dans ma chambre avec cet air de confiance que l'on a lors que l'on ne se reproche rien ; & lors que je lui reprochai son silence, il parût si étonné & me protesta avec tant d'ingénuité qu'il avoit répondu à ma Lettre, que je ne doutai plus que la sienne n'eût été perduë à la Poste : nous redevîmes les meilleurs Amis du monde. Je ne l'avois jamais vû si joli : sa santé étoit tout à fait rétablie ; il avoit mis un habit neuf qui étoit plus propre que magnifique, & un petit plumet bleu qui faisoit le mieux du monde ; enfin tout ce qu'il avois étoit de si bon goût, & si bien rangé, que peu de gens auroient sçu se mettre de si bon air. Je le priai de renoüer avec nôtre Hôte pour mon Apartement : mais il n'en fut pas besoin ; car peu de tems après qu'il m'eut quittée, on vint m'en donner un aux dépens du Roi. Je m'étois jettée sur mon lit avec ma petite fille, sur les huit heures du soir : comme j'étois un peu fatiguée de voiage, je commençois à m'assoupir ; & la petite personne dormoit déja de tout son cœur, quand tout d'un coup on ouvrit la porte avec violence. Je crûs d'abord que c'étoit le souper qu'on aportoit ;

mais je me détrompai bien-tôt quand je vis un grand homme vétu de noir, qui me regardant de travers me toucha avec une baguette, & me dit qu'il me faisoit prisonniere. Il étoit suivi de quantité de satellites, qui commencerent à foüiller dans ma chambre, & qui me sommerent de leur remettre tout ce que j'avois d'éfets: Je ne jugeai pas à propos de leur obéïr: je leur dis que ne faisant que passer à *Paris*, je n'avois aporté que ma Toilette, qui étoit dans un portemanteau que je leur montrai, & dont ils se saisirent. Pendant qu'ils s'amusoient à le fermer, je pris des papiers & des bijoux que j'avois dans un autre endroit, & je les cachai dans mon sein, sans qu'ils s'en aperçussent: cependant ma petite crioit à tuë tête, croyant que de la prison à l'échafaut il n'y avoit qu'un pas: j'avois beau lui dire que je n'avois fait aucun crime, & qu'ainsi il n'y avoit rien à craindre; tout cela ne la r'assuroit point: elle se mettoit entre les Archers & moi, & ces brutaux lassez de l'entendre, la secouerent d'un autre côté, & m'ordonnerent de descendre au plus vîte. Je ne me le fis pas redire, & je les suivis sans murmurer. Ce qui me parut le plus dur là-dedans, ce fut de voir à la tête de cette cohorte, un de mes plus proches, & celui sur lequel j'aurois dû faire le plus de fond: c'étoit lui qui avoit indiqué mon logis, & qui, comme un autre *Judas*, conduisoit la marche, & cela par le même motif, & comptant qu'il y trouveroit son intérêt. Toute la difference que je remarquai entre lui & cet Apostat, c'est qu'au lieu de Lanterne il tenoit une chandelle à sa main, du

reste il donnoit tous les ordres, & menoit la bande. Comme il vit que je le regardois avec indignation, il me dit qu'il étoit bien fâché de me donner un pareil bon soir; mais qu'il y étoit obligé, & que je ne devrois acuser que moi-même du chagrin que l'on me donnoit. Tout cela fut dit d'un air insultant, quoi-que mêlé de confusion, & je n'y répondis que par un sourire méprisant. Je trouvai en bas un Fiacre, dans lequel on me fit monter avec ma petite qui avoit obtenu, par ses cris, de pouvoir suivre ma destinée: on y laissà entrer aussi une de mes parentes qui se trouvoit dans le quartier, & qui étoit acouruë au bruit. Le Carosse fut ensuite bien fermé, & suivi des Pousse-culs, & de mon Judas: il prit le chemin de la Conciergerie. Ma parente me dit & me répêta plusieurs fois, que je pouvois me fier à elle: ce qui fit, que craignant d'être foüillée en prison, je lui donnai ce que j'avois caché dans mon sein, que je la priai de remettre à un vieux homme dont la probité m'étoit connuë: j'eus l'esprit un peu tranquile après cela. Dès que nous fûmes descenduës de carosse, ma parente m'embrassa & me dit adieu, & l'on me fit entrer dans la prison, que je ne trouvai pas aussi affreuse que je me l'étois figurée: on me mena dans une belle chambre où je trouvai un bon feu, car il faisoit grand froid. Le mal-honnête homme dont j'ai déja parlé, me fit-là une grande exortation; me representant qu'on me traitoit avec beaucoup de douceur, & que je devois le reconnoître; qu'il esperoit que cette nuit me feroit faire des reflexions serieuses sur mon état; qu'il dépendoit de

moi de m'en tirer par un aveu ſincere ; qu'on me donnoit juſqu'au Mercredy ; c'étoit le Samedy au ſoir : mais que ſi j'abuſois de cette grace, le tems expiré je ſerois miſe dans les lieux noirs & affreux où l'on met ceux que l'on deſtine au gibet & à l'échafaut, & que je ſerois confonduë avec eux. Je lui dis que tout ce qui m'étonnoit de cette menace, c'étoit qu'il eut l'audace de me la faire, & d'inſulter une perſonne dont il auroit dû prendre les interêts ; que ſon procedé étoit le plus infame & le plus lâche du monde ; que j'en rougiſſois pour lui, & que je regardois comme le plus grand de mes malheurs, celui de lui apartenir : que je rendrois compte de ma conduite à mes Juges, & que ne le reconnoiſſant pas pour tel, je n'avois rien à lui dire, qu'à le prier de me faire donner à boire. Quoique je dûſſe craindre qu'il ne me donnât du fiel & du vinaigre, il me fit aporter de la biére : je bûs à ſa ſanté, & je n'ai jamais été ſi contente de moi que je le fus ce ſoir-là. Enfin ne pouvant plus ſoûtenir mes manieres ironiques, il me quita, en me diſant encore de penſer à moi, & de ne pas atendre qu'on me transferât ailleurs. Je lui dis que j'eſperois qu'il ne me feroit pas pendre ? Je n'en ſçai rien, me répondit-il, en s'en allant. Il étoit alors près d'onze heures : & quoique je n'euſſe pas ſoupé, comme je vis qu'on ne m'en parloit pas, je ne demandai rien, & je priai deux hommes qui étoient reſtez dans ma chambre, de vouloir bien me laiſſer coucher. Ils ſortirent ; mais dès que je fus dans le lit avec ma Fille, je les vis rentrer avec des matelats & des couvertures,

qu'ils étendirent par terre, & sur lesquels ils se coucherent, après avoir pris la clef de la porte. Cela me choqua beaucoup. Des hommes couchez dans la chambre d'une femme : Je me tuois de leur dire que cela n'étoit pas bien, qu'ils pouvoient mettre leur lit dehors, & barricader la porte tout comme ils voudroient: j'eus beau faire, il n'en fut ni plus, ni moins : ils me répondirent qu'ils ne me feroient point de mal; qu'ils étoient gens d'honneur, & qu'ils avoient ordre de me garder nuit & jour à vûë; ainsi après avoir bien chamaillé, il falut consentir à avoir cette indigne compagnie, parce que la raison du plus fort est toûjours la meilleure. Avant de se coucher ils fumerent quelques pipes de tabac, dont ils me renvoioient l'odeur, & se rafraîchirent de quelques traits de brandevin. Je n'osois pas m'endormir, quoi-que je les entendisse ronfler, & je fus fort inquiéte cette premiere nuit: mais comme on se fait à tout, & que je vis qu'il ne m'en étoit rien arrivé, je m'acoutumai à cela dans les suites. Cependant le bruit de ma captivité se répandit dès le lendemain par tout, & mes ennemis ne manquerent pas de faire revivre ceux qui avoient couru à mon arrivée ici, où de peur que je n'y trouvasse trop de protection, nos jaloux compatriotes avoient pris soin de répandre, que j'étois un Espion, & cent sotises de cette nature, pour balancer ce qu'ils craignoient que mon petit mérite ne pût me procurer à leur préjudice. Vous devez croire que ma prison leur releva bien le courage, les unes se flâtoient du don de Prophétie, comme

comme pourroient faire les gens du Dauphiné, disant, je l'avois bien toûjours crû, que cette femme n'étoit pas venuë ici par un bon motif; elle ne m'en a jamais imposé avec tout ce grand sacrifice qu'elle se vante d'avoir fait. Les autres disoient, c'est un esprit dangereux & adroit; & toutes concluoient qu'elles me verroient exécuter avec plaisir; car il ne s'agissoit pas de moins que de cela, à ce qu'on prétendoit. Le pauvre Chevalier *Chelos* aprit bien-tôt ce qui se passoit, & vint à la Conciergerie pour m'en marquer son chagrin, & pour m'ofrir ses services: il ne croioit pas avoir autant de part qu'il en avoit dans cette affaire: je suis fâchée, dit alors la *Comtesse*, de vous interrompre & de vous laisser en prison; mais puisque vous y voilà avec une Compagnie aussi agréable que celle du *Chevalier*, je crois qu'on peut vous y laisser & attendre à demain pour vous en tirer, & qu'il sera bon de se tirer d'ici, où l'on ne voit quasi plus goute. Vous avez raison, répondit *My-Lady*, & j'avois bien prévû que vous auriez, peut-être, autant de peine à me faire taire, que vous en aviez eu à me faire parler; car il n'y a, comme on dit, que la premiere pinte qui coûte. Je serois bien fâchée, dit la *Comtesse*, que vous vous en tinssiez-là, & je ne vous tiens pas quitte de la suite de vôtre Histoire; nous en reprendrons demain le fil; l'endroit où vous en étiez est trop remarquable pour l'oublier; allons cependant à *Chaliot*, voir si *Mylord* ne nous y seroit point venu attendre. Elles arrivérent en causant à la porte du Parc, où le carosse les attendoit, & par le plus beau tems du monde & à la plus belle heure du jour. El-

les retournérent à *Chaliot* où la *Comtesse* trouva son Epoux, qui, quoi que fort incommodé, étoit pourtant de fort belle humeur ce jour-là : on soupa peu de tems après l'arrivée de ces Dames : la conversation fut générale, *Milord* en fit les frais, il conta mille jolies nouvelles à ces Dames ; & comme il avoit des afaires à *Paris*, il leur proposa d'y retourner le lendemain. L'on en convint, & l'on songea cependant à se reposer : *My-Lady* passa dans la chambre où elle avoit déja couché ; & dés le bon matin on mit les chevaux au carosse. On arriva de bonne heure à *Paris*. *Mylord* passa dans son cabinet pour faire ses dépêches ; & la *Comtesse* qui avoit retenu son amie à dîner, lui proposa en attendant de continuër son Histoire. Il me tarde, ma chere, lui dit-elle, de vous tirer du lieu où nous vous laissâmes hier au soir, & vous devriez, ce me semble, avoir un peu plus d'empressement d'en sortir. Il est vrai que nous y avons aussi laissé le *Chevalier*, & que sa presence vous peut bien empêcher de vous y ennuyer. Ah ! Madame, dit *My-Lady*, il n'y resta pas si long-tems que vous croiriez bien : il me quitta aprés m'avoir assurée qu'il étoit en état de tout risquer & de tout entreprendre pour procurer ma liberté. Je le remerciai, & lui dis que je l'atendois de mon innocence & de l'équité de mes Juges ; que je le priois de ne s'en pas mêler, de peur qu'il ne s'atirât des affaires à mon occasion. Il me vint voir encore le soir du même jour, & après cela je ne le vis plus, ni je n'entendis plus parler de personne. Tout le monde m'abandonna, me croiant perduë, & je restai dix-sept jours

ſeule avec mes deux gardes & ma fille que l'on me permit de garder avec moi en payant. Vous pouvez croire que je ne paſſois pas mon tems fort agréablement : mes Gardes tâchoient de me réjoüir, & me diſoient d'avoir bon courage, moiennant quelques verres de Brandevin que j'avois ſoin de leur donner de tems en tems pour le bien vivre. Ils me faiſoient cent contes des criminels qu'ils avoient attrapez, & des divers ſuplices qu'on leur avoit fait ſoufrir; car comme *il ſouvient toûjours à Robin de ſes flûtes*, & que ces honnêtes gens étoient les chiens courans du Bourreau, ils ne m'entretenoient jamais que de pendus & de roüez, & de pareils récits ne pouvoient pas me donner des ſonges fort agréables: ainſi je paſſois les jours & les nuits fort triſtement. Outre le chagrin que cauſe l'incertitude des évenemens, on m'avoit donné un Avocat fort habile, qui, après m'avoir fait mille queſtions, & examiné les chefs d'accuſation qu'on formoit contre moi, comprit que j'étois innocente: mais cela étoit dificile à prouver, & l'on avoit donné un tour ſi mauvais à cette affaire, qu'il étoit à craindre auſſi que les ſuites n'en fuſſent mauvaiſes pour moi; d'autant plus que perſonne ne prenoit mon parti, & que le cas étoit d'une nature que chacun ſe faiſoit un mérite de ſignaler ſon zéle en me perſecutant. Il n'y eut que le Prince D * * * qui eut la generoſité de ſe déclarer pour moi. Il m'envoia viſiter en priſon : il m'écrivit & m'ofrit de ſoliciter mes Juges, pendant que mes plus proches me tournoient le dos : auſſi je n'oublierai jamais les obligations que je lui ai, & ſi je ne puis pas les reconnoître, j'au-

rai du moins ſoin de les publier par tout. Cependant je faiſois aſſez bonne chere dans ma priſon ; mais j'avois le deſagrément de manger avec mes Gardes, qui mettoient la main au plat, bûvoient à ma ſanté, & traitoient avec moi du pair à compagnon. Dès le matin ils me demandoient de leur grabat avant, ſi j'avois bien dormi? J'avois de la peine au commencement à m'accommoder de leur commerce, & à manger de ce qu'ils avoient touché ; mais il falut s'y accoûtumer, car je n'avois perſonne pour me ſervir ; c'étoient eux qui me verſoient à boire bien ſouvent ſans rinſer le verre où ils avoient bû avant moi : ainſi il n'étoit plus queſtion de faire la délicate, & je fus obligée de ſurmonter ma répugnance. Si la néceſſité m'obligeoit à ſortir de ma chambre, ils me ſuivoient où j'allois, & ils me ramenoient enſuite : enfin ils ne me perdoient jamais de vûë. Tout le plaiſir que je me donnois dans cet état, étoit de me tenir à la fenêtre par le plus grand froid, juſqu'à ce que je m'étois bien gelée le nez, & de m'aprocher après cela du feu : je faiſois ce manége tant que la journée duroit, pour me déſennuier. Cela n'étoit pas mal imaginé, dit la *Comteſſe*, vous deviez auſſi tâcher de vous procurer quelque maladie, afin de ſentir enſuite le plaiſir que fait le retour de la ſanté. Vous vous moquez à preſent de moi, dit *My-Lady*, on voit bien que vous n'avez jamais été en priſon, car vous ne plaiſanteriez pas comme vous faites : & que diriez-vous de Mr *Peliſſon*, un des plus grands eſprits de ce Royaume, qui, pendant tout le tems qu'il fut à la Baſtille, ne ſe divertiſſoit qu'à tirer des épingles des

papiers où elles étoient rangées, à les semer dans sa chambre, & à les ramasser après cela une à une, pour les remettre dans leurs trous ? Croiez-moi, il vaut encor mieux s'amuser à cela, que de songer creux comme bien d'autres à qui la prison a dérangé la cervelle. Vous avez raison, interrompit la *Comtesse*, & c'étoit sans doute pour prévenir ces inconvéniens, que les Payens donnoient à leurs criminels du Tartare, des occupations à peu près aussi utiles que l'étoit celle de Mr *Pélisson*, & que de peur que *Cisippe* & les *Danaïdes* ne s'ennuiassent, ils obligeoient l'un à faire aller & venir continuellement une grosse pierre du haut en bas d'une montagne, & les autres à puiser de l'eau dans des cribles. Cela n'étoit pas mal imaginé, comme vous voiez. Riez tant qu'il vous plaira, dit *My-Lady*, si vous étiez dans le cas, vous feriez tout comme le autres. Cependant on instruisoit mon procès : on plaidoit pour & contre, & enfin on produisit la copie de cette fatale Lettre que j'avois écrite au *Chevalier*. Je fus interrogée là-dessus, & je répondis naturellement que j'avois écrit cette lettre de *Fontainebleau* à un jeune Anglois de mes Amis qui étoit à *Paris* : que je l'avois adressée à une telle Dame, & qu'il n'étoit question que de galanterie là-dedans : que la Princesse, dont je parlois étoit ma Fille, & les objets presens, la Dame à qui j'avois adressé la Lettre : que je croyois vouloir un peu de bien au *Cavalier* à qui j'écrivois. On me demanda le nom de ce *Cavalier* ? Je répondis que la Dame dont je venois de parler le sçavoit, & que puis qu'elle avoit assez de considération pour lui pour ne pas le mêler

dans cette affaire, je devois avoir le même ménagement & ne l'y pas faire intervenir mal à propos: qu'on pouvoit interroger cette Dame à son tour, & que je n'avois plus rien à dire. On trouva beaucoup de vraisemblance à ce que je disois; & mon air ferme & ingénu commença à faire ouvrir les yeux à mes Juges. Ils examinerent la chose avec soin. La Veuve se broüilla dans ses réponses : mes Accusateurs se désisterent de leurs poursuites, & avoüérent que leurs soupçons avoient été mal fondez. On eut dû sans doute les punir, mais la politique de la Cour ne le permet pas: ces donneurs de faux avis se retranchent d'abord sur leur zéle & leur bonne intention, & on les ménagea pour ne pas rebuter ceux qui pourroient en donner de véritables. Voilà ce qui fit que je n'eus point de raison du tour qu'on m'avoit joüé : on assoupit même cette affaire; mais je sçûs que la Cour en avoit beaucoup ri; & franchement le cas étoit risible. Cependant mes Juges pleinement convaincus de mon innocence, ordonnérent mon élargissement. L'indigne parent qui étoit venu me faire arrêter, & qui avoit fait les avances de mon emprisonnement, esperant par-là faire sa fortune, en fut pour tous ses frais; & mon Avocat vint me dire qu'il ne s'agissoit plus, pour sortir, que d'avoir de l'argent pour lever mon Arrêt, dont il savoit la teneur, mais qu'il falloit pourtant faire signifier. Cela m'embarassoit; ce que j'avois donné à garder au vieux bon homme, n'étoit pas de l'argent: j'aurois bien pû en emprunter là-dessus; mais il faloit pour cela que je pûsse agir, & la chose pressoit. Enfin je

jettai les yeux sur un Prêtre de mes amis qui étoit fort en état de me prêter cette somme : je lui écrivis une Lettre toute des plus touchantes là-dessus, où je lui marquois, que quoique la liberté fût le plus grand de tous les biens, & que j'eusse besoin pour recouvrer la mienne, de l'argent que je lui demandois, je n'aurois garde de le lui emprunter si je ne me voiois en état de le lui rendre au plus tard dans trois jours ; que j'esperois qu'il ne me refuseroit pas ce secours, sans lequel il m'étoit impossible de me tirer de captivité, & de me prévaloir de la justice qu'on venoit de me rendre. Ma Fille porta cette Lettre au Prêtre, qui m'écrivit en réponse ; qu'il étoit au desespoir de la situation où je me trouvois ; & plus encore de ce que la sienne le mettoit hors d'état de faire autre chose pour moi, que des vœux. Aiant parlé de cette sorte, le nouveau Saint ferma sa Lettre, comme le Rat de la Fontaine sa porte. Qu'est-ce que c'est que ce Rat, dit la *Comtesse* ? C'est, répondit *My-Lady*, une Fable de la Fontaine, qui fait fort bien au sujet que vous pouvez lire dans ses Ouvrages, & qui porte pour tître, *le Rat retiré du monde*. La maniére dont mon Prêtre me répondit, me déconcerta fort : je ne savois plus sur qui compter après cela. Enfin je m'avisai de récourir au Prince *D***, qui, comme j'ai déja dit, m'avoit ofert tout ce qui dépendoit de lui, & qui, le plus honnêtement du monde, m'envoia la somme dont j'avois besoin, & que le Dévot m'avoit refusée. Je la remis à mon Avocat, qui vint quelque-tems après avec des Gens de Justice me remettre en liberté. Je n'y fus pas plûtôt, que j'envoiai

chez le Chevalier *Chelos* pour sçavoir ce qu'il étoit devenu. Je craignois qu'il ne lui fût arrivé quelque chose, & je n'avois pas osé m'en informer pendant que j'étois en prison, de peur de lui attirer des affaires. Il me vint voir d'abord, & il m'avoüa, quand je lui demandai pourquoi il m'avoit abandonnée dans mon adversité, qu'on l'avoit empêché de me venir voir, que les Amis de son Pere, ausquels il devoit déferer, lui avoient representé, qu'il seroit perdu s'il paroissoit être en liaison avec une personne atteinte du crime de Leze-Majesté, & qu'ils avoient joint à toutes ces raisons une espece de violence, puis que les uns ou les autres le suivoient par tout, & que sans être en prison il étoit, comme moi, gardé à vûë. Il me demanda ensuite comment j'avois fait pour me justifier, & il me protesta que je l'avois toûjours été dans son esprit, quoi qu'on eût fait toutes choses au monde pour tâcher de me noircir; qu'on lui avoit dit que je travaillois à des conspirations, & à attirer des jeunes gens dans le parti du Prince d'*Orange*; que j'étois allée à *Fontainebleau* pour cela, & que des Lettres qu'on avoit interceptées avoient découvert mon manége. Il fut bien surpris quand je lui dis que les Lettres dont il s'agissoit étoient celles que je lui avois écrites, & sa réponse, qui, comme je l'ai déja dit, n'étoit jamais venuë jusqu'à moi. Nous n'eûmes pas de peine à deviner d'où venoit le coup; mais il ne faloit pas songer à s'en vanger, car ç'auroit été mal faire sa Cour : nous convîmes donc qu'il faloit céder au tems, & dissimuler nos ressentimens, puisque la politique le vouloit

ainsi ; & nous ne nous ocupâmes plus que du plaisir de nous revoir. Comme tout le monde m'avoit abandonnée dans ma disgrace, j'abandonnai tout le monde à mon tour, & sans me plaindre de personne, je rompis tout commerce avec mes anciennes connoissances, pour n'en plus avoir qu'avec le *Chevalier*, qui me tenoit lieu de tout, & qui, pour se dédommager du tems perdu, me venoit voir trois fois par jour ; car aprés ce qui s'étoit passé, nous n'avions pas jugé à propos de loger ensemble. *My-Lady* en étoit là quand un Page de la *Comtesse* vint les avertir qu'on avoit servi, & que *Milord* les atendoit pour se mettre à table. Elles furent le joindre ; & comme il leur dit qu'il avoit affaire toute l'après-midi, la *Comtesse* proposa à son amie une partie de promenade. Allons, dit-elle, au *Bois de Vincennes* ; nous n'avons pas encore été de ce côté-là. Allons où vous voudrez, dit *My-Lady*, je suis toûjours bien où vous êtes ; disposez de moi pour le reste de la journée ; mais il faut me permettre, s'il vous plaît, de retourner aprés cela à *S. Germain* ; car on pourroit donner encore un mauvais tour au séjour que je fais ici. Ce n'est peut-être pas-là vôtre motif le plus pressant, dit la *Comtesse* ; mais il n'importe, il en sera ce que vous voudrez. Elle donna ordre en même-tems qu'on lui tint un carosse tout prêt. On acheva de dîner, & on partit peu de tems aprés. La promenade étoit la plus agréable du monde du côté de *Vincennes*; c'étoit dans le tems de la noble épine, & cette odeur y attiroit tout *Paris*. Nos Dames traversérent toute la Ville pour aller du Faubourg St. Germain à la Porte St. Antoine,

par où elles devoient sortir ; quand elles furent sur le Quai des quatre Nations, & qu'elles eurent un peu regardé le Portique de ce fameux Colége que le Cardinal *Mazarin* a fondé pour éterniser sa memoire, la *Comtesse* jetta les yeux du côté du Louvre ; & comme elle n'y vit ni vitres, ni volets, elle parut étonnée de ce que la Maison d'un grand Roi étoit en si mauvais état. *My-Lady* lui répondit, que depuis que le Roi avoit entierement quitté *Paris*, cette Maison avoit été extrêmement négligée, & que Sa Majesté passant au même lieu où elles se trouvoient, avoit dit en riant ; Voyez un peu si le Louvre ne ressemble pas bien à une maison en decret. Mais pourquoi le laissa t'il comme cela, dit la *Comtesse*, ce Bâtiment me paroît si grand & si beau s'il étoit achevé? Il n'y a pas aparence qu'il le soit sous ce Régne, répondit *My-Lady*, le Roi a une trop grande aversion pour cette Ville ; & depuis les Baricardes, & tout ce qu'on lui fit pendant sa minorité, on ne l'a plus vû ici qu'en passant, encore évite-t'il d'y passer quand il peut prendre son chemin ailleurs ; & ce ne fut qu'après sa grande maladie, qu'en reconnoissance de tant de vœux qu'on avoit faits pour le retour de sa santé, il y vint sans Gardes, & dîna à l'Hôtel de Ville ; il fut ensuite voir la Place des Victoires, & il s'en retourna coucher le soir à *Versailles*. En voilà un, dit la *Comtesse*, en montrant la Statuë d'*Henri IV.* lorsqu'elles furent sur le Pont-neuf, qui étoit bien meilleur Citoyen ! Il n'en a pas été mieux traité, répondit *My-Lady*. Elles admirerent après cela la beauté du Cheval de Bronze, qu'on dit être un chef-

d'œuvre de l'Art, & raisonnerent là-dessus jusques à la Place des Victoires, où la *Comtesse* commanda à son Cocher d'arrêter, afin d'examiner la Statuë à loisir. Elle est au milieu de cette Place sur un Pied-d'estal, où sont gravées en lettres d'or, les Actions les plus glorieuses que le Roi ai faites; une partie de ses Victoires; la jonction des deux Mers, la réünion des Protestans à l'Eglise Catholique; la fondation de S. Cyr; sa fermeté dans ses douleurs, qui rassura ses peuples désolez; la maniere dont il est venu à bout des Duels, & de purger l'Etat de tant d'autres crimes, ses ordonnances pour faire exercer la Justice, & autres choses de cette nature. On voit aussi le nom de François *Daubusson* Duc de la *Feüillade*, mêlé avec celui de *Loüis*, parce que c'est lui qui a fait ériger la Statuë, aussi a-t-elle le visage tourné du côté de son Hôtel; on voit à ses pieds quatre Nations enchaînées, & la Victoire paroît en l'air, qui lui pose une Couronne de Laurier sur la tête. Tout cela est de bronze doré, entouré d'une grille dorée: la Place est un ovale formé par de belles Maisons toutes pareilles & toutes ocupées par de riches Maltotiers: quatre grandes Lanternes, dont chacune est soûtenuë par trois piliers de marbre, éclairent toutes les nuits cette Place. Monsieur de la *Feüillade* a laissé un fond pour cela dans son Testament, & a été bien récompensé des frais qu'il a faits. C'est à propos de cette illumination, qu'un Gascon fit ces Vers,

Vicomte Daubusson, cadedis tu nous vernes,
De mettre le Soleil entre quatre Lanternes.

Nos Dames continuerent leur chemin aprés

avoir fait leurs remarques & leurs réfléxions qui les conduisirent jusqu'à la Place Roiale, où elles s'arrêtérent encore pour admirer la régularité de tous ces Hôtels tirez en droite ligne & soûtenus par des Portiques qui forment un quarré, au milieu duquel on voit la Statuë de *Loüis XIII:* à cheval : delà elles gagnerent la Porte S. Antoine : elles traverserent ce grand Fauxbourg, passerent devant le Trône, & entrérent dans les Allées de *Vincennes*, où la *Comtesse* jugea à propos de mettre pied à terre. Le tems & le lieu étoient propres pour cela. C'étoit un de ces jours où il ne fait ni pluie, ni Soleil : on respiroit un air embaumé dans cet endroit, nos Dames se choisirent des siéges de Gazon ; & dès qu'elles se furent placées, la *Comtesse* dit à son Amie, qu'elle la prioit d'achever son Histoire, puis qu'elles étoient à la veille de se separer ? Je le veux bien, dit *Mi-Ladi*, où est-ce que j'en étois ? Vous en étiez ; répondit la *Comtesse*, aux fréquentes visites du *Chevalier*, & au plaisir qu'elles vous faisoient. Hélas ! qu'il dura peu, ce plaisir ? s'écria *Mi-Lady* ; à peine avois je commencé à le goûter, que je le vis troublé de la maniére du monde la plus cruelle ; car les ennemis qui m'avoient joüé le tour, enragez d'avoir manqué leur coup, & jaloux de nôtre bonne intelligence, firent écrire au Pere du *Chevalier*, que son Fils avoit un commerce avec moi, dont il auroit un jour du chagrin ; que je le ménageois pour le marier avec ma Fille, lorsqu'elle seroit en âge ; que j'étois une femme d'esprit, & que s'il ne mettoit ordre à cela de bonne heure, il n'y seroit peut-être plus à tems. On lui

donnoit ensuite une nouvelle explication de ces malheureuses Lettres, dans lesquelles on cherchoit toûjours matiére à me nuire, & on lui faisoit voir si clairement dans ces Lettres, que je voulois engager ce jeune homme à devenir mon Gendre, que le Pere en prit l'alarme. S'il avoit vû les choses par ses yeux, il auroit aisément compris que nous raillions l'un & l'autre. Mais le bon homme ne vouloit point entendre de raillerie là-dessus; & persuadé que ma Fille n'étoit pas assez riche pour son Fils, il lui écrivit pour lui ordonner de rompre tout commerce avec moi. Il y avoit quelque tems que j'étois de retour à *S. Germain*, & que le *Chevalier* qui m'y avoit suivie, m'avoit entiérement persuadé par ses soins, l'attachement qu'il avoit pour moi. J'avois enfin cessé de combattre le panchant que je sentois pour lui, & nous vivions dans cet heureux état, qui auroit pû faire envie aux Dieux, quand les terribles Lettres dont je viens de parler arrivérent : ce fut un Jeudi, dont je me souviendrai toute ma vie, où aprés avoir passé l'aprés-midi ensemble, & nous être jurez en cent façons differentes, une tendresse éternelle, le *Chevalier* me quitta sur les sept heures du soir, & me dit en me quitant, qu'il me réjoindroit dans un demi quart d'heure. Je le crûs, parce qu'il n'avoit pas accoûtumé de faire de plus longues absences : je l'attendis quelque-tems sans m'inquiéter; aprés cela je fus à ma fenêtre. Mais mes yeux & mon cœur eurent beau aller au-devant de lui, ils ne le rencontrerent point. Toute la soirée se passa à l'attendre, & la journée du lendemain. Enfin lassée d'une at-

tente inutile, je fus le Samedi au matin chez lui pour sçavoir ce que c'étoit : je pris mon tems qu'il n'y avoit encore personne de levé à la Cour ; & comme nous sommes logez l'un & l'autre dans le Château, & que je n'avois pas grand chemin à faire, j'arrivai bien-tôt à la porte de sa chambre. Je le fis éveiller ; & après lui avoir demandé raison de son procédé, comme il ne m'en rendoit point de bonnes là-dessus, je lui fis les reproches du monde les plus touchans. Faloit-il, lui dis-je, chercher avec tant d'empressement, à me persuader des sentimens que vous n'aviez pas ? Ou faloit il les perdre dès que vous avez connu que j'y étois sensible ? N'êtes-vous pas le plus fourbe, ou le plus volage de tous les hommes ? Non, Madame, me répondit-il d'un air affligé ; je ne suis ni l'un, ni l'autre, & si j'ai passé deux jours sans vous voir, je l'ai fait pour éviter de m'en éloigner tout à fait ; car on m'ordonne de partir d'ici, & les personnes qui sont chargées de faire exécuter cet ordre, m'ont dit que je pourrois en adoucir la rigueur en cessant de vous voir, puisque mon Pere ne veut me tirer d'ici que pour m'arracher à une inclination dont mes ennemis & les vôtres lui font craindre les suites. Voilà, me dit-il, en me montrant les Lettres dont je viens de parler, ce qu'il m'écrit, & voilà ce que j'y répond.

Je ne sçai, Monsieur, *quelle idée on vous a pû donner de* My-Lady.... ! *Je n'ai jamais trouvé en elle que beaucoup d'esprit, des manieres polies & trés-propres à former un jeune Homme : j'avois regardé comme un bonheur qu'elle voulût bien me recevoir chez elle, & je croyois que vous deviez lui*

en sçavoir bon gré ; cependant quelque agréable & avantageux que puisse être son commerce, je le romps dès aujourd'hui, puis que vous me l'ordonnez, & j'obéïs sans raisonner. Je partirai d'ici au premier jour, & vous trouverez toûjours en moi toute la soûmission que mon devoir & mon respect exigent.

Voilà, dis-je, en lui rendant sa Lettre, des sentimens que je ne saurois blâmer ; je ne me rendrai jamais indigne des témoignages que vous rendez de moi en vous détournant de vôtre devoir : mais si j'avois toûjours écouté le mien, je me serois épargnée bien des chagrins, & vous ne deviez pas le combattre avec tant de force, pour me livrer si-tôt à mon repentir. Je ne pûs retenir mes larmes dans cet endroit ; & quelque soin que je prisse de les cacher, le *Chevalier* s'en aperçût : il en parut touché, & m'assura que ce n'étoit-là qu'un orage qui passeroit bien-tôt : qu'en se privant pour quelque-tems de me voir, il se dispenseroit de partir, & que son Pére ne l'en presseroit plus dès qu'il seroit content de son obéïssance ; qu'ainsi il faloit, comme on dit, reculer pour mieux sauter ; & comme il étoit fort observé, faire en sorte que tout le monde pût en rendre témoignage à son Pere. Vous raisonnez le mieux du monde, lui dis-je ; mais enfin vous raisonnez, & je voi bien que nous avons changé de rôle. Je le quittai là-dessus, & retournai chez moi accablée d'une douleur si vive, qu'elle me fit prendre les résolutions les plus violentes. Je voulus me percer le cœur avec un couteau ; mais on me l'arracha des mains : je voulus cent fois me précipiter, & si mes gens ne m'avoient pas gardée à vûë, j'aurois tout d'un coup terminé mes mal-

heurs ; car je n'écoutois au monde que mon desespoir. Quand je songeois à la foiblesse que j'avois eüë d'aimer, & d'aimer un jeune Homme ; de m'être détachée de tout pour m'atacher uniquement à lui ; que je lui avois sacrifié tous mes chagrins & toute la répugnance que j'avois à les mériter, je ne pouvois penser à le perdre sans perdre la vie, ou le peu de raison qui me restoit. Enfin ne sçachant que devenir, je souhaitai de revoir encore une fois celui qui faisoit toute ma peine. Je lui écrivis pour cela un Billet fort touchant, où le cœur avoit plus de part que l'esprit, & j'en chargeai un Officier de mes Amis qui me l'amena quelque-tems après, & se retira par discrétion. Dès que je fus seule avec le *Chevalier*, je versai un torrent de larmes : il n'étoit plus tems de cacher ma foiblesse, ni de contraindre ma douleur. Quoi, dis-je, je ne vous verrai plus! Et vous voilà livré à des gens qui sont gagez par vôtre Pére pour me détruire dans vôtre esprit, pendant que je me livre ici à mon desespoir ! Qui me défendra dans vôtre cœur lors que tout vous parlera contre moi ? Que je ne vous parlerai plus, que vôtre vûë me sera interdite, & qu'on offrira à la vôtre cent objets plus aimables, & qui ne seront que trop capables de détruire les impressions que j'ai faites chez vous ! Ah ! Monsieur, si elles étoient aussi fortes que vous avez voulu me le persuader, & si vous étiez de moitié de la douleur qui m'acable, pouriez-vous vous résoudre à la causer? Oüi, Madame, me dit-il, je suis de moitié de tout ce que vous souffrez ; & si je fais un crime en causant vos peines, vous allez tout à l'heu-

re en être de moitié avec moi : vous avez vû ce que mon Pere me mande ; vous sçavez ce que je lui dois ; cependant j'y manquerai si vous le voulez, & je risquerai son indignation, si avec de pareils sentimens, je puis éviter d'encourir la vôtre. Parlez & voyez après cela si vous avez lieu de vous plaindre. Non, lui dis-je, je ne dois me plaindre que de mon étoile, suivez vôtre devoir ; je serois au desespoir de l'avoir dérangé, & j'aime encore mieux mourir innocente, que de vivre coupable. Il n'est point question ici de mourir, me dit-il, mais de languir quelque tems : au nom de Dieu, Madame, ne souffrez que ce que vous êtes obligée de souffrir, & n'allez pas chercher dans l'avenir dequoi augmenter vos maux : Croyez que si vous n'êtes pas presente à ma vûë, vous le serez toûjours à ma pensée, & que les objets les plus charmans ne sçauroient me causer la moindre distraction. Et vous, lui dis je, souvenez-vous qu'on n'a jamais aimé autant que je vous aime, & que ma tendresse n'aura point d'autres bornes que celle de ma vie : je ne vous en dirois pas tant à l'heure qu'il est, si je croyois avoir encore le tems de vous le dire : mais je crains fort que ce ne soit ici nôtre derniere entrevûë : je tremble même qu'elle ne vous fasse des affaires, & que les espions qu'on a mis à vos trousses, ne la découvrent. Ne craignez rien, me dit-il, cette visite ne sçauroit me faire aucun mal : je l'ai concertée avec ceux qui prennent soin de ma conduite, & je leur ai fait entendre qu'un honnête homme ne pouvoit pas rompre avec une femme de condition, de laquelle il n'a que lieu de

se loüer, sans lui en dire quelque raison, & ils sont convenus que je viendrois vous montrer les ordres de mon Pére, & vous prier de ne pas condamner mon obeïssance: ainsi ils prennent ceci pour une visite d'honnêteté & de bien-séance; mais elle pouroit leur devenir suspecte si elle étoit plus longue. Au reste, je me pendrois si je croyois vous voir pour la derniere fois: laissez-moi faire je tromprai la vigilance de mes surveillans; & dès qu'ils ne se défieront plus de moi, je saurai bien trouver le moien de venir *incognito* vous assurer de ma tendresse. Adieu, je m'en vais charmé des marques que vous me donnez de la vôtre; & comme je les dois à ce nouveau malheur, je ne puis m'empêcher de convenir du Proverbe; qu'*à quelque chose malheur est bon*. Celui-ci fit ira plûtôt que vous ne pensez, pourvû que nous sachions nous ménager. Ah! dis-je, Monsieur, nôtre bonheur a bien moins duré, puis qu'un même Printems le voit naître & mourir, & que je vous perds dès que je commence à me persuader que je vous ai gagné, & que je sens qu'il n'est plus en mon pouvoir de cesser d'être à vous. Eh bien! Madame, dit-il, aimons-nous toûjours: on ne peut pas contraindre nos cœurs, & le mien sera toûjours à vous: comptez là-dessus, & n'écoutez rien de tout ce qu'on pourroit vous dire pour vous persuader le contraire: je serai obligé de protester que je n'ai jamais eu avec vous que des liaisons de civilité, & que je les romps sans peine. Avec cette feinte je pourai éviter de partir d'ici, & j'aurai la consolation de respirer un même air avec vous; nous pourons même nous écrire, pourvû que

nous trouvions des Messagers assez fidéles pour ne pas découvrir nôtre intelligence ; & je croi que celui dont vous venez de vous servir, nous doit être le moins suspect : adieu encore un coup, aimez-moi, & ne craignez rien. Il me quitta là-dessus, & mes chagrins, que sa presence avoit un peu charmez, revinrent en foule. Je ne sçavois que devenir! Je ne pouvois durer nulle part! Je fus promener ; mais je quittai bien vîte la promenade ; la nuit même ne me donna aucun repos ; je la passai à la fenêtre, & le sommeil ne fut plus d'usage pour moi : je rompis aussi tout commerce avec le boire & le manger ; enfin j'étois comme forcenée : j'écrivis au *Chevalier* l'état où j'étois, & je lui marquai que si l'orage duroit encore long tems, je ne pourrois pas y résister : je le priai de chercher les moyens de me voir, & de passer du moins sous mes fenêtres, à telle heure de la nuit qu'il lui plairoit, qu'il m'y trouveroit toûjours, & que nous pourrions nous parler sans être entendus, pendant que tout le monde seroit endormi; que je n'attendois de consolation que de lui, mes maux étant d'une nature à ne pouvoir pas m'en plaindre à d'autres ni espérer d'en être plainte, que s'il m'abandonnoit plus long tems à mon desespoir, je pourrois bien me servir des moyens qu'il m'offroit pour finir mes peines. Il me répondit qu'il souffroit autant que moi; mais qu'il falloit céder au tems, & laisser passer cette malheureuse constellation ; que dès qu'une certaine Dame qui avoit inspection sur lui seroit allée à la campagne, il viendroit me voir. Je ne pouvois pas m'empêcher de goûter ses raisons ; elles étoient les meilleures

du monde : mais je ne pouvois pas comprendre qu'on pût aimer & raisonner en même-tems ; ainsi je croiois que le *Chevalier* ne se faisoit peut-être pas autant de violence qu'il vouloit me le persuader. Je savois qu'il étoit tous les jours en parties de plaisirs ; que quand on le railloit sur mon chapitre, il répondoit qu'il n'avoit jamais eu d'atachement pour moi, & que le sacrifice qu'on exigeoit de lui là-dessus, ne lui coûtoit pas beaucoup. Quoi-qu'il m'eût préparée à tout cela, je ne laissois pas de m'en allarmer, & de craindre qu'il ne joüât un personnage plus naturel que je ne l'aurois voulu ; je fis même là-dessus quelques mauvais Vers sur le ton de l'élegie. Voions, dit la *Comtesse*, sachons un peu ces Vers. Ah ! Madame, répondit *My-Lady*, je ne les croi pas dignes, d'être écoutez par vous, puis que j'étois moins inspirée par les Muses, que par les Furies, lors que je les fis : les voici pourtant ; car j'ai de la mémoire de reste sur tout ce qui regarde cette malheureuse intrigue. Dans ce tems heureux dont je vous ai parlé tantôt, où nous nous voyons sans contrainte, où contens l'un de l'autre nous nous parlions cœur à cœur, je n'étois pourtant pas sans alarmes, & les aproches de l'Eté me faisoient craindre l'éloignement du *Chevalier* : cela me jettoit de tems en tems dans des mélancolies terribles. D'abord qu'il m'y vit plongée il m'en demanda la raison, & voulut m'en tirer en me disant, que sa tendresse devoit me faire plaisir ; que si la mienne étoit bien forte, elle m'empêcheroit de sentir autre chose, & me feroit oublier tous mes chagrins. Je ne lui répondis rien, mais

j'écrivis sur ses tablettes, *ce qui fait mon plaisir fait ma peine.* Voilà, lui dis-je, quelle est ma devise ; & voilà aussi, Madame, le sujet des Vers que vous allez entendre.

Je vous l'avois bien dit, oüi, la chose est certaine,
Ce qui fit mon plaisir, fait ma plus grande peine :
Vous m'aimiez autrefois, je vous aime aujourd'hui ;
Et vous m'abandonnez au plus mortel ennui.
Vous me quitez, ingrat ! dans le tems que mon ame
Sent pour vous les transports de la plus douce flâme ;
Quand l'esprit accablé, les yeux noyez de pleurs,
Je vous fais voir l'excez de mes vives douleurs.
Croyez-vous qu'à vous voir, sans cesse acoûtumée,
Je puisse loin de vous traîner ma destinée ?
Et cet ordre absolu de vos cruels parens,
Doit-il de vôtre cœur régler les mouvemens ?
Helas ! si vous m'aimiez, malgré leur vigilance,
Nos Cœurs, toûjours unis, seroient d'intelligence ;
Et malgré la rigueur d'un sévére devoir
Il est mille moyens qu'on trouve pour se voir.
Vous n'en cherchez aucun : lassé de ma tendresse,
Vous me livrez, Cruel, à toute ma tristesse ;
Et trop sûr que sans vous il n'est plus de plaisirs,
Vous ne voulez pas même écouter mes soûpirs.
Peut-être que soûmis auprés de quelque Belle,
Vous lui contez l'ardeur de mon Amour fidéle :
Et que foulant aux pieds de la foi de vos sermens,
Vous cherchez à former d'autres Engagemens.
N'importe, devenez, ou perfide, ou volage,
Je ne songerai point à vanger cet outrage ;
Et tournant contre moi, tous mes ressentimens,
Je sçaurai, par ma mort, terminer mes tourmens.

Ces Vers-là ne sont pas si mauvais, dit la *Comtesse*, & s'ils étoient faits pour un époux, ou si vous n'en aviez point, je les trouverois très-jolis. Mais, ma Chére, le

sujet en gâte tout le mérite. Ah ! Madame, répondit *My-Lady*, si vous voulez que j'acheve le recit de cette malheureuse Histoire, je ne vous demande que de l'attention ; vos reflexions me tuent, & ne peuvent pas empêcher que ce qui est fait ne soit fait. Non, dit la *Comtesse*, mais elles pourroient peut-être prévenir ce qui est à faire ; mais n'importe, continuez, je ne vous interrompt plus ; quel fut le succez de vos Vers ! Mes Vers & ma Prose, répondit *My-Lady*, me valurent des réponses fort tendres, des ofres de tout quitter pour moi, & de me suivre par tout où je voudrois aller. Je n'avois garde de tôper à des propositions comme celles-là, j'aimois encore trop ma gloire & celle du *Chevalier*, pour vouloir faire des démarches qui eussent pû la ternir ; & je pourrois vous faire voir des Lettres où il me reproche mon peu de résolution, m'acusant de n'avoir que des paroles pour lui marquer ma tendresse, pendant qu'il est prêt de tout entreprendre pour me donner des preuves convainquantes de la sienne. Cependant dix-sept jours se passerent sans que je le visse ni de prés ni de loin. Mais enfin il me marqua que n'y aiant aucune aparence qu'il pût venir chez moi, il me prioit de me trouver sur le soir à l'entrée de la Forêt, & de m'y trouver seule ; parce, disoit-il, que tout le monde lui étoit suspect. Je n'avois garde de manquer ce rendez-vous, quoiqu'il y eût quelque chose qui choquât la bien-séance dans l'heure & le lieu ; mais quand on aime on ne raisonne pas : d'ailleurs je comprois que cette démarche ne seroit sçûë de personne, & que je n'avois

rien à craindre avec le *Chevalier*, qui savoit là dessus à quoi il s'en devoit tenir avec moi, je me débarassai donc de mes gens, & de quantité de fâcheux qui ne manquérent pas de venir ce jour-là : je feignis un grand mal de têté pour m'en défaire, & m'enfermai sur ce prétexte dans ma chambre ; je donnai ordre qu'on n'y laissât entrer personne pour quelque raison que ce pût être, jusques au lendemain matin ; & toutes ces mesures étant prises, je pris mon tems pour sortir sans qu'on s'en aperçût. Je passai par un petit Escalier qui conduit au Jardin du Château ; delà je passai dans le Parc, & j'allai gagner le Poste qu'on m'avoit marqué à l'entrée de la Forêt : je me campai sous un arbre fort épais, qui étoit au bord d'un petit Canal, & j'y attendis patiemment qu'on me vint relever de sentinelle. J'eus éffectivement besoin de patience ; car le *Chevalier* n'avoit pas eu tant de facilité à se défaire de ses surveillans, que j'en avois trouvé à me débarasser de mes fâcheux ; on l'avoit engagé à des parties de jeu & de promenades, & on les avoit poussées si loin, que l'heure qu'il m'avoit donnée étant plus que passée, il ne compta plus de me trouver au rendez-vous. De mon côté je ne comptois plus aussi qu'il y vint, & je ne savois quasi qu'en penser ; mon cœur me fournissoit mille raisons pour l'excuser, & l'envie que j'avois de le trouver innocent, me faisoit deviner une partie de la verité ; cependant j'étois dans de grandes inquiétudes : il y avoit du risque à rester dans ce lieu pendant les horreurs de la nuit ; il y en avoit aussi à retourner à une heure aussi induë au Château ; ainsi après avoir

bien pesé tous les inconveniens, je me déterminai à ne point aller chercher le péril, mais à l'attendre de pied ferme, d'autant mieux que je ne pouvois pas m'empêcher d'esperer encore, quoi-que contre toute apparence. Une autre femme seroit sans doute morte de frayeur dans ce lieu sauvage: les hurlemens des chiens, les croassemens des grenoüilles, & le chant lugubre des oiseaux nocturnes, sembloient me présager quelque mauvaise avanture: je me préparois avec courage à celles qui n'auroient pû attaquer que ma vie, & j'étois résoluë, pour me garantir des autres, à me jetter dans le canal, dès que je me verrois hors d'état de résister à la force; c'est pourquoi je me cachai de mon mieux derriére l'arbre, & je me couchai à plat sur le bord du canal, aiant toûjours l'oreille alerte pour éviter la surprise: je dis l'oreille, car mes yeux ne me servois pas de beaucoup par une nuit aussi obscure. Dès que j'entendois du bruit, je me cachois encore plus fort: il passoit à tout moment des gens, tantôt des Soldats aux Gardes qui cherchoient à voler les passans, tantôt des Chasseurs, qui revenoient de la Forêt; & ce qui me fit grand peur, ce fut un chien, qui m'ayant découverte dans mon gîte, ne vouloit plus partir delà, & aboyoit d'une si terrible force, que son Maître s'aprocha pour savoir ce que c'étoit: il tâtonna autour de l'arbre; mais il ne pût me démêler d'avec quantité de branches qui étoient par terre, parmi lesquelles je m'étois fourrée; ainsi il passa son chemin. Quelque tems après j'entendis le bruit d'un carosse, & je m'aperçûs à la clarté du flambeau, que c'étoit

toit celui d'une Dame de ma connoissance qui revenoit de *Poissi*. Ce carosse passa tout auprés de l'arbre derriere lequel j'étois retranchée, & la personne qui étoit tournée de ce côté-là, s'écria tout-d'un-coup, mon Dieu ! je croi qu'on a assassiné là une personne, car je vois quelque chose d'étendu par terre qui a tout l'air d'un corps mort. On cria là-dessus au Cocher d'arrêter, mais il ne fut pas de cet avis, & me sauva par-là de ce danger. J'en étois à peine échapée que je pensai tomber dans un autre. J'entendis marcher auprès de moi ; je m'imaginai d'abord que ce pouvoit être le *Chevalier* ; mais comme ce pouvoit aussi n'être pas lui, & qu'il y alloit de trop pour moi si j'avois pris le change, je ne jugeai pas à propos d'en courir le risque, & je me rencoignai encore plus fort derriére l'arbre qui me servoit de rempart. Cependant la personne qui me mettoit en peine, aprés avoir tâtonné quelque tems autour, continua son chemin, & revint ensuite sur ses pas. Ce fut alors que je crûs connoître la démarche de mon *Chevalier*. Je ne doutai point qu'il ne me cherchât dans ce lieu ; & ne pouvant me résoudre à l'en voir partir mécontent & à perdre moi-même le mérite d'une si longue attente, je courus après de toute ma force. Mais je fus bien surprise de voir briller la lame d'une épée, & d'entendre jurer après moi celui que je cherchois avec tant d'empressement ! Comme il juroit en François, & que la colére changeoit le ton de sa voix, je crûs m'être méprise, & je me résolus à me laisser tuër plûtôt que de faire connoître ce que je cherchois ; ainsi je m'arrêtai sans dire

un mot. Le *Chevalier* qui m'avoit déja poussé quelques bottes sans m'avoir pû atteindre, surpris de ce que je me livrois ainsi à ses coups, sans songer à me mettre en défense, ne sçavoit quel parti prendre : il ne lui vint jamais en pensée que ce fût moi, après la recherche qu'il venoit de faire quelques momens auparavant ; & comptant bien que je ne l'aurois pas attendu si long-tems, il ne vouloit pas aprocher de moi de peur de donner dans quelque piége ; & ne doutant plus que ce ne fût quelqu'un qui le vouloit assassiner, il revint à moi l'épée à la main, & me cria ; Parle, traître, ou je te tuë ! Ce fut alors que je le reconnus. Frape, lui répondis-je, & vante-toi après cela d'avoir pû me tuër, mais non pas me faire peur. Ah ! ma chere *Lady*, s'écria-t'il, c'est vous ! Oüi, c'est moi, lui dis-je, qui ne m'atendois assurément pas à un pareil acueil, pour prix de vous avoir attendu jusqu'à l'heure qu'il est, & de m'être exposée pour cela à des dangers de toutes les espéces : je n'aurois pas crû franchement qu'il y en eût eu encore à courir avec vous. Hélas ! Madame, répondit-il, que vos reproches sont cruels, & qu'ils sont injustes ! Me croiez-vous capable d'avoir voulu ataquer une vie qui fait tout le bonheur de la mienne ? Mais voions, ne serai-je pas assez malheureux pour vous avoir blessée ? Souffrez, si céla est, que j'y remédie, & que je m'en punisse à vos yeux. Non, lui dis-je, je n'ai point de mal : je ne vous demande ni secours ni vangeance, & c'est seulement mon esprit qu'il faut guérir. Je vous avouë qu'aiant eu le loisir de faire des

réflexions dans l'endroit où je vous ai attendu, le peu d'empressement que vous avez eu à vous y rendre, & la maniere scabreuse dont vous m'avez abordée, m'ont donné d'étranges soupçons : j'ai crû que lassé d'une tendresse qui ne vous aportoit ni utilité, ni agrément, & que vous comptiez bien devoir durer autant que ma vie, vous aviez voulu en terminer le cours, & que dans cette vûë vous m'aviez exposée à mourir de peur ou d'ennui dans ce lieu, ou à y être assassinée : & qu'enfin chagrin de me voir échapée à tous ces dangers, vous vouliez me tuër de vôtre propre main. Il n'a pas tenu à moi que vos desseins n'ayent réüssi, comme vous voyez. Et quel est le vôtre, ma chére *Lady*, interrompit le *Chevalier*, ne venez-vous pas de me donner vos sentimens ? Et n'est-ce point vous qui voulez me faire mourir par vos injurieux soupçons ? Helas! je ne puis revenir de ma fraieur : je fremis quand je pense qu'il n'a tenu à rien que je n'aie ôté la vie à ce que j'ai de plus cher au monde. Croyez-vous que je ne sois pas assez agité sans qu'il soit besoin de m'affliger encore ? Il paroissoit si touché qu'il m'en fit pitié. Non, lui dis-je, mon cher *Chevalier*, je ne croi rien de ce que je viens de dire ; c'étoit une quérelle d'Allemand que je faisois, pour me vanger de ce que j'ai craint & soufert en vous attendant ; mais j'en suis plus que dédommagée par le plaisir de vous revoir après dix sept jours, & de vous trouver encore tendre & sincére ; rassurez-vous, je n'ai point de mal ; & quand vous m'auriez tuée, vous ne m'en auriez pas fait un fort grand, puisque sans vous la vie m'est

à charge, & que j'aurois été charmée, ne pouvant pas la passer avec vous, de la perdre de vôtre main sans que je pusse en acuser vôtre cœur. Ah! Madame interrompit le *Chevalier*, ma main ne s'en seroit pas tenuë-là, & j'aurois bien-tôt couru après vous à l'autre monde. Il me dit encore cent choses des plus tendres du monde là-dessus, & me conta comme il lui avoit été impossible de s'échaper de ceux qui l'observoient; le peu d'espérance qu'il avoit euë de me trouver encore-là: & enfin aprés m'y avoir cherchée inutilement, la pensée qu'il avoit euë, que j'étois un voleur de bois. Je ne pûs m'empêcher de rire de la peur que je lui avois faite; & il ne pouvoit assez admirer mon courage. Cependant comme le terrain n'étoit pas fort propre à une plus longue conservation, & qu'il étoit trop tard pour retourner au Château, il me proposa d'aller dans une méchante Chaumiére qui n'étoit qu'à quelques pas, & qui étoit occupée par des gens qui n'avoient garde de nous connoître. Nous leur fîmes croire que nous étions des Voyageurs que la nuit avoit surpris en chemin. Ils ne nous en demandérent pas davantage, quoique nous n'eussions pas trop l'air de gens qui vont à pié, & moyennant quelque petite gratification, nous donnérent de la chandelle & des siéges. Nous continuâmes nôtre conversation; mais comme nous étions sur la fin du Printems, où les nuits ne sont pas longues, les aproches de l'Aurore nous obligérent bien-tôt à nous séparer. Ce ne fut qu'après nous être jurez une amitié éternelle, & après avoir pris des mésures pour nous en renouveller

de tems en tems les assurances. Le *Chevalier* me dit qu'il n'iroit point en Campagne; parce que son Régiment avoit beaucoup souffert la précédente, & qu'on lui vouloit donner le tems de se rétablir, en lui faisant passer l'Eté dans le Païs. Je fus trés aise de le voir éloigné des occasions périlleuses; & trés-aise aussi de ne pouvoir pas me reprocher que ce fût à ma considération qu'il s'éloignât de celles d'aquérir de la gloire: ainsi le plaisir que je me faisois de le voir, étoit un plaisir pur, puisqu'il ne m'en coûtoit aucuns scrupules que ceux que je me faisois de ma foiblesse: mais j'étois si fort occupée de ma passion, que je ne me donnois pas le tems de la condamner. Enfin nous nous quittâmes de peur que le jour ne nous surprit ensemble. Je regagnai le Parc & le Jardin, sans rencontrer personne, & je remontai dans ma chambre par le même endroit d'où j'en étois décenduë la veille; si-bien que cette partie n'a jamais été sçûë de personne. Vous êtes bienheureuse, interrompit la *Comtesse*; car le Public ne vous rendroit pas la justice que je vous rends là-dessus, & n'en jugeroit assurément pas si favorablement: je vous assure que j'ai tremblé pour vous pendant le recit que vous venez de me faire, & que je ne suis pas surprise si tant d'Auteurs anciens & modernes nous ont parlé de l'Amour comme d'un ennemi contre lequel il faut toûjours être en garde, puis qu'il est capable de renverser la raison, & de faire faire tant de folies aux personnes les plus sages. Mais, allons, continuez, dit-elle, en voiant que *My-Lady* paroissoit confuse; n'aiez point de honte,

parlez-moi comme à vôtre Confesseur, je vous promets autant d'indulgence? Eh bien! répondit, *My-Lady*, il faut vous satisfaire, & puisque vous tenez la place de mon Confesseur, je regarde l'ordre que vous me donnez d'achever le recit de mes foiblesses, comme une penitence que vous m'imposez. Je rentrai donc dans ma chambre, où aprés m'être mise sans bruit dans mon lit, j'apellai mes gens, qui n'étoient pas encore éveillez, & je me fis aporter du Thé; aprés quoi je jugeai à propos de continuer ma migraine, pour avoir le tems de me reposer, & sur ce prétexte je fis encore refermer ma chambre, où je restai une partie de la journée. Je n'en donnai guère au sommeil, & tout se passa en réflexions: tantôt je craignois que l'esquipée que je venois de faire ne fût sçûë, & je me repentois de l'avoir faite; un moment aprés j'étois fâchée de n'être pas à recommencer; & toûjours l'absence du *Chevalier* étoit le plus grand de mes maux. Je fus quelque tems sans avoir de ses nouvelles: mais enfin je le vis; & aprés quelques entrevûës, comme celles dont je viens de parler, il convient qu'il valoit encore mieux nous voir chez moi, à condition de n'y recevoir personne, & de ne s'en fier qu'à mon domestique, dont je pris soin de m'assurer. Il prenoit son tems pour entrer sans qu'on s'en aperçût, & il sortoit avec les mêmes précautions. Dés qu'il étoit au logis, la porte en étoit fermée à toute sorte de personnes. On disoit tantôt que j'étois allée promener dans la Forêt, tantôt que j'étois malade, & presque toûjours que j'étois dans quelque Convent: si bien que le

peu d'amis que ma mauvaise fortune m'avoit laissez, lassez de me venir chercher inutilement, se rebutérent. Enfin, le *Chevalier* paroissoit trés reconnoissant de ce sacrifice qui ne me coûtoit pourtant pas beaucoup, puis qu'il n'y avoit que lui qui me tint au cœur. Il me souvient qu'un jour qu'il entendit que mes gens renvoioient la Femme d'un Colonel & deux jeunes Seigneurs très-jolis qui venoient pour passer l'aprés-midi avec moi, il me dit : en verité, ma Chére, vous étes bien bonne de vous enterrer toute vivante pour moi, & je me fais un scrupule d'être cause que vous renoncez à toute sorte de plaisirs? Ah! lui dis-je, sans hésiter, je n'en puis trouver qu'avec vous, & vous êtes tout le monde pour moi! Il me remercia dans les termes du monde les plus touchans, & me témoigna que ses sentimens étoient très-conformes aux miens. Aussi contens l'un de l'autre, & comptant tout le reste pour rien, nous mettions tout nôtre bonheur à nous voir, & tous nos soins à cacher nôtre commerce. Pour cela le *Chevalier* alloit réguliérement faire sa Cour au lever & au dîner du Roi; après quoi, comme on ne l'observoit plus si fort, il lui étoit aisé de disparoître, sans qu'on se défiât qu'il vint chez moi. Les uns croioient qu'il alloit tous les jours à *Paris*, & qu'il y avoit même des intrigues: les autres le croioient occupé à étudier les Mathematiques, & c'étoit ce qu'il tâchoit de persuader à ceux que son Pere avoit prié de veiller sur sa conduite. Enfin personne ne se doutoit de la verité. Cependant nous passions tranquillement nos après-midi, tantôt à lire des ouvrages d'es-

prit, ou à raisonner sur ce que nous avions lû. Comme le *Chevalier* étoit persuadé que le commerce des Femmes sert beaucoup à former un jeune Homme, & qu'il étoit fort prévenu en ma faveur, il croioit trouver en moi l'agréable & l'utile, & il me prioit toûjours de vouloir bien travailler à lui polir l'esprit. Oh! pour cela, interrompit la *Comtesse*, il ne pouvoit pas mieux tomber, & pour peu de disposition qu'il y ait eue, je ne doute point que vous n'en ayez déja fait un fort joli Homme: vous sçavez parfaitement bien la Langue Françoise, la belle maniére de s'énoncer, & tout ce qu'on apelle termes de cabale, que les Maîtres ne sçauroient montrer, & qu'on aprend par l'usage du beau monde. Je ne conviens pas, Madame, répondit *Mi-Ladi*, de tout ce que vous venez de dire à mon avantage: mais comme il ne manquoit au *Chevalier* qu'un peu d'usage du monde, & du monde François, & que je suis peut-être un peu plus Francisée que bien des Femmes de nôtre Païs; puis que j'ai été élevée en *France*, j'ose me flâter qu'il n'a rien perdu avec moi de ce côté-là. Toute son ambition étoit de pouvoir bien écrire; il avoit même de la disposition à cela, il y avoit de jolies pensées dans ses Lettres, & en corrigeant quelques phrases, & suprimant quelques répétitions, on pouvoit les rendre trés-bonnes; car il ne péchoit pas par l'esprit; mais par le peu d'usage qu'il avoit de la Langue Françoise; ce qui l'empêchoit de se servir quelquefois de bonnes expressions, & de les placer à propos. Il étoit fort aisé de corriger cela, & pour y parvenir sans faire la Pédante, je l'engageois à m'écrire tous les

jours : car il n'y a rien, selon moi, qui donne tant de facilité que l'usage. Je lui répondois sur le champ, & je lui faisois remarquer les endroits où il auroit pû donner un autre tour à ses pensées. Je voudrois bien, dit la *Comtesse* voir quelques-unes de ses Lettres que vous vous écriviez ? Je pourrai un autre jour vous en montrer du *Chevalier*, répondit *My-Lady* ; mais pour des miennes, je n'en garde jamais de copies. Il me souvient pourtant d'un Billet que je lui écrivis dans le commencement de nôtre intelligence : car il me l'a rendit tant de fois, qu'il ne m'a pas été possible de l'oublier. Je croi vous avoir déja dit, Madame, que le *Chevalier* me fit voir quelque tems après tous nos troubles, le broüillon de cette fatale Lettre qui les avoit causez, & qu'il m'avoit écrite à *Fontainebleau* : comme elle n'étoit jamais venuë jusques à moi, je n'avois eu garde d'y répondre ; & le *Chevalier* qui ne vouloit rien perdre, voulut absolument que je le fisse, & m'aporta son broüillon à ces conditions. J'y répondis donc en sa presence, à peu prés en ces termes.

Vôtre Lettre, Monsieur, *est la plus jolie du monde, & m'auroit fait un vrai plaisir si je l'avois reçûë dans son tems. Les sentimens que vous m'y témoignez me seroient très-agréables si je pouvois compter qu'ils fussent sinceres : mais outre que je ne trouve pas chez moi dequoi les inspirer, il me semble que vous les exprimez trop bien. Il en est qu'on peut mieux sentir que définir ; & voilà le cas où je me trouve. Ne vous atendez donc pas à trouver de l'esprit dans ce Billet, c'est mon cœur qui le dicte, & mon cœur n'a que de la tendresse.*

Voilà un fort joli Billet, dit la *Comtesse*, le stile en est tendre & aisé, & je ne suis pas surprise que le *Chevalier* en ait été si content : mais voions la suite. Eh bien, Madame, continua *My-Lady*, cette vie douce & unie dura quelque-tems : nous allions même de tems en tems *incognito* à *Paris* lors que les Comédiens joüoient quelque piéce qui étoit de nôtre goût ; & il me souvient, à propos de cela, d'un Billet que j'ecrivois sur ce sujet au *Chevalier*, un jour que nous avions fait partie d'aller voir *Sertorius* : & comme le *Chevalier* avoit manqué de me voir la veille, je commençai ce Billet par un petit reproche. Voici à peu près en quels termes il étoit conçû.

Vous tenez si mal vos rendez-vous, Monsieur, que de peur de vous voir manquer à celui que Sertorius *vous a donné, je croi être obligée de vous avertir, que c'est pour tantôt que cet illustre Romain vous a fait demander audience. Il veut vous conter son Histoire, & je ne doute point que vous ne l'écoutiez avec plaisir, puis que c'est le grand* Corneille *qui doit lui servir de truchement. Il vous parlera de Guerre & d'Amour, qui sont les passions les plus naturelles aux Héros : & de peur que vous ne fussiez trop atendri par les malheurs & la triste fin de celui-ci, on a eu soin, pour essuïer vos larmes, de vous prier ensuite aux nôces de Madame* Loricar *; & je suis sûre que le Charivari qu'on y doit faire, ne manquera pas de vous réjoüir. Je vous atens chez moi avec du Thé, pour vous conduire dans le lieu où je doit passer la Scéne : & je me fais un vrai plaisir de pouvoir vous en procurer, soyez-en, s'il vous plaît, bien persuadé, & que je ne puis jamais en goûter à moins que je ne les partage avec vous.*

A ce que je voi, interrompit la *Comtesse*, c'étoit vous qui donniez la Comédie ce jour-là au *Chevalier*, & le Charivari étoit la petite Piéce. Mais comment faisiez-vous pour éviter d'être vûs ensemble dans un lieu si public ? C'est là ce qui m'embarasse un peu, du reste je trouve vôtre Billet fort ingénieux ; & je m'imagine que le *Chevalier* ne se fit pas long-tems attendre : il courut dans le moment chez moi, continua *My-Lady*. Mais pour répondre à vos objections, je vous dirai premierement que je donnois la Comédie au *Chevalier*, sans qu'il m'en coûtât rien & sans risque : car la *Chamellé* qui m'avoit quelqu'obligation, me faisoit garder une Loge toutes les fois que je la lui demandois, & elle avoit soin d'y faire mettre une grille ; ainsi personne ne pouvoit nous voir : nous avions la précaution d'arriver toûjours en Fiacre & d'assez bonne heure, pour que personne ne fut encore à la porte : on nous aportoit du Caffé dans la Loge : la *Chamellé* venoit y en prendre avec nous. Je n'avois rien à craindre de sa part; & cela nous amusoit jusques à ce qu'on commençât la Piéce. Ainsi, Madame, le péril étoit moindre que vous ne pensez : nous retournions ensuite à *S. Germain* en faisant nos réflexions sur ce que nous avions vû : souvent même nous nous en apliquions quelque chose ; & peut-être que si l'on avoit écouté nos conversations, on ne les auroit pas toûjours condamnées : mais enfin la fortune jalouse de nôtre bonne intelligence, nous suscita un nouvel orage pire que tous les autres, & qui n'est pas encore apaisé ; ce fut la Paix générale, qui troubla la

nôtre en ramenant à la Cour un ancien Ami du *Chevalier*, on l'apelloit *Master Drunk*. C'étoit un grand Garçon bien fait sans être beau, il avoit trois ou quatre ans plus que le *Chevalier*. Et quoi qu'il ne fût pas de si bonne Maison que lui, comme il avoit beaucoup d'esprit, & qu'il avoit vû le monde, il avoit pris les maniéres nobles, & le *Chevalier* avoit beaucoup d'égards pour lui: il m'en avoit souvent parlé, & j'avois connu que l'absence de cet Ami lui faisoit de la peine; de sorte que je le felicitai dès que je sçûs qu'il devoit revenir: je le priai de le mettre dans nôtre Secret, & de nos petites Parties. Le *Chevalier* me remercia tendrement de la bonté que j'avois pour les Personnes qu'il aimoit: & après m'avoir dit qu'il y avoit peut être de l'imprudence à lui de me presenter un homme capable de l'éfacer, il me promit pourtant, comptant sur mon cœur, de l'amener chez moi, dès qu'il seroit arrivé. Je lui en demandois tous les jours des nouvelles; & enfin lors que je sçus que les Mousquetaires étoient de retour à *Paris*, je priai le *Chevalier* d'y aller chercher son Ami qui est depuis quelques années dans la seconde Compagnie. Le *Chevalier* y fut: mais au lieu de les voir arriver ensemble, comme je m'y étois attenduë, je reçûs le lendemain un Billet du *Chevalier* qui me marquoit qu'il n'avoit pû refuser quelques jours aux empressemens d'un Ami: que *Master Drunk* étoit trop fatigué de son Voiage pour pouvoir paroître encore à *S. Germain*: qu'il l'avoit prié de rester avec lui, & qu'il me croioit trop bonne pour condamner sa complaisance.

Tout ce beau discours ne me plût point, je n'en augurai même rien de bon : je répondis au *Chevalier*, qu'il étoit son Maître ; que je n'avois jamais prétendu le contraindre ; que je lui souhaitois beaucoup de plaisir à *Paris* : & que bien loin de condanner les empressemens qu'il avoit pour son Ami, j'étois résoluë, pour ne les point troubler, de faire taire ceux que j'avois pour son retour, & que je lui prometois de ne lui en pas parler davantage. En éfet, je lui tins parole, je ne lui écrivis plus ; & trois jours après je le vis entrer seul dans ma chambre. Je lui demandai des nouvelles de son Ami, & pourquoi il ne l'avoit pas amené ? J'ai craint, me répondit-il, que vous ne le trouvassiez plus à vôtre gré que moi, & je ne sçai, ajoûta-t-il, si ma crainte n'est point trop bien fondée : car je vois que vous me demandez de ses nouvelles avant que je puisse vous donner des miennes ; & sans me donner le tems de vous parler de tout ce que j'ai soufert pendant que j'ai été éloigné de vous. Vous faites le mauvais railleur, Monsieur le *Chevalier*, dis je alors, vous sçavez bien qu'il n'est personne au monde qui puisse vous faire du tort dans mon esprit : je souhaite que cet Ami que vous faites semblant de craindre m'en fasse aussi peu chez vous, & je ne sçai si ma crainte n'est pas mieux fondée que la vôtre : pour les maux dont vous me parlez, comme ils étoient volontaires, je ne m'aviserai pas d'y compâtir : si mon absence les avoit causez vous aviez dequoi les faire cesser en revenant auprès de moi ; & je ne croi pas que *Master Drunk* eût usé de violence pour vous

retenir. Mais à quoi bon tout ce discours ? Ne savez vous pas que je préfere vôtre plaisir au mien ? Sur ce pié là vous auriez fort mal fait de quiter ceux que vous trouviez à *Paris* pour venir m'en procurer à *S. Germain*. Vous êtes bien généreuse, Madame dit le *Chevalier*; & des sentimens si desinteressez ressemblent fort à l'indiference. Dites plûtôt, répondis-je, que vous y trouvez une délicatesse dont vous ne seriez pas capable : mais il y a long-tems que je sçai que vôtre cœur est diferent du mien. Ah ! Madame, dit alors le *Chevalier*, plût au Ciel que tout le monde connut vôtre cœur comme je le connois, & lui rendit la même justice ! Eh ! pourquoi cela ? repliquai je, mon cœur n'est fait que pour vous: est-il nécessaire que tout le monde connoisse vôtre bien ? Et n'êtes vous pas trop heureux de ce qu'on vous le laisse posseder en repos ? Vous avez raison, me dit-il, si mon bonheur étoit connu, il me feroit trop de jaloux. Après cela il me fit cent contes pour egaïer la conversation : mais au travers de sa belle humeur, je ne laissai pas de trouver du changement en lui. Il rêvoit de tems en tems, & il soûpiroit : il lui échapa même de me dire, que la Paix s'étoit faite fort mal à propos pour lui, puisqu'elle mettoit des bornes à son avancement. Oüi, lui dis-je ; mais songez que cette Paix vous donne le moien de rester sans honte auprès de moi. Cela est vrai, dit-il, mais la Guerre m'auroit donné celui de me rendre plus digne de vous ; & pour la honte, s'il y en avoit à rester prés de vous, la Paix ne m'en garantiroit pas, puis que je puis aller chercher à aquérir de

la gloire ailleurs : j'en pourrois trouver les occasions en *Hongrie* : & si l'Amour me permettoit d'écouter mon devoir... Ah ! m'écriai-je, où en serons-nous, si nous consultons le devoir ! Et là-dessus je lui chantai,

Quand il me laisse seule ici,
Le volage me fait entendre,
Que son devoir l'ordonne ainsi,
Ah ! quand il vint m'ofrir un cœur fidéle & tendre,
Aurois je dû le recevoir,
Si j'eusse écouté mon devoir ?

Le Chevalier ne répondit rien ; mais un moment aprés il chanta d'un air distrait :

Un trop fâcheux devoir veut que je me délivre,
Des liens d'un Amour que je trouve si doux ;
Devoir, Amour, hélas, accordez-vous,
Ou me faites cesser de vivre.

Il répéta trois ou quatre fois ces deux derniers Vers.

Devoir, Amour, hélas ! accordez-vous,
Ou me faites cesser de vivre.

Aprés-quoi tirant sa montre, il me dit ; il faut que je vous quitte, car mon Ami m'a demandé la moitié de mon lit ; & comme il est indispose, il a tout l'air de se retirer de bonne heure. Allez, dis-je, suivez vôtre devoir, je consentirai toûjours que vous me quittiez pour lui ; mais à condition que vous sçaurez premierement en quoi il consiste. Je n'ai jusques ici reconnu, me dit-il, que celui que l'A-

mour m'impose ; & si la gloire m'en montre un autre, & que je ne puisse pas les acorder, je n'ai plus qu'à cesser de vivre. Là-dessus il sortit & me laissa de quoi faire bien des réflexions. Quoi ? disois-je en moi-même, je pouvois bien me réjoüir du retour de cet Ami qui venoit pour traverser le repos de mes jours ! car je vois bien que c'est lui qui a changé l'esprit du *Chevalier*, en lui mettant dans la tête les idées d'un devoir chimérique ! Que lui ai-je fait à ce malheureux ? Si nous étions dans un tems de guerre, & que le *Chevalier* négligeât son véritable devoir pour rester auprès de moi, je lui pardonnerois : mais à quoi bon lui inspirer de faire plus qu'il ne doit, & plus que son Pere ne lui en demande ! Que craint-il ? Le *Chevalier* pouvoit-il tomber en meilleures mains ? Lui ai je jamais causé quelqu'afaire : Lui ai-je inspiré de mauvais sentimens ? Lui ai-je causé de la dépense ? Et enfin a-t-il perdu quelque chose à mon commerce ? Non sans doute : & si cet indigne Ami vouloit l'avoüer, je suis sûre que je le trouve bien changé à son avantage. Je passai une partie de la nuit à pester contre lui ; & le lendemain lors que le *Chevalier* entra, je lui demandai s'il se croioit assez fort pour continuër de me voir aprés les beaux projets qu'on lui avoit fait faire ? Quels projets, dit-il, croiez-vous que je fasse ? Celui, dis-je, de me quitter, d'oublier tout ce que vous me devez, vos sermens ; & cela pour suivre les sentimens d'un homme qui par toutes sortes de raisons dévroit se conformer aux vôtres ; & qui, quoique vôtre inferieur à tous égards, veut aspi-

rer au droit de vous gouverner, & cela sans doute dans des vûës basses & conformes à sa naissance : examinez ces motifs, & vous conviendrez avec moi qu'il-a son intérêt là-dedans ; il craint que je ne balance le pouvoir qu'il veut usurper sur vôtre esprit;d'ailleurs il s'imagine que si vous alliez chercher la Guerre en *Hongrie*, ou ailleurs, vous y auriez sans doute de l'Emploi,& vous pouriez lui en procurer:& voilà le but & à quoi tendent toutes ces exhortations !. N'allez pas me dire, continuai-je, qu'il n'est pas vrai qu'il vous en ait fait : épargnez vous la peine que la nécessité de déguiser la vérité fait à un honnête homme, puis que vous perdriez aussi bien le fruit de ce déguisement : je vous trouvai hier tout changé, & vous m'en dites assez pour m'en laisser deviner encore davantage. Hé bien ! Madme, me répondit-il, il est vrai, quand je serois capable de me déguiser, ce ne seroit pas avec vous. Il est vrai, que mon Ami m'a dit des choses capables d'ébranler une constance qui ne seroit pas à toute épreuve comme la mienne ; il m'a fait voir les choses d'un autre œil que je ne les avois envisagées jusques ici ; car lors que profitant de la permission que vous m'en aviez donnée, je lui fis confidence de mon bonheur, que je lui contai avec des transports de joie, la bonté que vous avez d'accepter les hommages de mon cœur, & de me flâter de la douce pensée d'avoir un peu de part au vôtre : Ah ! mon cher, me dit-il, de quoi vous réjoüissez-vous ? Si vous aviez autant d'expérience que j'en ai, & si vous connoissez bien les femmes, vous regarderiez cet

attachement dont vous vous glorifiez, comme le plus grand malheur qui pouvoit vous arriver, & si vous ne m'en croyez pas, lisez les Histoires saintes & profanes, tous les Auteurs anciens & modernes, & vous verrez aprés cela, que depuis *Eve*, qui perdit le genre humain, ç'a toûjours été les Femmes qui ont causé la ruine des plus grands Hommes. Qui est-ce qui a renversé la fortune de *Marc-Antoine*, si ce n'est *Cléopatre?* Et là-dessus il en alloit nommer une infinité d'autres, lors que je l'interrompis pour lui dire : je conviens avec vous qu'il y a eu des Femmes pernicieuses; mais vous devez convenir aussi qu'il y en a eu de raisonnables : plus elles sont rares, & plus on doit s'estimer heureux lors qu'on les trouve : & voilà le cas où je suis : j'aime une Femme d'esprit connuë pour telle; & quand vous pouriez en douter, le changement que je me flâte que vous trouvez en moi, sufiroit pour vous en convaincre. Car enfin, quoi que je n'aie pas profité autant que je l'aurois dû auprès d'elle, il est pourtant sûr qu'on ne me reconnoît plus, & je ne me reconnois pas moi-même. Tant pis! me repliqua-t-il brusquement, une Femme d'esprit est bien plus dangereuse qu'une autre : & je craindrois bien moins pour vous si *My-Lady* avoit un plus petit génie. Après cela, Madame, il tira de sa poche un Livre qu'il avoit lû pendant son voiage, intitulé, *Mémoires de la Vie du Comte de Rediges* par *St. Evremont*, il me pria de le lire : & je ne pûs le lui refuser. Ce Livre n'est autre chose qu'une Satire outrée contre les Femmes; & s'il n'a pas été fait à plaisir,

ce pauvre Comte a eu le malheur de tomber souvent en mauvaises mains ; *Master Drunk* m'a retenu à *Paris* pour faire cette belle lecture, à laquelle il joignoit ses annotations : & enfin il conclut par me dire, qu'il aprouvoit fort les sentimens de reconnoissance que j'avois pour vous ; qu'il m'exhortoit même à les conserver & à chercher les occasions de vous les faire connoître ; mais qu'il m'exhortoit en même tems à rompre commerce avec vous. *My-Lady*, me disoit-il, vous a poli l'esprit, j'en conviens : mais malgré vôtre modestie, je vous dirai que vous avez assez profité auprès d'elle pour n'avoir plus besoin de son secours : elle n'a plus de bien à vous faire, & elle peut vous faire beaucoup de mal : car enfin quand elle n'auroit aucun dessein de le faire, comme celles dont il est parlé dans ce Livre, n'est-ce pas un assez grand malheur pour vous de borner vôtre fortune au bonheur de lui plaire, dans un âge où vous dévriez aller au bout du monde pour chercher à aquerir de la gloire ? après cela que sçavez-vous ce qui peut arriver ? Plus vous êtes aimé ; plus vous devez craindre : si un jour elle trouve du refroidissement en vous, elle vous sacrifiera à sa vangeance, ou à son changement : si le défaut vient de son côté, croiez-moi, le cœur des Femmes ne se découvre que dans les ocasions. Ah, mon Dieu ! lui dis-je, que vous connoissez mal celui de la personne dont vous parlez ! Toûjours désintéressée, je l'ai vûë me donner des conseils oposez à sa propre satisfaction : elle ne m'a jamais inspiré que de bons sentimens : elle m'a garanti de mille afaires.

que le sang Anglois m'auroit sans doute attirées, si sa prudence n'avoit réprimé l'impétuosité de mes mouvemens, & si mon assiduité auprès d'elle ne m'avoit éloigné des Académies de jeu où naissent ordinairement les occasions de querelles entre les jeunes gens desœuvrez. Enfin vous convenez qu'elle m'a fait du bien ; & parce, dites-vous, qu'elle ne m'en sauroit plus faire, je dois la laisser-là : en bonne foi cela est-il généreux ! Et pouvez vous me donner un pareil conseil ; Oüi, dit *Master Drunk*, je vous le donne ; mais je ne vous dis pas de la quiter tout-à-fait, je voudrois seulement que vos visites fussent moins fréquentes ; qu'insensiblement vous travaillassiez à vous en détacher, & que pour en venir entiérement à bout, vous prissiez le parti de voiager, car le repos est toûjours honteux aux personnes de vôtre âge ; & comme on ne peut pas tout d'un-coup changer son train de vie ; il faut, pour vous desacoûtumer de voir aussi souvent *My-Lady* faire de tems en tems des parties avec vos Amis, cela vous servira même d'excuse auprès d'elle : quand elle vous reprochera vôtre négligence sur son chapitre, vous lui direz que vos Amis vous ont retenu ; qu'aujourd'hui l'un vous a donné à dîner ; que demain vous devez donner à souper à un autre : & enfin vous lui ferez entendre la nécessité où vous êtes de vous éloigner. Si elle est raisonnable, elle y consentira ; & si elle ne l'est pas, elle ne mérite pas que vous donniez vos plus beaux jours à son service. Jusques-là, Madame, dit *My-Lady* à la *Comtesse*, j'avois écouté le *Chevalier* sans l'interrompre ; mais alors je n'y pûs plus

tenir : voilà, lui dis-je, Monsieur, un fort beau discours! mais dites-moi de grace, que résolvez-vous là-dessus ? Ce que je résous, Madame, me répondit-il, de vous aimer toute ma vie, puis je prendre un autre parti ? Vous promettez plus que vous ne pouvez tenir, repliquai-je ; mais parlons raisonnablement : j'ai toûjours oüi dire que dans toutes les affaires de la vie il faut distinguer les tems, les lieux & les personnes; & si vous trouvez que *Master Drunk* ait suivi cette régle, je serai le premier à vous conseiller de suivre ses avis : il s'agit donc d'examiner la chose. Pour ce qui est de l'examen de la personne, comme vous me connoissez mieux que lui, c'est à vous à juger si je suis capable de vous atirer du chagrin; enterrée toute vivante pour l'amour de vous, je ne saurois vous donner de rivaux, quand mon peu de mérite ne sufiroit pas pour vous garantir de ce malheur, qui est ordinairement la source de ceux qui arrivent aux personnes comme vous, & qui peuvent déranger leur fortune ! je ne suis pas femme non plus à faire trophée de vôtre conquête, j'ai trop d'intérêt à la cacher ; mon ambition ni mon avarice ne vous feront jamais courir aucun risque ; je borne l'une au plaisir de vous voir, & vous sçavez que je n'ai jamais connu l'autre ; aprés cela je ne crois pas que vous puissiez me confondre avec les *Cléopatres*, ou les *Brunebo*, ni que vous me deviez faire porter la peine de leurs fautes. Pour les tems & les lieux, faites, s'il vous plaît, réflexion que vous êtes à *S. Germain*, dans un tems de Paix. Il semble à entendre parler vôtre Ami, que toute l'Europe soit en feu,

& qu'il ait été envoié pour vous arracher, comme autrefois *Renaud*, du Palais de quelqu'*Armide*. Dites-moi un peu ce que vous pouvez faire à present, que ce que font une infinité de jeunes Anglois, qui est de faire vôtre Cour le matin au Roi & à la Reine de suivre le Prince à la chasse & à la promenade avec cette diférence qu'au lieu de vous aller plonger dans le vin, après cela de fréquenter les brelands, & même quelque chose de pis, comme la plûpart de ces Messieurs, vous venez auprès d'une bonne amie passer les après midi à lire de bons Livres, à parler de mille choses propres à amuser & à instruire en même tems; auprès d'une femme à laquelle vous pouvez parler à cœur ouvert, à qui vos intérêts sont mille fois plus chers que les siens propres; & auprès d'une femme enfin qui pour soûtenir le caractére de femme raisonnable, que vôtre ami cherche à lui donner, consentira toûjours que vous la quittiez lors que vous aurez quelque chose de meilleur à faire, quand même vôtre éloignement devroit lui couter la vie. En vérité vôtre ami sent un peu son *Don Quichote*. A quoi bon exciter, comme il fait, vôtre humeur guerriére. Veut il vous faire combattre des moulins à vent, ou aller chercher la Guerre chez le grand *Archipanpan*? Le Païs de vôtre naissance & celui où vous vivez, sont presentement en paix; vous êtes auprès de vôtre Roi: Que veut-il que vous alliez faire en *Hongrie*? Et que pourroit vous valoir ce que vous feriez dans ce Païs-là? Vous devez vôtre sang à vôtre Roi & à vôtre Partie; mais non pas à des Peuples que vous ne connoissez pas. Quoi! la démangeaison de se battre est-elle si gran-

de, que, s'il n'y avoit point de Guerre ailleurs que chez les *Topinanbours*, ou les *Antropofages*, vous dûssiez y aller plûtôt que de vivre en repos ? Est-ce pour fuir la personne du monde qui vous aime le plus, & peut-être une de celles que vous avez le plus de plaisir à voir ? Croiez moi, la vertu a des loix bien austeres, mais non pas barbares; & je n'ai jamais oüi dire qu'on fût obligé de rénoncer aux douceurs de la vie, pour le plaisir seulement de se faire enrager. Encore un coup, vôtre Ami se regarde ici comme un de ces *Chevaliers* qui alloit chercher *Renaud*, & il croioit vous arracher aux enchantemens d'*Armide*; en quoi vous m'avoüerez qu'il n'a point observé les tems, les lieux, ni les personnes; ce qui sufit pour renverser son raisonnement, quand je ne pourois pas encore y oposer une infinité d'autres raisons. Celles que vous avez allé-guées sont plus que sufisantes, ma chere *Lady*, dit alors le *Chevalier*, & mon cœur m'en fournit encore de bien plus fortes : mon Ami est un visionnaire, avec lequel je romprai dés aujourd'hui si vous me l'ordonnez? Non, lui dis je, je veux vous faire connoître combien mes sentimens sont diferens des siens, voiez-le, écoutez ce qu'il vous dira, & suivez aprés cela les mouvemens de vôtre cœur; je vous promets même, pour pousser la générosité plus loin, tous les services qui dépendront de moi pour cet Ami : quoi que j'aie beaucoup négligé les miens, j'en pourai trouver encore dans le besoin, & je les emploierai avec plaisir pour lui dans le tems qu'il travaille à troubler tout le repos de ma vie. De pareils sentimens, ajoûtai-

je, pouroient peut-être avoir leur prix auprès de quelqu'autre personne : mais enfin il me sufit que vous les connoissiez. Le *Chevalier* m'en parut fort pénétré, & me quitta dans le dessein de combattre tout ce que *Master Drunk* lui avoit dit. Il le fit en éfet, & se servit d'une partie des raisons que j'avois alléguées. Il entre du *My-Lady* là-dedans, lui dit d'abord son Ami, en l'interrompant, & je vois bien que vous avez consulté vôtre Oracle ; je vois même que cette Dame a un grand pouvoir sur vôtre esprit, & c'est ce qu'un honnête Homme doit toûjours éviter. Car, enfin, comment poura-t-on compter sur vous quand on sçaura qu'un autre vous gouverne ? Après cela persistant dans son dessein, il l'engagea dans des parties de table, où il lui fit renouveller connoissance avec de jeunes Anglois qui ne respiroient que la joie, & pendant trois mois le *Chevalier* fut presque toûjours en débauche. Il me voioit pourtant ; mais non pas avec la même assiduité : car ses Amis ne le quitoient jamais. Quand il étoit auprès de moi il me demandoit mille pardons, maudissoit la dissipation dans laquelle on le faisoit donner, & m'ofroit toûjours de tout quiter pour moi. Non, lui disois-je, il est bon de tâter de tout dans la vie ; & quand vous aurez éprouvé les plaisirs de celle qu'on vous fait faire presentement, vous pourez du moins vous déterminer avec connoissance de cause, & sçavoir si vous la devez préferer à la douceur du repos ; vous verrez aussi ce qui conviendra mieux à vôtre santé, & vous m'en direz des nouvelles. Le *Chevalier* avoit

fait

fait ce qu'il avoit pû pour obliger son Ami à venir chez moi : mais il n'y avoit pas eu moien ; je craindrois, lui disoit, *Master Drunk*, au lieu de vous guérir, que je pourois bien gagner vôtre mal ; & ce n'est que par la suite que l'on peut parler contre les Femmes. Cependant je fus surprise un jour que j'avois fait dessein d'aller voir representer *Berennice*, que le *Chevalier* me vint prier de permettre qu'il menât *Master Drunk* dans la Loge grillée. J'y consentis de tout mon cœur ; je fus seule à la Comédie, & un moment aprés je vis entrer ces deux Messieurs. J'eus le chagrin de voir que *Master Drunk* avoit la phisionomie fine & spirituelle, l'air fort aisé & fort gracieux ; car je m'en étois formé une idée affreuse, & la haine que j'avois pour lui faisoit que je le croiois un pédant réverbératif. Il me parla fort pertinemment sur la Tragédie ; & lors que je lui demandai comment il trouvoit *Berennice* ! Je trouve, Madame, me dit-il, qu'il y a trop à recoudre à cette Piéce-là, car il y a bien des déchirures. Je compris qu'il faisoit allusion à ce que *Titus* se plaint souvent qu'on le déchire ; & je trouvai cette maniere de critiquer assez plaisante. Après la Piéce il me pria de permettre qu'il eût l'honneur de me ramener avec le *Chevalier* : il parut même fort content de moi ; & lors qu'ils m'eurent reconduite, il dit au *Chevalier* mille choses avantageuses sur mon chapitre ; mais cependant persistant toûjours à dire qu'il ne faloit point avoir d'atachement particulier ; qu'un galant Homme devoit avoir de l'honnêteté pour les Femmes, & conserver plus que toutes choses au monde sa li-

berté, puisqu'il n'y avoit rien de si honteux que d'être gouverné par une Femme; dût-elle être aussi sage & aussi habile que *Minerve*. Le lendemain ils vinrent me voir ensemble, je les régalai de mon mieux en Liqueurs, & je tâchai, par toute sorte d'honnêtetez, d'obliger ce malheureux à changer de sentimens. Mais, Madame, cela ne m'a pas été possible! Je lui ai même rendu de bons offices: il en a paru fort reconnoissant; & lors qu'après avoir fait un peu plus de connoissance avec lui, je lui demandai ce qu'il croioit que le *Chevalier* pouvoit perdre chez moi? Il m'avoüa naturellement qu'il avoit fait tous ses efforts pour l'en retirer, & qu'il les feroit même encore s'il croioit pouvoir y réüssir: que je ne devois pas lui en sçavoir mauvais gré: que c'étoit son sentiment, & qu'il n'étoit pas homme à vouloir le trahir. Le *Chevalier* lui reprocha, qu'en trois mois de tems qu'il avoit suivi ses avis, il lui en avoit coûté plus que pendant trois ans qu'il n'avoit vû que moi; & que sa santé en étoit même alterée. Tout cela ne seroit rien, dit alors *Master Drunk*, & vous ne pourriez jamais avoir assez acheté vôtre liberté, si vous étiez assez heureux pour cela; je vous demande pardon, Madame, ajoûta-t-il en se tournant vers moi, vous me haïrez, mais vous aurez tort: il n'y avoit autrefois que l'interêt du *Chevalier* qui me fit agir; mais depuis que j'ai l'honneur de vous connoître, le vôtre s'y est joint, & j'ai à present un double motif à chercher à rompre un engagement qui ne peut que vous être nuisible à tous les deux. Car, enfin, Madame, je supose que Mr le *Chevalier* ne puisse ni perdre,

ni risquer auprès de vous, il n'en est pas de même à vôtre égard, & son attachement ne peut que vous faire un fort grand tort: quelque chose que vous fassiez pour le cacher, vous ne le pourez pas toûjours; on se formalisera enfin de vôtre retraite; on voudra sçavoir ce que vous faites chez vous; un Domestique mécontent pourra découvrir ce secret; le Pere du *Chevalier*, s'il en est instruit, renouvellera ses défenses, & cette récidive ne vous fera pas honneur; d'ailleurs, croiez-vous que son Pere le laisse toûjours à *S. Germain*? Si la Paix dure il le rapellera sans doute auprès de lui, & si, comme il y a grande aparence, la mort du Roi d'*Espagne* nous donne de l'exercice, il ne faut pas douter que Mr. le *Chevalier* ne soit emploié; & je croi même que vous le souhaiteriez ainsi: puis qu'il est sûr qu'il faudra vous séparer tôt ou tard, pourquoi ne pas y travailler d'avance? C'est-à-dire, dis-je alors, Monsieur, que parce qu'il est sûr que nous devons mourir un jour, il faudroit, pour avoir plûtôt fait, nous tuër nous-mêmes. Pourquoi voulez-vous que je m'embarasse d'un avenir qui ne viendra peut-être jamais? Peut-être que je mourai avant que la Guerre se rallume, ou que Mylord rapelle son Fils: en tout cas il ne m'en coûtera pas plus à me résoudre à le perdre alors, qu'il m'en coûte à present, & vous pourriez, puisqu'il n'y a que nôtre interêt qui vous fasse agir, en vous épargnant le soin d'être si charitable, m'épargner aussi celui d'être trop prévoyante. Madame, me dit-il, vous en ferez ce qu'il vous plaira, je vous parle en Ami; un attachement qui ne peut point avoir de but légitime, ne sauroit

aboutir à rien de bon,& l'on ne sçauroit trop travailler à le rompre: vous verrez peut-être un jour que j'ai raison dans ce que je vous dis aujourd'hui. Quelque-tems après *Master Drunk* fut oblige de partir : le *Chevalier* l'accompagna jusques à la premiere couchée, & ce fut là qu'il eut un terrible choc à soûtenir. Cet Ami lui prouva par bons argumens qu'il devoit se détacher de moi, & pour le prendre par l'endroit sensible, il lui dit, que s'il m'aimoit, sur tous, il y feroit tous ses éforts, puis que son commerce, dont bien des gens commençoient à se douter, ne pouvoit que nuire à ma réputation.Enfin il lui dit tant de choses, que le *Chevalier* écouta ses conseils, mais en même tems il avoüa qu'il ne se sentoit pas en état de les suivre ; ils se séparérent là-dessus. Le *Chevalier* me fit part à son retour de toute leur conversation ; & depuis ce moment là je n'ai pas eu un seul jour de repos. Si je vous avois vû alors, j'aurois pû, peut-être avec vôtre secours, prendre quelque bonne résolution:mais,Madame,à present je ne sçai ce que je veux, & je croi qu'il n'y a que la mort qui puisse terminer mes malheurs ! Le *Chevalier* inquiet & irrésolu, me reproche les sentimens que je lui ai inspirez, quelquefois même il me fait un crime de ceux que j'ai pour lui,disant que je ne devois jamais avoir répondu aux siens,puis que mon devoir s'y oposoit,& que si je l'avois toûjours mal traité il ne se seroit pas ataché si fortement à moi; que ma tendresse a été pour lui la plus cruelle chose du monde. La premiere fois qu'il me parla sur ce ton là,je ne savois si je rêvois, & je tombois des nuës ; mais enfin quand je vis qu'il parloit tout de bon ; sont-ce là les sentimens de reconnoissance que vous deviez a-

voir toûjours pour moi? Monsieur, lui dis-je, faut-il que ce soit vous qui condamniez les foiblesses que vous causez? Où trouverai-je donc des gens qui les excusent? Quoi! vous me reprochez mes bontez? Oh! c'en est trop, il y a du reméde à tout, & je vous déclare que c'est ici la derniére fois que j'essuïerai de pareils reproches! & dès aujourd'hui je veux me renfermer dans un Convent. Je croi bien, dit-il alors, que vous n'aurez pas de peine à me quitter; vous ne m'aimez point! Vous ne m'avez jamais aimé! Et là-dessus il pesta contre les Femmes, répeta tout ce qu'il avoit lû au désavantage du Sexe, & dit cent autres extravagances. Mais enfin, lui disois-je, acordez vous donc avec vous-même, & ne formez pas des plaintes contradictoires! Vous vous plaigniez tout à l'heure de ma tendresse, à present c'est de mon indiference. Ah! Madame, me dit-il alors, je n'aurai pas de peine à concilier ces choses; je me plains de la tendresse que vous m'avez témoignée, il ne s'ensuit pas delà que vous en ayez eu, ni, quand vous en auriez eu, que vous en ayez encore: pourriez vous me quitter si vous m'aimiez? Diferent de vous, je connois que l'attachement que j'ai pour vous va être l'acuëil de ma fortune, & cependant je vous aime trop pour pouvoir le rompre, & c'est ce qui me met au desespoir; je serois bien moins chagrin, si je pouvois, comme vous, y trouver d'abord un reméde. Il n'est point, repliquai-je, de plus grande disposition à la guérison, que la connoissance de son mal. Vous connoissez le vôtre, vous voudriez guérir, vous en viendriez bien-tôt à bout, & je vais par ma retraite vous y aider. Le *Chevalier*

voiant que je persistois, fit le fou, jura qu'il iroit mettre le feu au Convent, & il falut enfin lui promettre que je ne changerois pas de maniere avec lui. Aprés cela il se mit à mes genoux, me protesta qu'il m'aimoit à la rage, en prit ses fureurs à témoin, & voilà la vie qu'il fait à present : dès qu'on parle des mouvemens que la mort du Roi d'*Espagne* que l'on croit prochaine causera, il forme là-dessus des projets pour son avancement ; mais dès qu'il pense au chagrin qu'il auroit de me quiter, il enrage : il voudroit ne m'avoir jamais vûë, ou ne m'avoir vûë que cruelle ; là-dessus il revient encore à me dire des impertinences, & ses brusqueries reviennent si souvent qu'elles me mettent au desespoir ; dès que je parle de le quiter, il fait des folies ; son repentir ensuite me désarme. Voilà, Madame, l'état où je suis, & voiez si je suis à plaindre, & si je n'ai pas raison de me plaindre aussi de *Master Drunk*, qui par des conseils qu'on ne lui demandoit pas, est venu troubler la cervelle du *Chevalier*, & déranger nôtre tranquillité ! Non, dit la *Comtesse*, ce n'est pas de *Master Drunk* que vous devés vous plaindre, il vous a parlé raisonnablement, & s'il s'est ingeré de donner des conseils sans en être requis, il a crû, sans doute, que les liaisons d'amitié qu'il avoit avec le *Chevalier*, l'obligeoient à cela ; mais ma chere, c'est de vous, c'est de vôtre cœur dont vous devez vous plaindre ! Le *Chevalier* a tort dans les reproches qu'il vous fait : mais ses reproches n'en sont pas moins justes, puis qu'il est vrai que vos rigueurs auroient été fort à propos, & lui auroient été moins cruelles que cette fatale tendresse,

qui, comme dit *Master-Drunk*, n'aiant pas un but légitime, ne sçauroient aboutir à rien de bon : cependant c'est fort mal fait à lui de vous parler comme il vous parle ; je ne sçaurois que blâmer sa bisarrerie, & que vous exhorter à sortir d'un esclavage qui pourroit vous être enfin funeste. Croyez-moi, ajoûta-t-elle, venez-vous-en avec nous en *Angleterre*, vous ne devez pas craindre que j'abuse de la confiance que vous avez eüe en moi ; vous me connoissez, ainsi vous devez être sûre que personne n'en sçaura rien : quittez donc des lieux qui contribuent à nourrir vos erreurs : croyez moi, vous n'aurez pas si tôt passé la Mer, que ce sera pour vous le Fleuve *Leté*. Ah ! ma chere *Comtesse*, dit *My-Lady*, que j'ai encore de chemin à faire avant d'en venir-là ! J'aime le *Chevalier* tout bisarre & tout brusque qu'il est. Jugez combien que je l'aime lors que je le vois tendre & repentant : car enfin il a quelquefois ses retours ; & si vous voyez une Lettre qu'il m'écrivit il y a quelque tems de *Versailles*, vous m'avoüeriez que c'est l'homme du monde qui sçait le mieux aimer ! Il faut voir comme il paroît confus de ses extravagances : il tremble en m'écrivant, il ne connoît combien il m'aime, que lors qu'il est éloigné de moi : il veut tout risquer plûtôt que de passer un jour sans me voir. Cela va le mieux du monde, interrompit la *Comtesse* ; mais pourquoi donc vous plaignez-vous ? Pourquoi faites-vous l'Infante infortunée ? En effet, vous aimez, l'on vous aime : il n'y a que plaisir à tout cela : Vous n'avez ni jaloux, ni rivale à craindre : & de la maniere dont vous avez

débuté, je m'attendois à quelque chose de plus tragique. Voulez-vous que je vous montre une personne plus à plaindre que vous ! C'est moi qui tremblante pour la vie d'un Epoux que j'aime, suis tous les jours à la veille de le perdre; car malgré les soins de plus habiles Médecins, je ne sçaurois sans me flâter beaucoup, esperer qu'il puisse revenir de la consomption dans laquelle il est tombé. Pour moi je porte dans mon sein l'ennemi qui doit me ronger le cœur: car dès que le venin du cancer que je nouris depuis plusieurs années, aura pénetré jusques-là, ce sera fait de moi, & j'ai de terribles maux à soufrir avant d'en venir-là. Voiez dans quelle douce esperance je dois vivre ! Cependant je parle, je vais, je viens, & je ne me plains aujourd'hui à vous que pour vous faire convenir que mes maux sont un peu plus réels que les vôtres, & qu'il n'est pas si aisé d'y remédier. Ah ! ma chere *Comtesse*, dit *My Lady*, vos maux sont grands, j'y compâtis autant que je le dois; mais vous avez la consolation de né vous les point atirer. Vous ne vous reprochez rien, & ce sont les reproches continuels que je me fais qui me desespérent. J'aime, & je ne le puis sans crime, puis que je ne suis pas à moi. Celui qui devroit avoir le plus d'indulgence là-dessus est le premier à m'accuser de ce que j'ai manqué à mon devoir, quoi que ce soit en sa faveur. Que ne dévroit point dire celui contre qui je péche ? Et que ne me dois-je point dire à moi même là-dessus ? Eh bien, dit la *Comtesse*, je vous dirai ce que vous disiez au *Chevalier*, qu'un mal connu est à moitié guéri. Vous sentez le tort que

vous vous faites, prenez une bonne résolution, & revenez en *Angleterre*, c'est le moien de couper racine à ce mal. Ah! Madame, dit *My-Lady*, il en est d'incurable aussi-bien que vôtre cancer que vous connoissez, & auquel pourtant vous ne sçauriez remédier: j'atens une même issuë pour les miens, & je voudrois que la Religion me permît d'en prévenir la lenteur: Non, non, dit la *Comtesse*, ne recourons jamais au desespoir. Là-dessus elles s'aperçûrent qu'il étoit déja tard, & la *Comtesse* proposa d'aller réjoindre le Carosse. Comme elles avoient voulu s'entretenir en liberté, elles avoient fait éloigner leurs gens; ainsi n'ayant personne auprès d'elles, elles marchoient au petit pas, lors que tout d'un coup elles entendirent au travers d'une haie deux hommes, dont l'un disoit à l'autre; oüi, lâche, je t'aprendrai si c'est ainsi que tu dois parler de ton Roi. Ah! Madame, dit *My-Lady* à la *Comtesse*, c'est-là la voix du Chevalier *Chelos*. Là-dessus elle courut au lieu d'où elle avoit entendu la voix, & elle arriva justement dans le tems que le *Chevalier* (car c'étoit effectivement lui) étoit prêt à planter son épée dans le corps de son ennemi. La malheureuse *My-Lady* se jetta entre deux avec tant d'impétuosité, que l'épée lui perça la cuisse gauche, elle tomba d'abord aux pieds de cet Amant; & la *Comtesse* qui n'avoit pû courir aussi vîte qu'elle, la trouva dans ce triste état en arrivant. Le *Chevalier* étoit si troublé qu'il ne se connoissoit pas, & il se seroit sans doute porté à quelqu'extrémité contre lui-même, si un jeune Homme qui courut tout essouflé sur le lieu où se passoit

cette sanglante scéne, ne se fût saisi de lui, & ne l'eût dérobé à sa propre fureur. Cependant l'*Anglois* qui devoit se battre avec le *Chevalier*, voyant bien que ce n'étoit pas le tems de finir leur querelle, remit la partie à une autrefois, & monta dans le Carosse d'un de ses Amis, qui venoit avec celui du *Chevalier* pour les séparer. Pendant qu'il s'éloignoit, la pauvre *Comtesse* étoit fort embarassée à donner du secours à son Amie. Comme on n'étoit pas loin du Fauxbourg *S. Antoine*, elle envoia promptement un valet pour chercher le Chirurgien des Mousquetaires noirs, & cependant on mit la pauvre mourante dans le Carosse, & on la conduisit avec beaucoup de peine jusqu'à *Picpuce*: elle ne donnoit aucun signe de vie. A peine l'avoit-on mise dans un lit, que le Chirurgien arriva. Il visita la playe, & trouva que le grand vaisseau étoit attaqué, & par conséquent que la blessûre étoit mortelle. Cependant à force de remédes on fit revenir *My Lady* de son évanoüissement; & il lui resta assez de vie pour se disposer à mourir. Elle se confessa & communia, & se détacha du monde sans peine; elle demandoit pourtant à voir le *Chevalier*, mais le Confesseur, ni le Chirurgien, ne le trouverent pas à propos. Comme la *Comtesse* craignoit d'être embarassée dans les suites de cette mort, elle envoya prier la Comtesse *Daunoi* de venir à *Picpuce*; & là après avoir conferé ensemble, elles résolurent pour l'honneur de la mémoire de *My Lady*, & pour ne pas perdre le malheureux *Chevalier*, de dire que *My-Lady* s'étoit blessée en versant d'un Carosse, & que la pointe de ses ciseaux lui avoit percé la

cuisse. Cela fut publié comme on l'avoit résolu, & le Public le reçût de même : le Chirurgien s'engagea par serment à garder le secret ; & comme les valets n'avoient pas été presens au coup, ils crûrent aisement ce qu'on leur en dit ; ainsi la verité n'a jamais été sçûë. *My-Lady* expira entre les bras de ces deux Amies, ausquelles elle recommanda l'honneur de sa mémoire. Cependant *Master Drunk*, car c'étoit lui qui étoit venu au secours du *Chevalier*, avoit toutes les peines du monde à le retenir ; j'ai tué, disoit-il, ce que j'aimois le mieux, & j'aurois la lâcheté de vivre après cela ! Cruel Ami ! ajoûtoit-il, qui êtes cause de tous les chagrins que j'ai donnez à cette aimable Personne, me déroberez-vous encore la satisfaction de les aller expier en me perçant moi-même à ses yeux ? Tout cela se passoit dans le même Cabaret où *My Lady* agonisante témoignoit à ses Amies la joie qu'elle avoit de mourir de la main du monde qui lui étoit la plus chére. Voici, disoit-elle, le seul plaisir que j'aie goûté depuis long-tems ! Je quitte une vie triste & languissante ; je sors de tous mes combats, je lave dans mon sang toutes les fautes qu'un égarement de cœur m'a fait commettre, pour vanger pleinement mon Epoux ; je meurs de la main de son Rival, & j'ai la consolation de voir terminer toutes mes peines par celui qui me les causoit, sans pourtant pouvoir l'acuser de ma mort! Oüi, mon cher *Chevalier* ! ajoûtoit-elle, voici ce que j'avois toûjours souhaité. Je meurs de ta main sans que tu sois coupable. Après cela elle insistoit encore à le voir un moment

pour lui demander pardon de la tendresse qu'elle lui avoit inspirée, & pour le prier de se donner tout entier à son devoir, & de ne pas s'amuser à regreter sa perte. Le *Chevalier* étoit trop furieux, & *My-Lady* trop foible pour qu'on consentît à cette entrevûë : le Confesseur songea à mieux employer ses derniers momens. On eût aussi la précaution de lui faire signer une espece de Testament, par lequel elle prioit la Reine de vouloir bien accorder sa Protection à sa petite fille, qui étoit depuis quelque-tems dans un Convent, & lui faire conserver le peu de bien que sa mauvaise fortune lui avoit laissé. *My-Lady* fit tout ce qu'on exigea d'elle, & mourut avec des sentimens de pénitence & d'une vraie pieté. La *Comtesse* ne jugea pas à propos de rester-là après sa mort; comme elle étoit de parti diferent, cela auroit pû faire un mauvais effet. *Master Drunk*, qui de son côté ne pouvoit plus être maître du *Chevalier*, craignant les suites funestes de son desespoir, le tira de ce Cabaret qui ne lui presentoit que des objets lugubres, & avec le secours des Moines de *Pitpuce*, il trouva le secret de le faire entrer dans leur Convent; dès qu'il l'eut mis sous la conduite de ces bons Peres, il vint offrir ses services aux deux Dames affligées, & leur conta que le *Chevalier* l'étant venu voir à *Paris*, il l'avoit engagé à aller voir une de ses Parentes qui étoit Religieuse au Convent de la ruë *Charenton*; qu'il s'étoit trouvé dans le même Parloir des *Anglois* du parti du Roi *Guillaume*, & qu'il y en avoit eu un qui avoit parlé d'une maniere un peu forte contre le Roi *Jacques* : que le *Chevalier*

lui avoit répondu vivement, & qu'après cela ils étoient sortis sans que le reste de la Compagnie y eût pris garde; qu'un moment après s'étant aperçû que le *Chevalier* n'étoit pas là, il avoit craint quelque chose, & avoit couru pour le chercher; qu'un Ami de l'autre *Anglois* l'avoit suivi dans le même dessein, & qu'ils étoient arrivez presque en même tems, mais trop tard pour empêcher le malheur qui venoit d'arriver. Il convint avec ces Dames de l'importance du secret. Comme l'*Anglois Guillaumiste* ne connoissoit pas *My-Lady*, on ne craignoit rien de lui: mais il étoit dangereux que le *Chevalier*, dans ses transports, ne le découvrît lui-même: c'est pourquoi on jugea à propos de le laisser dans le Convent jusques à ce que les Moines lui eussent remis l'esprit. La *Comtesse* laissa à Madame *Daunoi* le soin des funérailles de *My-Lady*, & s'en retourna fort triste retrouver son Epoux, dont la mort qui arriva bientôt après, lui fournit un plus grand sujet d'affliction, que des chagrins domestiques augmentérent encore lors qu'elle fut à Londres: & tout cela aigrit si fort son mal, que le cancer qu'elle portoit depuis quelques années s'ouvrit, & la sufoqua par son venin. La nouvelle de la mort de *My-Lady* fut bien-tôt sçûë à *S. Germain*. La Reine lui donna des larmes, & tout le monde la regréta: ainsi finit la Femme du monde qui avoit le plus de mérite, & qui auroit été la plus digne d'estime, si la tendresse de son cœur n'avoit terni en quelque maniere toutes ses autres qualitez; ce qui prouve, comme elle l'avoüoit elle-même, que le Ciel en nous donnant un cœur sensible, nous fait un mauvais présent, lors

qu'il ne nous laisse pas assez de raison pour combattre un panchant qui nous précipite toûjours vers nôtre ruïne. Cette Histoire doit servir de leçon ; & c'est dans cette vûë qu'on l'écrit. Il seroit à souhaiter que celles qui la liront sçûssent profiter d'un si triste exemple, & éviter un pareil sort. Je suis, Madame, vôtre, &c.

LETTRE XLIII.

DE LION.

VOilà, Madame, le Manuscrit dont vous avez bien voulu me faire part ; je vous la renvoie, je croi que c'est faire un larcin au Public, que de ne pas le faire imprimer, & je vous condamne à cette restitution. Tous les Ouvrages de Madame *Daunoi* méritent de paroître au jour ; & quoi-qu'il n'y ait pas dans cette petite Histoire, de ces grands événemens qui frapent, elle est pourtant fort touchante, & écrite d'une maniere à intéresser les Lecteurs. Pour moi, je vous avouë, qu'après avoir blâmé les foiblesses de *My Lady*, j'ai plaint ses malheurs & déploré sa triste destinée ; je suis même persuadée qu'un pareil exemple pourroit faire, par oposition, un très bon effet ; & que comme les *Lacédémoniens* faisoient connoître le vice à leurs enfans, pour leur en donner de l'horreur, nôtre Sexe pourroit trouver dans cette Avanture des leçons pour éviter les piéges de l'Amour & les écueils contre lesquels une fatale tendresse nous précipite

presque toûjours. Vous voiez bien, Madame, que des réflexions pareilles à celle-ci seroient fort propres à garantir nos cœurs de ces sortes de foiblesses ; ainsi comme c'est *My-Lady* qui me les fait faire, je conclus que la lecture de son Histoire ne peut qu'être utile au Public, & que par conséquent vous devez la lui donner. Voilà mon sentiment & tout ce que je puis vous dire sur ce sujet : je reviens à present à *Cavalier*, dont vous me demandez l'Histoire. Je m'en vais vous la faire, & vous pouvez compter qu'elle sera aussi juste que le Portrait que je vous ai fait de sa petite Personne.

HISTOIRE DE JEAN CAVALIER,

Chef des Camisards.

JEan *Cavalier* nâquit à *Anduse*, petite Ville du Bas *Languedoc*, que l'on regarde aussi comme des *Sévennes*, quoi-qu'elle n'en soit proprement que frontiére. Il fut baptisé à l'Eglise des Huguenots, peu de tems avant qu'on leur ôtât leurs Priviléges. Je ne vous ferai pas ici sa généalogie, puisque son origine est aussi obscure que la Source du Nil; je vous dirai seulement que ses Parens étoient honnêtes gens, & que sa Mére, sur tout passoit pour avoir beaucoup de pieté dans sa Religion. Elle éleva ce fils qu'elle aimoit tendrement, dans les mêmes séntimens ; &

c'est à cette éducation qu'il doit tout ce qu'il peut savoir sur ces sortes de matiéres ; car il n'est pas homme d'une grande litérature. Son Pere que les uns disent avoir été Boulanger, les autres Muletiers, & qui n'étoit tout au plus qu'un Païsan, quitta le séjour d'*Anduse*, aprés la cassation de l'Edit de *Nantes*, & fut s'établir dans un Village apellé *Ribaute*, situé sur les bords de la riviére du *Guerdon*. C'est dans ce lieu que *Jean Cavalier* a passé son enfance & a été élevé suivant sa condition, c'est à dire, allant ramasser des herbes dans les champs, mener des mules, & autres exercices de cette nature ; il alloit aussi à l'Ecole chez des Prêtres préposez pour l'instruction des enfans des Protestans, & qui en leur enseignant le Catéchisme de l'Eglise Romaine, étoient aussi obligez de leur montrer à lire. *Jean Cavalier* ne faisoit pas de fort grands progrez auprés d'eux, cependant il faloit songer à prendre un parti qui pût lui donner du pain, & il choisit celui d'en faire lui même ; ainsi lors que son Pére le pressa d'aprendre un métier, il se détermina pour celui de Boulanger, & on le mit en aprentissage à *Anduse*, Ville de sa naissance : Delà il fut encore à *Montpellier* chez un Boulanger, & ensuite à *Nîmes* ne pouvant pas rester long-tems dans un même lieu, ni par conséquent devenir fort habile. Cette conduite n'accommodoit pas son bon homme de Pere, qui n'étant pas en état de le nourir, ni de lui donner du bien en mourant, souhaitoit du moins de lui laisser un métier pour tout héritage ; ainsi voyant que son fils ne s'apliquoit point à son devoir, & que tous ses maîtres l'accusoient d'être un petit libertin, il le menaça de l'a-

bandonner, & ses menaces lui firent prendre la résolution de sortir du Roiaume. Sa Mere le fortifia dans ce dessein, & lui donna le mieux qu'elle pût, les moyens de passer à *Genéve*. Dès qu'il y fut arrivé, il offrit son ministére à un homme de sa profession, & armé du fourgon & de la pêle, il s'apliqua tout de plus belle à chauffer le four; mais il le chauffa un jour si fort, que le pain en fut brûlé; ce qui mit son maître de si mauvaise humeur, qu'on prétend que la pêle fut employée à plus d'un usage. Un Procez suivit cette Scéne. Le maître vouloit être dédommagé de la perte de son pain, & le Garçon des coups qu'il avoit reçûs; il se fit là-dessus une compensation, & *Cavalier* fut chassé de chez son maître; ce qui l'obligea à prendre le parti de retourner dans son Païs. Des personnes ausquelles il communiqua son dessein, prierent les Ministres de *Genéve* de l'en détourner; mais il leur répondit qu'il étoit nécessaire qu'il allât en *France*, que Dieu l'apelloit au secours de sa Patrie, & que dans peu on entendroit parler de lui: ces discours firent croire qu'il étoit fou. On tâcha inutilement de le ramener, & comme il n'y avoit pas moien de l'empêcher de partir, on se contenta de prier Dieu pour lui & de l'abandonner à sa Providence. Il se mit en chemin à pied, avec un de ses camarades qui fut dans les suites pendu, & il arriva enfin dans son Village, où ses Parens furent fort fâchez de le voir, prévoyant bien que son retour leur attireroit des affaires. Il les rassura du mieux qu'il pût, & fut se joindre à quelques personnes qui avoient commencé à prendre les armes, & qui avoient deja fait une fa-

meuſe expédition en aſſaſſinant un de leurs plus cruels perſécuteurs apellé l'Abbé du *Cheilla*. La Troupe de ces Mécontens encouragée par cet heureux ſuccès, commença à groſſir; un nommé *Roland* en fut le Chef, & *Cavalier* porta le mouſquet ſous lui pendant quelques mois. Ces gens faiſoient des courſes d'un côté & d'autre: *Cavalier* alloit de tems en tems en Parti; & comme il fut aſſez heureux, on lui fit commander une eſpece de Détachement. Cependant la Troupe groſſiſſoit tous les jours par le nombre des Mécontens qui venoient s'y joindre: ſi bien qu'on fut obligé de ſe partager; *Roland* ſe contenta de commander dans les Hautes *Sévennes*, & il fut queſtion de nommer un Chef dans le plat pays; *Catinat*, *Ravanel*, & quelques autres fameux *Camiſards*, avoient droit de prétendre à cette élection; & pour éviter la brigue & la jalouſie que la concurence & la préférence auroient pû cauſer, on réſolut, pour conſerver l'union dans la Troupe, de la faire commander par le plus jeune & le moins propre à exciter l'envie, & l'on choiſit pour cela le petit *Cavalier*, comptant bien qu'il ne s'aviſeroit pas de vouloir faire le maître, & qu'il ſe contenteroit d'en porter le nom. En éfet, il y avoit là-dedans des perſonnes qui avoient ſervi, & qui n'oſant ſe déclarer ouvertement comme *Camiſards*, donnoient pourtant, ſous le nom de *Cavalier*, tous les ordres néceſſaires; & l'on prétend même que lors que l'on crût que l'affaire pouroit devenir ſérieuſe, un Prince voiſin qui avoit ſon intérêt là-dedans, fit inſtruire ces gens-là dans l'Art militaire, & envoya même de ſes Oficiers pour leur donner des

leçons. Cependant *Cavalier* se faisoit honneur de tout, & quoiqu'il ne fût proprement qu'un zéro, il usurpa le nom de *Héros*, que les Protestans de son pays lui donnérent, sans sçavoir pourquoi ; & ce qui acheva de le rendre recommandable parmi ceux de son parti, ce fut le don de Prophétie qu'il s'attribua, & qu'on lui attribua sur sa parole. Il parla alors d'un rêve qu'il avoit fait chez son Pére dès l'âge de douze ans, dans lequel on lui prédisoit qu'il seroit le Libérateur de ses Fréres ; qu'il rétabliroit la Religion, & feroit des choses extraordinaires. Ce rêve, joint à ce qu'il avoit dit aux Ministres de *Genéve* en partant de leur Ville, commença à en imposer, & avança par l'accomplissement de la prédiction. *Cavalier* fier d'un si heureux commencement, résolut de n'en pas demeurer-là ; il se donna des airs de Général, & à l'exemple de ces anciens Capitaines, comme *Caius Marius*, & autres, qui ménoient par tout une Magicienne avec eux, il s'avisa d'avoir aussi une Prophéteſſe auprès de lui qui ne le quitoit ni nuit ni jour. Il eut soin de la choisir jeune, & jolie & cette petite Païsanne qu'on nommoit *Isabeau*, marchoit toûjours à ses côtez, & se rendoit par ses entousiasmes trés-néceſſaire à la Troupe ; qui n'osant murmurer contre les ordres du Ciel, n'avoit garde de blâmer l'irrégularité de cette conduite. La Prophéteſſe, après des agitations du corps & de la tête les plus violentes du monde, déclaroit de la part de Dieu qu'il faloit obéïr au Chef, & le regarder comme un second Moïse. Il n'y avoit pas le petit mot à repliquer à cela : elle ordonnoit après de marcher d'un certain côté,

promettoit la victoire, & pour arhes de cette promesse, elle assuroit que l'on rencontreroit en chemin un persécuteur; & que Dieu le livreroit le jour même en leurs mains. Les fidéles se croyant sûrs de la Victoire, marchoient sans rien craindre; & cette assurance suffisoit pour la leur faire remporter. Alors malheur au pauvre Voyageur qui se trouvoit sur leur route! Ce fut ainsi que périt une personne de mérite apellée Madame *Mirmand*, qui bien loin d'être persécutrice, faisoit mille charitez à ceux qu'on persécutoit: elle alloit chez elle dans son carosse; on l'arrêta d'abord sans autre forme de procez, & après l'avoir poignardée avec sa femme de chambre, on lui laissa le loisir d'expirer par terre, où on la jetta percée de coups. Elle passa la nuit sur le grand chemin, & le jour qui vint éclairer cet assassinat, la fit remarquer par des personnes de sa connoissance, qui reçûrent ses derniers soûpirs, & firent porter son corps à son époux. De pareils *qui pro quo* ont coûté la vie à de fort honnêtes gens; mais le tout se faisoit à bonne intention. *Cavalier* joignit au don de Prophétie celui de la Prédication. Sa Mere l'avoit mené dès son enfance aux Assemblées qu'un nommé Mr *Brousson* faisoit dans les bois. Il avoit retenu quelques fragmens de ses Sermons, qu'il débitoit avec hardiesse comme étant de sa composition: il avoit de la mémoire; les Peuples toûjours disposez à donner dans le merveilleux, & étoient prévenus en sa faveur, le trouvoient le plus éloquent du monde. Ainsi affamez de ce qu'ils apelloient le Pain de la Parole, ils la recevoient de la bouche de nôtre *Mitron*,

& l'écoutoient comme un Oracle, tant il est vrai qu'*au Païs des Aveugles les Borgnes sont Rois* ! Il ne s'en tint pas-là, & poussant les choses plus loin, il voulut revoir en sa personne les Charges d'*Aaron* & de *Moïse* : il se revétit du Sacerdoce, forma un Corps d'Eglise parmi ses *Sévennois*, dont il s'établit le *Pape*, ou *Patriarche*, prétendant tenir sa Mission immédiatement de Dieu, & être par consequent indépendant de toute autre autorité. En cette qualité on lui a vû benir des Mariages, bâtiser des enfans, & administrer le Sacrement de l'Eucharistie, qu'ils apélent parmi eux la Céne ; & voici comme il s'y prenoit. Après avoir exhorté ses crédules Auditeurs à la repentance, il les avertissoit de ne point s'aprocher de la Table, s'ils n'avoient les dispositions nécessaires pour bien Communier, assurant que Dieu lui feroit connoître ceux qui devroient y être admis. Et éfectivement on voioit pendant cette cérémonie son bras de tems en tems se roidir & refuser le Pain à ceux qui se présentoient pour le recevoir. On crioit alors miracle ! Ceux qui étoient ainsi exclus, se retiroient fort contristez, & alloient prier jusqu'à nouvel ordre ; après-quoi il les rapelloit, les croiant sufisamment pénitens : jugez du relief que tout cela lui donnoit parmi les siens ! Il étoit si grand qu'il n'avoit qu'à dire qu'on coupe la tête à cet homme ou à cette femme, Dieu me l'a ainsi ordonné, cela étoit d'abord fait ; & jamais *Néron* ni les Empereurs Ottomans n'ont été si bien obeïs en pareil cas. Outre sa Propheteſſe favorite, il s'en joignit encore d'autres à sa Troupe de l'un & de l'autre sexe, restes de ces petits Pro-

phétes qui avoient paru quelque tems auparavant dans le *Vivarets* & le *Dauphiné*, & que l'on avoit définis sous le nom de *Fanatiques*. Ils prophétiserent tous en conformité, disant toûjours qu'il faloit obéïr au Chef. Cependant ceux qui l'avoient élû, parmi lesquels il y avoit de trés-braves gens, & qui avoient l'avantage des lieux, se battoient comme quatre, & savoient se retrancher à propos. Quelques Régimens y furent défaits, entr'autres celui de la Marine, dont il n'échapa presque personne: & quoique *Cavalier* fût la plûpart du tems occupé ailleurs, on lui donnoit la gloire de tout, parce que, comme je l'ai déja dit, ceux à qui elle étoit dûë avoient leurs raisons pour la lui céder; & il s'en aplaudissoit à peu prés comme l'Asne chargé de Reliques, qui s'imaginoit qu'on l'adoroit. On lui portoit la dépoüille des vaincus; & l'on prétend que celle du Régiment de la Marine lui a valu plus de quarante-mille francs. Il disposoit de ces choses ainsi que Dieu le lui ordonnoit dans ses Révélations: & enfin son crédit devint si grand, que ceux qui le lui avoient donné commencérent à en murmurer. Mais il faloit murmurer bien bas; car aiant l'autorité en main, & faisant parler le Ciel à son gré, la tête des plaignans ne tenoit à rien; ils étoient regardez comme des traîtres qui conspiroient contre le Chef du Peuple de Dieu, & par conséquent dévoüez à l'interdit. Il ne connoissoit plus ses anciens Camarades, ni ses Bienfaiteurs: il ne se connoissoit plus lui-même, & se voiant érigé en *Heros*, il croioit l'être aussi. Le Maréchal de *Villars* qui vit que la tête lui

avoit tourné, le prit par son foible; & aïant trouvé les autres Chefs de ce Parti incorruptibles, il flâta la vanité de celui-ci, & n'eût pas de peine à le gagner par là. Quoi-que l'aquisition ne fut pas grande par elle-même, elle pouvoit pourtant faire un bon effet par raport à la mauvaise situation où les affaires étoient alors, & à la prévention des Peuples en faveur de *Cavalier*, qui a été assez heureux pour profiter de la conjoncture. Il est vrai qu'il a perdu par-là la confiance des siens, quoi que pour garder ce qu'on appelle la chévre & le chou, il leur ait encore fait entendre, que Dieu lui ordonnoit de se rendre; d'aller parler au Roi, & que par-là il auroit le moien de délivrer son Peuple, par des voies inconnuës à la prudence humaine. Il tomba en extase devant ses Amis avant d'aller trouver le Maréchal: le lit dans lequel il étoit couché trembla par la force de ses agitations, & Dieu lui ordonna par une voix qui sortoit de sa propre bouche, & à laquelle il disoit ne faire que prêter ses organes; il lui ordonna, dis-je, de faire ce que l'on souhaitoit de lui. Cette révélation en imposa à quelques-uns, mais non pas aux plus éclairez. Je vous ai déja parlé de l'acueil que lui fit sa Troupe lorsqu'il voulut les engager à suivre son exemple: vous savez ce qui se passa alors sur son chapitre, les honnêtetez qu'on lui a faites à *Nîmes* & ici: Vous l'avez vû à *Paris*, où je vous le livre: je vous ai fait son Portrait & son Histoire, concluez à present ce que vous jugerez à propos; pour moi, sans m'ingerer de décider sur son chapitre, je le laisse tel qu'il est, ne croiant pas qu'il

vaille la peine que je me donne de vous en entretenir plus long-tems, ni celle que vous vous donnerez vous-même en lisant ce que je vous en dis. Les sentimens sont fort partagez à son égard: les anciens Catholiques n'en ont pas meilleure opinion qu'ils en avoient autrefois, & les nouveaux Convertis ne conviennent point entr'eux là-dessus: car les uns le traitent d'imposteur & de sacrilége, comme aiant abusé des choses les plus saintes, & d'autres ne voulant pas se démentir aprés l'avoir crû Prophête, soûtiennent encore qu'il l'a été, mais qu'aiant abusé de ces dons, Dieu les lui a ôtez, & qu'il l'a abandonné, & ils le regardent à present comme *Balaam*, après l'avoir regardé comme *Moïse*. Bien des Protestans même assurent que tous les *Camisards* en gros, n'étoient qu'un tas de vauriens, que la plûpart de leurs Propheteſſes étoient des coureuses, dont quelques-unes avoient passé par les verges. Il y en au contraire qui assurent que la Troupe étoit composée de bons & de mauvais, comme toutes les Societez du monde; qu'il y avoit de braves gens & de véritables Prophêtes; qu'il s'y est fait des Miracles; qu'on a vû des gens parmi eux sortir du milieu des flâmes sans en être endommagez: mais qu'il y avoit aussi bien des scélerats & des imposteurs, qui sous ombre de pieté, ont commis les plus grands crimes: & tous conviennent enfin, que la mondanité de *Cavalier* l'a perdu, & lui a fait perdre ses Freres. Voilà sur quoi ceux qui ont été autrefois ses Partisans, & ceux qui ne l'etoient point sont à present d'acord: pour moi qui ne suis ni pré-

prévenuë, ni entêtée, je vous ai parlé autrefois de lui comme d'un *Ulisse*, & d'un *Achille*, je vous en parle à present sur un autre ton, parce que le Public, dont je ne suis que l'Eco, a eu le tems de se détromper, & de le mieux connoître, & que comme dit *Corneille*, le tems de chaque chose ordonne & fait son prix. Mais encore un coup, il me semble que c'est assez parlé de lui, je le laisse donc pour ce qu'il vaut, & je laisse à Dieu le soin de le juger. Je suis vôtre trés-humble.

LETTRE XLIV.

DE PARIS.

JE vous suis bien obligée, Madame, du soin que vous avez bien voulu prendre de me faire l'Histoire de *Cavalier*, & du détail dans lequel il vous a falu descendre pour me faire connoître la bassesse de son extraction. Je vous avouë que cet Homme me paroît un prodige en son espéce, un composé de bien & de mal; en un mot, un Animal amphibie, que je ne sçaurois définir; & je ne comprens pas comment, sans naissance, sans génie, sans éducation, il a pû faire dans si peu de tems autant parler de lui; & comment il peut encore nous occuper vous & moi! Vous vous renfermez si fort dans les bornes de l'Histoire, qu'on ne peut jamais sçavoir quel est vôtre avis sur les choses que vous narrez; & il n'y a pas moien de vous faire décider sur rien. Il

sembloit d'abord que vous alliez regarder *Cavalier* comme un fourbe ; cependant vous parlez ensuite de ses révélations comme d'une chose problematique ! Permettez-moi de vous dire, que vous ressemblez un peu en cela à *Sancho Pansa*, qui, aprés avoir prouvé la folie de son Maître, avoit encore celle d'en revenir à lui demander le Gouvernement de l'Isle. La comparaison est un peu odieuse, je l'avouë ; mais vous sçavez bien qu'il n'en fut jamais de juste. Convenez cependant que vous avez tort de ne pas parler définitivement des choses, & de ne pas apeller, à l'exemple de *Boileau*, un *Chat un Chat*, & ainsi du reste ; je ne comprens pas comment les Huguenots du Bas-*Languedoc* ont pû en être la dupe ! Il est vrai que dans les maux extrêmes on a recours à toute sorte de remédes, & qu'un homme qui se noie s'acroche à tout ce qu'il peut : les simples ont donné de bonne foi dans tous ces Miracles, & les habiles gens les ont laissez dans cette erreur, sçachant combien les Peuples aiment le merveilleux, & le courage que cela lui donne. Ce fut ainsi que *Charles VII.* triompha des *Anglois* ; & ce sont-là ce qu'on apelle fraudes pieuses. L'entreprise en gros ne l'étoit point, si l'on en croit la Cour & la Ville ; & je dois même, comme bonne Françoise, dire qu'il n'est pas permis à des Sujets de se révolter contre leur Souverain : cependant à parler naturellement, la maniere dont on a persécuté ceux-ci les excuse un peu, & le desespoir fait prendre des résolutions violentes : on en trouve l'exemple dans les *Macabées* ; mais cela étoit conduit d'une autre maniere. En-

en les voila à present détrompez ! Voila cette Epée de *Gedeon*, sur laquelle ils s'étoient apuiez ! La voila tournée contr'eux mêmes, puis que la désertion de ce Chef a mis le desordre dans son Parti, & en a causé la ruïne. Les buchers & les roües ont été le partage de la plûpart de ces Camarades; les autres vont finir leur malheureuse destinée sur les Galeres. *Cavalier* seul plus prudent auroit pû joüir en repos des bontez du Roi: on l'avoit honoré d'un brevet de Lieutenant Colonel; tant il est vrai que le gibet n'est jamais que pour les plus malheureux! On l'envoioit au vieux *Brissac*, & pour le mettre à couvert des insultes du Peuple, il étoit escorté par la Maréchaussée. Il parut le plus content du monde, promit de verser jusques à la derniere goute de son sang pour le service de Sa Majesté: mais comme c'est son sort de n'être fidéle à personne, il a jugé à propos, quand il a été en *Bourgogne*, de faire boire ses Gardes, & de s'échaper en *Suisse*, avec ceux des siens qui l'avoient suivi. Cette action ne lui fait pas honneur ici: il étoit déja broüillé avec les Protestans; ainsi à moins qu'il ne trouve le secret de s'y racrocher, le voila ce qu'on apelle entre-deux selles le cul à terre. Il ne manquera pas de dire qu'il a eu encore quelque révélation là-dessus, & que le Ciel lui a ordonné d'en user ainsi: il prétendra lui-même qu'il lui a aidé à tromper la vigilance de ses Gardes, ce qu'il n'auroit pû faire sans un secours surnaturel; mais se trouvera-t-il encore des gens assez sots pour donner dans ces paneaux-là? Si cela est, il va bien rire

de la simplicité de ces dupes : mais rira bien qui rira le dernier. Il faut pourtant qu'il ait un espéce de sçavoir faire, & un génie tout particulier pour tromper. Malheur à qui s'y fiere à l'avenir ! La Fortune, par un de ses caprices, l'a tiré de la gueule du four, par un autre elle poura l'y remettre ; ainsi laissons-le au soin de cette bisare Déesse ; elle nous en rendra bon compte. Je vous dirai seulement, à propos des Miracles qu'on prétend qu'il a faits, que le hasard se mêle souvent de pareilles choses. Il me souvient d'une Avanture qu'il arriva à feuë Madame *Durasfort*, lors qu'elle étoit à *Besançon*, chez Mr. le Maréchal son Frere : on trouva dans ce Païs-là un Buste de *Jupiter* en marbre, & d'une beauté extraordinaire ; on prétend même qu'il étoit de *Jupiter Olimpien*, & que depuis plusieurs Siécles il avoit été dans la terre ; ce fut en creusant qu'on le découvrit ; & dés qu'on l'eut déterré, on le porta au Gouverneur de la Province. Mr de *Duras* le fit poser sur une table, & écrivit en Cour pour sçavoir ce que le Roi vouloit que l'on en fit ? Il fut destiné au Parc de *Versailles*, où par parentése, il est actuellement. Mais, pour revenir à mon sujet, je vous dirai qu'un jour que Mademoiselle *Duras* étoit aparemment desœuvrée, aprés avoir regardé quelque tems le Buste en question, elle se mit à l'apostropher : pauvre *Jupiter* ! lui dit-elle, se peut-il que tu aies autrefois amusé tant de gens ? Exigé leur encens & leur adoration ? Qu'on ait élevé des Autels & des Temples en ton honneur, & que ton Nom ait fait trembler toute la Terre ? Te voila presentement rentré dans ton néant ! Ton

régne est passé ! Tu vas servir de borne & d'ornement aux Jardins d'un grand Roi : Trop heureux encore qu'il te fasse l'honneur de t'y placer ! Qu'est donc devenu to?Pouvoir ? Où sont à present tes Foudres ? A peine Mademoiselle de *Duras*, car on l'apelloit ainsi dans ce tems-là, à peine, dis-je, eut-elle achevé la parole, que le tems qui étoit pour lors le plus beau du monde, s'obscurcit : les éclairs brillérent de tous côtez : le tonnerre gronda d'une maniere terrible, & tomba même en plusieurs endroits : Mademoiselle de *Duras* elle même en trembla ; mais elle avoit l'esprit trop fort pour croire que *Jupiter* fît tout ce fracas. Cependant, dites moi, s'il y avoit eu-là quelque Païen n'auroit-il pas crié miracle ? Et n'auroit il pas trouvé des gens assez fous pour s'y laisser persuader ; Croiez moi, ma chére Madame, les Miracles sont rares, & je crois, entre nous, que la plûpart de ceux que nôtre Sainte Mere Eglise nous oblige de croire, sont un peu sujets à caution. Nos Peres étoient de bonnes gens ausquels on en donnoit à garder, & les petits ont toûjours été la dupe des grands, qui se sont servis de la Religion comme d'un masque, pour cacher leurs desseins ambitieux ; & ç'a toûjours été sous l'aparence de pieté, que l'on a vû commettre les plus grands crimes. *Homére* fait cette remarque au sujet d'*Agamemnon* & de la Fille *Iphigénie*. *Mahomet* en a imposé par-là, & en impose encore à une partie de l'Orient. C'est sous ce prétexte que sont arrivées tant de révolutions dans les Siécles passez, & que de nos jours des Sujets ont fait passer leurs Rois du Trône à l'échafaut !

Enfin, on peut dire que l'Hipocrisie, & l'Athéïsme sont presentement montez à leur comble! On n'a jamais moins crû, & on n'a jamais fait semblant de tant croire! Je parle toûjours de ceux qu'on apelle habiles gens : car le commun Peuple a été de tout tems ignorant, & a tout l'air de périr avec son ignorance. Mais il me semble que je deviens bien moraliste! Je ne sçaurois me résoudre à finir ma Lettre sur ce ton-là, & il faut, pour égaïer un peu mon stile, que je vous fasse part d'une Avanture qui est arrivée depuis peu. Une Demoiselle *Normande* que les malheurs du tems avoient réduite à la fâcheuse néceſſité de se mettre en condition, fut placée chez un grand Seigneur qui lui confia le soin de deux Filles qu'il avoit, dont l'une étoit âgée d'environ quinze ans, & l'autre de treize. On les tenoit dans une Maison de Campagne, où elles vivoient dans une fort grande retraite, ne voiant que les Personnes que Monsieur leur Pere y envoioit, & qui étoient nécessaires à leur éducation. La Demoiselle *Normande* eut ordre de ne les quiter ni nuit, ni jour. On lui dressa un lit dans la même chambre; & ainsi témoin de toutes leurs actions, elle étoit obligée d'en rendre compte au Marquis. A cette contrainte prés, la condition étoit très bonne, les apointemens étoient forts, bonne chere & grand feu : tous les Domestiques du Château avoient ordre d'obeïr à cette Demoiselle : elle étoit logée & meublée magnifiquement, & jamais *Psiché* ne fut plus agréablement dans son Château de *Feries*. Il y avoit à celui-ci des Jardins enchantez; un Parc où l'on pouvoit aller promener en Ca-

rosse, aux conditions d'y aller toûjours à trois : car comme je l'ai déja dit, le triolet ne devoit jamais se separer, pour quelque raison que ce pût être. Le Marquis venoit très-souvent dans cette charmante Retraite, se délasser des fatigues de la Cour, & des soins que le rang qu'il y tenoit l'obligeoient de prendre, il entretenoit alors mes Demoiselles ses Filles en particulier, & c'étoit le seul tems que la Gouvernante avoit à elle. Le Marquis étoit très content de son exactitude; & une année s'étoit déja écoulée de cette maniere, lors qu'un matin, l'aînée de ces Demoiselles dit en s'éveillant, qu'elle avoit envie d'aller promener en Carosse. La Gouvernante ordonna qu'on atelât les chevaux, & se disposa, suivant la coûtume, à être en tiers de cette Partie. Mais la Demoiselle qui la regardoit dans ce moment-là comme un tiers très-incommode, commença à se rebeller & lui dit, qu'elle étoit lasse de se voir ainsi gardée à vûë; qu'elle vouloit aller rêver en liberté dans le Parc. La Gouvernante objectoit l'ordre qu'elle avoit du Marquis, & paroissoit résoluë à l'observer. Vous outrez les choses, disoit la Demoiselle, je souffre sans murmurer que vous soïez presente lors que nos Maîtres à danser, à chanter, & à dessiner nous donnent leçon ; mais vous poussez la tirannie trop loin, & pour vous rendre recommandables, vous nous suivez jusques dans les lieux où l'on a le moins besoin de témoins, & vous êtes enfin devenuë nôtre fantôme! La Gouvernante toûjours ferme lui répondit, que Mr. le Marquis décideroit là-dessus, & que jusqu'à ce qu'il se fut expliqué autrement,

elle feroit comme elle avoit accoûtumé de faire ; ainsi, ajoûta-t'elle, Mademoiselle, vous avez beau faire, criez, dites-moi des injures, il n'en fera ni plus, ni moins, & vous pouvez choisir, ou de ne point aller promener, ou d'y aller à trois. La dispute s'échaufa là-dessus : la Demoiselle s'emporta ; le Château retenit de ses cris, on lui vit faire des contorsions effroiables ! La Gouvernante en fut alarmée ; mais sa crainte & son étonnement augmentérent bien d'une autre maniere, lors qu'au milieu de ces convulsions, la Demoiselle prit la peine de mettre un enfant au monde. Ce fut alors que nôtre pauvre *Normande* se mit à s'arracher les cheveux. Je suis perduë ! s'écrioit-elle, que dirai-je au Marquis ? N'aura-t il pas raison de croire que je n'ai pas toûjours éclairé les actions de ses Filles, ou que j'ai été capable de souffrir qu'elles en aient fait de criminelles ? Pendant qu'elle se désoloit ainsi, la plus jeune des deux Sœurs lui dit : hé! là là, Mademoiselle, ne vous desesperez point tant, le Marquis ne sera pas si fâché que vous croiriez bien, & ce n'est pas la premiere fois que pareille chose est arrivée : Il faut seulement ne pas tant faire de bruit. La Gouvernante ne comprenoit rien à ce discours, qui commença pourtant à la rassurer un peu : elle donna tous les soins qu'elle pût à l'Acouchée ; & pendant qu'elle étoit dans cet embaras, on entendit dans la cour le Carosse du Marquis qui arriva fort à propos pour remédier à tout ce desordre. Bien loin de quereller la Gouvernante, il lui fit mille amitiez, loüa sa vigilance, & lui demanda seulement le secret. Il lui fit un present pour

la mieux engager à cela, & la pria de rester toûjours auprès de ses Filles. Mais cette Demoiselle qui prévoioit bien qu'elle ne pourroit pas se faire honneur de leur éducation, demanda son congé, & se retira au plus vîte. Elle promit cependant le secret, & quoi qu'elle l'ait assez bien gardé, elle n'a pas pû éviter que par de certaines raisons je n'en aie été instruite, & je ne crois pas commettre une infidélité à son égard en vous faisant part de cette Histoire. Je ne nomme point les masques, & ainsi il seroit mal aisé de découvrir où la Scéne s'est passée, ni ceux qui en ont été les Acteurs. Avec cette précaution, je sauve l'honneur du prochain, & je trouve le secret de vous divertir. Mais comme vous pouriez m'acuser de pratiquer ce que je condamne en vous, & de vous conter seulement les choses sans vous dire ce que j'en pense, pour prévenir les questions que vous pouriez me faire au sujet de cette Avanture, je vous dirai que je crois que le Pere de la Demoiselle, l'étoit aussi de son enfant, puis qu'il n'y avoit que lui qui depuis un an lui eût jamais parlé en particulier; & cela paroît aussi par la maniere dont il prit la chose : car où est le Pere qui eut marqué tant d'indulgence en pareil cas, s'il n'avoit pas eu ses raisons pour cela ? Les précautions qu'il prenoit pour élever ses Filles dans la retenuë, partoient moins d'un Pere févere, que d'un Amant jaloux. J'avouë qu'on ne peut sans fremir imaginer de pareilles horreurs ! mais on ne peut pourtant ici s'imaginer autre chose : & ce Marquis étoit, sans doute, du

goût de ce fameux Poëte de nos jours, que l'on acusoit d'avoir épousé sa Fille, & qui avoit accoûtumé de répondre à ses Amis, lors qu'ils lui disoient qu'il avoit une belle Femme, *l'ho fatta per me stesso*. Il y a aparence que cette nouvelle *Mirha* n'avoit pas compté juste, & que ce mécompte aiant rompu les mesures que son Pere avoit sans doute prises pour son accouchement, & se sentant pressée par ses douleurs, elle avoit voulu aller se débarasser de son paquet dans le Parc, & entasser, peut-être, Crime sur Crime. Voilà tout ce que je puis penser là-dessus, & ce que la Demoiselle *Normande* en a pensé elle-même. La Guerre n'empêche pas qu'on ne se divertisse toûjours bien ; l'argent a beau être rare, on trouve pourtant le secret d'en dépenser beaucoup ici : on y est miserable à ce qu'on dit, cependant tout le monde est magnifique, & l'on n'a jamais vû tant de pauvres orgüeilleux. Mandez-moi un peu comment vous passez vôtre têms à *Lion* ; ce qu'il y a de rare, & sur-tout aprenez-moi comment je suis dans vôtre cœur. Au reste, j'ai rendu *My Lady* de.... à la personne qui m'en avoit confié le Manuscrit. Je lui ai fait avoir ce que vous me marquez là-dessus, & l'on vous laisse la liberté de disposer de son sort ; il y auroit pourtant quelques précautions à prendre avant que de l'abandonner au grand jour. La Morale de la Comtesse, en matiere de Religion, paroîtra peut-être trop relâchée: on croira qu'elle autorise l'indiférence des Religions, & qu'elle prétend qu'on peut se sauver dans toutes celles qui sont Chrétiennes. Crime que nôtre Sainte Mere l'Eglise Romaine condamne au feu ;

car elle prétend être en droit de faire rentrer, le Foüet à la main, toutes sortes de personnes dans son Giron, hors lequel il n'y a, dit-elle, point de salut. Ainsi sur ce pied-là, les sentimens de la *Comtesse* pouroient bien ne pas paroître les plus ortodoxes du monde. Mais j'espere que les Personnes éclairées se souviendront de cette maxime tant aprouvée, qu'il faut distinguer les tems, les lieux & les personnes, & verront qu'il s'agit d'une femme que la *Comtesse* veut ramener dans son Païs & dans son devoir; qu'elle ne sauroit y parvenir en lui rompant tout d'un coup en visiére, & que la voiant trop bonne Catholique, pour pouvoir lui persuader qu'elle sera damnée en suivant cette Religion, elle prend le parti de lui faire comprendre qu'elle poura tout de même se sauver dans une autre, & qu'elle se sauvera plus agréablement. Après toutes, si on avoit composé cette Histoire à plaisir, on seroit responsable des sentimens qu'on auroit donnez à ces Dames; mais comme ce n'est ici qu'une narration très-fidele, on ne peut ni y ajoûter, ni y diminuer à moins de changer la Verité en Roman. On donne les choses comme elles se sont passées: permis au Lecteur de condamner ce qu'il trouvera condamnable.

Je suis, Madame, vôtre, &c.

LETTRE XLV.

DE LION.

QUelque dessein que j'eusse de ne plus vous parler de *Cavalier*, il faut pourtant, Madame, que je le fasse encore revenir sur la scéne, & que je vous aprenne tout ce qu'on nous a dit ici de lui après s'être échapé par finesse de ses Gardes. Il est passé, comme vous me l'avez marqué, en *Suisse*, acompagné d'un certain nombre de Gredins qui l'avoient suivi. Messieurs les *Suisses* ne vouloient pas d'abord le laisser entrer dans leurs Villes, de peur de se faire des afaires avec la *France*; mais il trouva cependant le secret d'aller à *Lausane* joindre le Marquis de *Guiscard*, que j'ai connu autrefois à *Toulouse*, sous le nom de l'Abé de la *Bourlie*, & qui a fait, dit-on, ou du moins voulu faire des soulévemens dans ce Païs-là. Ce Marquis lui a mis en tête d'aller trouver le Duc de *Savoye*: il l'a presénté à ce Prince qui lui a donné permission de faire un Régiment, & d'y mettre ses Camisards. *Cavalier* a fait un Jardinier de *Nîmes*, nommé *Billard*, son Lieutenant-Colonel. Le premier Capitaine est un Garçon Tailleur son Cousin-germain qu'on apelle *Cavalier*, comme lui; & les autres Officiers sont à proportion. C'est quelque chose de plaisant que de voir ces *Ostrogots* travestis en Officiers; ils ont aussi bon air à cela qu'à ramer des choux; & je crois qu'on en doit bien rire à *Turin*. Tout le mon-

de étoit curieux de voir ce *Cavalier* dont on avoit tant oüi parler ; & lors qu'il passa en *Suisse*, les Réfugiez qui sont dans ce Païs-là, n'étoient pas fort disposez à lui faire acuëil, le regardant comme un homme qui avoit sacrifié les siens, & qui n'avoit songé qu'à se tirer lui-même d'intrigue. Les Ministres en parloient sur ce pied là ; & l'on dit même qu'un nommé Monsieur *Merlac*, s'en expliqua clairement dans ses Sermons. Quoi-qu'il en soit, *Cavalier* a trouvé des prétextes bons ou mauvais, pour plâtrer sa conduite. Il avoit, disoit-il, son but dans tout ce qu'il avoit fait, & prétendoit le prouver par sa sortie du Royaume. On lui répondoit qu'il ne devoit pas avoir cherché son repos particulier aux dépens de celui du général ; & on lui reprochoit le sang des siens qui avoient été les victimes de ses desseins. Dès qu'il n'avoit plus de bonnes raisons à donner, il avoit recours à ses Prophéties, & disoit avoir obéï en tout aux ordres de l'Esprit. Les uns l'en croioient, & les autres sçavoient à quoi s'en tenir : mais en général tout le monde avoit envie de le voir ; & soit qu'on le regardât de bon ou de mauvais œil, il excitoit autant de curiosité qu'un animal venu de l'*Amérique*. On éprouve en le voiant la verité de ce que dit *S. Paul*, que la presence est contemptible : car sa petite taille, & sa mine basse & enfantine, ne promettent rien moins que tout ce qu'on a dit autrefois de lui. Le voilà pourtant par un bonheur qui doit avoir passé ses esperances, revêtu de la Dignité de Colonel ! Et le Duc de *Savoye* qui vient de l'en honorer, a mis par-là un voile sur toutes les démar-

ches scabreuses que ce petit Garçon a faites jusques ici. Ceux de ces Prophetes qui le suivoient autrefois, & qui sont échapez aux bourreaux ausquels l'Intendant de *Baville* les avoit tous dévoüez, prédisent à l'heure qu'il est mille malheurs à ce Chef, & assurent que Dieu l'a livré à present à lui-même & à son ambition; qu'il n'a permis qu'il se fut élevé que pour rendre sa chute plus terrible; qu'il l'anéantira & le fera rentrer dans un état plus bas encore que celui dont il l'avoit tiré; & cela, disent-ils, parce qu'il l'a méconnu; & qu'il s'est méconnu lui-même. L'événement nous fera voir la verité de ses Propheties. Cependant Mr de *Chamillart* a écrit une Lettre à *Cavalier*, que l'on a envoiée ici, & que vous avez sans doute vûë à *Paris*, puis que c'est de-là qu'elle vient; c'est pourquoi je ne vous en dis pas la teneur. *Cavalier* y est traité indignement: & comme on prétend qu'il le mérite, nous verrons par la maniere dont il se ménagera dans les suites, s'il est capable lui-même de quelque conduite? J'en doute. Mais ce sont ses afaires, & la chose du monde à laquelle je m'interesse le moins. Puis-que vous voulez savoir celles dont je m'occupe ici, je vous dirai qu'on y passe le tems fort agréablement. Je vais promener en Carosse dans une très-belle place qu'on apelle *Bellecourt*, où il y a de très-belles maisons: c'est dans cet endroit que loge le Prince d'*Harcourt*; des tillaux y forment la plus belle Allée du monde, & le *Rône* coule tout auprès: on le passe sur un grand Pont de bois, où il y a des bancs des deux côtez, sur lequel on va le soir respirer

au frais, & où la vûë a dequoi s'arrêter agréablement ; car on découvre de là les deux côtez de la Ville, & les Montagnes qu'elle renferme, & l'on voit passer une infinité de petits bâteaux qu'on apelle ici des Berges, que des femmes habiles en l'Art de ramer, conduisent de la maniere du monde la plus plaisante. Les mouvemens qu'elles se donnent en ramant, ont quelque chose de risible, que bien des gens, pour ce seul plaisir, s'en font un véritable de passer & de repasser de l'autre côté de l'eau. Dés qu'on apelle une de ces Batelieres, il s'en presente plus de vingt, & souvent même elles viennent ofrir leur ministére aux Passans, & leur disent, pour se faire accepter, tantôt des douceurs, & tantôt des injures : ce qui fait toûjours également rire. Il se forme ordinairement un combat sur la préference ; après quoi la Victorieuse s'éloigne du bord à force de rames avec sa proie, & l'on en est quitte pour essuier quelques huées de celles qui la voient éloigner avec des yeux d'envie ; tant il est vrai que l'envie se fourre par tout, jusques dans les Professions les plus basses. Outre les promenades de *Bellecourt*, & du *Pont du Rône*, il y a celle de la *Place des Terreaux*. La Maison de Ville y est bâtie, & en fait un des plus beaux ornemens. Le Convent des Dames de S. Pierre, celui des Carmes, & d'autres belles Maisons, forment le reste du Quarré, où le beau monde de ce quartier-là se promene ordinairement les soirs, & l'on y trouve dequoi se rafraîchir dans une infinité de petites boutiques très-pro-

pres & très-bien éclairees, où l'on vend des Liqueurs & des eaux glacées de toutes les sortes: toutes les personnes de l'un & de l'autre sexe y entrent sans façon, les Messieurs y peuvent même régaler les Dames, sans que cela tire à consequence; & les plus rigides n'en font pas de scrupule. On ne sait ici ce que c'est que Gens de qualité, & excepté chez les Comtes de *S. Jean*, & dans quelques Abaïes Roiales où la Naissance est nécessaire, on n'en fait presque par tout ailleurs aucun cas; & ce sont les Banquiers qui brillent ici: ils possedent les premieres Charges; leur Femmes sont sans dispute apellées Madame, & dispuseroient, en cas de besoin, le haut du pavé aux Duchesses; elles ont de beaux & bons Carosses, elles sont magnifiques dans leurs habits, dans leurs meubles, & dans le nombre de leurs domestiques; & elles ont dans la Banque de leurs Maris dequoi entretenir toutes ces magnificences:elles joüent gros jeu,& font belle dépense. Je fus l'autre jour chez une Tresoriére de *France*,apelée Madame *Philicourt*,chez qui il y a ordinairement Assemblée:j'y trouvai très-bonne Compagnie. Cette Dame est vive, & si ses jambes pouvoient suivre sa tête, je croi qu'elle feroit bien du chemin: mais elle est obligée de marcher avec des potences; & ainsi acroché par les pieds elle est sedentaire par force. On joüe chez elle, & l'argent y roule tout comme chez nos Femmes de Maltotiers à *Paris*. Le Duc de *Vantadour* y vint, & je ne pûs m'empêcher de rire: en le voiant je me souvins de cette Chanson: *Joseph le regardant, crut qu'il portoit la botte.* Je trouvai l'invention si plai-

sante, & le Portrait si juste, que je ne savois comment faire pour prendre mon sérieux. Après tout, quand le Duc auroit connu mon embaras, cela ne m'en auroit point fait. Il est bon Prince, & entend assez bien raillerie. J'apris de lui qu'on ne voit plus le Cabinet de Mr de *Serriéres*, dont il nous conta mille particularitez : il nous dit, entr'autres choses, que le Roi avoit été le voir en passant par *Lion*; & qu'après qu'on lui en eut fait admirer toutes les raretez, Mr de *Serriéres* avoit tiré un rideau, & dit à Sa Majesté, en lui montrant de très-beaux petits enfans qu'il avoit fait cacher derriére : il est juste, Sire, puis que vous avez vû mes ouvrages du jour, que vôtre Majesté voie aussi ceux de la nuit. Le Roi fronça les sourcils, trouvant quelque chose d'un peu trop libre là-dedans, & ne fit point de present à ces petites personnes ; ainsi Mr de *Serriéres* se frustra par là du succés de son imaginative. Aprés que le Duc de *Vantadour* eut fini son Conte, & quelques autres à peu prés semblables ; qu'on eut raisonné sur la modestie du Roi, & fait quelques annotations à propos du sujet, on parla d'aller à l'Opera. Nous y fûmes toute une bande, & nous y arrivâmes fort à propos pour aider à ces pauvres gens à en païer les frais : car la foule n'y est pas ordinairement fort grande. Mais aussi, qu'est-ce que c'est que cet Opera? On jouoit *Bellerophon*, & *Bacus* & *Pan* parurent sur la Scéne tenant chacun un manche à balai à la main. Les machines montroient la corde; les habits des Acteurs étoient des plus crasseux, & l'Orchestre répondoit parfaitement bien à la magnificence du Théatre.

La petite *Fanchon Journel* en faisoit tout l'ornement : je l'avois vûë quelques années auparavant à *Avignon*, & je la trouvai toûjours tout aussi aimable : elle joüa le Rôle d'*Estenobée* ; & s'en aquita à merveilles. Le Prince d'*Harcourt* a été dans ses chaînes, & *tant d'autres là, tant d'autres ici*, car il n'y a proprement qu'elle qui brille. C'est presentement le Marquis *d'Albon* qui en prend soin. On me le montra, & jamais je ne fus si surprise que lors qu'on me dit que c'étoit le Mari de la Reine d'*Yffetot*. Une Reine Femme d'un Marquis de Province ! Cela me paroissoit un peu contradictoire : mais j'apris ensuite que cette Roiauté n'est pas grand chose, & que le Roiaume d'*Yffetot* est un Roiaume en mignature. On m'en conta l'Histoire, que vous sçavez sans doute, & dont je n'avois jamais oüi parler. On dit que le Roi .... étant mécontent du Seigneur d'*Yffetot*, Gentilhomme de *Normandie*, & n'aiant pû être maître de son emportement, l'avoit tué au pied de l'Hôtel : qu'étant ensuite revenu à lui-même, il avoit condamné son action, & que pour la réparer en quelque maniere, & satisfaire aux Manes du défunt, il avoit voulu honorer sa mémoire en érigeant sa petite Terre en Roiauté ; il lui donna tous les attributs néceſſaires pour cela, & voulut que sa posterité joüit paisiblement de ces beaux Privileges. Elle en joüit encore en éfet, & comme ce Roiaume n'est pas sujet à la Loi Salique, celle qui en est Héritiere la porte en dot à son Epoux. On dit qu'il y a une Tour au milieu de ce petit Etat, d'où on en

découvre non-seulement toute l'étenduë; mais du haut de laquelle le Roi peut, s'il veut, cracher sur tout le Pays de son obéïssance. Peut-être y a-t-il un peu d'exagération là dedans; mais à coup sûr ce Roiaume est un Roiaume proprement pour rire, & où la Charge de Contrôleur des Finances n'est pas, je croi, fort considérable. On avoit dit autrefois, par manière de plaisanterie, que le Roi *Jaques* feroit-là sa retraite afin de conserver la Souveraineté, mais le tout ne se disoit que pour briller. Au reste, on brille ici à fort bon marché; les étoffes y sont à juste prix, & l'on peut les avoir de la premiere main; les vivres y sont à donner, c'est un Pays de bonne chere; la patisserie est meilleure ici que dans tous les Païs du monde: on y est à portée des Vins de *Condrieu*, & de l'*Hermitage*, & on y mange de certains petits Fromages à la crême qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Lors qu'on fait ici quelques feux de joie, c'est toûjours sur un Pont de pierres qui traverse la *Saône*; & les fusees qui après avoir percé jusques aux nuës viennent se perdre dans les eaux, font un éfet le plus charmant du monde. Mr le Maréchal de *Villeroi* a ici une grande & belle Maison, qu'on apelle le Gouvernement; le Palais Archiépiscopal a été aussi pendant longtems dans cette Famille, c'est-à-dire, tant que le défunt Archevêque a vécu: il en avoit fait bâtir une à la Campagne, à laquelle il avoit donné son nom*, & qui est quelque chose de très-beau: elle n'est pas loin de la Souveraineté de *Dombes*, où Mr le

* *Elle s'apelle Neuville.*

Duc du *Maine*; qui est Héritier des Droits de feu Mademoiselle de *Montpensier*, a celui de faire battre Monnoie. Il y a dans cette Ville ci bien des Maisons fondées pour le soulagement des Pauvres. On m'a fait voir, comme une chose trés-curieuse, celle qu'on apelle la Charité, & j'ai été trés-édifiee de la maniere dont on y éleve les Orphelins & les Enfans trouvez, & de la régle qui s'y observe. Cette Ville est si voisine du *Dauphiné*, que le Fauxbourg qu'on apelle de *Léguillotiére* est dans cette Province. Vous voiez, Madame, que je vous fais des Relations bien exactes, puis que je vous donne des nouvelles de la Ville & des Faubourgs. *Vienne* n'est qu'à trois lieuës d'ici. C'est le Païs de cette belle *Coulon* dont vous m'avez tant vanté les apas, & dont Madame *Daunoi* parle encore dans sa *My-Lady* de .... j'y vis en passant quantité de belles Personnes; & je crois que le climat influë un peu là dedans. *Vienne* est la premiere Ville du *Dauphiné*: c'étoit autrefois le sejour des Souverains de ce Païs-là, & ce fut dans cette Ville qu'*Imbert Dauphin* joüant avec un petit enfant qui étoit son unique esperance, eut le malheur de le laisser tomber d'un Balcon de son Palais dans le *Rhône*: c'est à cet accident que la *France* doit le *Dauphiné*, que ce Pere desolé donna au Roi *Philippe de Vallois*, l'an 1346. à condition que l'Héritier présomptif de la Couronne porteroit le nom de *Dauphin*; condition, qui, comme vous voiez, a été toûjours religieusement observée. *Vienne* a beaucoup perdu en perdant son Prince & le sejour de sa Cour; & il y a aparence que cette Ville est bien diminuée, puis qu'une Piramide fort ancienne

qu'on rencontre un quart-d'heure avant d'y arriver, en marquoit autrefois le milieu. *Grenoble* est à présent la plus considérable du Païs; l'Evêque y habite, & le Parlement y Siége. On dit ici des merveilles de ce Prélat, qui, sous la pourpre dont Rome l'a revêtu, conserve une humilité tout-à-fait Apostolique; c'est-là ce qu'on peut apeller une véritable Conversion! Et ceux qui l'ont connu lors qu'il étoit l'*Abé le Camus*, admirent en lui les éfets de la Grace. Elle a produit, dit-on, un pareil changement dans l'Abé de *la Trape*, Auteur de cette austere Réforme, dont je ne pourai jamais vous parler que par tradition, puis que quand mon ambulante destinée me conduiroit jusques aux portes de cette triste demeure, l'entrée m'en seroit interdite comme à toutes les autres personnes de mon sexe. Mais il me semble que je m'égare un peu de ma route; ainsi de peur de battre encore la campagne, je m'en vai battre en retraite & me mettre dans mon lit. Adieu donc, Madame, je vous souhaite le bon soir, & suis comme toûjours, c'est à-dire jusques au dédit, vôtre très-humble.

LETTRE XLVI.

DE PARIS.

JE conviens, Madame, de vôtre exactitude lors qu'il s'agit de me faire la description de *Lion*. Vous vous en aquitez à merveilles: vous me parlez de la Ville & des

Faubourgs, & même vous me menez promener bien loin chez les Voisins; & quand je vous demande comment je suis dans vôtre cœur? vous répondez à cette question, dans laquelle le mien s'intéresse si fort, de la maniere du monde la plus succincte, & vous vous contentez de me dire à la fin de vôtre Lettre, que vous êtes toûjours jusques au dédit. Franchement je pourois vous faire ici le même reproche que le grand *Perrin Dandin* fait dans les Plaideurs, à Maître l'*Intime*, & vous dire, que comme lui vous courez le galop sur les choses qui méritent le plus d'atention. Mais à la bonne heure, je veux bien vous entendre à demi mot, & vous en croire sur la moindre parole. Au reste, je ne sai si vous avez l'Art d'embellir les lieux par où vous passez: mais je suis charmée des Relations que vous m'en faites! *Lion* me paroît un sejour enchanté, & l'on voit bien que cette Ville n'est pas loin des Rives du *Lignon*. Quelqu'envie que j'aie de vous revoir, je ne puis savoir mauvais gré à vos Voiages, ils me rendront habile femme, & il me semble que je suis même déja assez bonne Géographe! Qu'en dites-vous: Mais je vois bien que vous atendez de moi quelque chose à vôtre retour, & que croiant que *Paris* doit toûjours fournir quelque nouvelle Avanture, vous prétendez que je dois vous en conter; mais c'est ce qui vous trompe. La saison est des plus stériles: nos petits Maîtres sont sur les frontiéres; les Abez ont leurs raisons pour éviter l'éclat dans leurs intrigues; & le Public n'a pas toûjours le bonheur de s'en réjoüir: ainsi à moins que quelque Plaideuse ne vienne du

fond de sa Province nous donner ici la Comédie, comme la Comtesse de *Pimbéche*, on ne peut guére à present se divertir aux dépens du prochain : le cas arrive quelquefois, & il est arrivé depuis peu ici une Dame *Champenoise*, dont l'Avanture auroit fourni matiere à de bons Contes, si on n'avoit eu soin de la cacher autant qu'il a été possible. Comme elle s'est passée dans mon Voisinage, je n'ai eu garde de l'ignorer, & vous ne l'ignorerez pas non plus. Nôtre Dame *Champenoise* vint ici solliciter un Procès, dont son Epoux lui avoit confié le soin, & dans lequel il s'agissoit de cent mille francs, somme très-considérable par toute la terre, & surtout chez un Gentilhomme campagnard ! Celui-ci sçachant qu'une jolie Femme est d'un grand secours pour le gain d'un Procès, & comptant sur la vertu de la sienne, résolut de l'amener ici ; & ses affaires ne lui permettant pas d'y faire un long séjour : après avoir mis l'affaire en train, & sa Femme entre les mains d'un bon Avocat & d'un Procureur, & lui avoir bien fait comprendre que de la décision de ce Procès dépendoit leur bonne ou leur mauvaise fortune, il la chargea de le poursuivre, & de le poursuivre vivement, & se reposant sur son habileté, d'un soin aussi important, il retourna dans ses Terres. La Dame resta à l'Hôtel de. .. où ils avoient pris un Apartement, & où Mr de.... étoit aussi logé. Ce riche Financier sachant qu'il avoit une jeune & aimable Voisine, & persuadé que rien ne pouvoit échaper au brillant de son or, jetta d'abord ses plombs de ce côté-là, & crut la Conquête fort aisée : il y trouva pourtant plus

de difficulté qu'il ne se l'étoit imaginé. La belle Plaideuse, toute ocupée de Requêtes, ne faisoit nulle attention à celles que le Maltotier lui presentoit tous les jours : elle donnoit la matinée à ses Juges ; & à peine pouvoit-il trouver le moien de l'engager l'après-midi à faire une partie d'Ombre : il lui proposoit toutes celles qu'il croioit propres à lui procurer du plaisir. L'Opéra, la Comédie, promenades à la Ville & à la Campagne, tout cela étoit ofert & refusé, & la Dame n'acceptoit de lui que son Carosse ; secours très-utile quand on a des Juges à solliciter, & des Avocats à instruire. Mr de.... l'accompagnoit chez les Conseillers qui étoient de sa connoissance ; il les prioit de lui rendre bonne & briéve Justice, & faisoit prier les autres par de très-puissans Amis qu'il a ici. Tous ces bons ofices engageoient la Dame à avoir de la reconnoissance & des ménagemens pour lui ; mais cela ne passoit point les bornes du plus austére devoir. La Provinciale n'avoit point encore pris les manieres dégourdies de nos habiles Parisiennes ; tout lui paroissoit crime, & l'absence de son Epoux la rendoit si timide & si réservée, que le Financier ne pouvoit pas trouver le moien de lui parler en particulier, & ne se voioit pas plus avancé après six mois de services, qu'il l'avoit été le premier jour. Cette résistance le piquoit si fort, que si la Dame avoit eu l'ame intéressée, il lui auroit été aisé de le dépoüiller, sans qu'elle y eût rien mis du sien : mais elle étoit de bonne foi, & n'en savoit pas encore assez long pour cela. Une Femme de chambre & un petit Laquais composoient tout son train : cela s'entretenoit

à

à peu de frais, & le nom de Marquiſe qui entroit dans ſes tîtres, & qu'on lui donnoit, ne l'engageoient pas à de grandes dépenſes. On attendoit le gain du Procés pour faire un fracas convenable, & pour s'en retourner en Caroſſe à ſix chevaux. Mais comme les évenemens ſont incertains, la Marquiſe vit un beau matin ſes eſperances renverſées par la perte de ce Procés. Jamais il n'y eut de déſolation pareille à la ſienne! Elle étoit ruinée! Sa famille à l'Hôpital! Sa Partie devoit pour les cent mille francs en queſtion, prendre toutes les Terres du Marquis, & le mettre à la porte. Il n'y avoit point de grace à attendre là-deſſus, car les eſprits étoient extrémement aigris; c'étoit une affaire de Famille, & chacun ſait que la haine eſt toûjours plus forte entre les proches; ainſi la pauvre Dame étoit dans le plus triſte état du monde; ce qui augmentoit encore ſa douleur, étoit la crainte que ſon Mari ne lui imputât la perte de ce fatal Procés, & ne l'accuſât d'avoir négligé le ſoin de le ſolliciter. L'acuſation n'auroit pas été juſte. Cependant la déſolée Marquiſe craignoit tout, & ne ſavoit de quel côté ſe tourner, elle n'oſoit écrire à ſon Mari, ni lui annoncer une ſi fatale nouvelle. Cinq ou ſix paires de Moines de differens Ordres, travaillérent en vain à la conſoler; ils avoient beau l'exhorter à ſe ſoûmettre aux volontez du Ciel, leurs exhortations ne pûrent jamais calmer ſon deſeſpoir; & il l'auroit ſans doute portée aux dernieres extrémitez, ſi Mr. de...... plus heureux que tous ces Prêtres, n'eût trouvé le ſecret de le faire ceſſer. Madadame, lui dit-elle, j'ai toûjours oüi dire, que

dans les maux extrêmes, il faut se servir de remédes violens ; depuis six mois qu'il y a que je vous aime, mes soins, ni mes respects n'ont rien pû gagner sur vôtre esprit ; je n'ai reçû de vous que bien des civilitez que je dois bien plus à vôtre politesse qu'à vôtre cœur ; ainsi sans que je puisse raisonnablement me plaindre de vôtre procedé, & malgré toutes vos manieres honnêtes, vous me rendez l'homme du monde le plus malheureux ! Mais, Madame, ces malheurs que vous me causez ne m'empêchent pas de sentir les vôtres ; je vous aime trop pour ne pas les partager, & l'amour vient de m'inspirer le moien de les terminer. Mais, Madame, il faut aussi finir les miens, & que nous soyons heureux en même tems : cela dépend de vous ; faites mon bonheur, & je ferai le vôtre, & voici comment. J'irai trouver vôtre Partie. Je lui compterai les cent mille francs qu'elle demande, & nous ferons, d'intelligence, donner un Arrêt qu'on appelle d'Expédient, par lequel il paroîtra que vous gagnez vôtre Procès avec dépens ; je paierai tous les frais de Justice, & munie de cet Arrêt, vous pourez retourner triomphante auprès de vôtre Epoux, & vous recevrez de lui des éloges & des remercimens, au lieu des reproches que vous craignez. Voila, Madame, ce que je vous offre ; je ne vous explique point ce que je souhaite de vous, vous avez de l'esprit, & j'espere qu'un service de cette importance me tiendra lieu de mérite auprès de vous, & que vôtre fortune, le repos de vos jours & le plaisir de vous voir aplaudie dans vôtre Province, vous engageront à m'acorder par

maison ce que vous n'avez jamais voulu sacrifier à l'amour. Pensez-y, Madame, la chose merite reflexion ; je vous donne vingt-quatre heures pour cela : mais songez que vôtre Arrêt n'est point levé, & que si vous attendez qu'on en sçache la teneur, il n'y aura plus rien à faire : songez y, il n'y a pas de tems à perdre : je ne vous sollicite point, vôtre interêt vous doit assez solliciter. Monsieur, dit la Marquise en l'interrompant, vous me faites sentir tout le poids de ma mauvaise fortune ! Si j'étois moins malheureuse, vous ne vous hasarderiez pas à me faire une proposition de cette nature, & vous craindriez sans doute une réponse convenable là-dessus. Mais que pouvez-vous craindre de moi, dans le triste état où je suis ? Quelques emportemens ? Une colere impuissante : Cela ne sçauroit vous intimider, & vous croïez pouvoir m'insulter. A coup sûr, ce procedé n'est pourtant pas fort genereux Quoi ! Madame, s'écria le Financier, ce n'est pas être genereux que de vous offrir cent mille francs ? S'il m'étoit permis de plaisanter, je pourois vous dire ici ce que dit *Harlequin* à *Lucresse* ; que c'est acheter bien cher des faveurs qu'on peut avoir ailleurs pour quinze francs. Croyez-moi, Madame, c'est être bien persuadé de ce que vous valez, que de mettre vos bontez à un si haut prix : & croire que vôtre vertu ne puisse pas être ébranlée à moins ; il en est peu, pour ne point dire presque point, qui resistassent à des offres de cette nature ; & bien loin de vous en offenser, il me semble que vous me dévriez tout au moins des remercimens. Mais il faut laisser

calmer ce premier mouvement de colere ; la situation de vos affaires vous fera faire des reflexions plus serieuses là-dessus, & je vais vous en laisser le loisir. Il se retira là-dessus, sans atendre de replique, & la pauvre Marquise resta dans le plus grand acablement du monde. Elle se mit au lit sans souper : & passa toute la nuit à pleurer ses malheurs, que la proposition du Financier agravoit. Quoi ! disoit-elle à sa Femme de chambre, est il possible qu'on ait osé me tenir un pareil discours, & que je sois hors d'état d'en tirer raison ! Mais, ajoûtoit-elle, que puis-je ? Je ne sçai comment me tirer moi-même d'ici ; & il faudra, peut-être, que j'y sois acrochée pour les frais de ce maudit Procès ; & quand je pourrois en sortir, où sera mon asile ? Je trouverai mon Epoux dépossedé, & peut-être irrité contre moi. Que deviendrai-je, grands Dieux ! Là-dessus les larmes & les sanglots redoubloient. La Femme de chambre qui étoit peut-être gagnée, ou qui du moins avoit des sentimens conformes à la bassesse de sa naissance, lui dit, qu'elle avoit tort d'avoir rebuté le Financier ; que ce qu'il lui proposoit n'étoit pas si injurieux. Qu'après tout, il faloit qu'il l'aimât bien, pour lui offrir une si grosse somme ; qu'il la préferoit sans doute à des Princesses, puis que si on en croioit *Bussi*, il y en avoit qui s'étoient renduës à moins : que l'intention faisoit le crime, & qu'elle ne croyoit pas qu'il y en eût dans une occasion comme celle-là, où son inclination n'agiroit point, où elle se sacrifieroit elle-même au bien de sa Famille. Un discours si patétique ne persuadoit pas la Marquise. Elle aimoit

mieux, disoit-elle, suporter tous ses malheurs, que de se résoudre à les mériter par une démarche aussi scabreuse. Et je crois que sa vertu auroit triomphé, si une Lettre qu'elle reçût le lendemain matin de son Epoux, ne l'eût entiérement ébranlée. Il lui recommandoit son Procez, il lui exagéroit la justice de sa Cause, & lui faisoit entendre que si elle y avoit donné tous ses soins, la chose auroit déja été finie, & que si elle tournoit mal, comme ce seroit à coup sûr par sa faute, ce seroit aussi contr'elle qu'il tourneroit tout son ressentiment. La pauvre Marquise trembla en lisant cette Lettre ; & la visite de son Procureur qui lui portoit la liste des dépens, acheva de l'accabler. Elle étoit dans cet état lors que le Financier entra dans sa chambre, pour lui demander le résultat de ses réflexions. Il ne pouvoit pas mieux prendre son tems. La Femme de chambre lui aida à en profiter ; & la Marquise se livra à lui par desespoir, & avec des sentimens d'horreur, qui faisoient bien voir que le crime ne lui étoit pas familier. Le Financier tint exactement ce qu'il avoit promis, & en moins de vingt quatre heures, on publia que la Marquise de.... avoit gagné son Procez avec dépens. On lui donna un Arrêt autentique là dessus, qu'elle envoia d'avance à son Epoux. Tous les dépens furent payez. Elle reçût les félicitations des Personnes de sa connoissance, & régla toutes choses pour son départ. Mais lors qu'après avoir ainsi tout payé, nôtre Financier voulut la revoir sur le même pied, elle lui dit qu'il n'y avoit rien à faire ; qu'il lui avoit donné cent mille francs pour un

rendez-vous, & qu'elle n'étoit pas d'humeur à lui en acorder davantage. Il eut beau parler & pleurer, ofrir de l'argent, il n'en fut pas plus avancé. La Marquise partit, son Mari la reçût en triomphe; mais ses remords l'empêchoient de sentir la joie qu'elle auroit eûë si elle l'avoit achetée moins cher; & elle tomba dans une mélancolie qui l'auroit conduite au Tombeau, si son Epoux qui l'aimoit tendrement, & qui avoit encore redoublé ses tendresses depuis le gain du Procès, n'avoit mis tout en usage pour l'en retirer. Mais il n'y auroit jamais réüssi s'il n'avoit été à la cause; ainsi voiant que toute la Médecine & la Pharmacie y avoient travaillé en vain, il crut que le mal étoit au cœur, & que sa Femme avoit quelqu'inclination à *Paris*. Il lui parla là-dessus en Ami plûtôt qu'en Mari; & la Dame pressée par le reproche de sa Conscience, & se croiant mourante, lui fit, avec larmes, le honteux aveu de ce qui s'étoit passé Mais quelle fut sa surprise lors qu'au lieu des reproches ausquels elle s'atendoit, elle vit cet Epoux l'embrasser tendrement! La remercier même de ce qu'elle s'étoit sacrifiée pour lui! Il lui dit qu'il connoissoit sa vertu; que son repentir & l'éfet qu'il avoit fait sur sa santé, en étoit des preuves assez convaincantes; qu'il ne falloit plus parler de cela, qu'il ne lui en feroit de sa vie aucun reproche; & qu'après tout, cette Avanture lui faisoit moins de peine que si elle avoit eu quelqu'atachement de cœur. La Dame charmée des bontez de son Mari, se jetta à ses pieds, & lui jura une fidélité inviolable. Il ne fut plus question que de recouvrer sa santé. Le

repos de sa conscience, qu'une pareille confession avoit entiérement soulagé, y contribua beaucoup; & elle est presentement tout à fait rétablie. Son mari l'adore, & c'est le meilleur ménage du monde. Vous me demanderez, sans doute, comment j'ai pû sçavoir tout le détail de cette Avanture: mais c'est ce que je ne vous dirai point. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle est très-véritable, & que je suis, à vôtre imitation, jusques au dédit, vôtre très humble Servante.

LETTRE XLVII.

DE LION.

SCavez-vous bien, Madame, que j'ai quasi envie de me fâcher? Quoi! vous me comparez tantôt à *Sancho Pansa*, tantôt à maître *l'Intime*: point de ces comparaisons odieuses, s'il vous plaît! Vous avez bien-fait de chercher à m'apaiser par l'Histoire de vôtre Marquise; je ne sçai que vous en dire, tout cela ne fait pas d'honneur à nôtre Sexe; & il semble que, comme on l'a déja dit, il n'y ait qu'à trouver de l'argent, & que la chose ne differe que du plus au moins. Je trouve le Mari fort pacifique, & le Maltotier bien fou de donner une si grosse somme! Il est vrai que l'argent ne coûte guére à ces Messieurs-là, & que la Veuve & l'Orphelin font ordinairement les frais de leurs débauches; mais ce n'est point à moi à redresser les Tors, & à m'ériger en *Don Quichotte*, il suffit que vous

m'ayez comparée à son Ecuyer ; je m'en tiens-là, je vous dirai seulement que si vôtre Financier avoit eu de la délicatesse, il auroit fait plaisir à la Dame, sans conditions, & auroit laissé agir sa reconnoissance. Le Marquis de *Ganges*, dont je vous ai parlé autrefois, fut bien plus généreux que cela. Il étoit amoureux à *Mets* de la femme d'un Orfévre : il avoit mis tout en œuvre pour la gagner, & lui avoit fait offrir une somme considérable par son Maréchal des Logis, qui n'avoit pas été mieux reçû que l'Ambassadeur d'*Harlequin-Tarquin* l'est de *Lucresse* ; & le pauvre Marquis avoit perdu toute espérance, lors que le Régiment dans lequel il étoit alors Capitaine, reçût ordre de Dragonner les Huguenots de *Mets*. On mit Garnison chez l'Orfévre : la petite femme se vit exposée à toute la fureur de ces Missionnaires bottez, qui, à force de persécution, vouloient l'obliger à aller à la Messe. Elle soûtint ce choc pendant quelques jours ; & enfin n'en pouvant plus, & pourtant résoluë à ne point changer de Religion, elle imagina un moyen assez particulier pour se tirer d'affaire. Elle croyoit se damner en se faisant Catholique ; & damner pour damner, elle voulut du moins choisir la maniere ; ainsi elle demanda à parler au Marquis de *Ganges*. Les Dragons n'oserent refuser de l'aller chercher ; il vint, & dès que l'Orfévresse le vit entrer : Marquis, lui dit-elle, vous m'avez dit que vous m'aimiez ! Si cela est, tirez-moi d'ici : donnez-moi les moiens de sortir du Roiaume, & attendez, pour prix d'un si bon office, tout ce que je vous ai refusé jusques ici, & que

je ne vous aurois jamais acordé, si la cruelle situation où vous me voiez ne m'y contraignoit. Je sçai que je fais un péché; mais à tout peché misericorde! Je me tire par là de ce Païs-ci, où il faudroit que je fusse hipocrite, ou idolâtre. Pardonnez-moi, dit-elle, l'expression, & songez seulement à vous prévaloir de la conjoncture. Non, Mademoiselle, dit le Marquis, je ne m'en prévaudrai point; vous me rendriez le plus heureux des hommes, si vous acordiez à ma tendresse ce que je pourois obtenir aujourd'hui de vôtre trouble; je voudrois devoir tout à vôtre cœur, & il y auroit de la lâcheté à abuser de l'etat où vous êtes: je vais vous en tirer, & je ne vous demande pour toute récompense que la grace de penser quelquefois à moi. Après cela il trouva des expédiens pour la faire sortir de nuit de sa maison & de la Ville, & il la fit conduire en sûreté sur les Frontiéres, malgré le risque qu'il couroit lui même en lui rendant un service de cette nature. Voilà ce qu'on apelle être généreux! C'est le Marquis lui-même qui m'a conté la chose; & nous rîmes bien ensemble du scrupule de la Demoiselle. Peut-être croioit-elle un peché moindre que l'autre; ou, peut être, avoit-elle moins de répugnance pour celui-là. J'en fis mon compliment au Marquis, après avoir loüé sa générosité, & nous convîmes que puis que *Seneque* avoit pû choisir le genre de mort qu'il avoit voulu, il devoit être permis aux gens de se damner à leur mode; & d'entrer dans l'Enfer par la porte qui leur faisoit le plus de plaisir. Je croi vous avoir dit, que ce Marquis est fils de la belle

Madame de *Ganges*, qui mourut par les mains de deux Beaux freres barbares, dont l'un étoit le *Chevalier*, & l'autre l'Abbé de *Ganges*. On n'avoit jamais sçû ce que ces deux cruels Assassins étoient devenus : ils s'étoient dérobez dans la suite à la Justice humaine, & l'on ne doutoit point que la Divine ne les eût poursuivis, & qu'ils n'eussent péri malheureusement quelque part : on avoit crû d'abord que le *Chevalier* avoit été tué au Siége de *Candie* : mais comme on trouvoit cette fin trop douce pour lui, le bruit cessa bien-tôt ; pour l'Abé on n'en a jamais oüi aucunes nouvelles ; & je viens de faire une découverte là-dessus, dont vous ne serez peut être pas fâchée que je vous fasse part. Un Souverain des plus illustres d'*Allemagne*, avoit donné un Gouverneur au Comte de.... son Fils aîné, & ce Gouverneur, aidé par l'heureux naturel de son Eléve, en avoit fait un Prince accompli. Une aussi belle éducation lui avoit gagné le cœur du Pere & de la Mere, & lui avoit donné un grand relief dans cette Cour : on admiroit son esprit & son érudition ; & son crédit devint enfin si grand, qu'il osa lever les yeux jusques à une Demoiselle qui étoit alliée à la Maison, & qui, charmee de son mérite, se résolut à l'épouser. La Comtesse aimoit le Gouverneur & lui faisoit du bien : mais elle ne le croioit pas d'un rang à devoir entrer dans son Alliance ; ainsi elle parla là-dessus à la Demoiselle ; elle lui fit comprendre qu'elle s'oublioit, & qu'on ne souffroit pas qu'elle fit un Mariage aussi mal assorti. Mr P.... est honnête homme, disoit la Comtesse, nous

sommes très-contens de lui ; mais il n'est recommandable que par son mérite, & outre qu'il est *François*, il est aussi un espéce de *Melchisedech* : car depuis qu'il est dans nôtre Cour, nous n'avons jamais pû découvrir qui il est ; ce qui fait bien voir qu'il n'est pas grand chose : car il y auroit long-tems qu'il nous auroit donné sa Généalogie, pour peu qu'il eût crû pouvoir s'en faire honneur : puis qu'il est d'une Nation où les Hiperboles ne coûrent guère. Je conviens que ses maniéres sont nobles & ses sentimens très-beaux ; mais tout cela ne doit pas vous engager à vous mésallier ; & quand il voudra se retirer de la Cour, on sçaura lui donner une récompense proportionnée à ses services, sans intéresser la gloire de la Maison. La Demoiselle n'osa rien répliquer : mais comme elle avoit déja pris son parti, elle rendit compte de cette conversation à Mr P .... & lui dit, de tâcher, par son bon esprit, à gagner celui de la Comtesse, & après y avoir bien rêvé, il fut résolu, que puis qu'il n'y avoit que l'incertitude de la Naissance qui causât l'éloignement de la Comtesse, Mr P.. se feroit connoître à elle pour lever cet obstacle, persuadé que l'estime que l'on avoit pour lui feroit surmonter toutes les autres. Sur cette confiance il demanda Audience à la Comtesse ; & dès qu'il fut seul dans son Cabinet avec elle, il se jetta à ses pieds : Madame, lui dit-il, je m'étois flâté jusques ici que Vôtre Altesse m'honoroit de sa bien-veillance, & cependant, c'est elle qui s'opose aujourd'hui à mon bonheur ! La Frele de.... me fait l'honneur de me vouloir du bien ; le Comte vôtre

Fils autorise ma recherche : que vous ai-je fait, Madame, & que peut-on me reprocher depuis tant d'années que j'ai l'honneur d'être à vôtre service ? Je ne vous reproche rien, dit la Comtesse ; mais je ne veux pas qu'on puisse me reprocher d'avoir souffert un pareil Mariage. Rendez-vous justice : bornez vous à des choses qui vous conviennent, & vous aurez lieu de vous loüer de ma reconnoissance ; demandez des Emplois, on vous en donnera ; mais ne vous oubliez pas jusques à prétendre à une Alliance dans laquelle vous ne devez pas vous flâter de pouvoir entrer. Car, enfin, Monsieur, ajoûta-t-elle, vous nous avez dit que vous étiez Gentilhomme, & nous avons bien voulu vous en croire sur vôtre parole, parce que vous en aviez les manieres & les sentimens ; mais il y a aparence que si vous étiez quelque chose de plus, vous nous l'auriez dit aussi : car vous êtes d'un Païs où l'on n'oublie pas ces sortes de choses. Madame, dit alors Mr P.... si je pouvois me faire connoître à vôtre Altesse sans encourir son indignation, elle verroit bien que ce n'est pas par ma Naissance, que je suis indigne de l'honneur où j'aspire. Oüi, Madame, continua-t-il, vous en serez convaincuë quand vous sçaurez que je suis ce malheureux Abbé de *Ganges*, dont le crime a été trop connu pour que son nom ne le soit pas ! Ce fut moi qui presentai le pistolet & le poison à mon infortunée Belle-sœur, & qui lui proposai cette cruelle alternative ! Vous sçavez le reste, Madame, épargnez moi cet afreux recit. Je croiois alors avoir des raisons pour commettre une

action aussi barbare ; j'en ai fait une cruelle pénitence ; & je crois que depuis que j'ai l'honneur d'être dans vôtre Cour, j'ai marqué par toute ma conduite des sentimens bien oposez à cela. Quoi ! s'écria la Comtesse, vous êtes cet abominable Abbé de *Ganges* pour lequel j'ai toûjours eu tant d'horreur ! Ciel ! Quel monstre ai-je eu chez moi, & à qui avons-nous confié l'éducation du Comte ! Je frémis quand je pense qu'il a été dans des mains aussi barbares ? Le Comte qui étoit aux écoutes pour voir quel succès auroit la conversation de son Gouverneur, entra, voiant bien qu'elle tournoit mal ; & tout ce qu'il pût obtenir de Madame, fut qu'on n'arrêtât pas ce malheureux. Il eût ordre de décamper au plus vîte, il est à present Maître de Langues dans une Ville de *Hollande* que je ne vous nommerai point, & il a même trouvé le secret d'atirer la Demoiselle auprés de lui, & de l'engager à l'épouser. Il fait profession de la Religion Protestante, & vit, à ce qu'on dit, moralement bien. La Comtesse trembloit quand elle pensoit au risque que son Fils avoit couru : car on l'avoit laissé voiager sous la conduite de cet illustre Gouverneur, dont on avoit la plus haute opinion du monde, & qui auroit pû cependant lui inspirer des sentimens pernicieux. La chose n'est pourtant pas arrivée ; & ce jeune Comte est à present un modéle de perfection. Mais ceux qui ont succé le lait des bêtes les plus feroces, n'en ont pas pour cela contracté les inclinations. Il me souvient d'avoir vû autrefois ce même Abé de *Ganges*, sous le nom de Mr P... lors qu'il voiageoit avec le Com-

te ; je causai même avec lui, & je lui trouvai beaucoup d'esprit : car il est vrai qu'il en a infiniment. Mais à propos d'esprit, il est arrivé ici une assez plaisante chose ! Deux Sçavans étoient à dîner dans une des meilleures Auberges de cette Ville : ils s'entretintent pendant le repas de choses qui leur convenoient, & parlerent de belles Lettres tout leur saoul: les auteurs anciens & modernes furent tour à tour soûmis à leur critique ; & enfin l'un des deux décida en faveur de *Voiture*. Il faut convenir, dit-il à son Compagnon, que les Lettres de *Voiture* sont les plus jolies du monde ! Le stile en est aise & coulant, & je ne sçaurois assez les admirer ! Le Compagnon d'esprit en demeura d'acord, au grand étonnement d'un Marchand qui étoit à table avec eux, & qui avoit écouté leur conversation, tout comme s'il y avoit compris quelque chose. Je vous ai déja dit que Messieurs les Marchands priment ici, ainsi vous ne devez pas être surprise que celui-là fut faufilé avec nos beaux Esprits. Aprés les avoir écouté assez longtems en silence, il prit enfin la parole, & les regardant en pitié : Messieurs, leur dit-il, vous voulez bien que je vous dise, que j'avois eu jusques ici une meilleure idée de vôtre discernement : il y a une heure que je vous entens faire l'éloge des Lettres de *Voiture* ; que Diable y trouvez-vous donc de si beau ? J'avouë que le stile en est assez naturel ? mais enfin il n'y a qu'à en voir une pour les voir toutes, & je vous en ferai, si vous voulez, plus de cent dans un jour. Vous, Monsieur, dirent alors nos Savans, vous nous ferez cent Lettres, dites-vous,

pareilles à celles de *Voiture* ! Et comment vous y prendriez vous ? Comment je m'y prendrois ! repliqua-t il avec un rire mocqueur, c'eſt mon premier métier ; & avec tout vôtre verbiage, & tout vôtre Latin, vous ne ſçauriez me donner des leçons là-deſſus. Preuve de cela, c'eſt qu'en voici la teneur & la forme.

LETTRE DE VOITURE.

A la garde de Dieu, & ſous la conduite d'un tel Voiturier, je vous envoie un Ballot péſant tant, &c.

Voilà, dit il, ce que c'eſt que les Lettres de Voiture ! voiez s'il y a de quoi tant ſe récrier ? Vous avez raiſon, Monſieur, dirent alors les autres, il ne faut pas un grand éfort d'imagination pour ces ſortes de Lettres de *Voiture* ; mais nous en connoiſſons d'autres, que vous ne connoiſſez peut-être pas. Le Marchand voulut encore répliquer, que quand il s'agiroit d'un million de marchandiſes, la Lettre de *Voiture* n'en ſeroit ni plus belle, ni plus laide, & qu'on n'y chercheroit pas plus de façon. Le Coq-à-l'âne auroit duré plus long-tems, ſi les beaux Eſprits avoient pû tenir contre l'envie qu'ils avoient d'en rire. Le Marchand rit auſſi, & ſortit perſuadé que les Rieurs étoient de ſon côté, & que ces Meſſieurs ne ſavoient ce qu'ils diſoient. Au reſte, on m'a parlé d'une choſe qui me paroît aſſez extraordinaire ; & que l'on m'a promis de me faire voir, c'eſt un homme qui n'a point d'ombre ; il a beau ſe préſenter devant un Mi-

roir, il ne sçauroit y voir sa figure, non plus que dans les Fontaines, ni par la réverbération du Soleil; & cela parce qu'étant un jour en débauche avec de ses Amis, ils convinrent que le Diable pouroit emporter le dernier qui sortiroit de la chambre. Le sort tomba sur celui-ci, & lors que le Diable, qui avoit sans doute entendu qu'on lui avoit fait ce présent, voulut s'en saisir, nôtre homme lui dit, halte-là, Monsieur Satan, c'est mon Ombre! Ce n'est pas moi qui suis le dernier. *Satan* n'eut pas le petit mot à répliquer; ainsi, à l'exemple du Chien de la Fable, il prit l'Ombre pour le Corps. Cela me paroît un peu fabuleux, & je ne vous en parlerai afirmativement que quand j'en aurai été convaincuë par mes yeux; on doit me le faire voir; il se mettra devant un miroir; je le tournerai de tous les côtez, & je ne trouverai son image nulle part! Mais encore un coup, c'est ce que je ne croirai que quand je l'aurai vû: car je ne croi pas le Diable assez honnête homme pour se païer de raison, sur-tout la raison du plus fort étant toûjours la meilleure. Mais ce qu'il y a de très-sûr, & surquoi vous devez compter, c'est que j'ai toûjours pour vous une véritable tendresse: vous n'en sauriez douter sans me faire injure. Soiez en donc, s'il vous plaît, bien persuadée, Madame, & que je suis vôtre très-humble Servante.

LETTRE XLVIII.

DE PARIS.

VOtre Lettre m'a fait tout le plaisir du monde, & j'ai bien ri de celles de *Voiture*. C'est un plaisant *qui pro quo* ! Ce qui fait bien voir que Messieurs les Marchands sont plus habiles au Numéro, & connoissent mieux les régles de l'Arithmétique, que celles de l'Eloquence: ils ont beau se donner des airs, leur éducation est diférente de celle des gens d'une autre volée; & la caque, comme l'on dit, sent toûjours le hareng; ce n'est pas que toutes les Personnes de condition aient la science infuse, il s'en trouve qui sont très-ignorans; & un fort joli Cavalier me voulut prouver un jour, que *Sénéque* étoit contemporain de *Henri IV.* & pour me convaincre de cette verité, il alla chercher les Oeuvres de *Sénéque* dédiées à ce Prince; & me montrant l'Etiquette; lisez, dit-il, n'est-ce pas-là *Sénéque* ? Lisez ensuite, au Roi *Henri IV.* Que repliquez-vous à cela ? J'eus beau lui dire que c'étoit une Traduction de cet Auteur que l'on avoit faite plusieurs siécles après sa mort, il n'en voulut rien entendre; & croiant son Argument sans replique, il me rit au nez: tout ce que vous dites-là sont paroles, ajoûta-t'il; je vous ai fait voir la preuve par écrit, & vous devez en être convaincuë. Il y auroit eu de la folie à moi d'insister; ainsi je le laissai s'aplaudir de ma prétenduë défaite. Au reste, le Marquis

de *Beon*, qui m'étoit venu voir de vôtre part, vint l'autre jour prendre congé de moi, & me demander si je voulois envoyer quelque chose à *Toulouse*, il me dit qu'il partoit par les Litiéres de *Blavet*, & qu'il en avoit arhé la moitié d'une. Ces sortes de Voitures sont commodes, on y est nourri comme dans la diligence de *Lion*; & aprés avoir payé certaine somme une fois pour tout, on est exempt de ce desagréable quart d'heure de *Rabelais*, & on a le plaisir de sortir du cabaret sans compter avec l'Hôte. Comme le *Marquis* étoit seul, il s'étoit contenté de louër sa place, sans s'en enquérir pour la conscience, croyant bien qu'on ne lui donneroit pas un Antropofage pour camarade; mais quand il falut partir, il trouva quelque chose qui ne valoit guére mieux; car en aprochant de sa Litiére, il la trouva entourée d'Archers qui caracoloient aux portiéres, & il vit dedans un homme chargé de fers. Qu'est-ce que ceci signifie, dit alors le *Marquis* à *Blavet*? & quel est le Compagnon de voyage que vous me donnez-là? Monsieur, répondit *Blavet*, c'est un honnête homme de *Gascogne* qui avoit apellé ici d'une Sentence de mort qu'il a eu le malheur de voir confirmer, & que l'on conduit dans son Païs pour y être roüé. Quoi! s'écria le *Marquis*, vous prétendez que je fasse le voyage avec ce futur roüé, & c'est-là l'agréable compagnie que vous me destinez? *Blavet* voulut repliquer, que cela ne se prenoit pas au bord de la robe, & quelques autres mauvaises raisons; mais le *Marquis* avoit tant d'horreur d'une pareille societé, que quoi-qu'il eût été en droit d'exiger, qu'on lui eût donné une autre Litiére,

Il ne voulut pas seulement le demander, & il s'enfuït au plus vîte sans se faire rendre son argent. Comme je le croyois parti, j'ai été surprise de le voir entrer tantôt chez moi, & plus surprise encore quand il m'a conté son Avanture; il a tant de peur de voiager en mauvaise compagnie, qu'il est résolu, pour s'en garantir, de partir en poste, & je trouve qu'il a raison. Il a paru depuis peu ici un Seigneur à grand équipage, qui se disoit Comte de la.... vous savez sans doute que la Maison de la.... est Souveraine en *Allemagne*, & des plus illustres de ce Païs-là; ainsi une personne qui porte ce nom, ne peut qu'être bien reçûë; aussi ce prétendu Comte l'a-t'il été très-bien ici: on lui a fait mille honnêtetez à la Cour. Mais Madame qui est parente au vrai Comte de la.... & qui a sçû que celui-ci étoit un imposteur, a voulu le faire châtier. L'affaire a fait du bruit, & cependant elle vient d'être assoupie; il faut que la Cour ait ses raisons pour le traiter avec tant d'indulgence. Ceux qui se mêlent de pénétrer ce mystère, disent que ce prétendu Comte en a révelé ici quelques-uns dont on a sçû profiter, & que c'est-là la cause des ménagemens qu'on a pour lui. Quoi qu'il en soit bien loin de le punir comme on l'avoit crû, & comme il le méritoit, s'il est vrai qu'il soit imposteur, on lui a donné un Brevet de Colonel & une bonne pension. Ce sont-là des secrets impénétrables pour moi, & que la Cour n'est pas même bien-aise qu'on aprofondisse! L'opinion la plus générale & la plus vrai-semblable, est, que c'est un Avanturier qui a servi dans la maison de la.... & qui par consequent la

connoît à fond & peut en parler savament; qu'ainsi le Comte *Simon Charles* aiant été tué en *Flandres* à l'Action d'*Ekeren*, il a crû qu'il pouroit se substituër en sa place, & sous son nom en imposer ici ; & que pour y être mieux reçû, il étoit venu y revéler des secrets qu'on lui avoit confiez en *Allemagne*. Il a mis de ce complot une femme de *Bruxelles*, qui a fait pour cela des voyages à *Vienne* & ailleurs, & qui a sçû, par ses intrigues, se procurer ici une Pension. Les uns disent que ce Comte, soi disant de la...., est *Allemand*, & même homme de condition ; d'autres prétendent qu'il est *Italien*; & ceux qui croyent le sçavoir mieux, assurent qu'il est de *Bruxelles*, & nomment même la Paroisse où il a été baptisé. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il parle de toutes sortes de Langues, & que c'est un Compére qui, quoi-que jeune, en sçait long. Il a été amoureux à *Bruxelles* d'une Bourgeoise qui avoit usurpé le nom de Belle, & qu'on apelloit la belle *Tabatiére*, parce qu'elle étoit fille d'un Marchand de Tabac; & l'on m'a conté une circonstance de leurs amours qui marque que la Demoiselle avoit un mauvais cœur, & le Cavalier bien de mauvaises affaires sur le corps. Mr le Comte avoit parmi tous les domestiques qui composoient son train de *Jean de Paris*, un nommé *Pélerin*, qui faisoit la fonction de Valet de chambre, & qui étoit ce qu'on apelle un Valet maître. Ce *Pélerin* étoit fort contraire à la belle *Tabatiere*, qui de son côté le haïssoit mortellement, & persécutoit le Maître pour l'obliger à se défaire de cet incommode Valet : mais un jour qu'elle le pressoit fort là-dessus ; Ma chere, *Marie-Anne*, lui dit-il, il y a long-tems que je

vous aurois donné la satisfaction que vous me demandez, si des raisons très-fortes ne m'en avoient empêché, je voi avec chagrin les brutalitez que vous êtes obligée d'essuier de ce maraut ! J'en souffre moi-même : il me parle le plus insolemment du monde ; mais, ma chére, il sait tous mes secrets, & peut me perdre s'il les révele ; il a même des papiers que j'ai eu l'imprudence de lui confier, & que je ne puis plus retirer de ses mains, il les garde pour m'obliger par-là à garder des ménagemens avec lui, & vous voyez bien que je le dois, puis qu'il y va assurément de ma vie. Vous voilà bien embarassé, dit la belle *Tabatiére*, vous n'avez qu'à vous aller promener tantôt hors de la Ville avec mon frere, & dire à ce Valet de vous suivre avec un fusil ; & quand vous le tiendrez à l'écart, vous prendrez le fusil, & sous prétexte de tirer quelque liévre, vous lui casserez la cervelle, & vous vous délivrerez par-là de cette tirannie : vous prendrez vos papiers dans son coffre, & vous serez en repos une fois pour tout. Le Comte trouva l'expédient fort bon : il logeoit en chambre garnie chez sa Belle, qui auroit d'abord mis la main sur le bagage du Valet de chambre : toutes ces mesures étoient les plus justes du monde ; mais le frere de la *Tabatiere* les dérangea ; c'étoit, dit-on, un petit Egrefin qui ne vivoit que d'intrigue, & qui favorisoit sur tout celles de sa sœur ; cependant, quoi qu'il ne valût pas mieux qu'elle, soit qu'il craignit le ressentiment du Valet, au cas que le Maître eut manqué son coup, ou par je ne sçai quelle autre raison, il avertit *Pélerin* de ne point sortir ce jour-là, & de se défier

à l'avenir de tout le monde : desorte qu'il se tint si bien sur ses gardes dans les suites ; qu'il ne fut plus possible de songer à l'execution d'un si barbare projet. Il faut que ce prétendu *Comte* se croie ici plus sûr qu'à *Bruxelles* ; car il n'a plus eu les mêmes égards pour son valet, & il l'a congedié sans craindre les effets de son ressentiment. C'est d'une personne qui vient de *Bruxelles* que j'ai sçû tout ce détail. Comme l'arrivée de ce *Comte* a fait ici grand bruit, que tantôt on l'a regardé comme un Souverain, tantôt comme un Imposteur, chacun a été curieux de découvrir ce que c'étoit. J'en ai été curieuse comme les autres ; & voilà tout ce que j'en ai pû sçavoir jusques ici : il est en grande liaison avec cette femme qui a été de moitié de la trahison qu'on dit qu'il a faite en *Allemagne* ; & on m'a assurée aujourd'hui que cette Femme, qui, comme je vous l'ai déja dit, est de *Bruxelles*, est aussi Sœur de la belle *Tabatiere* en question. Voila des nouvelles ausquelles vous ne prendrez peut-être pas beaucoup d'interest ! Mais ce sont celles qui ont à present le plus de cours. Mr B... de *Montpellier* a été aussi encore sur la Scéne ; il a épousé cette Madame de *Montpouillan* qu'il avoit amené de la *Haie*, & qui avoit quité son Epoux pour le suivre ; il l'a ensuite fait enfermer dans des lieux qui ne sont rien moins que pour des Vestales, & après un éclat de cette nature il l'a reprise & il est avec elle comme si de rien n'étoit. On dit que le sujet pour lequel on la fit mettre en pénitence, est le plus plaisant du monde, & qu'elle lui avoit joüé un tour

qui passe de beauconp tous ceux de la Femme à *George Dandin*. Je m'en ferai conter l'Histoire, & je vous en ferai part une autrefois. On m'en a apris encore une. A propos des gens qui se font passer pour ce qu'ils ne sont pas, on dit que Mr. le Prince de *Conti*, passant, dans son Voiage de *Pologne*, par une Ville d'*Allemagne*, dont je ne sçai pas bien le nom, s'y trouva fort incommodé; & que sur ce qu'on lui vanta la science d'un Médecin qui passoit dans ce Païs-là pour un second *Esculape*, & qui guérissoit, à ce qu'on disoit, de toute sorte de maux & autres, il voulut bien le faire apeller. Le mal n'étoit pas dangereux, il étoit causé par la fatigue du voiage: & comme il pouvoit l'acrocher au milieu de sa course, le Prince étoit bien aise d'y remédier promptement. Le Medecin *Allemand* y travailla avec le même succès qu'il avoit fait dans toutes ses Cures, & mit bien-tôt Son Altesse en état de continuer son voiage. Le Prince en fut très-content; & un jour qu'il regardoit attentivement nôtre Medecin: sortez, dit-il, à toutes les personnes qui étoient dans sa chambre: aprés quoi se trournant vers lui: mon Ami, continua-t-il, il me semble que je vous ai vû quelque part. N'avez-vous pas été autrefois à moi? Oüi, mon Prince, dit alors le pauvre Medecin, je suplie Vôtre Altesse de ne pas me perdre! On a ici de la confiance en moi; j'y ai fait une espece de fortune, & tout cela seroit renverse, si on sçavoit que c'est dans vos Ecuries que j'ai étudié en Medecine. Car, Monseigneur, puis que Vôtre Altesse m'a fait l'honneur de se rapeller

mon idée, elle se souvient sans doute aussi que j'ai été un de ses Palfreniers. Je voiois-là comment on traitoit les maladies des chevaux; & quels étoient les remedes qui opéroient le mieux sur eux, & m'imaginant qu'ils pouroient faire le même effet sur les Humains, je me résolus de m'ériger en Médecin, & je m'en donnai moi-même la Licence; & comme il falloit, pour exercer une profession aussi differente de la premiere, se dérober à ceux qui m'avoient vû l'étrille à la main, je crûs que je devois me dépaïser, & je vins m'établir ici, où j'eus le bonheur de réüssir & de me mettre bien-tôt en réputation. Ce succés m'a fait faire un mariage avantageux; & je n'ai à desirer presentement que la continuation de ma bonne fortune; ainsi, Monseigneur, comme dans la profession que j'ai embrassée, tout roule sur la prévention, & qu'on pouroit en prendre à mon desavantage si l'on sçavoit l'origine de ma science; je suplie très humblement vôtre Altesse de vouloir bien me garder le secret là-dessus. Je vous le promets, dit alors le Prince, je loüe vôtre ambition; & je suis fort aise qu'elle ait bien réüssi: vous avez fort bien fait, voulant vous élever au-dessus de vôtre premiere condition, & prendre un métier honorable, de vous déterminer pour celui où la science est le moins nécessaire, & où l'on peut être ignorant impunément: songez seulement à ne pas toûjours traiter les hommes en chevaux, & à ne pas risquer des remedes trop violens: je suis trés-content de ceux que vous m'avez donnez. Aprés cela il le récompensa en sa maniere, c'est-

c'est-à-dire, en Prince très-généreux; & il n'a parlé de cette Avanture que long-tems après qu'elle est arrivée; & pour mieux dépaïser les gens, il n'a pas même voulu dire le nom de la Ville où la chose s'est passée; ce qui fait bien voir le bon cœur de ce Prince & sa discrétion. Ce n'est pas toûjours la vertu des Grands, & le Comte de D.... vient de donner un exemple bien oposé sur un sujet beaucoup plus délicat, & qui devoit lui paroître d'une plus grande conséquence. Ce Seigneur étoit amoureux de Madame *H*.... jeune & belle; & après bien des soins & des assurances de tendresse, il avoit été assez heureux pour qu'elle lui donnât son Portrait. Faveur dont il paroissoit charmé, & qu'il devoit conserver jusques au tombeau, & même l'y faire décendre avec lui! Tous ses Rivaux étoient au desespoir de l'avantage qu'il remportoit sur eux: mais voici comme il en a profité. Il eut envie, la Campagne derniere, d'un cheval qui étoit à un Officier, Amant de Madame *H*.... mais Amant malheureux. Le Comte fit tout ce qu'il pût pour engager cet Officier à le lui vendre, mais il n'y eut pas moien; il eut beau lui en offrir beaucoup plus qu'il ne valoit, tout cela ne servit de rien. Vous n'aurez point mon cheval, dit l'Amoureux Officier, au Comte, à moins que vous ne vouliez le troquer contre le Portrait que vous avez de Madame *H*..... vous m'avez ôté son cœur, & je veux me prévaloir de l'envie que je vois que vous avez de ce cheval. Voiez si cet échange vous duit? Sinon, point de marché, & après tout, que perdez-vous à celui-là,

Si vous aimez toûjours Madame *H*...: Il vous sera aisé de lui persuader que son Portrait vous a été pris par les Ennemis dans quelque détachement ; & avec ce beau prétexte, vous n'aurez pas de peine à vous en faire donner un autre : & si vous ne l'aimez plus, qu'avez-vous affaire de cette Peinture ? Vous avez ma foi raison, dit le Comte, je pourai toûjours avoir un autre Portrait de cette Dame : je suis assez bien avec elle pour qu'elle ne me le refuse pas : le voila, ajoûta-t-il, faites mener vôtre cheval à mon quartier. Ce qui fut dit, fut fait, & les deux Messieurs se séparérent fort contens de leur échange. Vous comprenez bien sans doute le profit que l'Officier tira du sien ; il en fit sa Cour à la Dame, & tâcha de s'établir dans son esprit aux dépens du Comte, qui de son côté ne s'est pas fort prévalu de l'échange. Le cheval fut tué peu de jours après, & l'Avanture fut sçûë dans toute l'Armée. Le Comte a essuié les railleries de tous ses Amis là-dessus ; & pour comble de disgraces, quand à son retour il a voulu revoir Madame *H*.... & chercher des prétextes pour s'excuser auprès d'elle, il a été reçû comme vous pouvez vous l'imaginer, & comme en pareil cas vous recevriez un Amant qui en feroit si peu de vos faveurs. Ne croiez pourtant pas qu'il se soit allé pendre de desespoir. Point du tout, il cherche à faire quelque nouvelle Conquête pour se dédommager de cette perte. Les Amans de ce tems-ci ne sçavent ce que c'est que d'aimer ; la constance ne passe plus pour vertu chez eux, & ils disent comme l'Opéra,

Plus de fois l'on est infidéle, & plus on goûte de plaisirs, &c.

Et l'on pouroit bien s'écrier là-dessus. O tems! O mœurs! Et à l'exemple de Madame *Deshouliéres*, regretter les *Bellegardes* & les *Bussys*. On suit presentement de toutes autres maximes; & celles de Mr *Pavillon* qui autorisent l'inconstance, sont tout-à-fait du goût d'apresent. Je ne sçai si l'on n'a point imprimé ses Vers, ils sont très-jolis, & je vous les envoie à tout hasard : il ne m'en coûtera que la peine de les écrire. Vous pourez, si vous les sçavez déja, vous épargner celle de les lire.

La constance & la foi ne sont que des vains Noms,
Dont les Laides & les Barbons,
Tâchent d'embarasser la Jeunesse crédule,
Pour retenir toûjours dans leurs liens affreux,
Par le charme d'un faux scrupule,
Ceux qu'un juste dépit a chassez de chez eux.

Cupidon sous les Loix de la simple Nature,
Régit tout ce qu'il fait soûpirer ici-bas :
Il ne punit jamais rebelle ni parjure.
C'est un Empire qui ne dure,
Qu'autant que les Sujets y trouvent des Apas.

Dés qu'un objet cesse de plaire.
Le Commerce amoureux aussi-tôt doit finir :
Le respect des sermens n'est plus qu'un chimére;
La perte du plaisir qui nous les a fait faire,
Nous dispense de les tenir.

L'amour de son destin est toûjours le seul maître;

Et sans que nous sçachions, ni pourquoi, ni comment;
Comme dans nôtre cœur à toute heure il peut naître,
Il en peut malgré nous sortir à tout moment.

Ulysse qui pour sa sagesse,
Fut si célébre dans la Gréce,
Quoi qu'amoureux & bien traité,
Refusa malgré sa tendresse,
D'accepter l'immortalité,
A la charge d'aimer toûjours une Déesse.

Aimez tant que l'Amour unira vos Esprits;
Mais ne vous piquez pas d'une folle constance,
Et n'atendez pas que l'abscence,
Ou le dégoût, ou le mépris,
Vous fassent faire penitence,
Des plaisirs que vous aurez pris.

Quand on sent mourir sa tendresse,
Qu'on baaille, auprés d'une Maîtresse,
Et que le Cœur n'est plus content,
Que servent les efforts qu'il fait pour le paroître?
L'honneur de passer pour constant,
Ne vaut pas la peine de l'être.

Voila qui est trés-joliment dit, & trés-exactement pratiqué à la Cour & à la Ville. Les Bourgeois se donnent même des airs de petits Maîtres là-dessus; & les Dames ne pouroient corriger ces abus qu'en devenant un peu plus fiéres, & ce que je ne croi pas qu'elles fassent. On est fort content ici, malgré les Batailles perduës: nous voions des Héritiers en *France* & en *Espagne*, qui assurent la possession de ces Roiaumes aux Enfans de Loüis; & c'est à present qu'il voit éterniser son illustre Sang, comme on

le lui a chanté autrefois. Jamais Roi n'a été plus heureux dans sa Famille, & n'a eu le plaisir de voir si avant dans la posterité ! Mais il faudroit, pour nous rendre heureux à nôtre tour, qu'une bonne Paix ramenât ici l'abondance, & y rétablit le Commerce. Le Roi, quoi-que Bisaïeul, se porte à merveilles : ses attaques de goutte ne sont plus si fréquentes qu'elles ne l'étoient autrefois ; & l'on prétend que l'usage de la sauge dont il prend tous les matins quelques tasses, lui fait un bien merveilleux. Messieurs les Médecins n'ont pas la même opinion du Caffé : ils tâchent de le décrier sans pouvoir en venir à bout. On a eu des nouvelles de ce Roi de *Chiny*, dont je vous ai parlé autrefois, auquel le Roi avoit tant fait d'honnêteté. Ce malheureux qui étoit parti dans le dessein, à ce qu'il disoit, d'établir le Christianisme dans son Roiaume, l'a abjuré en arrivant chez lui, & s'est replongé dans les folles erreurs où il étoit né. On vient d'ôter le grand Tableau qu'on avoit arboré en son honneur dans l'Eglise de Nôtre-Dame. Je plains fort les personnes qui l'ont suivi dans son Païs, & qu'il a sans doute sacrifiées à la fureur de ses sauvages Sujets. On dit que la premiere chose qu'il a faite en débarquant, a été de jetter ses habits dans la mer, afin de paroître d'une maniere décente aux yeux de sa Cour : c'est-à-dire, tout nud, ainsi les Tailleurs qu'il avoit amenez avec lui, étoient des meubles fort inutiles. Je suis, Madame, vôtre.

LETTRE XLIX.

DE LION.

VOus avez raison, Madame, le Siécle est extrémement perverti; & c'est avec justice que vous vous recriez là-dessus. Vous le faites de la meilleure grace du monde, & j'aime ce noble couroux. Troquer le Portrait d'une Maîtresse contre un cheval, comme a fait vôtre Comte de D... ou l'atacher derriere une Chaise de Poste, comme fit le Chevalier de *B*.... tout cela sont des choses sur lesquelles on peut justement dire: *O tems! O mœurs!* Les faux airs que Messieurs les Amans se donnent sur le chapitre des Femmes, est aussi quelque chose de bien impertinent; & je dirai, comme le *Cocu imaginaire*, les Gens de Police devroient bien donner des Réglemens là-dessus. Et je ne doute point que Mr *Dargençon* ne songeât à reformer ces abus, s'il étoit moins ocupé du soin des Lanternes, & de celui d'empêcher qu'on ne joüe au *Pharaon*. Il me souvient d'une Avanture que le Comte de *Suse* me conta lors que j'étois à *Avignon*: il me dit que dans un des Voiages qu'il a fait autrefois à *Paris*, il avoit rencontré peu de jours après y être arrivé, un Gentilhomme *Provençal*, apellé le Marquis de *Maliane*; & qu'étant allez promener ensemble aux *Thuilleries*, & causant de choses & d'autres, il lui avoit demandé comment il se divertissoit dans ce Païs-là, où il étoit déja depuis quel-

ques mois. Comment je me divertis ? Le mieux du monde, répondit le *Marquis*. Je suis en intrigue avec une des plus jolies Femmes de *Paris*. Tu es de mes Amis, *Comte*, ajoûta-t-il en lui frapant sur l'épaule, & je vais te dire son nom, afin que tu juge si je suis de bon goût. C'est, continua-t-il, la Comtesse de *N*.... La Comtesse de *N*....! répondit le Comte de *Suse*, vraiment si cela est, tu es l'homme du monde le plus heureux ! Si cela est ? dit nôtre *Provençal*, cela est si bien que j'ai une clef de son Appartement, où j'entre tous les soirs par un escalier dérobé. Juge par-là des termes où nous en sommes ! Il alloit conter encore d'autres circonstances, lors qu'une Dame belle & magnifique, suivie de quelques autres, traversa l'allée où ces deux Messieurs s'entretenoient, & interrompit leur conversation. Le *Marquis* s'étoit reculé pour la laisser passer, & le *Comte* qui la connoissoit s'étoit avancé pour la saluër. Elle lui dit mille honnêtetez, & continua ensuite sa promenade: le *Marquis* qui s'étoit retiré par civilité, rejoignit le *Comte*. Dés qu'il le vit seul, il lui demanda avec le plus grand empressement du monde, qui étoit la Dame avec qui il venoit de causer ! Qui elle est ; répondit le *Comte*, te moque-tu de moi ? *Marquis*, c'est ta bonne fortune ; c'est la Comtesse de *N*.... avec laquelle tu es de si bonne intelligence : c'est donc ainsi que tu la connois ! Je voi bien, ajoûta-t-il, que le Ciel a permis qu'elle ait passé par ici enfin de te confondre. Il lui dit encore mille autres choses là-dessus qui devroient le faire mourir de confusion ; & pour le mieux confondre il conta

l'Avanture par tout. Le Baron de *C*..... me disoit l'autre jour ; à propos de ces hommes soi disans à bonne fortune , que le Comte de.... lui avoit fait une confidence à peu près de même nature que celle dont je viens de parler , & que pour mieux apuier son dire , il avoit tiré une Lettre de sa poche , & lui avoit demandé s'il connoissoit cette écriture. Oüi , dit le Baron de *C*... elle est de la Dame dont vous venez de me parler ; mais je ne sçaurois croire qu'elle s'adresse à vous ! Voïez , dit le Comte , en montrant le dessus où il y avoit , à Monsieur le Comte de.... Le Baron de *C*.... que toutes ces preuves ne persuadoient pas , demanda à voir sur quel ton la Dame écrivoit. Le *Comte* s'y oposa , contrefaisant le discret. Mais le *Baron* qui comprenoit qu'il y avoit quelque chose là-dessous , arracha la Lettre , moitié plaisanterie , moitié sérieux , malgré les efforts du *Comte* , qui faillit à mourir de chagrin , lors que le Baron de *C*.... lût tout haut.

Je ne sçai, Monsieur , *à propos de quoi vous vous donnez des airs de parler de moi ! Je vous ai défendu ma maison , & je vous avertis encore que si vous êtes assez bardi pour y venir , je vous ferai donner des coups de bâton par mes gens.*

Peste , dit alors le *Baron* au Comte de.... ce sont donc-là vos bonnes fortunes ! Ho ! gardez-les pour vous , je n'ai nulle envie de les partager. Il plaisanta encore quelque-tems là-dessus , sans que le *Comte* osât s'en fâcher ; car il voioit bien qu'il s'étoit attiré cette plaisanterie par sa faute Il l'essuia du mieux qu'il pût , & ne s'est pourtant pas cor-

rigé. Mais s'il est des Amans indiscrets, il en est aussi quelquefois de tendres & de fidéles; & j'ai connu à *Toulouse* un Conseiller de ce Parlement-là, qui après avoir été amoureux pendant longues années de la Veuve d'un Médecin, qui n'avoit ni biens, ni naissance, l'avoit épousée, & pour mieux remplir son ambition, avoit acheté la Charge de Président, uniquement pour donner ce haut rang à sa Belle. C'est quelque chose d'assez plaisant que la maniere dont on m'a conté que cette Dame s'y prit pour venir à ses fins! Premierement elle sçût profiter du pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de son Amant qui étoit Homme de Condition & riche; & quoi-qu'elle n'eût d'autre mérite que celui d'avoir sçû lui plaire, elle sçût si bien se ménager cet avantage, qu'après avoir filé le parfait amour pendant quelques années, & avoir dammé le pion aux *Celadons* & aux *Amadis*, elle l'engagea à finir le Roman de même. C'étoit beaucoup! mais ce n'étoit pas encore assez, elle vouloit être Présidente & tenir le premier rang dans *Toulouse*. Mais le moien d'y parvenir, & de demander pareille chose à un Mari à qui on doit tout, il n'y avoit pas d'aparence à cela: Cependant elle en vint à bout, & voici comment. A peine les nôces furent-elles faites, & les tems destinez à recevoir & rendre les visites écoulez, que la Dame tomba dans une mélancolie épouventable: elle ne pouvoit plus ni manger, ni boire; le sommeil étoit éloigné de ses yeux, & les larmes & les soupirs étoient son continuel exercice. Le Mari toûjours Amant, ne sçavoit comment expliquer cette tristesse si

fort à contre-tems : il en demandoit la cause à sa Femme, qui s'obstinoit à la lui cacher, & qui en l'accablant de tendresse, pleuroit toûjours de plus belle. Ce manége dura près d'un mois. Mais enfin le Mari ne pouvant plus y tenir, lui dit, Madame, il faut assurément que vous soiez mécontente de vôtre sort ! Si cela est, je suis l'homme du monde le plus malheureux ! Je vous aime ! Mais si c'est mon amour qui vous rend triste, je suis prêt à m'éloigner de vous ; je n'ai que ce moien pour vous cacher ma tendresse, & quelque cruel qu'il soit pour moi, je veux bien y avoir recours. Ah ! mon Cher, répondit la Dame, que vous raisonnez à gauche sur le sujet de ma mélancolie ! Il est vrai que c'est vôtre tendresse qui l'a causée ; mais ce n'est pas de la maniere dont vous l'entendez ; c'est la seule crainte de vous perdre qui m'empêche de joüir de toute la félicité que je trouve à vous posséder, & je n'aurois jamais consenti à l'honneur que vous avez bien voulu me faire de m'épouser, si j'avois crû de vous aimer avec autant d'ardeur que je vous aime. Car enfin, puis que vous voulez sçavoir le sujet de ma juste douleur, c'est, continua-t elle, en versant un torent de larmes, c'est que je dois vous perdre, & que ma malheureuse destinée veut que j'aie encore un autre Mari ! Et comment le pouvez vous sçavoir, dit celui-ci ? C'est, répondit-elle, que mon horoscope me promet que je serai Présidente : ainsi ne l'étant pas par vous, il faut nécessairement que ce soit par un autre. A ce mot d'un autre, les sanglots lui coupérent la parole, & l'inter-

rompirent au milieu de sa péroide ! Elle tomba évanoüie entre les bras de son Epoux. On avoit beau lui dire qu'il ne faloit pas ajouter foi à toutes ces Prédictions, tout cela ne la persuadoit point ; & rien ne pût la rapeller à la vie, que l'assurance que cet Epoux complaisant lui donna de se faire Président. Comme elle ne demandoit que cela, elle fut d'abord contente ; & l'aquisition de la Charge qui suivit de près la promesse qu'on lui en fit, mit le comble à sa satisfaction. Voilà comme une Femme adroite trouve le secret de contenter ses passions, & de s'en faire encore un mérite auprès de son Epoux ! Et voilà comment un Epoux prévenu, donne aisément dans le panneau ! Mais à propos de ces tendres Amans dont on prétend qu'il n'en est que dans les Romans, ou dans les nids de Tourterelles ; je vous dirai que j'en ai vû deux en *Languedoc* qui feroient paroli & masle à tous ces Amoureux transis de l'antiquité : c'est le Marquis de *Bellisle* neveu de Mr *Fouquet*, & Mademoiselle *D.....* qu'il a enfin épousée, malgré tous les obstacles & toutes les opositions qui étoient de part & d'autre. Ces jeunes gens après s'être aimez pendant quelques années, à la maniere de *Pyrame* & de *Tysbée*, résolurent aussi de même que ceux-là, de se voir enfin de plus près ; & sans se donner de rendez vous qui pût causer quelque funeste *qui pro quo*, ils prirent le parti de se dérober à la vigilance de leurs Parens, & d'aller, sous la conduite de l'Amour, chercher un asile quelque part : ils entrérent long-tems sans en pouvoir trouver d'assuré. Des Amis du Mar-

quis de *Bellisle* les reçûrent tour à tour chez eux ; mais la crainte d'être découverts, & de subir les rigueurs des Loix & celles de leurs Parens, les obligeoit à changer souvent de gîte. Un an s'étoit passé de cette maniere, & leurs finances étoient toutes épuisées : car ils n'avoient pas beaucoup songé à faire *un fonds pour l'Aloiau* : ils avoient aporté en ménage bien plus d'amour que d'argent ; & ce qui étoit encore bien pire, ce Mariage dont la bonne foi des Parties étoit le seul garant, avoit eu, quoi-que clandestin, des suites qui devoient le rendre bien-tôt autentique. Dans ce triste état, aprés avoir couru toute la *France*, & ne sçachant que devenir, leur unique ressource fut d'aller se jetter aux pieds de l'Evêque *d'Agde*, frere de feu Monsieur *Fouquet*, & par conséquent Oncle du Marquis de *Bellisle*. Ce Prélat touché de leurs malheurs & de leur constance, les reçût en pitié ; & après leur avoir pardonné les égaremens où l'amour les avoit plongez, il ajoûta les Cérémonies nécessaires à leur Mariage, & joignit à sa benediction le soin de leur subsistance ; il leur donna un Apartement dans son Palais Episcopal, des domestiques, & tout ce qui est nécessaire à une Famille naissante. Je les ai vûs dans ce Païs-là : ils y passoient des jours tranquilles, faisant eux-mêmes tous leurs plaisirs, & attendant dans cette douce solitude, de pouvoir calmer la colere de leurs autres parens. Voilà ce qui s'apelle aimer ! Il n'est pourtant pas nécessaire que l'amour produise de pareils éfets ; & il est bon de consulter un peu la raison avant

que de s'abandonner ainsi à son panchant. Mais j'ai tort de faire ces réflexions : vous les feriez bien sans moi, & vous sçavez mieux que personne que ce n'est pas l'amour qui nous perd, mais la maniere de le faire. J'ai connu une trés jolie Femme à *Toulouse*, qu'on apelle la Présidente *Drouillet*, qui avoit les plus plaisantes maximes du monde là dessus. Elle se vantoit un jour d'avoir un remede assuré contre toute sorte de Tentations. Tout le monde avoit de l'empressement pour sçavoir ce remede si nécessaire à tant de gens. On faisoit des paris sur l'infaillibilité du remede ; & aprés bien des raisonnemens pour & contre, & s'être fait long-tems prier, Madame *Drouillet* prononça de cette maniere.

Le remede le plus sûr pour faire cesser la Tentation, c'est d'y succomber.

Je vous avouë que je ne l'atendois pas là ! Tout le monde fut surpris de cette décision : mais on fut en même-tems obligé de convenir qu'elle étoit très-juste. Madame *Drouillet* gagna le Pari. Le remede fut déclaré infaillible. Mais quelque sûr qu'il puisse être, c'est ce me semble le cas de dire là-dessus, que le remede est pire que le mal. Voilà, je gage, une chose que vous ne sçaviez pas, que ce remede de Madame *Drouillet* ! Voiez comme on aprend tous les jours quelque chose ! J'ai appris depuis peu une maniere de faire un Potage, dont je ne me serois jamais avisée, & qu'un de vos Amis m'a dit sçavoir par expérience : c'est Mr de *Versoris* qui loge dans

la ruë *Baubourg*, & qui a passé par ici il y a quelques jours. Nous parlâmes beaucoup de vous d'abord, après cela de nouvelles, & ensuite de choses & autres : je le priai à dîner ; j'avois une très-bonne soupe, il en convint : mais il me dit en même-tems, qu'il en avoit mangé autrefois une qui lui avoit paru meilleure. Cela me scandalisa. Je voulus sçavoir ce que c'étoit que cette soupe, & je priai Mr de *Versoris* de vouloir bien donner des leçons là-dessus à mon Cuisinier. Volontiers, me dit-il, faites-le monter, & je lui enseignerai la maniere dont cette soupe étoit faite. Il n'y faut pas beaucoup de façons, & vous en serez quite pour un lapin & deux livres de chandelles. Il faut mettre avec cela des choux & du sel dans la marmite : la remplir d'eau, & dresser la soupe quand cela est cuit. Fi, dis-je alors à Mr de *Versoris*, quelle abominable soupe ! Je vois bien, ajoûtai-je, que vous n'avez pas envie que je mange la mienne. En éfet, cette idée de chandelle me faisoit soulever le cœur. Mais Mr de *Versoris* me dit, en mangeant toûjours, que j'étois bien délicate : qu'il falloit en avoir goûté avant de s'en dégoûter ; & que l'on ne devoit jamais condamner les choses sans les connoître. Il me conta ensuite comment il avoit tâté de ce beau régal ; & il me dit qu'aiant été dans une Isle avec quelques-uns de ses Amis pour chasser aux lapins, & les eaux étant débordées, il leur fut impossible de repasser de l'autre côté, & il falut rester dans l'Isle jusqu'à ce qu'elles fussent écoulées. Comme ils n'avoient pas prévû ce débordement, ils ne s'étoient pas

fort précautionnez contre la faim à laquelle ils se virent bien-tôt exposez ; car leurs petites provisions manquerent dès les premiers jours : il ne leur restoit plus que du pain, qui est ordinairement ce dont on se nantit le plus : & je ne sçai par quelle Avanture ils s'étoient aussi munis de quantité de chandelles. Peut-être croioient-ils qu'il en falloit en plein midi dans cette Isle, & qu'elle étoit dans un climat pareil a celui de *Norwege* : ou peut-être aussi avoit-on pris ces chandelles croiant que ce fut autre chose. Enfin, que ce fut par dessein, ou par *qui pro quo*, ils en avoient toûjours bonne provision, c'est ce qu'il y a de sûr : mais ils ne croioient pas d'abord que cette provision leur fut aussi utile ; & la nécessité qu'on dit être mere des inventions, les en fit aviser. Un jour que Monsieur de *Versoris* étoit allé chercher des lapins dans un des bouts de cette Isle, & qu'après s'être longtems fatigué, il vint joindre sa Compagnie, il trouva ses Amis autour d'un plat de soupe, & les aborda avec l'apétit d'un Chasseur, & d'un Chasseur qui depuis quelques jours faisoit très-mauvaise chere ; il débuta par manger comme quatre. Si on lui avoit demandé des nouvelles de ses parens dans ce moment-là, il auroit sans doute répondu qu'ils étoient tous morts de mort subite, afin d'abreger la conversation. Mais quand sa grosse faim fut un peu apaisée, il se récria sur la bonté de la soupe, & demanda à celui de ses Camarades qui avoit fait la cuisine ce jour-là, comment il avoit pû faire pour les régaler si bien. Qu'as-tu donc mis dans cette soupe ? lui dit-il. Tien,

répondit l'autre, en lui montrant quelque chose de long au bout d'une fourchette, voilà les méches ! Il y en avoit éfectivement six, c'est-à-dire, pour deux livres de chandelles. Mr de *Verforis* m'assura qu'il n'avoit de sa vie mangé une meilleure soupe que celle-là : & si je l'en avois crû, j'aurois ordonné à mon Cuisinier de nous en faire une pareille dès le lendemain pour essayer comment cela feroit. Mais je ne fus pas tout-à-fait de cet avis : je dis à Mr de *Verforis*, qu'une pareille soupe n'étoit bonne que lors qu'elle étoit assaisonnée par la faim ; & qu'il faloit attendre que nous fussions en tems de famine pour en faire l'épreuve. Peut être, dis je, que du train dont les choses vont, nous n'aurons pas long tems à atendre. Comme nous tombions sur des réflexions qui n'étoient pas des plus réjoüissantes du monde, nous jugeâmes à propos de changer la conversation. Je croi cependant, Madame, que vous êtes de même sentiment que moi, & que tant que vous pourez mettre un chapon dans vôtre pot, vous ne vous aviserez pas d'y mettre des chandelles. Monsieur de *Verforis* me fit encore cent contes pendant le dîner : il m'en rapella quelques-uns dont j'avois déja oüi parler, & un entr'autres que je sçavois de *Nîmes*, & que vous ne serez peut être pas fâchée de sçavoir aussi. Il y avoit dans cette Ville-là deux fameux débauchez ; dont l'un s'apelloit *Lengarent*, & l'autre *Cottin*. Ces deux Messieurs étant un soir dans un Cabaret, après avoir bû un peu plus que de raison, s'aviserent de se faire un défi assez plaisant. Je parie, dit l'un à son Camara-

de que tu n'oserois aller après-minuit donner de la boüillie à un pendu qu'on a porté tantôt sur le grand chemin ! Je parie que si, répondit l'autre. On convint d'une somme qui fut mise sur jeu, & déposée en mains tierces ; & pour éviter toute supercherie, il fut dit, que celui qui doit aller porter la boulie, laisseroit le poëlon & la cuilier au gibet, pour preuve inconteftable qu'il y auroit été. Il y avoit une grosse demi-lieuë de la Ville ; la nuit étoit fort obscure ; tout cela ne rebuta point l'intrépide Parieur : il se mit seul en chemin, suivant les conventions à l'heure marquée. Etant arrivé sur le lieu, il ne manqua pas d'executer ce qu'on lui avoit prescrit. Mais à peine avoit-il presenté la cuilier au pendu, qu'il entendit une voix enroüée qui s'écria : *elle est trop chaude* ! Un autre seroit mort de peur, mais celui-ci au contraire répondit sans s'émouvoir : *tu n'as qu'à soufler*. Vous croiez bien sans doute que ce n'étoit pas le pendu qui parloit, cela s'en va sans dire. Mais croiriez-vous bien que c'étoit celui qui avoit défié son Compagnon, qui, pour lui faire peur, l'avoit devancé, & pendant qu'il étoit ocupé à faire la boulie, s'étoit allé mettre à la place du pendu. Tout le monde fût surpris du courage de ces deux hommes. On n'a point pû décider encore quel étoit celui qui en avoit le plus. Je vous en fais juge ; & je les trouve tous deux bien intrépides. Car enfin, celui qui devançoit son Compagnon n'étoit pas sûr qu'il vint le relever de sentinelle ; & l'autre ne pouvoit pas prévoir que son Ami se fut mis à la place du pendu, ni croire qu'il eût

parlé sur ce ton-là. Le petit Cordelier de *Toulouse* n'eut pas tant de hardiesse : ce pauvre Moine aiant fait l'agréable dans un jour de Fête de leur Ordre, s'avisa de boire, après plusieurs santez, celle de la belle *Paule*, qui, comme je vous l'ai déja dit, est depuis des Siecles dans les Charniers de cette Eglise, & y conserve encore des marques de beauté. Comme tous les Moines étoient pour lors en bon train, ils dirent à ce pauvre Frere, que puis qu'il bûvoit la santé de la belle *Paule*, il falloit qu'il allât la saluër le verre à la main dans le Tombeau. Il tôpa d'abord. On l'en défia. Il falut y aller seul, & pour qu'on fut sûr qu'il y auroit été, il fut dit qu'il planteroit un clou dans cet endroit-là. On lui donna un marteau pour cela, & on lui souhaita un bon voiage. Je ne sçai s'il a été heureux ; mais il a toûjours été des plus longs, car il n'en est jamais revenu. Il avoit parfaitement bien rempli sa commission : il avoit vuidé son verre ; & planté le clou, & il s'en retournoit triomphant, lorsqu'il se sentit arrêter par la robe, sur laquelle, sans y penser, il avoit attaché ce clou fatal. Il n'eut garde de songer à cela, il crût bien plûtôt que la belle *Paule* vouloit le retenir pour le punir de sa témerité ; & la peur s'empara si fort de son esprit, qu'il en mourut sur la place. Ses Confreres ne le voiant point revenir coururent à son secours ; mais il n'étoit plus tems, & ils le trouverent dans l'état que je viens de dire. Cependant, ne trouverez-vous pas, Madame, que nous tombions, Monsieur de *Versoris* & moi, comme on dit de *Caribe* en *Scilla*,

qu'après avoir changé la conversation, parce que nous ne la trouvions pas assez réjoüissante, nous en avions entamé une qui ne pouvoit donner que des idées lugubres? Mais point du tout, s'il vous plaît, nous parlions des maux d'autrui, & des maux passez depuis long-tems, au lieu que l'idée de ceux qu'on craint, & qu'on croit voir aprocher à grands pas, fait des impressions bien diférentes, & n'a garde de fournir le mot pour rire: & de peur de retomber dans ces tristes pensées, je m'en vais, puis qu'il m'en souvient, vous conter encore une Avanture arrivée dans la celebre Ville de *Nîmes*, & que j'avois oublié de mettre dans les Lettres que je vous écrivois autrefois de ces Païs-là. Celle-ci sera une rapsodie: mais à la bonne heure, pourvû qu'elle vous réjoüisse c'est assez, & il n'importe à quel prix. Il y avoit donc dans *Nîmes* un Gentilhomme apellé Mr de la *Cassagne*, homme de la meilleure humeur du monde, & qui, quand il manquoit de plaisirs, trouvoit le secret de s'en faire de tout, & de se réjoüir à peu de frais. Il s'avisa un jour de faire une malice à un de ces Voisins, qui m'a paru assez plaisante. Ce Voisin étoit un bon Gentilhomme qui vivoit bourgeoisement, & même très-chichement. Un Cuisinier auroit eu beaucoup de loisir chez lui, & il n'auroit pas seulement pû y faire une soupe aux chandelles: car elles n'étoient point d'usage dans cette maison là, & la sombre lueur d'une lampe en faisoit le soir toute l'illumination: encore étoit-on bien-aise de pouvoir la ménager; & dans cette vûë, Mr & Madame de *Recolin* l'éteignoient dès qu'il

avoient fini un très leger souper, & aprés avoit fermé leur porte, & couvert du feu pour la pouvoir rallumer au retour, ils alloient passer la soirée tout auprés de chez eux. Mr de la *Cassagne*, qui, comme Voisin, avoit pû remarquer leur marche, résolut de troubler un soir cette vie si unie, & de leur causer un peu d'inquiétude. Il fit prix pour cela avec des Maçons qu'il posta avec tout ce qui leur étoit nécessaire dans un coin: & après que Mr *Recolin* & sa Femme furent sortis de chez eux, il fit murer la porte de leur maison, & se plaça avec quelques-uns de ses Amis dans un endroit propre à entendre ce que ces bonnes gens diroient, & à voir le denouëment de la piéce. Ils ne firent pas long tems le pié de gruë; car dès dix heures sonnantes, Mr *Recolin* & sa Femme, gens très réglez, prirent congé de ceux chez qui ils avoient passé la soirée. On les éclaira jusques à la porte de la maison où ils étoient, suivant la loüable coutume de tous les soirs: on entendit même un dialogue assez plaisant entre ces bonnes gens. C'est assez, disoient les uns nous voions assez clair; n'avancez pas davantage. Prenez garde, répondoit-on, êtes-vous dehors, ne tombez point. Après tous ces complimens & plusieurs autres, on referma la porte du logis d'où l'on sortoit, & Mr *Recolin* chercha la sienne à tâtons. Il sçavoit cela par cœur; ainsi il fut d'abord droit à l'endroit. Mais qu'elle fut sa surprise, lors qu'en croiant ouvrir sa porte, il ne trouva qu'un mur! Je me suis bien mépris, dit-il, à sa Femme! Je croiois aller droit chez moi, & j'ai donné contre la

muraille ! Voions, c'est plus bas. Il marcha & ne trouva point ce qu'il cherchoit. Il revint sur ses pas sans en être plus avancé. Quoi ! s'écria t-il, d'un ton à faire pâmer de rire ceux qui l'entendoient : m'auroit-on volé ma maison ! Auroit-elle changé de place ! Il y a ici quelque chose de surnaturel ; & il faut que je m'en éclaircisse. Allons, continua-t-il, prenons la ruë par un bout, & comptons toutes les maisons. Voici, commença-t-il, celle d'un tel, une telle boutique, le Savetier du coin, & la Ravaudeuse. Tout cela fut nommé par nom & sur nom. Cette longue & ennuieuse énumération le conduisit à l'autre bout de la ruë, & il eût le chagrin d'y arriver sans que sa chere maison se fût rencontrée sur son chemin. Elle est perduë, ç'en est fait ! Disoit-il d'un ton lamentable, elle étoit placée entre un Chirurgien & un Chercuitier. Je trouve bien ces deux boutiques : mais il n'y a plus de maison qui les sépare. Ah ! ma chere Femme que deviendrons-nous ! Nous voici à la ruë dans une heure un peu induë ! Où irons-nous chercher gîte ? Et que dira-t on quand on sçaura le malheur qui nous vient d'arriver ? Mais est ce enchantement, est ce miracle ? Et pourquoi faut-il qu'il nous arrive ici ce qui arriva autrefois aux Habitans de *Sodome* ? Pendant tous ces discours ausquels la Femme ne répondoit que par des pleurs, il cherchoit toûjours cette porte, & toûjours inutilement. La bonne Dame étoit d'avis de crier au voleur. Elle faisoit fort tristement l'inventaire de son petit meuble, & il n'y avoit pas une seule piéce de son mé-

nage, jusques à la Poële & au gril, qui ne lui coûtât de nouveaux soûpirs. Et je croi que la nuit se seroit passée dans cette inutile recherche & dans ces vains regrets, si Monsieur de la *Cassagne* & ses Amis n'eussent découvert le mistere à force de rire. Ils firent aporter des flambeaux, & démolir la muraille postiche; & Monsieur *Recolin* fut si aise de retrouver sa porte de derriere, & si pressé de rentrer chez lui, qu'il ne s'amusa pas à se plaindre du tour qu'on lui avoit joüé. Tout le monde en rit le lendemain. J'en ai ri quand on me l'a conté; & je ne doute point que vous n'en riez aussi. Du moins est-il bien sûr que je ne vous l'écris que pour vous faire rire. On parle dans ce Païs-là des bons mots de ce Monsieur de la *Cassagne*, comme à *Paris* de ceux de Messieurs de *Gramond* & de *Roquelaure*. Mais à propos de ce dernier, Monsieur de *Vantadour* nous conta dernierement quelque chose d'assez hardi qu'il avoit dit à Monseigneur. Il étoit un matin au lever de ce Prince, qui, soit prévention ou réalité, se plaignit que l'odorat souffroit quelque chose auprès de ce Duc, & lui dit naturellement; éloignez-vous un peu *Roquelaure*, car vous sentez bien mauvais! L'autre sans se déconcerter, lui répondit froidement: je vous demande pardon, Monseigneur, c'est vous qui sentez, & non pas moi! Monseigneur ne sçavoit sur quel ton prendre cette réponse, lors que *Roquelaure* la lui expliqua en lui faisant comprendre qu'éfectivement ce n'est point celui d'où vient la mauvaise odeur qui en est incommodé, & que ce sont seulement ceux qui

sont auprès qui peuvent la sentir. L'argument étoit sans replique, de même que celui de Madame *Drouillet* sur les tentations, & le tout ne se dit que pour briller, & je ne le répete que pour vous réjoüir. Adieu, je vous parlerai une autrefois des beautez de *Lion* que je n'ai pas encore eu le tems de bien voir. Je n'en ai à present que pour vous assurer que je suis, Madame, vôtre, &c.

LETTRE L.

DE PARIS.

VOtre Lettre, ou rapsodie, comme il vous plaira l'apeller, m'a parfaitement bien réjoüie; & vôtre intention a été remplie là-dessus, on ne peut pas mieux: j'ai ri des Gasconnades de vôtre Marquis Provençal, & de celles du Comte menacé de coups de bâton: il faudroit quelques Avantures comme celles-là pour rabatre un peu le caquet de nos gens à bonne fortune! Mr *Dargençon* est, comme vous dîtes trop ocupé pour pouvoir remédier à ces abus; & le *Pharaon* seul lui donne terriblement de l'exercice! On lui fit l'autre jour une petite malice assez plaisante. Il alloit dans les maisons où il croioit qu'on donnoit à joüer, & y alloit en tapinois pour surprendre les Joüeurs, en flagrant délit. Il fut chez Madame de.... qui, comme vous sçavez, étoit fort soupçonnée de ne pas observer rigidement les Ordonnances.

Cette Femme avertie de sa marche, posta un valet sur la porte après lui avoir donné sa leçon ; & ce valet après avoir regardé à droit & à gauche, & fait quelques autres grimaces, avertit Mr *Dargençon* que Madame de.... étoit en haut, quoi-qu'elle eût ordonné qu'on dit qu'elle étoit sortie. Et que fait elle là haut, mon Ami, dit Mr *Dargençon* ? Monsieur, répondit l'autre, elle joue, si vous voulez monter vous la trouverez ; mais il y a un peu haut, car c'est au cinquiéme étage. N'importte, répondit Mr *Dargençon*, qui mouroit d'envie de trouver quelqu'un en faute. Il se mit en même-tems à enfiler la montée, & arriva tout essouflé auprès des goûtiéres, où il trouva éfectivement Madame de.... joüant de la Basse de Viole. Vous jugez bien qu'elle le berna comme il faut ! Il voulut s'en prendre au valet ; mais on lui fit comprendre qu'il avoit parlé juste ; ainsi il prit le parti de plaisanter & de rire le premier de l'Avanture. Je vous assure qu'il n'en a pas ri le dernier, & qu'on s'est bien diverti de sa crédulité & de la facilité avec laquelle il avoit donné dans le panneau. La Dame de *Toulouse*, qui sçût se faire Présidente par son adresse, en sçavoit je croi plus que Mr *Dargençon* ; & cet Epoux si complaisant pouroit aller du pair avec Mr & Madame de *Bellisle*, & prouver comme eux, qu'il est encore des cœurs tendres & fidéles. Il en est, il est vrai ; mais il en est peu ! Cependant Mr le Duc de *Baviére* rencontra un de ces Miracles d'Amour dans une Ville qu'il prit d'assaut sur le Turc. La Garnison devoit être taillée en piéces. Tout étoit rem-

rempli d'horreur & d'éfroi dans ce desordre; & au milieu de ce trouble on vit sortir au travers des morts & des mourans une jeune & belle Personne, qui, sans paroître éfraiée, vint se jetter aux pieds de ce Prince Victorieux. Seigneur, lui dit-elle, je viens te demander la vie de mon Amant, ou te prier de me faire mourir avec lui: accorde-moi celle de ces deux graces qu'il te plaîra, & je t'en aurai une égale obligation. Le Duc surpris de la demande de cette Dame, & de la maniere ferme dont elle la faisoit, la pria de lui dire qui elle étoit, & qui étoit son Amant. Il est, répondit-elle, Lieutenant dans les Janissaires, & je suis fille du Bacha de la Ville. Nous nous aimons depuis long-tems; & si tu veux proteger nos Amours, nous te suivrons où tu voudras, & embrasserons le Christianisme. Le Duc de *Baviére* est trop bon Catholique pour négliger le soin de faire des Proselites, & trop tendre lui-même, & trop généreux pour ne pas couronner de si beaux sentimens. Il rendit l'Amant à sa tendre Maîtresse, brisa leurs chaînes pour faire place à celle de l'himen, fit bâtiser ces Amans, & voulut même être leur Parrain. L'Amant fut nommé Joseph, & la Maîtresse, Marie. Ils se marierent aussi-tôt après, & ils tiennent presentement Caffé à *Liége*. Vous serez sans doute surprise que le Duc de *Baviére* ne leur ait pas procuré une meilleure fortune! J'en suis surprise aussi; mais je ne sçaurois vous donner de raison là-dessus: tout ce que je sçai, c'est qu'ils sont trés-bons Chrétiens: ils se sont donnez pour nom de famille, celui *Dallemand*: si bien que si vous allez ja-

mais à *Liége*, vous n'aurez qu'à demander le Caffe de Monsieur *Dallemand*. Je croi qu'il doit être bien bon chez eux; car c'est des *Turcs* que nous en tenons l'usage. Des personnes qui viennent de ce Païs-là m'ont dit, que Monsieur & Madame *Dallemand* s'aiment encore tout comme le premier jour; qu'ils sont les plus contens du monde, malgré le médiocre état de leur condition, & que jamais il n'y eut une plus belle union. Voila qui peut faire paroli à Monsieur & Madame de *Bellisle!* Vôtre remede contre les tentations me paroît un peu cavalier: & comme vous dites fort bien, il est de ceux qu'on peut apeller pires que le mal. Je n'ai pas non plus grande envie de la Soupe aux chandelles de Monsieur de *Versoris*; & je souhaite que nous ne soions point réduits à la cruelle nécessité d'en goûter! J'aimerois encore mieux celle que les bons Peres Jesuites ont trouvé le secret de faire avec un caillou. On me contoit l'autre jour que ces deux Reverens, passant dans un Village de *Normandie*, entrérent à l'heure du dîner dans la maison d'un Païsan. Ils n'y trouverent point de cuisine; le Pere & la Mere étoient aux champs, & les Enfans qui étoient de garde au logis, ne pouvoient pas être d'un grand secours à nos Religieux. Ils leur allumérent pourtant bon feu, leur presenterent du cidre, & puis c'étoit tout. Cela ne suffisoit pas, les Enfans d'*Ignace* avoient envie de dîner; mais de peur d'effraier ceux du Païsan, ils n'oserent pas demander tout d'un coup ce dont ils auroient eu besoin; & pour commencer par un bout, ils proposérent d'abord une Soupe. On leur répondit qu'il

n'y avoit rien pour la faire. Quoi ! dirent les Peres, vous ne sçavez donc pas que nous faisons nos Soupes avec un caillou ? Un caillou ! répondirent ces pauvres Enfans, cela doit être curieux ! Vraiment sans doute, dirent les Peres, & très-curieux : si vous voulez nous vous enseignerons nôtre secret : vous n'avez pour cela qu'à nous donner de l'eau & un caillou bien propre. Ce qui fut dit fut fait. On leur porta des cailloux à choisir ; & après qu'on en eut bien lavé un, & mis dans une marmite pleine d'eau, & que la marmite eut été posée sur le feu, on s'assit pour atendre qu'il fut cuit. La marmite boüilloit à force, & le caillou ne cuisoit point : ces Enfans y regardoient à tous momens de la meilleure foi du monde. Enfin nos Religieux, que la faim pressoit, commencérent à s'impatienter : ils accuserent l'eau de ce retardement, & dirent qu'il falloit qu'elle ne fût pas bonne, & qu'on ne pouvoit y remedier qu'en jettant du sel dedans. On leur en donna : mais comme l'effet n'en fut pas assez prompt, ils crurent qu'il seroit à propos d'y joindre aussi du beure. Ces Enfans, attentifs à cette nouvelle maniere de Soupe, donnoient tout ce qu'on leur demandoit ; si-bien que nos Jesuites après avoir obtenu le sel & le beure, les envoiérent au Jardin cueillir des choux, des oignons, & toutes sortes de légumes, qui furent plûtôt cuites que le caillou. C'est assez, dirent-ils alors, il n'y a plus qu'à dresser le potage. On leur aporta du pain ; ils firent une Soupe excellente ; le caillou fut servi dessus en guise de chapon, un peu dur à la verité ; aussi n'y tou-

cha-t-on point, les Peres dirent qu'il faloit l'enfermer bien proprement, & qu'on pouroit encore en faire une autre soupe. Cependant celle-là fut trouvée très-bonne. Les pauvres Enfans avoient apellé leurs Voisins, qui vinrent tous admirer cette Soupe au Caillou. Le bruit s'en répandit dans tout le Village; & les plus dévots criérent miracle là-dessus; & sans faire d'attention au sel, au beurre, ni aux choux, ils crurent qu'il falloit que le bon S. *Ignace* eût operé là dedans, & que sans son secours on n'auroit jamais pû faire du boüillon avec un caillou; puis que selon le Proverbe on ne sçauroit tirer du suc d'une pierre. Voilà, ce me semble, une Soupe moins dégoûtante que celle dont vous m'avez parlé. J'admire avec vous la fermeté de Messieurs *Languaran* & *Cottin*! Je doute qu'on en puisse trouver d'aussi intrepides ailleurs que dans ce Païs-là; & il faut être *Gascon* pour imaginer une pareille saillie! Encore tous les *Gascons* ne s'en tirent-ils pas si bien, témoin le Cordelier de *Toulouse*. Je savois déja cette Histoire-là; mais celle de ces deux débauchez de *Nîmes* a eu toute la grace de la nouveauté chez moi, aussi bien que l'Avanture du Sieur de *Recolin*. Je ne saurois y penser encore que je n'en rie! Il me semble voir ces deux figures à peu près semblables à Monsieur & Madame *Sotanville*, cherchant leur maison à tâtons, & faisant des lamentations ridicules là-dessus. Une pareille scéne auroit pû, si elle avoit été sçûë de feu *Moliere*, fournir matiere à quelque jolie Piéce. Monsieur de la *Cassagne* devoit être un aimable Homme, de savoir se réjoüir ainsi à peu de frais;

& des petites malices de cette nature, qui n'en veulent ni au bien, ni à la réputation du prochain, ne sçaurois, je croi, être criminelles! Je m'imagine que ces bons mots devoient avoir leur mérite ; & vous m'auriez fait plaisir de m'en aprendre quelques-uns. La vivacité du Païs aide beaucoup à l'esprit, & donne un nouveau sel aux choses. Quoi-que l'on sache ici tout son *Roquelaure* par cœur, je n'avois pas pourtant encore entendu parler de la réponse qu'il fit à Monseigneur. Je la trouve un peu hardie; mais il y a des gens qui risquent des choses que d'autres n'oseroient pas hasarder, & ausquels on pardonne à cause de l'invention ; mais je croi que vous auriez de la peine à me pardonner, si je ne faisois dans cette Lettre que récapituler la vôtre. Vous voulez des nouvelles, en voici. Vous connoissez du.... Capitaine dans le Regiment de T.... vous sçavez que bien loin d'être riche, il s'en faut plus de dix mille francs qu'il n'ait un sou : il vient pourtant d'épouser une Fille de condition, jeune & jolie, qui ne manque pas d'esprit, avec cinquante mille écus de bien, & une Pension du Roi d'environ cent pistoles. Voyez si ce n'est pas être heureux! J'en suis ravie, car il est bon enfant ; mais je ne l'aurois jamais crû assez habile pour faire un coup comme celui-là : car il ne doit cette bonne fortune qu'à lui seul. La petite Personne étoit, pour cause de Religion dans la Communauté des filles de....elle avoit un Amant qui étoit Ami de du.... & qui étoit au service. Du.... eut occasion de voir cette Demoiselle, par raport à son bon Ami : elle etoit

orpheline, & par conséquent Maîtresse d'elle même, & n'avoit à ménager que quelques Parens, desquels elle attendoit du bien; & que du.... eût l'adresse de mettre dans ses intérêts. Le cœur de la Belle n'étoit pas si aisé à gagner, étant déja prévenu en faveur d'un autre, du.... avoit beau faire l'empressé, on ne lui accordoit que de l'estime; encore à condition qu'il ne s'en rendroit point indigne en trahissant son Ami: il faisoit d'abord le généreux là-dessus, & redoubloit ses soins oficieux pour hâter le bonheur des deux Amans; mais en même-tems il travailloit à les séparer pour toûjours. Il avoit étudié l'humeur de la Demoiselle: il sçavoit que ses sentimens étoient tendres & délicats, ainsi il l'ataqua par son foible, & n'eût pas de peine à en triompher, en lui persuadant que son Amant n'étoit pas aussi fidéle qu'elle l'avoit crû. On se persuade aussi aisément les choses que l'on craint, que celles que l'on souhaite; ainsi dès que la Demoiselle eût conçû des soupçons contre son Amant, on n'eût pas de peine à lui aigrir l'esprit contre lui, & à donner un mauvais tour aux démarches les plus innocentes de ce pauvre Garçon. Du.... trouvoit du crime dans toutes ses actions, & mettoit à profit des apparences, qui, comme on sçait, sont souvent trompeuses: & comme la défiance se mêle toûjours de tout, ce malheureux Amant fit quelques démarches qui pouvoient paroître équivoques, & qu'on ne manqua pas de tourner du mauvais côté; ce qui détermina la Belle, & l'obligea à punir une prétenduë inconstance, par une infidélité très-réelle. Dès que du.... vit les cartes assez broüillées,

il s'offrit à la Belle pour servir d'instrument à sa vengeance. Elle l'accepta, n'écoutant alors que son ressentiment, & croyant cependant faire une très-bonne affaire du côté de l'intérêt : car il avoit eu soin de s'établir sur le pied d'un très-bon parti, il avoit, disoit-il, quarante mille écus en Provence, & les avoit constituez dans son Contrat de mariage : il avoit outre cela feu & lieu dans *Paris*, & de grands biens à attendre de Madame sa Mere, qui devoit se charger de lui & des siens, & qui avoit une très-belle Maison dans un des Fauxbourgs de cette Ville. Il avoit si bien persuadé tout cela à ses bonnes Sœurs, & avoit si bien sçû les mettre de son parti, qu'elles conseillerent toutes à la Demoiselle de se tourner de son côté. L'Amant eut beau venir en poste pour rompre les mesures qu'on prenoit contre lui, il fut reçû comme un chien dans un jeu de quilles, & obligé de s'en retourner sans qu'on voulut écouter ce qu'il pouvoit dire pour sa justification : il étoit condamné sans apel ; & du.... demeura maître du Champ de Bataille. Il fit present à la Demoiselle d'une Bourse où il y avoit deux cens demi loüis, & d'un Colier de trois cens pistoles ; il la mena, dès qu'ils eurent épousé, chez Madame sa Mere, où l'on avoit tout récrepi, & où elle trouva une maison, qui, quoi qu'un peu délabrée, auroit pourtant pû passer pour belle. Un repas assez propre lui donna encore une bonne idée de l'opulence de la Dame du logis ; mais elle ne resta pas long-tems dans cette agréable erreur ! A peine les jours des Nôces étoient-ils passez, que la petite femme

vit arriver un Caroffe rempli de Dames & de Meffieurs. Cette troupe inconnuë qu'elle crût de la connoiffance de fa Belle-Mere, entra fans façon dans une fale baffe; & après quelques petits complimens de civilité, paffa dans le Jardin. La nouvelle Mariée les y fuivit. On fe promena quelquetems enfemble: mais quelle fut fa furprife lors qu'elle vit arriver des bouteilles de vin, des pâtez, & tous les aprêts d'un Régal, qui ne paroiffoit pas fait pour elle! Elle prit alors congé de la Compagnie, qui parût fort aife de la voir partir, & ne fit nuls efforts pour l'arrêter. Elle fut dans fa chambre pour rêver à cette Avanture, où elle ne comprenoit rien: & dès que du.... entra, elle lui en demanda l'explication, & il lui répondit, fans fe déferrer, que fa Mere avoit bien voulu prêter ce jour-là fon Jardin à ces Perfonnes pour une partie, qui, quoi-qu'elle eût l'air de partie de plaifirs, n'avoit pourtant pour but qu'une réconciliation entre Parens, & étoit par confequent une bonne œuvre. Cette réponfe parût jufte, & la jeune Femme s'en accommoda: mais le lendemain on vint détendre la Tapifferie de fa chambre. C'étoit une verdure très-propre, dont on lui avoit beaucoup exageré le prix, & qu'elle trouvoit fort à fon gré. Ce nouvel accident lui fit peine; mais on l'apaifa en lui difant, que comme on aprochoit de la Fête-Dieu, on étoit obligé de fournir des Tapifferies pour la Proceffion, & qu'on avoit accoûtumé de faire fervir tous les ans celle-là à ce faint ufage. Il n'y avoit pas le petit mot à répliquer à

cèla, aussi n'y repliqua t-on point: une vieille Bergame fut substituée à la place de la verdure. La petite Femme auroit mieux aimé qu'on n'en eût point mis, afin qu'on eût eu plus d'empressement de la lui rendre; mais on lui fit comprendre qu'il faudroit qu'elle servit encore huit jours après, pour la petite Fête-Dieu, & que sa chambre seroit trop long-tems dégarnie; ainsi elle laissa tendre la Bergame. Quelques jours après, Madame le.... Tante de du.... étant venu voir la jeune Femme, qui etoit incommodée, & aiant trouvé le Colier sur sa Toilette, le mit sans façon à son cou, & dit à une personne du logis: ma Niéce a presentement reçû ses visites, ainsi je crois qu'elle n'a plus que faire de ce Colier. La nouvelle Mariée n'avoit point entendu ce discours, ainsi elle fut fort allarmée lors qu'elle ne retrouva plus son Colier: elle crut qu'on le lui avoit volé, & elle auroit fait un bruit terrible, si on ne lui avoit dit que Madame le...., l'avoit pris. Du.... ajoûta d'abord que c'étoit pour le faire voir à un Jouaillier, & en acheter un de même. Cela passa encore: mais enfin du.... aiant été faire un petit voiage, sa Femme fut obligée, pendant son absence, de donner de l'argent à quelqu'un; il falut pour cela ouvrir un Cabinet des Indes, où elle avoit enfermé sa bourse de deux cens demi-loüis, & neuf cens florins dont le Roi lui avoit fait present quelques jours auparavant, pour une année de sa Pension: elle avoit serré tout cela précieusement, & c'étoit à regret qu'elle se determinoit à toucher à ce magot; mais ce fut bien pis lors qu'elle ne trouva que la

bourse & les sacs ! Tout étoit vuidé, les oiseaux étoient dénichez, & il ne restoit plus que les nids. Cette derniere Avanture lui fit ouvrir les yeux. Le Colier, ni la Tapisserie, ne revenoient point ; & les prétendus Parens broüillez faisoient tous les jours nouvelles parties dans le Jardin : ainsi elle demanda aux Domestiques ce que tout cela signifioit, & aprit enfin que la Belle-mere n'avoit que la moitié de la maison & du jardin, & que le reste apartenoit en proprieté à ceux qui venoient si souvent y faire des parties: que la Tapisserie avoit été empruntée pour la Nôce, de même que le Colier, & les demi Loüis & que son Epoux avoit joüé le reste de l'argent à l'Hôtel d'*Aumont*. Ce dernier fait fut atesté par un valet qui avoit été témoin de la perte : ainsi la pauvre Femme se trouva obligée de déconter. Elle a sçû ensuite que les 40. mille écus de *Provence* n'étoient établis que sur les broüillards de la Riviere de Seine, & que du . . . . avoit fait à sa Mere un contre-billet de l'argent qu'elles s'étoit obligée de lui donner dans son Contrat de mariage. Le Rôtisseur qui avoit fait le repas des Nôces, vint aussi fort humblement presenter son mémoire : le Tailleur, le Chapelier, la Blanchisseuse, & jusques aux Mémoires pareils à celui de *Margot de la Plante*, dont il est parlé dans la Comédie du *Joüeur*, tout tomba sur le corps de la pauvre petite Personne, qui a été obligée de paier pour plus de dix mille francs de dettes, que son Mari avoit contractées long-tems avant de la connoître, & même ses fredaines. Heureuse encore si elle n'en souffre que du côté de la bourse ! Car,

comme on dit, plaie d'argent n'est pas mortelle; & la Cronique scandaleuse veut qu'elle s'en soit ressentie autrement. Quoi-qu'il en soit, elle a pris son mal en patience, & ne s'est plainte à personne d'un Mariage dont elle n'avoit lieu de se prendre qu'à elle-même, & dont elle ne devoit acuser que sa trop grande crédulité. Elle a dit à ceux à qui elle a pû parler librement, qu'elle n'auroit jamais pû être la dupe d'un autre que d'un Parisien, contre lesquels elle n'étoit nullement sur ses gardes; ne croiant pas que si loin des bords de la *Garonne*, on eût pû trouver des *Gascons*. Voiez pourtant qu'on en trouve par tout, & qu'il faut se défier de tout le monde! Elle a mené son Epoux dans ses Biens en *Province*; & on dit que malgré la tromperie qu'il lui a faite, elle ne laisse pas de bien vivre avec lui, & de lui procurer mille agrémens dans ce Païs-là, par les Protecteurs qu'elle a à la Cour: ainsi je trouve que du .... est encore plus heureux par raport à la personne, que par le bien, quoi que, comme je vous l'ai déja dit, elle lui ait donné plus de cinquante mille écus. Il lui a promis une grande fidélité, & de renoncer pour elle à la passion du jeu. Mais je doute qu'il lui tienne parole; car, comme vous sçavez, qui a bû, boira; & ainsi du reste. Nous avons ici Madame la Marquise de *Girardin*, Veuve du Marquis de *Léri* que vous avez connu autrefois. Et puis que je suis en train de parler de Mariages, il faut que je vous conte de quelle maniere se fit le sien; cela est assez particulier. Elle est Fille de condition, d'une des meilleures

maiſons de *Lorraine*. Le Marquis de *Léri*, qui étoit dans ce Païs-là, lui conta ſes raiſons : elle fit tout ce qu'elle pût pour le bien engager, le trouvant un très-bon Parti : mais il n'avoit garde de vouloir donner dans le Sacrement ! La Demoiſelle n'avoit que ſa Naiſſance & ſon Mérite perſonnel pour toute dot, & il faut autre choſe en ménage; ainſi l'afaire ne ſe feroit jamais faite, ſi d'habiles gens ne s'en fuſſent mêlez. On fit boire le Marquis, c'étoit ſon foible, ou plûtôt ſon fort : car j'ai oüi dire, qu'aiant été envoié pour quelques Négociations à *Cologne*, il avoit triomphé des *Allemans*, le verre à la main ! Qu'on l'avoit déclaré Vainqueur des Vainqueurs ! Et que lui aiant encore propoſé, lors qu'il monta à cheval pour revenir en *France*, de boire le vin de l'étrier, il n'avoit point refuſé de prêter le colet, & avoit dit, que le vin de l'étrier devoit ſe boire dans une bote. On lui en porta en même tems une toute pleine, qu'il vuida de la meilleure grace du monde. On garde encore cette bote dans l'Hôtel de Ville de *Cologne*, où on l'a érigée en trophée à l'honneur du Marquis de *Léri*. Ainſi je n'ai pas tort de dire que c'étoit ſon fort que de boire. Cependant il fut pris par-là ; & ſans doute que l'Amour aida au vin à remporter cette Victoire. Dès que le Marquis en eût pris autant qu'on le ſouhaitoit, & qu'animé par la preſence de la Demoiſelle, on lui eut fait dire, qu'il vouloit ſe marier avec elle, on ne lui laiſſa pas le tems de s'en dédire. Un Prêtre qu'on avoit apoſté exprés prononça

au plus vîte le fatal *ego conjungo vos*! Tout cela se fit en presence de bons témoins. On continua ensuite à boire jusques à perdre la raison : & quand celle du Marquis fut tout à fait troublée, on le mit dans un bon lit où la Demoiselle se plaça un moment aprés. Il n'eut garde de s'apercevoir de cela, & il dormit tout d'une piéce jusques au matin. Mais quant à son réveil, & lors que les fumées du vin furent un peu apaisées, il se vit couché auprès de sa Maîtresse, il crut que cela s'étoit fait par enchantement, & lui dit d'un ton de surprise : hé, mon Dieu ! Mademoiselle, hé que faites-vous-là ? Mon devoir, répondit-elle Le Marquis, que cette réponse intriguoit terriblement, & qui croioit qu'elle s'éloignoit au contraire de son devoir par une démarche aussi cavaliére, la pria de s'expliquer plus clairement, & elle lui dit alors, qu'elle étoit sa Femme, & qu'ils s'étoient mariez la veille. Il n'en crût rien. Mais cependant les atraits de la Belle, & l'occasion, l'obligérent d'agir tout comme s'il l'avoit crû ; & par là il rendit le Mariage indissoluble. Les Parens de la Belle vinrent le feliciter dans la chambre ; & ce qu'il avoit regardé comme un jeu se trouva une afaire si sérieuse qu'il n'a jamais été en son pouvoir de la rompre. On auroit crû qu'aprés que le vin lui avoit joüé un pareil tour, il auroit dû le haïr ; mais point du tout, le Marquis n'a point eu de rancune contre lui : il en a bû jusques à sa mort, & l'on prétend que le grand usage qu'il en a fait l'a hâtée. Sa Veuve est venuë

briller ici quelque-tems, logée à l'*Hôtel de Brissac*, dans la ruë des *Deux écus*, & se donnant de grands airs de Marquise. Je ne la crois pas en grande liaison avec la Famille de son défunt Epoux, dont il ne reste plus ici que l'Abbé, qui est un des plus redoutables bûveurs qui soit dans tout l'Empire Bachique. Mais à propos de l'Abbé *Girardin*, un Gentilhomme de *Montpellier* qui est revenu autrefois de *Constantinople* avec lui, m'a rendu ces jours passez une grande visite à vôtre occasion; c'est un nommé Mr de *Curvalle* dont la Femme a été, à ce qu'il m'a dit, de vos bonnes Amies à *Montpellier*. Je lui ai fait bien des honnêtetez à vôtre intention, dont je vous dispense pourtant de me tenir compte; car j'en ai été bien dédommagée par lui-même. J'avois oüi parler confusément de son Histoire; & dès qu'il m'eut dit son nom, j'eûs grande envie qu'il me la contât; je n'osois le lui proposer d'abord, & pour avoir occasion de l'y engager, je le retins à dîner chez moi. Il étoit justement venu me voir à ma Toilette; ainsi je ne fis pas de façon pour l'arrêter, & il n'en fit pas non plus pour rester, il regarda cela comme un hasard de *Gascon*, que les gens de ce Païs-là ont accoûtumé de mettre à profit. Je lui fis boire du vin de Champagne tel que vous sçavez qu'on le boit chez moi, & je lui demandai, pour entrer en matiere, s'il en avoit bû d'aussi bon en *Turquie*. Il me répondit que non. Une réponse aussi laconique ne m'acommodoit point; je redoublai la dose; & dès la seconde bouteille, Mr de *Curvalle* commença à se mettre en train; il me dit qu'il étoit d'une des meil-

leures Familles de *Montpellier*, & qu'il avoit épousé par inclination une très-jolie Personne qui avoit l'honneur d'être connuë de vous. J'avois déja oüi dire tout cela; mais ce que je ne sçavois point & qu'il m'aprit, c'est qu'il avoit été extrémement jaloux, & que plusieurs années de mariage, ni une nombreuse Famille n'avoient point pû diminuer cette tendre délicatesse qu'on ne trouve que dans les Amans, & qui lui causoit toutes ces jalousies: il n'en témoignoit rien à sa Femme, qui de son côté n'aportoit aucun soin pour guérir un mal qu'elle ne connoissoit pas. Les Dames de ce Païs-là ont, dit-on, des manieres fort libres, vous le sçavez mieux que moi; ainsi elles donnent aisement matiere à jalousie; & celle de Mr de *Curvalie* devint si forte, que ne pouvant plus y tenir, il prit le parti de s'éloigner, & s'en alla en *Turquie*. La Méditerranée facilite ces sortes de voiages. Celui de Mr de *Curvalle* fut heureux: il arriva bientôt à *Constantinople* & trouva le secret de plaire au Grand Visir qui lui promit d'être son Patron, à condition d'arborer le Turban, & de subir les autres Cérémonies ausquelles la Loi de Mahomet engage. Mr de *Curvalle* sentit d'abord de la répugnance à cela; mais l'ambition la lui fit surmonter. Il étoit résolu à ne plus retourner dans son Païs, & l'envie de faire une fortune éclatante dans celui-là, & de se vanger par-là des sujets qu'il croioit avoir de se plaindre de sa Femme, le déterminérent à se faire Renégat. On le promena en pompe par toute la Ville de *Constantinople*, & tous les Musulmans se réjoüirent de l'aquisition de ce nouveau Pro-

felite de l'Alcoran. On lui donna le commandement d'une Fregate : le Visir le prit sous sa Protection, & il avoit tout l'air de faire une grande fortune, si ce malheureux Ministre de la Porte Ottomane n'avoit pas été étranglé devant *Bude*. C'est ainsi que périssent ordinairement tous les Visirs. Les espérances de Mr de *Curvalle* périrent avec celui-là, & il ne lui restoit plus que le regret d'avoir abandonné le Christianisme, lors qu'un nouvel Ambassadeur de *France* arriva à la Porte. On l'envoioit à la place de Mr *Girardin* qui étoit mort dans ce Païs-là, & il avoit avec lui des gens qui connoissoient la Famille de Mr de *Curvalle*, & qui crûrent faire une bonne œuvre en tâchant de le ramener de son égarement : pour y parvenir ils lui exagérerent l'afliction que sa Femme avoit euë de son départ, & quand elle avoit apris ce qu'il avoit fait, on lui persuada qu'elle avoit pensé en mourir ; & enfin à force de lui parler de l'amour qu'on prétendoit que sa Femme avoit pour lui, on r'aluma tout celui qu'il avoit eu pour elle, & on l'engagea à rentrer dans son devoir, & dans le giron de l'Eglise. Cette résolution prise, il ne fut pas mal aisé de l'exécuter. L'Abé *Girardin* partoit pour ramener sa Belle-sœur & le corps de son Frere en *France*. Mr de *Curvalle* fût reçu dans son Vaisseau, & y fut en sûreté jusques au départ, malgré, tout le vacarme que vint faire une petite *Turquesse* qu'il avoit épousée dans ce Païs-là, & qui crioit comme une enragée, disant qu'elle vouloit qu'on lui rendit son *Aga*. On n'eut point d'égard à ses cris ; Mr de *Curvalle* n'en fut nullement touché, il étoit trop enflâmé

pour son acienne Femme. On mit à la voile; & les vents secondant ses desirs, le pousserent bien-tôt du côté où son cœur l'entraînoit. Il arriva à *Montpellier*, plus amoureux que jamais, & n'eût pas de peine à faire sa paix avec sa Femme, & avec l'Eglise, l'une & l'autre le reçût à bras ouverts, & il ne fut plus parlé de son Apostasie; mais ses inquietudes le reprirent quelque tems après, & il a fait depuis un Voyage à *Siam*. On prétendoit qu'il y avoit embrassé le Paganisme; mais c'est dequoi il ne convint pas. Voilà tout ce que j'ai pû sçavoir de lui. Je lui demandai s'il n'avoit pas de regret à sa Femme de *Turquie*, & comment elle étoit faite: il me répondit qu'elle étoit très jolie, qu'elle avoit nom *Fatima*, âgée d'environ quatorze ans; mais qu'il n'avoit jamais pû l'aimer, & ne s'étoit déterminé à l'épouser que parce qu'elle lui avoit aporté une Maison en Dot; chose très considérable dans ce Païs-là, où on a de la peine à acquérir des Maisons. Elles ne sont pas si rares ici, on en bâtit tous les jours de nouvelles, & quand vous reviendrez, vous trouverez *Paris* d'un tiers plus grand qu'il n'etoit quand vous en êtes partie. Je ne sçai où l'on trouvera du monde pour rempiir tout cela, car la Guerre en consume beaucoup, & je croi que la misere fera déserter les autres. On est ruïné par les Banqueroutes; & un homme du Païs où vous êtes, vient depuis peu d'en faire une de plusieurs millions, qu'il a, dit-on, emportez du Royaume; tout le monde crie contre lui, & l'on doute qu'il puisse trouver de la Protection.

nulle part, parce que par ce contre-coup les Négocians des Païs étrangers se trouvent intéressez dans sa Banqueroute, qui a cause ici celle de Monsieur de *Mewe*, & de quantité d'honnêtes gens qu'il a ruinez, & réduits à la cruelle nécessité de ruiner les autres. Je croi que si on le tenoit ici on lui feroit un mauvais parti; aussi a-t'il pris soin de décamper. Si vous en sçavez des nouvelles vous me ferez plaisir de m'en donner, car j'y suis intéressée comme bien d'autres. Il est Lionnois d'origine, Imprimeur, ou Libraire de profession & de Famille; aïnsi vous en aurez sans doute entendu parler: car il a trouvé le secret de faire parler de lui aussi bien que celui qui brûla le Temple de *Diane* à *Ephése*, & à peu près sur le même ton. J'attens donc une relation de vôtre façon sur son chapitre, & je l'atens avec impatience. Les miseres du tems present me font souvenir d'un Placet qui fut presenté autrefois à Sa Majesté, & je croi qu'Elle en recevroit beaucoup de cette nature à l'heure qu'il est, si Elle étoit d'humeur d'y répondre aussi favorablement qu'elle fit à celui-là. Le voici.

PLACET AU ROY.

Il ne m'est pas permis d'entrer dans vos affaires.
SIRE, *ce seroit trop prendre de liberté:*
Cependant l'autre jour rêvant à mes miseres,
Je calculai le bien de Votre Majesté.
Il vous revient par an cent millions de rentes;
Cent millions valent cent mille écus par jour.
Cent mille écus en font quatre mille par heure.

Pour réparer les maux pressans
Que le Tonnerre a fait à ma Maison des champs ;
Ne saurois-je obtenir, Sire, *avant que je meure*,
Un quart-d'heure de vôtre tems.

Il l'obtint, & j'espere que j'obtiendrai aussi de vous la grace d'être bien persuadée, que je suis, Madame, vôtre très-humble & très-obéïssante servante.

LETTRE LI.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

COmme j'ai laissé passer près de trois ans sans répondre à vôtre derniere Lettre, & que c'est à peu près le tems que l'on met à faire le tour du Monde, vous vous atendez, sans doute, Madame, à recevoir des nouvelles des Antipodes, ou tout au moins de la *Palestine*, où j'ai dit autrefois en badinant, que je pourrois bien un jour m'aller promener. Il semble même qu'il n'y a qu'un Voyage d'aussi long cours qui puisse excuser ma paresse : le mien n'a pourtant pas été tout à fait si long ; je n'ai essuïé ni tempête, ni naufrage, & je n'ai pas été plus loin qu'*Aix-la-Chapelle*, d'où je vous écrits aujourd'hui. Voyez si vous êtes d'humeur de me pardonner mon silence, qui n'est pas aussi criminel qu'il le paroît, & dans lequel le cœur n'a point peché : j'ai toûjours eu dessein de vous écrire ; mais tantôt je voulois avoir quelque chose de joli à vous mander, ce qui ne se trouvoit pas souvent sur

ma route, tantôt une indiſpoſition, où un prompt départ d'un lieu à un autre, ou quelqu'autre obſtacle de cette nature m'empêchoit de ſuivre mon inclination, & de m'acquiter de mon devoir. Mais pourquoi alléguer des excuſes qui vous paroîtront foibles, & que je ne ſçaurois moi-même donner pour bonnes? Il vaut mieux convenir que j'ai eu tort. J'en conviens auſſi; & pour agraver mon crime, je vous dirai même que j'ai été aſſez près de *Paris*. Vous ne manquerez pas de dire que je devois me détourner un peu de mon chemin, pour vous y venir voir: mais outre qu'il n'eſt pas aiſé de ſe détourner, ainſi lors qu'on Voiage pour des affaires, & que l'on a ſes journées marquées: outre cela, dis je, ne pouvant pas reſter long tems avec vous, ç'auroit été s'expoſer à des nouveaux chagrins; ainſi, il eſt plus prudent, ce me ſemble, de reculer, comme on dit, pour mieux ſauter; & je n'ai pas mal fait de prendre ce parti: mais j'ai eu tort de ne pas vous écrire de *Reims*; il faloit vous avoir envoié du Vin de *Champagne*: mais ne parlons plus de ce qu'il faloit faire, & parlons de ce que j'ai fait. Jamais route ne fut plus ennuyeuſe que la mienne! Mon Mari jugea à propos de prendre la plus longue: il eut ſans doute ces raiſons pour cela; & le ſejour que nous avons fait dans la plûpart des Villes par où nous avons paſſé, me le perſuade ainſi. Sans chercher à les pénétrer, je vous dirai ſeulement que je fus de *Lion* à *Mâcon*, de *Mâcon* à *Châlons* ſur *Saone*, delà à *Dijon*, enſuite à *Chaumont* en *Baſſigni*, à *Châlons* en *Champagne*, à *Reims*, à *Retel*, à *Sedan*, à *Dinant*, à *Namur*, à *Hui*, à *Liége*, à

Limbourg, & qu'après avoir fait un si long détour, & avoir été près de deux ans à le faire, j'arrivai enfin à *Aix-la-Chapelle*, où je suis depuis ce tems-là. Mais vous voulez, sans doute, un recit un peu plus circonstancié ; & un voiage aussi long ne doit pas être conté en quatre lignes : c'est pourquoi je reviens sur mes pas, & pour faire les choses dans l'ordre, je retourne à *Lion*, d'où, comme je vous l'ai déja dit, je fus à *Mâcon*. Je ne mis qu'un jour à ce petit trajet, que nous fîmes le plus agréablement du monde, dans un Bâteau qu'on apelle la Diligence. Il étoit rempli de Personnes qui alloient à *Paris*, & ausquelles je vous avouë franchement, que je portois envie. Mais comme on ne fait pas toûjours tout ce qu'on veut dans ce monde-ci, je fus obligée de prendre d'un autre côté, & de leur fausser compagnie à *Mâcon*. Nous passâmes, avant que d'y arriver, devant cette belle Maison de Campagne que le défunt Archevêque de *Lion* fit bâtir, & à laquelle il donna son nom. Nous vîmes aussi la Ville capitale de la Principauté de *Dombes*, où Monsieur le Duc du *Maine*, heritier de Mademoiselle de *Montpensier*, a droit de faire battre Monnoye ; & nous entrâmes enfin dans la belle Ville de *Mâcon*, Capitale du *Mâconnois* en *Bourgogne*, & fort voisine de la *Bresse*. Elle est située sur la *Saone*, qu'on traverse avec le secours d'un Pont de pierre un peu moins beau que le Pont-neuf, & le Pont-Royal de *Paris* ; & moins beau que le Pont de *Lion*, que je venois de quitter. Aussi n'y a-t-il nul raport entre ces Villes-là : le seul agrément de cette derniere est qu'on y boit de très-bon Vin.

Mais comme cet agrément regarde moins les Dames que les Messieurs, je n'en trouvai pas beaucoup dans ce lieu-là : je me retranchai à manger du *Cotignac*. J'avois vû sur les Tablettes des Allemans voiageurs de ma connoissance, entr'autres Annotations ; *étant à Mâcon, manger du Cotignac*. Ainsi, je profitai de l'avis, & j'en mangeai tout mon saoul. J'eus le sort dont on flâtoit la future Epouse de Tartufe. Je fus en Societé avec Madame la Baillive, Mesdames les Elûës. Car, *Mâcon*, afin que vous le sçachiez, a Bailliage & Election, un College de Jesuites, & un bon Evêché, qui releve de celui de *Lion* ; un autre diroit Sufragant ; mais je n'aime pas à me servir de grands mots. Toutes ces Dames me parurent polies & honnêtes; & je n'ai que lieu de m'en loüer. Je manquai pourtant de me faire une terrible affaire dans ce Païs-là ; car étant allée au Sermon d'un Cordelier dont on m'avoit parlé comme d'un fort grand Prédicateur, & que je ne trouvai pas tel, j'eus l'imprudence d'en dire mon sentiment. Le Moine à Chapeau gris ne s'accommoda pas de ma sincérité, & il ne tint pas à sa Reverence Cordeliere que je ne fusse traitée d'heretique. Voici le cas:il nous conta, entr'autres choses, dont nous nous serions fort bien passez, qu'un jour dans un Cercle composé de gens d'esprit, après avoir agité plusieurs questions, on demanda quelle étoit la chose la plus forte qu'il y eût au monde; que là-dessus chacun dit son opinion : les uns soûtinrent que c'étoit le vin ; & je crois entre nous que le bon Pere auroit bien décidé pour celle-là; car ceux de son Ordre s'exposent souvent à sentir le pouvoir de

cette liqueur. Mais comme il n'expliquoit que les sentimens d'autrui, il ne nous fit pas l'honneur de nous aprendre le sien, dont il étoit aisé de se douter. Il dit donc que l'on prétendoit, ou que l'on avoit prétendu, qu'il n'y avoit rien de plus fort que le vin, parce qu'il dérangeoit la raison, & causoit souvent des desordres terribles. D'autres dirent que rien n'étoit si fort que les armes, puisque par elles *Alexandre* avoit fait la Conquête de l'Univers. On prétendit ensuite, avec plus de raison, que la force du vin & des armes devoit céder à celle du Pape, qui étant au-dessus des Rois, peut les déposseder & donner leurs Royaumes à d'autres, comme le cas est déja arrivé. Pendant que le bon Pere nous faisoit tous ces contes, je bâillois d'une grande force; mais par malheur j'avois pris du Caffé avant que de sortir du logis, & il me fut du tout impossible de dormir; si-bien que cet ennuyeux Sermon m'aiant mise de mauvaise humeur, je dis à une Dame qui étoit auprès de moi, que nôtre Prédicateur ne savoit ni la Carte ni la Cronologie; qu'il avoit dépaïsé la scéne, & changé terriblement les tems, puisque lors que la question dont il parloit avoit été proposée, les Papes étoient encore bien loin, & ne vinrent que long-tems après. La Dame à qui j'avois parlé fit part de ma remarque à une autre, cette autre à sa voisine, & en un instant la moitié de l'Eglise sçut que le Prédicateur ne savoit ce qu'il disoit. Je ne fus pas plûtôt chez moi, qu'un Abbé qui se piquoit d'esprit, vint me demander raison de ma critique. Je la trouvai dans le 3. *Liv. d'Esdras*, où je lui fis voir que c'étoit

sous le Regne de *Darius*, & pendant que ce Prince dormoit, que trois de ces Favoris avoient fait cette Dissertation, & que *Zorobabel*, qui avoit décidé pour les Femmes, la verité avoit emporté le prix de la dispute. Ainsi, dis je, comme *Darius* étoit Roi de *Perse*, & que cet Empire a précedé celui des *Grecs*, comme les *Grecs* ont précedé les *Romains*; vous voiez bien, Monsieur, que les Papes n'avoient garde d'être en nature pendant ce tems-là, puisque la Ville qu'ils ont toûjours habitée n'étoit pas encore bâtie, & que St. *Pierre*, dont ils se disent les Successeurs, ne nâquit que bien des Siécles aprés. Mon raisonnement parut juste, & l'ignorance du Moine incontestable. On lui en fit honte; & pour se vanger de mon savoir, il voulut m'en faire un crime, disant que je ne pouvois pas savoir si-bien la Bible à moins d'avoir été Huguenote: il soûtint même qu'il faloit que je la fusse encore, puisque je m'étois en quelque maniere oposée à ce qu'il avoit dit en faveur de la grandeur Papale, & que j'avois empêché, par des critiques plus vaines qu'utiles, le respect qu'il vouloit inspirer aux Peuples pour Sa Sainteté. Bien me valut alors que mon Mari étoit connu & que mon nom n'étoit point suspect! Sans cela, je vous assure que le vindicatif Prédicateur m'auroit joüé quelque mauvais tour; car comme il y a eu beaucoup de Protestans dans ce païs-là, les Moines y parlent fort haut, & font trembler ceux qui sont assez malheureux pour avoir le peché originel. Ils ne sont pas tout-à-fait si absolus dans un Païs où j'ai été autrefois, qu'on appelle le *Querigut*: il est habité par des *Miquelets*, qui ne

ne connoiſſent d'autre juſtice que celle qu'ils font eux mêmes, & qui, lors qu'un Prédicateur s'ingére de les cenſurer un peu trop vivement, le jettent à coups de pierres de la chaire en bas. Cela eſt arrivé dans le tems que j'étois à *Quillian*, qui n'eſt pas loin du *Querigut*. Il ne faut pour cela que deux ou trois ſéditieux, qui lors que le Sermon ne leur convient pas, diſent ; voilà un Drôle qui parle bien librement ! Faiſons le ſauter de la Chaire en bas ! La Populace, amie du deſordre, aplaudit d'abord, & le Pauvre Orateur voit fondre ſur lui une grêle de cailloux, à moins qu'il n'évite la lapidation, par des complaiſances criminelles, & en flâtant les vices de ſes Auditeurs, dont les Maximes ne ſont pas des plus Chrétiennes du monde. On auroit beau leur envoier des Dragons, comme on a fait aux Huguenots, ils en tireroient bien-tôt parti ! Et les Rochers inacceſſibles à tout autre qu'à eux & aux Chévres, leur fourniſſent des aziles aſſurez. Mr de *Louvois* ſe mit ſous leur Protection dans le Voyage qu'il fit de ce côté-là ; & dès que le Baillif lui eut proteſté qu'il ne couroit aucun riſque, il ſe le tint pour dit, comptant bien que toute l'Armée d'Eſpagne n'auroit pû l'attaquer dans de pareils retranchemens, & au milieu de gens auſſi déterminez que ceux-là. Mais pour revenir à mon Prédicateur de *Mâcon*, je vous dirai qu'il fut obligé de rengainer ſon malin vouloir, & que ne me trouvant nullement ſuſpecte de Huguenotiſme, j'échapai à ſa vangeance. Mon Mari finit les affaires qui l'avoient obligé de s'arrêter dans cette Ville-là, où il ne m'arriva point d'autre Avantu-

re, & d'où je fus à *Châlons* qu'on apelle *Châlons* sur *Saone*, & qu'il ne faut pas confondre avec un autre *Châlons* dont je vous parlerai ensuite. Celui dont il s'agit à present, est en *Bourgogne*. C'est une Ville d'assez bon air, Capitale d'un petit Païs qu'on apelle le *Châlonnois*. Elle est fortifiée: il y a une Citadelle, un Evêché, & une pépiniére de Carmes, qui en fournit à une grande partie du Roiaume: car j'ai remarqué qu'ils nous viennent presque tous de ce Païs-là: & j'y en ai tant vû, que si je n'avois pas sçû la Carte de la *Terre-Sainte*, & que le *Mont-Carmel* étoit en *Judée*, je l'aurois crû voisin de *Châlons*, & j'aurois pris la *Saone* pour le *Jourdain*, en voiant sur ses bords tous ces Successeurs du Prophête *Elie*. Il ne m'est rien arrivé dans cette Ville-là qui mérite vôtre curiosité. J'y ai reçû des visites: j'en ai rendu: j'ai fait bonne chere; car le Païs est propre à cela; & aprés un sejour où mon inclination a eu moins de part que des raisons plus essentielles, j'ai quitté *Châlons* pour *Dijon*, & je n'ai pas perdu au change: car *Dijon* est une grande & belle Ville, Capitale de la *Bourgogne*. C'est-là que siége le Parlement de cette Province, érigé par le Roi *Loüis XI.* l'an 1476. il y a outre cela une Chambre des Comptes, une Cour des Monnoyes, & un Présidial, dont la Jurisdiction s'étend assez loin. Cette Ville est située sur la Riviere d'*Ouche*, défenduë par un Château fortifié: elle est remplie de belles Maisons. On y voit de trés belles Eglises: on y trouve quantité de Personnes de condition: car il y a beaucoup de Noblesse dans ce Païs-là, & le Parlement en attire fort souvent aussi d'ailleurs. Je m'y divertis beau-

coup mieux que je n'avois fait à *Mâcon* & à *Châlons*, & j'y vis une chose que je n'avois jamais vûë ailleurs : car allant rendre visite à une Conseillere du Parlement, qui, comme toutes les autres, avoit été chez moi, & avec laquelle j'étois demeuré en reste, on me dit qu'elle étoit indisposée, & l'on me conduisit dans un apartement magnifique : la Dame étoit sur un lit d'ange : elle avoit bonne Compagnie auprés d'elle. Son deshabiller lui donnoit un petit air de Nimphe : Sa gorge étoit découverte, & l'attitude dans laquelle elle se tenoit, en faisoit voir toute la beauté. Je m'aprochai de cette aimable malade. Mais quelle fut ma surprise, quand je vis qu'elle badinoit avec un Serpent qui étoit attaché à son bras avec un ruban de couleur de feu, assez long pour lui laisser la liberté de se promener sur le lit ! Je fis un cri effroyable à cet aspect ; & l'horreur que l'on a naturellement pour ces sortes d'animaux me fit frémir. Mais la Dame me dit que je n'avois rien à craindre ; que son Serpent ne me feroit point de mal : & aprés lui avoir donné un petit coup, comme on auroit fait à un joli Epagneul, elle lui dit de dormir, & ce docile animal se glissa dans son sein, où un moment aprés il parut éfectivement endormi. Je ne pouvois revenir de ma surprise ! Mais enfin, aprés m'être un peu rassurée, Madame, dis-je à la malade, trouvés bon que je vous demande d'où vient que vous vous familiarisez ainsi avec une bête aussi venimeuse ? & comment vous pouvez faire pour vous garantir de son venin ? Car je vous avouë que je tremble pour vous à l'heure qu'il est, & que je crains que

vôtre Serpent Favori ne vous morde le sein, comme il fit celui dont Esope nous a conté l'Avanture, & qu'il nous donne pour l'emblême de l'ingratitude! Enfin, j'ai toûjours oüi dire que le commerce de ces Messieurs là n'étoit pas sûr, & je n'avois encore vû personne qui s'en fut acommodé. Vous avez raison, Madame, dit alors la malade; & si ce que vous voiez aujourd'hui vous paroît extraordinaire, le sujet ne l'est pas moins, & il est à propos que je vous le conte, afin que vous excusiez la bisarrerie de mon goût. Sçachez donc, continua-t-elle, que quoi que je ne sois pas fort aimable, je n'ai pourtant pas laissé de plaire, & qu'un des plus jolis Cavaliers de nôtre Province m'a aimée à la folie. Son mérite & sa constance m'engagérent à répondre à sa passion; & aprés cinq ans de soins & de tendresse je me déterminai à l'épouser. Les mesures furent prises pour cela, & le tems marqué au retour de la Campagne, que mon Amant ne pouvoit pas se dispenser de faire. Il partit avec l'assurance que je lui donnai d'être à lui: & quoi que cette assurance lui donnât de la joie, il partit pourtant fort affligé, & me laissa aussi triste qu'il l'étoit. Comme les termes où nous en étions me dispensoient de me contraindre avec lui, je lui laissai voir toute ma douleur; & aprés nous être dit tout ce que deux personnes qui s'aiment ont accoûtumé de dire en pareil cas, nous convinmes qu'à certaines heures du jour nous penserions l'un à l'autre, & que nous nous retirerions en particulier dés que l'heure sonneroit, pour ne nous ocuper pendant le tems marqué, que de nôtre tendres-

se : après-quoi mon Amant m'assura, que s'il étoit tué, il me le feroit savoir dans le moment à coup sûr, & que j'en aurois des signes assurez. Il partit, & je fus toûjours assiduë à ces rendez-vous, ausquels je ne crois pas qu'il ait manqué. Mais ce qui va vous surprendre, c'est qu'un jour, entendant sonner cinq heures aprés-midi, je quitai, selon ma coûtume, la Compagnie qui étoit chez moi, pour aller rêver dedans le Jardin : je m'assis sous un Pavillon couvert de Jasmins, & aprés y avoir resté quelque-tems, je vis un Serpent blanc comme de la neige, & tel que vous venez de le voir, qui me regardoit tendrement : je fis d'abord un grand cri. On courut à moi, & l'on voulut tuer le Serpent. Je m'y oposai : & aprés avoir fait attention sur la maniere dont il s'étoit trouvé-là ; car je ne l'avois point vû entrer, & il n'y étoit pas avant moi, puisque je ne m'en étois pas aperçûë, quoi que j'eusse tourné la vûë de tous les côtez de ce petit Pavillon, je ne doutai point que mon Amant ne fût mort, & que ce ne fût-là le signe qu'il m'avoit promis. Dans cette pensée, je pris ce Serpent sous ma protection ; & le regardant comme un gage de la tendresse de ce que j'aimois le plus au monde, il me devint infiniment cher. Mes conjectures ne se trouvérent que trop justes, & quelque-tems aprés, j'apris que mon Amant avoit été tué le même jour & à la même heure que le Serpent s'étoit aparu à moi. Aprés tout ce que je viens de dire, vous comprenez aisément qu'elle fut mon affliction ! On crut qu'il m'en coûteroit, ou l'esprit, ou la vie : mais le tems, ce grand

Maître de toutes choses, rendit enfin le calme à mes esprits; & comme je vis bien qu'il n'y avoit plus de retour chez les morts., je renoüai commerce avec les vivans, & j'épousai Mr de.... mais ce fut à condition qu'il me permettroit de garder toûjours mon cher Serpent qui avoit été mon unique consolation; & que je n'aurois pas quitté pour le plus grand Roi du monde. Comme Mr de.... étoit fort amoureux de moi, il me promit tout ce que je voulus; & comme il étoit trés-honnête homme, il me tint tout ce qu'il m'avoit promis. Je le perdis peu de tems aprés; j'en fus trés-affligée, & je m'en consolai avec l'Epoux que j'ai à present: car j'avois éprouvé qu'il n'est rien qui console si bien d'un mort qu'un vivant. Mr de... voulut bien subir la loi de son Prédecesseur, sans quoi il n'y auroit eu rien à faire pour lui; le Serpent conserva toûjours ses droits; la planche étoit déja faite, & quand j'épouserois douze Maris les uns aprés les autres, cela ne souffriroit pas la moindre difficulté. Vous méritez, dis je alors, Madame, que l'on ait pour vous une complaisance aveugle; & celles de Messieurs vos Epoux marque bien la force de leur Amour: mais je ne sçai si à leur place j'aurois pû la pousser si loin! Car enfin, si *Sarrasin* a voulu mettre martel en tête à nôtre bon Pere *Adam* sur le chapitre d'un Serpent, vous jugez bien que le commerce du vôtre auroit dû leur donner de la jalousie; & pour peu qu'ils eussent de penchant à croire la Metempsycose: ils dévroient s'imaginer que c'est l'ame de leur Rival qui anime cet Animal-là, ou du moins sçachant qu'il vous est venu de sa

part, ils pouroient se persuader qu'il vous parle toûjours en faveur de ce défunt, & se défier de ses conseils, puis que ceux de son espece n'en ont jamais donné que de trés-pernicieux. Aprés cela, ajoûtai-je, le tout ne se dit que pour briller, & je crois que vous avez trop de raison pour croire que les Morts puissent envoier des Ambassadeurs, & pour regarder vôtre petite Excélence rampante sur ce pié-là. Je ne vous dis point ce que je crois, répondit cette Dame, je vous ai conté le fait, & vous conclurez ce qu'il vous plaira. Vous voiez mon Serpent, on peut vous dire qu'il y a six ans que je l'ai, & que contre le naturel de ceux de son espece, il ne m'a jamais fait aucun mal. Toute la Compagnie certifia la même chose, & je sortis de chez cette Dame, dans un étonnement dont je ne puis encore revenir! Elle voulut que je visse tout ce qu'il sçavoit faire. Elle siffla à demi-bas; il s'éveilla; fit mille singeries; aprés-quoi on fit ouvrir une boëte de vermeil qui étoit pleine de son, dont il se régala. Voilà qui vous paroîtra incroiable, & que vous devez pourtant croire, puis que cela est aussi sûr, qu'il est sûr que je suis vôtre trés-humble, &c.

LETTRE LII.

DE PARIS.

JE veux bien oublier vôtre oubli, Madame; & puis que vous vous accusez, il ne seroit pas généreux à moi de ne point vous

excuser : Je n'apuierai pas même beaucoup sur cet article : de peur que vous ne me reprochiez aussi à vôtre tour, le peu d'empressement que j'ai eu à me plaindre de vôtre silence, & la patience avec laquelle je l'ai souffert : car suivant les réglemens de la belle amitié, je devois vous avoir écrit, n'eusse été que pour vous chanter poüille. Vous voyez que je préviens tout ce que vous pouriez me dire, afin de vous épargner la peine ou le plaisir de gronder, & & quoi-que vous aiez tort la premiere, je consens que nous soions quites. Voilà donc la Paix faite ! Mais je ne vous pardonne qu'à condition, comme dit *Scaron*, que vous n'y retournerez pas ; & que pour me dédommager de l'interruption de nôtre Commerce, vous me rendrez compte de tout ce qui vous est arrivé pendant ce tems-là. J'ai vû avec plaisir ce que vous avez commencé de m'en dire ; & je ne doute point que le reste de vôtre route ne soit aussi agréable & conté aussi agréablement. Je n'ai pû m'empêcher de rire de la folie du Cordelier, qui vouloit vous punir de son ignorance ; & je plains fort les pauvres Huguenots qui en souffrent à tous égards. Le goût de vôtre Conseillere de *Dijon*, me paroît un peu bizare ; & je ne crois pas que sa tendresse pour les Serpens lui donne bien des Rivales. Ces Animaux rampans sont l'horreur du Genre Humain, dont ils ont causé la perte ! & ce n'est même qu'avec répugnance que l'on se détermine à en manger, quoi-qu'on prétende qu'une pareille nourriture soit fort propre à purifier le sang ; & il me souvient, à propos de cela,

d'une réponse un peu hardie qui fut faite à Mr T..... par une Femme qui lui demandoit la charité. Ce Diacre, dont vous connoissez l'humeur sévére, prétendant que les besoins de la Mandiante n'étoient pas aussi pressans qu'elle vouloit le persuader, lui fit un Discours fort pathétique pour lui prouver que c'étoit un vol, & même un Sacrilége de chercher à s'apliquer ce qui n'étoit destiné que pour le soulagement des véritables Pauvres. Voiez, lui dit-il, si vous êtes dans ce cas-là? C'est dequoi je doute, ajoûta-t-il, & vôtre embonpoint me fait croire que vous vous nourissez mieux que moi. Vous avez raison, Monsieur, dit la Femme, qu'un pareil Discours fatiguoit, puis que je mange le pain que Dieu a benit, pendant que vous mangez ce que Dieu a maudit! Car vous ne pouvez pas nier qu'il n'ait maudit le Serpent, qui est vôtre nourriture ordinaire! Le Dévot rougit de cette réponse, qui fit rire tous ceux qui étoient presens, & qui donna lieu de croire que cette Femme avoit prétendu accuser par-là le Personnage d'avoir ce qu'on apelle le *Rhume Ecclésiastique*: Maladie à laquelle on prétend que l'usage des Serpens fait quasi l'effet du Mercure. Je crois que vous entendez assez ce que je veux dire, sans qu'il soit besoin d'apeller *un Chat*, *un Chat*; & le Rhume Eclesiastique est si bien connu à *Paris*, qu'il n'est pas besoin de Commentaire pour expliquer le cas. C'est à la galanterie des Gens d'Eglise que l'on doit cette maniere de définir un mal ausquels ils sont fort sujets; & que le respect qu'on a pour leur Caractére

L 5

ne permet pas de nommer autrement. Puisque nous sommes sur la Cronique scandaleuse, il faut que je vous fasse part d'une Avanture qui vient d'arriver au pauvre Chevalier de *Tourville*, & qui a réjoüi tout *Paris*. Mais, non, je ne puis pas bonnement vous conter ce fait-là, car il est un peu scabreux; & je ne vois pas de moien de l'enveloper, à moins d'en ôter toute la grace; n'importe, il en arrivera ce qu'il poura! Je céde à la tentation que j'ai de vous faire rire! Sçachez donc que le Chevalier de *Tourville* étoit amoureux de la Duchesse de.... qu'elle le mit même en état d'être heureux; mais que par un malheur pareil à celui, qui, selon *Bussi*, arriva autrefois au Comte de *Guiche*, avec Madame d'*Olone*, le Chevalier se trouva hors d'état de profiter de sa bonne fortune. La Duchesse outrée d'avoir trouvé tant de foiblesse dans cet Amant, a eu l'indiscrétion de la publier. Maniere assez jolie de se vanger, comme vous voiez? La Cour & la Ville ont ri de l'un & de l'autre, & quand on veut parler d'un Siége pliant, on dit, un *Tourville*. Si-bien que ce nom-là est presentement aussi connu que celui du Rhume Ecclesiastique, car dans les meilleures Compagnies on ne fait point de façon de dire, avancez un *Tourville*, au lieu de dire, avancez un *Pliant*; & ce pauvre garçon ne sçait plus où se cacher, pendant que la Duchesse de... soûtient la gageure sans se déconcerter. On pouroit bien dire là-dessus, comme Arlequin: O Tems! O Siécle! O Mœurs! que dira l'avenir? Je crois qu'on doit l'invention du Siége

Pliant, ou du moins le nouveau nom qu'on lui a donné, à Madame la Duchesse; & cette imagination me paroît assez de son caractere. Puisque je suis en train de dire des folies, & que, comme on dit, il n'y a en toutes choses que la premiere pinte qui coûte, il faut que je vous régale d'une Chanson, que cette Princesse a faite en l'honneur du Mariage de sa Belle-Sœur, avec Monsieur le Duc de *Vendôme*. Vous sçavez que Madame la Duchesse est Femme de Monsieur le Duc, fils de Monsieur le Prince, & Frere de Mademoiselle de *Condé* que le Duc de *Vendôme* vient d'épouser. Or écoutez la Chanson. La Poësie en est un peu gaillarde; mais c'est la faute de l'Auteur, & non pas la mienne.

Préparons dessus nos Musettes,
Pour Vendôme des Chansonnettes.
Il donne dans le Sacrement.
L'Epouse sera bien baisée
S'il est sur elle aussi souvent
Qu'il est sur la Chaise percée.

Encore un coup, Madame, *Honi soit qui mal y pense!* Comme dit la Devise *d'Angleterre*. Si quelque fausse prude condamne la liberté que je me donne de parler des choses, qu'elle se contente peut être de penser, parce qu'il n'est peut-être pas en son pouvoir de faire mieux, ou pour mieux dire, pis, tant pis! Et deux fois tant pis pour elle! Le Mariage du Duc de *Vendôme* a été fort aprouvé; la Cour & la Ville y ont aplaudi; & il a tout lieu d'en être content, puis qu'il n'auroit jamais pû

prendre une Femme de meilleure Maison, ni d'un mérite & d'une piété plus solides ! Ils tiennent leur Cour au Temple, qui, comme vous sçavez, est la Maison du Grand-Prieur de *France*, Frere du nouveau Marié. Les Vers de Madame la Duchesse ne sont pas les seuls qui ont été faits sur ce Mariage ; vous en trouverez un bon nombre d'autres dans le Mercure Galant, où nos beaux esprits ont eu soin de mêler les Mirtes avec les Lauriers, & de chanter la Valeur de l'Epoux & les Vertus de l'Epouse ! Ils ont un beau champ pour cela, puisque l'on peut dire, sans flâter le Duc de *Vendôme*, qu'il pousse l'héroïsme aussi loin qu'on le puisse pousser, & qu'il a été jusques ici le soûtient de la *France* ! On est si bien persuadé ici de cette vérité, qu'on l'envoie en *Espagne* pour soûtenir *Philippe* sur le Trône d'où nos Ennemis veulent le faire culbuter : & je ne doute point que ces Héros ne leur fasse trouver à qui parler, & ne change bien-tôt la face des afaires. Enfin, on peut justement l'apeller l'Ange Tutelaire de la Maison Royale, & le Défenseur de la gloire des Lis ! Ce fut ainsi que sous *Charles VII.* un Prince, qui, comme celui-ci, étoit plus redevable à l'Amour, qu'au Sacrement, empêcha le Roiaume de périr. Le cas est à peu près pareil, & l'Histoire ne parlera pas moins, je m'assure, de *Vendôme*, qu'elle a parlé autrefois de l'Auteur de la Maison de *Longueville*. Mais comme il ne me convient pas d'aspirer à la gloire d'Historienne, je céde cet honneur à tant de beaux Esprits que la générosité de ce Prince a mis à leur

aiſe, & qui ſont doublement engagez à faire éclater le zéle qu'ils doivent avoir pour lui, & *Pallaprat*, *Capiſtron*, & tant d'autres s'aquiteront beaucoup mieux de cet Emploi, que ne le pouroit faire une Femme, condamné par *Moliére*, à ne faire que coudre & filer ! Pour vous, Madame, vous n'avez point ſubi cette condamnation ; vous en avez apellé comme d'abus ; & la maniere dont vous paroiſſez verſée, comme on dit, dans les Saintes Lettres, fait bien voir que vous ne vous êtes pas toûjours amuſée à la bagatelle ; & je m'imagine que les Voiages auront ajoûté bien des nouvelles connoiſſances à celle que vous aviez déja : Mais moi, qui me plaît dans mon ignorance, & qui ſuis extrêmement pareſſeuſe, j'ai tout l'air de ne point bouger de *Paris* ; & quand je ſerois même née avec toute la curioſité des plus fameux Voiageurs, je croirois qu'il ſufiroit pour la ſatisfaire d'aller à *Verſailles* ; j'y mettrois pied à terre, & aprés avoir attaché mon cheval à la porte d'un Cabaret, ou plûtôt dans une Ecurie, j'irois voir toutes les raretez & les merveilles de cette huitiéme Merveille du Monde, après quoi je remonterois ſur ma bête, & retournerois chez moi, contant avoir tout vû, & bien plus commodément que ſi je me donnois la peine de courir les Mers, & d'arpenter tout l'Univers pour cela. Car où pourrois je trouver un Roi comme le nôtre, & une Cour auſſi polie & auſſi magnifique que la ſienne ! Les *Siamois*, & tant d'autres Nations éloignées qui ſont venus l'admirer, nous aſſure que nous ne devons pas aller

chercher ailleurs le bonheur dont nous joüissons. Irons-nous à *Rome* pour admirer les Ouvrages de *Michel-Ange*, ou de *Raphaël*? Nous ne sçaurions y trouver de plus belles *Peintures* qu'à *Versailles*; tout ce que les *Indes* & le vaste Empire de la *Chine* ont de plus curieux est rassemblé dans le Cabinet de Monseigneur, où j'ai vû jusques à des pendules de Porcelaine! La Ménagerie du Roi renferme des Animaux de toutes les espéces; & il semble que l'*Afrique* y ait paié un tribut de tous ceux qu'elle produit, & que toutes les parties du Monde aient fait hommage au Roi, de ce qu'elles ont de plus rare & de plus précieux. Ainsi, comme tout ce qu'on seroit obligé d'aller chercher, tantôt sous la Zone Torride, & tantôt sous la Glaciale, se trouve rassemblé avec soin dans la derniere perfection à *Versailles*, je conclus qu'il vaudroit beaucoup mieux y passer les trois ans & demi, que, selon vous & les Geographes, on emploie ordinairement à faire le tour du Monde, sans s'exposer aux naufrages si fréquens sur toutes ces sortes de Mers differentes, à l'esclavage qu'on risque de rencontrer chez les *Turcs*, aux courses des *Arabes*, & aux Sables de la *Libie*. Inconvéniens ausquels on n'a garde d'être exposé en restant à *Versailles*, & en y consumant le tems & l'argent destinez à un Voiage aussi périlleux & aussi fatiguant, & au bout duquel on n'en est pas plus avancé! Comme je suis d'une humeur à ne pas aller chercher les pardons à *Rome*, lors que je puis les trouver plus près, je vous avouë que je bornerois toutes mes courses à *Versailles*; & que si vous n'aviez pas d'autres raisons de voiager que celle dont je viens de

parler je condamnerois fort vôtre vie ambulante. Après cela, il se peut que ce qui me met ainsi de mauvaise humeur contre les Voiages, c'est parce qu'ils me privent du plaisir de vous voir. Voilà pourtant des douceurs qui m'échapent, & ausquelles vous ne vous seriez pas sans doute attenduë après un silence de près de trois ans : mais n'en parlons plus, je ne prétens pas révoquer l'Amnistie. Au reste, je vous ai parlé du Mariage du Duc de *Vendôme*, & je ne vous dirois rien de celui du Duc de *Berri* ! Cela ne feroit pas bien. Il vient d'épouser, par ordre du Roi, une jeune & belle Princesse. Vous comprenez bien qu'il aura obéï sans peine à un ordre de cette nature. C'est à Mademoiselle que Sa Majesté l'a marié ; & Mademoiselle est, comme vous sçavez, Fille de Monsieur le Duc d'*Orleans* & d'une Princesse née des Amours de Sa Majesté avec Madame de *Montespan*, & qui ne peut, par consequent, qu'être très-jeune. L'Epoux l'est aussi, & c'est un très-joli assemblage où les Jeux & les Amours ont tout l'air de tenir leur partie. Nous avions besoin d'une nouvelle Cour aussi brillante que celle-là, pour ramener les plaisirs que la dévotion & le serieux avoient éloignez. J'espere que le Duc de *Berri* les fera revivre : car il m'a toûjours paru d'un tempérament à aimer la joie. On leur a donné le Palais de *Luxembourg*, dont les Jardins vont être aussi fréquentez à present que les Tuilleries. Le Duc de *Berri* est un Prince autant aimé qu'il est aimable ; & Madame son Epouse est toute charmante, & a été élevée avec tout le soin imaginable. Ainsi, par la naissance & par l'éducation,

elle ne peut qu'être très accomplie, & elle n'a pour cela qu'à ressembler à Madame la Duchesse Doüairiere d'*Orleans* sa Grand-Mere, qui a fait l'admiration du Roi, & de toutes les Personnes qui ont eu l'honneur d'aprocher de la sienne. Mademoiselle de *Rohan*, Fille du Duc de ce nom, Epouse le Prince de *Bergue*, Frere de Mademoiselle de *Montigni*, cette belle Chanoinesse de *Mons*, dont les attraits ont fait grand bruit, célébre par la conquête de l'Electeur de *Baviére*, & dont vous aurez sans doute entendu parler au Païs où vous êtes, qui n'est pas loin des Etats de ce Prince. La nouvelle Princesse de *Bergue* n'est pas moins belle que la Sœur de son Epoux: il y avoit fort peu de tems qu'elle paroissoit à la Cour; mais dès qu'elle y parut, tout le monde en fut enchanté! Madame sa Mere l'a élevée dans une fort grande retraite, & ne l'a mise dans le monde que le plus tard qu'elle a pû. Vous sçavez, sans doute, que Madame la Duchesse de *Rohan* est Fille du Marquis de *Vardes*, dont les galanteries & les disgraces ont été connuës sous la vieille Cour, & célébrées par *Bussi Rabutin*. Voilà pourtant bien des nouvelles, & de belles nouvelles que je vous mande. Mais pour décendre de la Cour à la Ville, il faut que je vous conte une Avanture assez plaisante. Un Homme de ma connoissance poussoit la fleurette auprès d'une fort jolie Fille apellée *Carbonel*. Ce nom-là ne vous est pas inconnu, non plus qu'à moi, quoi qu'il soit un peu Bourgeois. Le Cavalier poussoit vivement la Belle, qui n'ayant pas le plus grand esprit du monde, lui dit, pour réponse à ces douceurs; si donc,

Monsieur, vous me faites rougir ! Il n'y a pas de mal à cela, répondit l'autre. Au contraire, cela fait voir que vous avez de la pudeur. De la pudeur, dit-elle, vous êtes un insolent ! Personne ne m'en a jamais accusée, & je pourrois bien vous faire repentir d'un pareil discours ! Le pauvre Amant ne savoit d'abord ce qu'elle vouloit dire. Mais il comprit enfin que la pauvre petite Personne prétendoit qu'il l'acusoit d'être puante. Cette idée le fit rire ; & ce rire acheva de gâter ses affaires. Il fut chassé indignement sans qu'on voulut lui donner le tems de se justifier, & sans qu'il ait pû se racrocher depuis avec cette spirituelle Maîtresse. Ce qui fait bien voir qu'une sotte donne quelquefois autant de peine qu'une personne raisonnable ; & comme on n'y sauroit trouver le même agrément, il faut être fou pour s'y attacher ; car selon moi, l'esprit est le sel de la galanterie, & tout bien conté l'esprit est bon à tout. C'est ce que je tâche de faire comprendre à ce pauvre Martir de la pudeur, qui ne sauroit se consoler de son infortune, quoiqu'il convienne du peu de génie de sa Belle. Il me contoit encore un de ces tours d'esprit dans un petit Voiage qu'il avoit été obligé de faire quelque tems auparavant. Il en reçût une Lettre la plus jolie du monde, & dans laquelle elle paroissoit s'être surpassée. Quoique ce pauvre garçon n'y reconnut pas son stile, comme on veut toûjours juger avantageusement de ce qu'on aime, il se persuada que sa Belle étoit de ces sortes de Personnes qui pensent mieux qu'elles ne parlent, & dont on prétend assez mal à propos que les Lettres valent mieux que les con-

versations. Chose qui me paroît fort contradictoire ! car si la belle maniere d'écrire est, comme tout le monde en convient, d'écrire comme on parle ; *ergo*, je conclus que pour bien écrire il faut bien parler ! Nôtre Amoureux prétendit pourtant séparer ces deux choses ; & comme la discrétion n'est pas la vertu des Amans, celui-ci voulant passer pour homme à bonne fortune, ne manqua pas de faire part de cette belle Lettre à tous ceux qu'il crut capables d'en connoître le mérite. Mais sa vanité fut bien paiée ; car on lui en montra l'original dans *Clelie*. On auroit pû dans ce moment-là l'excuser d'avoir de la pudeur ; car il rougit jusqu'au bout des ongles, de toutes les plaisanteries qu'il fut obligé d'essuier là-dessus, & il ne se tira de cet embaras qu'en prenant le parti de rire comme les autres. Il se souvint ensuite qu'il avoit vû *Clelie* sur la table de sa Maîtresse ; ainsi il ne douta point qu'elle n'eût puisé là-dedans, quoiqu'elle crût qu'il ne fût pas homme à pouvoir la confondre de ce vol, parce qu'il n'étoit point Amateur de Romans. Cependant dès son arrivée elle lui demanda s'il avoit été content de sa lettre. J'aurois beaucoup mieux aimé, lui dit-il, qu'elle eut été de vous, que de Mademoiselle de *Scuderi* ! Et prenant *Clelie* qu'il trouva encore sous sa main, il chercha la page où on lui avoit fait voir sa Lettre ; mais il la chercha inutilement, car la Belle avoit eu la précaution d'arracher la feüille, comme si son Volume avoit été seul dans le monde ; & avec une fermeté dans laquelle il n'entroit point du tout de pudeur ! Cherchez, dit-elle, vous ne trouverez point ce que

vous croiez ! Vous vous imaginez que j'ai tiré ma Lettre de ce Livre, mais vous verrez bien que non ; & je vous défie de m'en montrer une pareille là-dedans. Elle pouvoit le défier à coup sûr ; mais je ne comprens pas qu'il pût encore l'aimer après cela ! On ne m'acusera jamais de pareille chose, & si mes Lettres ne sont pas belles, elles sont du moins de moi. Je dis bonnement ce que je pense, sans emprunter le secours de l'Art ; & je ne consulte que mon cœur quand il s'agit de vous assurer que je suis, &c.

LETTRE LIII.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

QUoi-que je sçusse déja une partie des nouvelles dont vous m'avez fait part, la maniere dont vous les contez leur donne un tour de nouveauté qui m'a fait un vrai plaisir. Mais, Madame, j'en ai reçû un fort grand par les assurances que vous me donnez de vôtre amitié ! Je tâcherai de n'être point en reste avec vous là-dessus ; & si l'amitié se paie par l'amitié, j'ose bien vous répondre que nous sommes tout au moins quittes. Cependant puis que vous demandez une Relation de mon Voiage, en voici la continuation. Il me semble, si j'ai bonne mémoire, que j'en suis demeurée à *Dijon*, d'où je fus à *Chaumont*, Capitale du *Bassigni*, en *Champagne*. C'est une petite Ville assez drôle, bâtie sur une Coline près de la *Marne*. Il y a de fort honnêtes gens ; & je crois vous

avoir dit autrefois que Monsieur le *Moine*, Lieutenant Général de cette Ville-là, eut l'honneur de s'allier à Madame de *Maintenon* par le Mariage de Mademoiselle le *Moine* sa fille avec Monsieur de *Murcé*, fils de Monsieur de *Villette*, qui, comme vous sçavez est germain de Madame de *Maintenon*. Je vis assez près delà la Source de nôtre fameuse *Seine*, que les Fourmis pourroient passer à la nage sans beaucoup de risque. Qui diroit à voir de quel air cette orgüeilleuse riviere traverse *Paris*, qu'elle soit si petite dans son origine? & si nous remontions jusqu'à celle de quantité de gens qui font fracas dans la même Ville, peut-être trouverions-nous lieu à de pareilles réflexions! Je vis dans ce Païs-là les lieux que la dévotion de S. *Bernard* a rendus recommandables, & où l'on observe la Regle qu'il a imposée à ses Disciples. On me conta une infinité de Miracles qu'on prétend qu'il a faits, & ses correspondances avec les Anges. Mais malgré tout cela, je ne pouvois m'empêcher de lui sçavoir mauvais gré des chagrins qu'il a faits au pauvre *Abélard* dont je lisois alors les malheurs & les tendres Lettres de sa chere *Eloïse*. Je vous condamne à cette lecture, si vous ne l'avez pas déja faite, & je vous assure qu'il n'en est pas de plus touchante. Jamais amour n'eut un plus triste succez, & ne causa un plus beau retour vers Dieu! Nous ne fîmes pas un fort grand séjour à *Chaumont*, & nous nous hâtâmes d'entrer plus avant dans la *Champagne*. Vous voiez, Madame, que nous suivions les bons vins, & je crois qu'à mon retour vous me trouverez fort experte là-dessus, & que vous vous en tiendrez à mes

décifions. L'empreffement que j'ai de paffer promptement en *Champagne*, me faifoit oublier une plaifante chofe qu'on me dit être arrivée en *Bourgogne*; ce fut à *Baune*; Ville dont les vins font en grande réputation. On dit que lors que le Roi y paffa, les Magiftrats eurent foin de lui en envoier, & qu'étant allez enfuite voir dîner S. M. ils eurent le plaifir de lui entendre dire qu'Elle trouvoit leur vin excellent; & que fiers d'un pareil témoignage, & préférant la gloire de leurs vignes à celle de favoir faire leur devoir, ils répondirent à ce Monarque: Ah! Sire, nous en avons bien encore de meilleur! Si j'avois été là, j'aurois voulu leur demander pour qui ils le gardoient. Je paffai encore dans un endroit qu'on apelle le Val de *Sufon*, où il y a des précipices affez paffables, & une décente fort droite, d'où, fi le caroffe verfoit on feroit au pié de la lettre des fauts très-périlleux. Le Roi demanda pourquoi l'on n'avoit pas mis-là des gardes-fous; & on lui répondit bonnement: C'eft, Sire; parce qu'on n'a pas fçû que Vôtre Majefté y dût paffer. Je croi que ces pauvres *Bourguignons* n'y entendoient pas de fineffe, non plus que les Harangueurs de *Dijon*, qui pour s'excufer à Monfieur le Prince, de ce qu'ils n'avoient pas fait tirer le Canon à fon arrivée, lui dirent qu'ils ne l'avoient pas pû pour vingt raifons, qu'ils alloient toutes expliquer, fi Monfieur le Prince ne les avoit arrêtez à la premiere: car comme ils députérent par dire, premierement, *par ce que nous n'en avons point*; je vous difpenfe des dix-neuf, dit ce Prince, en leur impofant filence & arrêtant l'orateur au milieu de fa Période. On me fit encore

cent contes de la naïveté des *Bourguignons*: & dès que je fus en *Champagne*, on voulut me donner à peu près la même idée des *Champenois*, & l'on me dit qu'un *Champenois*, & quatre-vingt-dix-neuf Moutons font cent bêtes. C'eſt là le dicton du Païs de *Chaumont*. Je fus à *Châlons* en *Champagne*, Ville bâtie dans une belle Plaine, ſur la *Marne*, qui la partage en Ville, Iſle & Fauxbourg. Elle a Préſidial, Election, Généralité & Evêché, avec tître de Comté & Pairie. Ce fut-là que nôtre éminent Archevêque de *Paris* fit ſon aprentiſſage Epiſcopal. *Châlons* eſt une Ville Marchande. Ses Fortifications ne ſont pas conſidérables; mais le Païs qui en dépend, qu'on apelle le *Châlonnois*, eſt fort fameux par la défaite d'*Attila*: Car on prétend que ce fut à trois lieuës de *Châlons*, près d'un Bourg nommé *la Suipe-la-Longue*, que ce Roi des *Huns*, qu'on apelloit *le Fleau de Dieu*, fut entierement défait l'an 453. par *Meroé* Roi des *François*, *Théodoric*, Roi des *Viſigots*, & *Aëtius* Général des *Romains*, qui s'étant unis contre lui, lui tuerent cent quatre vingt mille hommes, & l'obligerent de retourner dans ſon Païs, avec les débris de ſon Armée. *Rheims*, où je fus enſuite, & qui n'eſt qu'à ſept lieuës de *Châlons*, eſt une des plus anciennes Ville de *France*. Elle a environ une lieuë de circuit. On voit quantité de Convens d'hommes & de femmes, des Abbayes, des belles Egliſes; le Portail de ſa Cathédrale paſſe pour le plus beau de *France*. Ce fut *S. Remi*, Evêque de *Rheims*, qui convertit *Clovis. V.* Roi de *France*, & le premier qui ait été Chrétien. Ce fut en ſa faveur que le Ciel envoia l'*Oriflâme*,

& la *Ste Ampoulle*, dont l'huile servit à Sacrer ce Monarque, & sert encore à tous ses Successeurs, sans que depuis un si longtems elle ait pû être épuisée. Miracle à peu près pareil à celui que le Prophête *Elie* fit en faveur de la Veuve de *Sarepta*, & en l'honneur duquel les Successeurs de *S. Remi* ont l'honneur de Sacrer les Successeurs de *Clovis*. Cette cérémonie se fait toûjours à *Rheims*, dont l'Archevêque est premier Duc & Pair de *France*. Vous avez connu ce Prélat, je veux dire celui qui de nôtre tems a rempli le siége Archiepiscopal de *Rheims*. Vous sçavez qu'il faisoit très-belle dépense, & qu'il avoit moien de la faire, nonseulement par ses revenus Ecléfiastiques, mais aussi par les grands biens qu'il possédoit d'ailleurs, & qu'un frere de Mr de *Louvois* ne pouvoit pas manquer d'avoir ramassez. Nous fûmes le voir : il nous fit mille honnêtetez, nous montra toutes les magnificences de son Palais, sa Bibliothéque, ses Meubles. Il étoit sur tout fort curieux en Tableaux ; & nous en vîmes de très-beaux dans son Cabinet. Après les avoir examinez, nous nous arrêtâmes quelque-tems à regarder ceux de sa Famillle, feu Mr de *Louvois*, & le bon homme Mr. le *Tellier* étoient parlans : la Marquise de *Créqui*, fille du Duc d'*Aumont*, étoit aussi fort ressemblante ; & l'Archevêque nous montra la feuë Duchesse d'*Aumont*, qu'il dit être aussi très-bien ; mais dont je ne pouvois pas juger, parce que je ne l'avois pas connuë : je lui trouvai quelque chose de fort intéressant dans la Phisionomie, & je dis à ce Prélat, que c'étoit dommage qu'elle eût si peu

vécu. Vous avez raiſon, Madame, me répondit-il en pouſſant un soûpir, & ſa vie a fini par une ſi triſte Cataſtrophe, que je ne ſaurois y penſer ſans ſentir la plus vive douleur! Si je ne craignois de la réveiller, dis-je alors, je prendrois la liberté de vous demander ce que vous entendez par cette Cataſtrophe; car il me ſemble que j'avois toûjours oüi dire que cette Dame étoit morte d'une fiévre, regretée de tous ſes Parens & du Duc d'*Aumont* ſon Epoux; & cela ne ſauroit me conduire aux ſoupçons que ce que vous venez de me dire pourroit naturellement donner; ainſi cet Enigme auroit beſoin d'explication. Je veux bien vous la donner, Madame, dit alors l'Archevêque, quoi-qu'il faille pour cela rapeller des ſouvenirs bien douloureux: mais je ſerois au deſeſpoir de vous laiſſer prendre là-deſſus de fauſſes idées; ainſi il faut vous conter une Avanture auſſi tragique qu'elle eſt ſurprenante. Il me preſenta en même-tems un fauteüil; & pendant qu'on nous préparoit la Collation il s'aſſit auprès de moi, & commença ſon Hiſtoire. Mr le Duc d'*Aumont*, me dit-il, en épouſant ma Sœur, lui donna entr'autres bijoux un Chapelet de Diamans, dont il faiſoit grand cas, plus par des raiſons qui ne m'ont pas été connuës, que par la valeur de la choſe, qui étoit pourtant d'un grand prix. Il pria ſon Epouſe de le garder comme un gage de ſa tendreſſe, & de lui prouver celle qu'elle avoit pour lui en ne ſe défaiſant jamais de ce bijou. La condition fut aceptée. Le Duc & la Ducheſſe d'*Aumont* vécurent le mieux du monde enſemble. Le Marquis de *Ville-*

quier

quier & la Marquise de *Créqui* furent les fruits de leur union, & des commencemens aussi heureux sembloient promettre un bonheur plus durable. Ma Sœur étoit trés-jeune, & se portoit le mieux du monde: Tout respiroit la joie & le plaisir dans ce Ménage, lors que la perte de ce fatal Chapelet jetta la pauvre petite femme dans la derniere désolation! La maniere dont son Epoux le lui avoit donné, les promesses qu'il lui avoit fait faire de le garder, lui faisoient craindre le chagrin qu'il auroit de cette perte: elle s'imagina même qu'il pouroit peut-être soupçonner qu'elle en auroit fait present à quelqu'un, & par l'importance du sacrifice, juger desavantageusement de sa vertu. Toutes ces pensées la mettoient au desespoir. Elle en perdit le boire & le manger, & tomba dans une si terrible mélancolie, que son Epoux en fut extrêmement allarmé. Il en demanda la raison inutilement, & il fut obligé de partir pour *Versailles*, avec le chagrin de la laisser dans un si triste état. Dés qu'il fut parti, une de ses femmes, en laquelle elle avoit le plus de confiance, lui demanda son secret, & à force de prieres le lui arracha. J'ai perdu mon Chapelet de Diamans, lui dit-elle, ma chere enfant; & s'il faut que mon Mari sçache cette perte, je n'oserai jamais plus le regarder, & j'aimerois mille fois mieux être morte que d'être exposée à lui aprendre cette nouvelle, que je ne sçaurois pourtant pas lui cacher long-tems; ainsi je ne sçai que devenir. Les larmes & les sanglots redoublerent alors; & l'officieuse Confidente touchée de la douleur de sa Maîtresse, lui dit

pour la consoler, qu'elle connoissoit un Prêtre auprès de *S. Nicolas-des-Champs*, qui avoit des talens merveilleux pour faire trouver les choses perduës. La Duchesse prit d'abord, comme on dit, la bale au bond; & proposa d'aller sur le champ trouver le Prêtre. L'absence de son Mari favorisoit ce dessein; ainsi il fut aussi-tôt executé que formé. On se déguisa. Ma Sœur prit un des habits de cette Suivante, & entra avec elle dans un Fiacre fermé, qu'elles furent prendre à *S. Paul*, & qui, sans Laquais & le plus *incognito* du monde, les mena au lieu desiré. Le Prêtre dit d'abord à ma Sœur, que malgré son déguisement il sçavoit qui elle étoit, & le sujet qui l'amenoit chez lui; qu'il pouvoit lui donner contentement; mais que ce ne seroit qu'à des conditions bien terribles. Comme je sçai, lui dit-il, Madame, que les personnes de vôtre Sexe ne sçavent pas trop bien se taire, & que je risque beaucoup en vous rendant le service que vous me demandez, il est juste que je prenne mes précautions, & que pour ma sûreté, je vous mette de moitié du péril auquel vous voulez que je m'expose pour vous: c'est-à-dire, que si vous voulez me jurer de ne rien dire de ceci à personne, & vous soûmettre à mourir huit jours aprés en avoir parlé, je vous donnerai des nouvelles de vôtre Chapelet, & les moiens de le retrouver. Voiez à quoi vous vous engagez? & si vous ne vous sentez pas assez de force pour cela, retournez-vous-en comme vous êtes venuë. Ma Sœur promit mons & merveilles; & la joie de ravoir son cher Chapelet ne lui permit pas de reflêchir sur

la temerité du Vœu qu'on lui faisoit faire. Le Prêtre, aprés toutes les minauderies ordinaires en pareil cas, la fit approcher d'un miroir où elle vit sur sa toilette, le Chapelet qui pendoit un peu, & un Abbé qui le tiroit & le mettoit dans sa poche : aprés quoi la décoration changea. Le miroir representa la Chambre de l'Abbé, où on voioit un Cabinet de la *Chine*, entr'ouvert, & le Chapelet dedans. Il me semble, dit alors le Prêtre, qu'en voila autant qu'il en faut ! Je vous ai fait voir celui qui a pris vôtre Chapelet, la maniere dont il l'a pris, & le lieu où il l'a mis ; c'est à vous à present à faire le reste, & sur tout, à vous souvenir de ce que vous avez promis : ce sont vos affaires ; & si vous me manquez, je vous répons que je ne vous manquerai pas. Ma Sœur lui renouvella encore les assurances qu'elle lui avoit données là dessus, & sortit aprés l'avoir récompense à proportion du service qu'il lui avoit rendu. Elle fut de ce pas-là chez l'Abbé, qu'elle connoissoit trés-bien, & qui se seroit fort bien passé de l'honneur qu'elle lui faisoit, & auquel il n'auroit jamais été en droit de s'attendre. Il en parut tout confus. Ma Sœur, lui dit, qu'aiant des affaires dans ce quartier-là, elle avoit conté de venir se reposer chez lui, & lui demander du Caffé, & que pour éviter l'éclat, elle avoit voulu venir *incognito*. L'Abbé se seroit quasi crû en bonne fortune, si son vol ne lui avoit donné d'autres pensées. Il parut confus & embarassé. La Duchesse lui en fit la guerre, & se campa sur un Siége qui étoit auprés du Cabinet qu'elle avoit vû dans le miroir du Prêtre. On

eut beau vouloir la placer plus commodément elle ne quitta jamais son poste : & après avoir parlé des emplettes qu'elle venoit de faire, & exageré la fatigue que toutes ses courses lui avoient causées, elle prit un petit air d'autorité; & moitié sérieux, moitié plaisanterie : voyons, dit-elle, il faut que je fasse l'inventaire de Monsieur l'Abbé; commençons par ce Cabinet, c'est aparemment où il tient ses billets doux. L'Abbé fremit, & demanda quartier : toutes ces hardes étoient, disoit-il, en desordre ; mais il eut beau dire, ma Sœur fit toûjours son chemin, & donna du premier coup sur l'endroit où étoit le Chapelet. Ah! ha! Monsieur, dit-elle, lors qu'elle le tint ; ce sont-là de vos tours ! Je m'étois bien doutée que vous aviez voulu me mettre en peine ! Vous êtes un méchant garçon ! Car la peur que vous m'avez faite a pensé me donner la fiévre; & pour peu que le jeu eût duré encore, je crois que je serois tombée malade : mais heureusement je me suis mise en tête que vous pouriez bien avoir été assez badin pour faire cette plaisanterie. L'Abé sentit quelque espece de joye dans son malheur, par la pensée qu'il eut que la Duchesse regardoit cela comme une mauvaise galanterie : il l'assura que dans un quart-d'heure il alloit lui porter son Chapelet. Ma Sœur fit semblant de le croire, quoiqu'elle sçût bien à quoi s'en tenir. Elle revint chez elle, dans une joie qu'on peut mieux sentir que définir. Son Mari fut charmé à son retour, du retour de sa belle humeur ; & surpris de la voir ainsi passer d'une extrêmité à l'autre, il lui en demanda

la raiſon, & fut encore plus ſurpris de ne pas pouvoir pénétrer le miſtere : il queſtionna tous ſes Domeſtiques ; & tout ce qu'il pût en ſçavoir, c'eſt que Madame étoit ſortie en Echarpe, & qu'après avoir tardé très-long-tems, elle étoit rentrée d'un air fort gai, & n'avoit fait que rire & que chanter depuis ce tems-là. Le Duc d'*Aumont* ſentit redoubler ſa curioſité, par la difficulté qu'il trouvoit à la ſatisfaire. Il en fit des reproches à ſa femme ; il bouda ; & quand ils furent couchez, après s'être plaint de ſon peu de confiance, il lui dit qu'elle avoit ſans doute quelque Amant dont elle avoit craint l'infidelité, & qui l'avoit enſuite raſſurée par de nouvelles marques de ſa tendreſſe, qu'il ne pouvoit attribuer qu'à cela l'intercadence de ſon humeur, & qu'il le croiroit ainſi juſques à ce qu'elle lui donnât une meilleure raiſon. Ma Sœur donna dans le paneau que la fatale curioſité de ſon Epoux lui tendoit, & plûtôt que de lui laiſſer penſer quelque choſe à ſon deſavantage, elle prit le parti de ſacrifier ſa vie au ſoin de ſa réputation & au repos de ce trop curieux Epoux. Ce que vous me demandez, lui dit-elle, ne vous interreſſe en rien ; & ſi je vous l'aprens, il m'en coûtera la vie. Voiez ſi vous voulez le ſçavoir à ce prix ? j'ai juré de ne vous le point réveler : ſi je fauſſe mon ſerment je ſuis ſûre de mourir huit jours après : cependant, je veux bien vous donner cette derniere preuve de ma complaiſance. Le Duc, que tout cela intriguoit encore davantage, lui dit, que le Mari & la Femme n'étant qu'un, elle pouvoit ſans ſcrupule

lui dire ce secret ; il l'assura qu'elle ne risquoit rien, & fit tant qu'il sçût que le Chapelet avoit été perdu & retrouvé, & toutes les circonstances que je viens de raporter. Il vit alors que le sujet de sa curiosité n'avoit pas été aussi essentiel qu'il se l'étoit imaginé, & il se repentoit quasi d'avoir pressé sa Femme là-dessus, quoi qu'il n'eut garde de prévoir le malheur qui en arriva. Cependant, ma Sœur sentit d'abord de grandes douleurs. La fiévre la prit, & elle expira le huitiéme jour. On ne jugea pas à propos de publier la cause de sa mort ; ainsi vous ne pouvez pas l'avoir aprise. J'aimois tendrement cette Sœur, ajoûta-t il, & j'eus tant de regret à sa perte, que cela me fit intéresser pour ses Enfans, & sur tout pour la Marquise de *Créqui*, sa Fille. Le discours de l'Archevêque me surprit : il étoit homme de bon sens, & je sçavois bien qu'il ne me contoit pas une Fable : cependant, comme je n'ai pas beaucoup de foi pour ces sortes de choses, je lui demandai ce qu'il pensoit lui-même de cette Avanture. Je ne sçai, me répondit-il, elle me paroît incroyable ; mais elle n'en est pas moins vraie, & ce sont de ces choses où je ne comprens rien ; car le Parlement de *Paris* ne croît point de Sorciers, & comme Fils de Chancelier de *France*, je dois un peu sçavoir les Loix. Cependant, c'est un fait qui n'a été que trop réel. Comme je ne sçaurois révoquer en doute ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire, repliquai-je à ce Prélat, je m'imagine que la Femme de Chambre étoit d'intelligence avec le Devin qu'elle indiqua, & qu'aiant

peut-être vû faire le vol à Monsieur l'Abbé, & ne voulant pas se l'attirer à dos, elle avoit trouvé le moien d'avertir sa Maîtresse, par une Magie supposée; la menace de mourir dans huit jours fut faite, sans doute, pour engager la Dame à garder le secret; & elle peut avoir eu son effet par la force d'une imagination frappée, & Madame vôtre Sœur est morte de peur de mourir, & la circonstance de l'armoire de l'Abbé peut avoir été supposée par la Femme de Chambre qui sçavoit la carte de son apartement, ou qui pouvoit en avoir été instruite par un Valet. Enfin, Monseigneur, ajoûtai-je, je croirai plûtôt toutes sortes de choses avant que de pouvoir me persuader que le Diable se soit mêlé de celle-là. La fin de cette triste Histoire fut la fin de ma visite, & elle me conduit aussi à celle de ma Lettre. Il faut pourtant que je vous dise que je vous sçai bon gré des loüanges que vous donnez au Duc de *Vendôme*; il a toûjours partagé mon admiration avec le feu Prince de *Conti*; & je ne vois personne à present qui puisse le partager avec lui: je voudrois bien qu'on se fut plûtôt avisé de l'envoyer au secours de nôtre pauvre petit *Philippe*: car je crains fort qu'il n'y arrive trop tard, & que ce ne soit, comme on dit, aprés la mort le Medecin. Madame la Duchesse est toûjours la même, à ce que je vois, & ses Poësies se peuvent justement appeller Poësies gaillardes. La Chanson que vous m'avez envoiée en fait foi. Elle est un peu Cavaliere aussi bien que l'Avanture du Chevalier de *Tourville*; & vous avez raison de prendre les devans là-dessus; car il n'en faudroit

pas davantage pour déchaîner les fausses Prudes contre vous : car fausses Prudes & faux dévots sont, comme vous sçavez, de terribles gens ! Mais vous autres Dames de *Paris* sçavez vous mettre au-dessus de cela, & n'êtes pas exposées à la censure de cette engeance barbare, comme nous autres pauvres Provinciales, qui sommes obligées à bien plus de ménagement. Je ne condamnerai pourtant jamais vôtre stile enjoüé & le Siége pliant ; la Chaise percée & le Rhume Ecclesiastique m'ont pensé faire mourir de rire ! Je trouve le Mariage du Duc de *Berri* le mieux assorti du monde ! Et je défie la Muse Egrillarde de Madame la Duchesse, de pouvoir en faire la critique, ni de donner de certaines idées de l'Epoux, qui est d'un âge & d'une tournure à n'avoir pas besoin de cautions sur les devoirs Matrimoniaux qu'il a tout l'air de bien remplir. Je vous felicite du plaisir que vous avez d'être spectatrice de toutes ces belles Fêtes : je voudrois bien les partager avec vous ; & je vous assure que celui de vous revoir, a encore plus de part à ce desir. Soiez-en, s'il vous plaît, bien persuadée, & que je suis, Madame, vôtre, &c.

LETTRE LIV.

DE PARIS.

SI vous avez eu autant de plaisir dans vôtre route de *Lion* à *Rheims*, que vous m'en avez donné en me la contant, je ne vous

trouve pas fort à plaindre, & je m'imagine que les bons Vins que vous avez suivis, de *Bourgogne* en *Champagne*, n'ont pas fait l'incommodité de vôtre Voyage. Je conviens, Madame, que vous pourriez décider entre ces deux Provinces, qui, jalouses sur le chapitre de cette liqueur, veulent l'emporter, tour à tour, l'une par sa couleur vermeille, & l'autre par je ne sçai quel montant, du goût de nos petits Maîtres, qui ne devroient pas, ce me semble, le disputer au goût du Maître Souverain; & puisque pour parler plus intelligiblement, le Roi ne boit à present que du Vin de *Bourgogne*. Il doit être, selon moi, regardé comme le Nectar qu'on servoit sur la Table des Dieux; & celui de *Champagne* doit mettre Pavillon bas devant lui. Voilà mon sentiment, & tout ce que je puis vous dire sur une matiere où les personnes de nôtre sexe ne sont pas ordinairement fort expertes, à moins qu'elles n'aient, comme vous, goûté tous les diferens Vins dans leur source, car vous nous avez parlé du *Cante Perdrix*, de l'*Hermitage*, du *Frontignan*, & de tant d'autres dont vous avez bû sur les lieux, qu'il faut par force que vous soiez devenuë connoisseuse. Il n'en est pas des Vins comme des Rivieres, & de certaines Familles, dont, comme vous dites, il ne faut pas remonter à la source pour s'en former une grande idée. Ceux-ci brillent en naissant; & les lieux où ils croissent les font voir dans toute leur force. Ils ne laissent pas pourtant d'en avoir quoi-que dépaïsez; & le petit *Bertier*, Conseiller au Parlement, l'éprouva ces jours passez: Il s'en étoit donné

au cœur joie avec son ami *Veron*, chez une nommée Madame *Haran*, qui donne à joüer : Si bien qu'il eut besoin de guide pour ratraper son logis. Comme il avoit renvoié son équipage, Madame *Haran* lui donna un grand Laquais qu'elle avoit, & qui étant marié, ne couchoit point chez elle. Il eut ordre de remener le petit Conseiller chez lui, & de porter le lendemain une assiéte d'Etain d'Angleterre chez le Graveur, pour servir de modéle à quelque nouvelle Vaisselle que Madame *Haran* s'étoit donnée. Le Valet prit dès le soir l'assiéte pour n'être pas obligé à la venir chercher le matin chez sa Maîtresse, & sortit avec *Bertier* & *Veron* qui ne logeoit qu'à deux pas : il fut dans une enjambée chez lui ; & le Conseiller, malgré la gravité que sa grande Perruque quarrée devoit l'obliger de garder, prit le Valet par la main, & se mit à courir les ruës de *Paris* en dansant, frapant de tems en tems aux portes, & faisant toutes les extravagances contre lesquelles il est obligé de prononcer severement lors qu'il juge sur les Fleurs-de-Lis. Le Laquais le secondoit à merveilles : charmé de se voir Camarade d'un Magistrat de cette volée, il faisoit un carillon terrible, lors que le Gué, qui passa fort mal à propos dérangea ses turbulens plaisirs par un *qui va-là*, prononcé d'un ton à faire trembler les plus hardis. *Bertier* qui se souvenoit, au travers des fumées du Vin, qu'il étoit pourtant Conseiller, risposta d'un *qui va-là* toi-même ? Le Gué, répondirent ces Cohortes nocturnes. Le Gué, dit *Bertier*, avec un hoquet bachi-

que. Oh ! de par tous les Diables, voilà qui est drôle : Le Gué, passe ton chemin, mon enfant, car je suis plus guai que toi. Les batteurs d'estrade n'entendirent point de raillerie. Les uns se saisirent du Valet, qui, nanti d'une assiéte qu'ils crûrent d'argent, fut pris pour un Voleur, & les autres se jetterent sur le mauvais railleur, dont ils ne firent pas un jugement plus favorable. Il voulut continuer sur le même ton : laisse-moi, disoit-il à celui qui le tenoit, tu me feras répandre mon Vin. Tout cela fut inutile ; on n'eut nul égard à ses plaisanteries, & l'on déconcerta toute sa belle humeur, lors qu'on lui dit qu'il falloit marcher au *Châtelet* : Il déclina d'abord cette Jurisdiction, disant qu'il étoit Conseiller au Parlement : Mais on n'eut pas de foi pour son dire ; on fit des huées là-dessus. Un Conseiller courant les ruës de *Paris*, à deux heures après-minuit, s'écrioient ces gens-là, à d'autres mon ami, à d'autres ! Allons toûjours par provision au *Châtelet*. *Bertier* ne pouvoit pas résister à la force. L'afaire étoit serieuse, & son entrée au *Châtelet* ne lui auroit pas fait honneur chez ses Confreres : ainsi il prit le parti de prier celui qui commandoit l'escoüade, de le mener plûtôt chez Madame *Haran* où il avoit soupé, & d'où il retournoit chez lui en folâtrant avec le Valet qu'on lui avoit donné pour l'accompagner, & qui n'étoit rien moins qu'un Voleur. Il protesta que Madame *Haran* conviendroit du fait ; & pour donner plus de poids à son dire, il glissa deux Pistoles dans la main de celui à qui il parloit,

qui le déterminerent à prendre le chemin du logis de Madame *Haran*. Elle étoit déja couchée ; & le bruit qu'on fit à sa porte mit tout le Quartier en rumeur. Les visites du gué à une heure aussi induë, ne font pas trop d'honneur aux Dames, sur tout à celles qui donnent à joüer ; ainsi les voisins commençoient à tirer des vilaines conjectures là-dessus, lors que Madame *Haran* parut toute éfraiée à la fenêtre. C'est pour sçavoir qui a soupé ce soir chez vous : Madame, lui dit l'Oficier, que nous sommes venus ici : vous n'avez qu'à le dire promptement, & nous allons vous laisser en repos. Je ne vois pas, dit Madame *Haran*, quel droit vous avez de me faire cette question, & quelle loi peut m'obliger à vous rendre compte de ce que je fais chez moi : Je puis, ce me semble, manger avec mes Amis sans que vous vous en formalisiez. Eh ! Madame, crioit le petit *Bertier*, de quoi Diable vous piquez-vous-là ? Dites seulement que c'est moi qui ai soupé chez vous ; on ne vous demande que de rendre témoignage à la verité. On me prend pour un Voleur : on me méne au *Châtelet* avec vôtre Laquais, & vous pouvez me garantir d'un si mauvais gîte en disant les choses comme elles sont. Madame *Haran* décendit alors en bas, elle expliqua le fait ; *Bertier* fut relâché : on lui fit de grandes excuses : mais dès le lendemain, l'Avanture fut sçûë de tout *Paris* ; & excepté la mauvaise nuit qu'il auroit passée au *Châtelet*, il ne fut guère plus avancé que si on l'y avoit mené : car on n'auroit eu garde de l'y retenir dès qu'il

auroit été connu. Mais il me semble que le Vin m'a un peu déroutée à mon tour & que tout ce que je viens de dire sur son sujet m'a éloignée de ce que je voulois dire au sujet de vôtre Lettre. J'y reviens, & je vous assure que j'ai été trés-surprise de l'Histoire de Madame la Duchesse d'*Aumont*. Comme vous la tenez, s'il faut ainsi dire, de la premiere main, on ne peut pas la traiter d'apocrife; & comme je n'ai pas plus de foi que vous pour les enchantemens, je ne puis conclure là-dessus que comme vous avez conclu, & y donner la même explication. Mais il est arrivé ici une Avanture, qui, comme dit *Molière*, met mon esprit sur les dents, & que vous aurez peut-être autant de peine que moi à comprendre. Madame d'*Alemand*, que je ne connois point, & que bien d'autres gens connoissent, étoit depuis longues années en liaison avec M..... homme d'afaires, qui logeoit tout auprès de S. *Jean en Gréve*. Vous donnerez à leur commerce tel nom qu'il vous plaira, & ce n'est point dequoi il s'agit; le fait est que Madame d'*Alemand* étant en visite chez une de ses Amies, & joüant à l'Ombre, on vint lui dire qu'un Monsieur demandoit à lui dire un mot. Elle se leva, & vit le bon Ami dont je viens de parler, qui n'étoit point connu dans cette maison-là. Madame d'*Alemand* donna son Jeu à une personne qui étoit auprès d'elle, & passa dans la ruëlle avec son Ami, contant bien qu'il falloit qu'il eût quelque chose de fort pressé à lui dire, puis qu'il la venoit ainsi chercher, elle le trouva

même si pâle & si changé qu'elle crut qu'il lui étoit arrivé quelque Avanture fort extraordinaire. Mais quelle fut sa surprise quand cet homme lui dit : Je vous demande pardon, Madame, de venir troubler vos plaisirs : C'est pour vous dire le dernier adieu : Je suis mort, & je.... à ces mots, Madame d'*Alemand* ne douta point que quelque grand malheur, ou une maladie ne lui troublât le cerveau. Que voulez-vous dire ? répondit-elle, & pourquoi toutes ces marques de desespoir ? Il ne m'est rien arrivé que de fort naturel repliqua-t-il ; j'ai paié le tribut que tous les hommes doivent à la nature, & il n'y a rien d'extraordinaire dans tout ceci, que la visite que je vous fais : ce qui doit vous faire voir que mon amitié n'étoit pas de ces amitiez ordinaires, puis que la mort n'a pû la rompre, & que j'ai obtenu un privilege aussi particulier. Cependant, comme je n'ai pas le tems de faire un long discours, après vous avoir demandé pour ma mémoire une petite place dans la vôtre, je viens vous donner une marque de ma confiance, en vous priant d'aller tout à l'heure chez moi avertir mes enfans, que derriére mon lit, & sous la tapisserie ils trouveront une armoire dont la porte est de fer ; & dans laquelle il y a des papiers de la derniere importance. Voilà, dit-il, Madame, la derniere grace que j'exige de vous ; après quoi il fit une grande réverence, & resortit. Madame d'*Alemand* n'étoit du tout point disposée à prendre ce qu'on venoit de lui dire au pied de la lettre ; & quoi-qu'elle fût un peu in-

quiéte là-dessus, elle se raprocha pourtant de la table où l'on joüoit, & la Dame qui tenoit son Jeu, la trouvant toute émûë, lui en demanda la raison : quelle conversation venez-vous d'avoir avec cet homme, lui dit elle, & que peut-il vous avoir dit qui vous ait si fort troublée ? Hélas ! ma chére, répondit Madame d'*Alemand*, il a voulu me persuader la chose du monde la plus incroiable : Il m'a assuré qu'il étoit mort. Il faut qu'il soit fou ou yvre ; & cependant, c'est l'homme du monde le plus sage & le moins débauché ; ainsi je ne sçai que penser là-dessus. Madame, dit la bonne Amie quoi que ce puisse être, il me semble que la chose mérite bien que vous vous donniez la peine de vous en éclaircir, & que vous devez tout au moins ce soin à une aussi longue amitié. Madame d'*Alemand* trouva que son Amie avoit raison : elle lui laissa le soin de son Jeu, monta en Carosse, & courut au plus vîte à S. *Jean en Gréve*. Elle trouva la porte de son Ami tenduë de noir, & son cercuëil fut le premier objet qui frapa sa vûë. On lui dit qu'il venoit de mourir ; & cette circonstance lui faisant croire que l'autre pouroit se trouver véritable, elle donna avis aux Enfans de l'armoire à porte de fer, qui se trouva dans l'endroit marqué. Cette Histoire m'a été contée & attestée par des gens dignes de foi, & cependant, je n'y puis rien comprendre, & je doute que vous puissiez, avec tout vôtre esprit, y donner le même tour qu'à celle de la Duchesse d'*Aumont*. Au reste, un Prine étranger voulant un

peu tâter de la Galanterie de *Paris*, avant de retourner dans son Païs lointain, souhaita de passer la nuit avec une des Nimphes de l'Opera, & jetta ses vûës sur une petite Danseuse apellée la *Gauri*, qui étoit assez jolie, au bout du nez près, qu'elle avoit non-seulemeut pointu, mais même un peu galeux. L'Altesse étrangere s'en acommoda pourtant, & voulant la garder pour la bonne bouche, il la fit errer pour la veille de son départ. La *Gauri*, soit qu'elle eût le Rhume Ecclésiastique dont le mal qu'elle avoit au bout du nez paroissoit un indice, ou soit qu'elle eût quelqu'autre indisposition, avoit pris de ces pilules qu'on avale le soir pour qu'elles opérent le lendemain matin; ainsi elle auroit bien voulu remettre la partie à une autrefois: mais on lui dit que partie remise seroit à coup sûr partie perduë; puisque le Prince partoit le lendemain matin, ainsi pour ne pas laisser échaper cette aubaine, & contant que l'éfet de son remède ne viendroit qu'aprés coup, elle convint de ce qu'on souhaitoit, & le Prince la fit venir chez l'Ambassadeur de son Souverain, où il se mit en beaux Draps blancs avec elle. Mais un certain degré de chaleur, peut-être un peu trop fort, aiant fait fondre les pilules avant le tems, l'évacuation fut si prompte & si forte que le lit en fut infecté: le pauvre Prince en eut jusques au cou. Il fallut apeller du secours, & paroître devant des Domestiques, dans un état fort peu propre à leur inspirer du respect. Ils ne pûrent s'empêcher de rire de l'état où étoit leur Maître. Les gens de l'Ambassadeur en furent témoins; & s'il

n'avoit pas dû partir le lendemain, je croi qu'on lui auroit fait une terrible guerre, & qu'il auroit essuyé bien des plaisanteries: mais pour le coup, il ne songea qu'à se faire essuyer lui-même. On éberna aussi la Danseuse, qui fut remerciée de sa courante, comme elle le méritoit; & après une inondation d'Eau de la Reine-d'Hongrie, & de fleurs d'Orange, on mit le Prince en état de pouvoir paroître auprès des honnêtes gens sans risquer d'être en mauvaise odeur parmi eux. Le reste de la nuit se passa à ce savonnage, & il partit dès l'aube du jour, pestant fort contre les Demoiselles de l'Opéra, & jurant de ne plus faire de faux pas avec de pareilles Danseuses. Je ne sçai s'il se souviendra de ses sermens: on croit qu'il poura peut-être se souvenir de celle qui les lui a fait faire,& que les eaux de senteur n'auront pas ôté toute l'infection. Quoi-qu'il en soit, il part fort mécontent du succez de ses Amours, & emporte une vilaine idée des Suivantes de *Vénus*. J'ai crû que cette petite Avanture vous réjoüiroit; c'est pourquoi j'ai voulu vous en faire part, pour effacer toutes les idées lugubres de Spectres & de Revenans. Voilà, Madame, tout ce que je puis vous dire pour le coup. Souvenez vous que vous en êtes demeurée à *Reims*, dans vôtre derniere Lettre, & qu'il faut, s'il vous plaît, me conduire jusques au bout, & me mener dans tous les lieux où vous avez passé. Je suis vôtre très-humble, &c.

Dites-moi qu'est-ce que c'est que l'*Oriflame*, que vous prétendez être décenduë du Ciel avec la Sainte *Ampoulle*,

LETTRE LV.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

JE me souviens fort bien, Madame, que je ne vous ai menée que jusques à *Reims*, & mon dessein n'est pas de vous laisser en si beau chemin : je m'en vais donc vous faire prendre avec moi celui de *Retel*, Capitale du *Retelois*, qui a titre de Duché, & d'où dépendent *Doncheri*, *Meziéres* & *Charleville*. Ce petit Païs est encore en *Champagne*, mais voisin de celui de *Liége* & de *Luxembourg*. Ce fut-là que le Maréchal de *Pralin* remporta cette célébre Victoire sur les Espagnols, l'an 1650. *Retel* porte aussi quelquefois, à ce qu'on prétend, le nom de *Mazarin*, mais je ne sçaurois pas vous dire pourquoi. Avant de m'engager plus avant dans ma route, il faut répondre à vôtre question sur le sujet de l'*Oriflame*. J'avois crû que vous m'entendriez au premier mot ; & puisque cela n'est pas, je vous dirai, pour me rendre intelligible, que l'*Oriflame* est une Banniére qui nous vint du Ciel, au Sacre du Roi *Clovis*, avec la Sainte *Ampoulle*, & que l'on garde aussi précieusement à *Reims*. C'est sur cette Banniére que sont les trois *Fleurs-de Lis*, qui, par ce Miracle, sont devenuës les Armes de la *France*, & ont succedé aux trois *Crapaux* qu'elle portoit avant ce tems-là, & ausquels le fameux *Nostradamus* fait allusion dans quelques-unes de ses Centuries où il désigne le Roi par l'*Empereur des Crapaux*. J'ai

vû tous ces presens dont le Ciel honora la conversion de *Clovis*. C'est un Miracle que je ne comprens pas ; mais que tout bon François est obligé de croire. Comme je n'ai pas eu beaucoup de plaisir à *Retel*, je ne vous y arrêterai pas long-tems, & je me hâterai de vous mener à *Sedan*, comme je me hâtai d'y aller. *Sedan* a été comme vous sçavez sans doute, une Principauté ; & ce ne fut qu'en l'an 1642. que le Duc de *Bouillon* qui en étoit Souverain, la remit au Roi pour éviter un sort pareil à celui de Monsieur de Saint *Marc*, & de quelques autres Seigneurs, accusez comme lui, d'avoir traité avec les Ennemis de l'Etat. La Maison de *Bouillon*, quoi-que dépoüillée de cette Souveraineté, n'a pas voulu renoncer aux droits qu'elle donne, & a prétendu que comme les Actes qu'on passe en prison n'ont point de valeur, cette démission forcée ne pouvoit pas les priver de leurs Droits. C'étoit en quelque maniere pour les conserver, ou du moins pour les faire valoir, que feu Monsieur de *Turenne* affectoit de faire passer le Duc de *Bouillon* avant lui, & qu'il lui disoit devant tout le monde, quand ils se rencontroient ensemble : passez, mon Neveu, vous êtes l'aîné de la Maison Souveraine : & c'est aussi dans cette vûë que le Prince d'*Auvergne* a crû qu'il ne devoit pas être regardé comme Sujet du Roi, & que c'étoit injustement qu'on lui avoit fait son Procez par contumace. On ne laissa pas, malgré tout cela de le faire éfigier, ou de lui trancher la tête en éfigie ; & je lui ai oüi dire, par parentése, qu'il ne s'étoit

jamais si bien porté que le jour qu'on fit cette exécution. C'étoit un aimable Prince ! Je l'avois vû à *Paris*, & revû dans ce Païs ci. Il étoit Major Général dans les Troupes Hollandoises, & étoit entré dans les Biens que son Pere avoit en *Hollande*, c'est-à-dire, le Marquisat de *Bergue-op-Zoom*, & toutes ses Dépendances. Il avoit épousé une des plus charmantes Princesses du Païs-bas, Fille du feu Duc d'*Aremberg*; & après avoir réglé toutes ses affaires, & laissé une petite Princesse, unique Héritiere de tous ses Biens, il est mort au plus beau de ses jours, au grand regret, non-seulement de son Epouse, mais de toutes les personnes qui le connoissoient : car le connoître & l'aimer n'étoit qu'une même chose. Il a eu la consolation de mourir entre les bras du Cardinal de *Boüillon*, son Oncle, qui, comme vous sçavez, a quitté le Royaume. Comme il n'avoit pas encore pris ce parti quand je passai à *Sedan*, j'avois dessein de ne vous parler de son évasion qu'en tems & lieu, afin de faire les choses dans l'ordre, mais puisque ma digression m'y a conduite, il vaut autant que je vous demande, à l'heure qu'il est ce que vous en pensez. Vous avez vû les deux Lettres qu'il a écrites d'*Arras*, l'une au Roi, l'autre au Marquis de *Torci*, & toutes les réflexions qu'une infinité d'Auteurs, tant Gazetiers qu'autres ont faites là-dessus. Dès qu'on m'aprit sa sortie, je n'ajoûtai pas de foi à cette nouvelle ; & comme on en débite souvent de fabuleuses, je crûs celle-là de ce nombre. Mais enfin, mon incrédulité fut obligée de ce-

der, & il ne fut plus question que de sçavoir le dessein de ce Cardinal. On s'imaginoit d'abord, que de concert avec la *France*, il venoit seconder les Plénipotentiaires de *Geertruydenberg*, & faire de nouvelles Propositions de Paix : mais les deux Lettres dont je viens de parler desabuserent bien-tôt le Public, & l'on vit que lassé d'une disgrace qu'il croit n'avoir pas méritée, il avoit, comme on dit, jetté le manche après la coignée, & repris cette indépendance dans laquelle il prétend être né, & qu'il ne croit pas que la politique de ses proches puisse lui avoir fait perdre. C'est un Procez qu'il aura avec le Roi, & dont le Pape pourroit seul être Arbitre. On croit qu'il va le trouver ; & il y a grande aparence que sa qualité de Doyen du Sacré Collége & d'Evêque d'*Ostie* lui feront prendre le chemin de ce Païs-là, après qu'il se sera un peu reposé de ses fatigues, & qu'il aura pris haleine pour se préparer à celles qu'il aura à essuyer dans un Voyage aussi long. Il est cependant toûjours à *Tournai*, où il reçoit milles honnêtetez de Mylord d'*Albemarle*, qui en est Gouverneur & de tous les Généraux des Alliez. Le Prince *Eugéne* & Mylord *Marlbourough* lui en ont fait beaucoup, & il s'est fait bien des Amis dans ce Païs ennemi. On dit que le Roi a pris la chose sur le ton haut, que le Parlement a décreté contre le Cardinal, & que le Pape a fait intervenir son Nonce, pour demander qu'en faveur de la Pourpre on ne poussât pas les choses à l'extrémité. Il a raison, cette démarche est digne du Saint Pere ; & le Fils

aîné de l'Eglise y aura sans doute égard. Mais c'est ce que vous devez sçavoir mieux que moi, puisque vous êtes sur les lieux, & à portée d'entendre ce qu'on dit là-dessus à la Cour; ainsi je reviens à *Sedan*, d'où je m'étois éloignée pour suivre le Cardinal de *Boüillon*. *Sedan* est une Ville fort défenduë par une bonne Citadelle, & située sur la *Meuse*, entre *Monson* & *Charleville*. Il y a eu jusques à la Révocation de l'Edit de *Nantes* une Académie Protestante. Ce fut dans cette Ville-là que le Ministre *Jurieu*, qui depuis a fait tant de bruit, commença à se faire connoître par quantité de Livres de Controverse, qui l'obligerent enfin d'aller chercher un azile à *Rotterdam*, où il est regardé comme un Docteur des plus vénérables, & autant estimé que le fameux *Erasme*, dont la Statuë est dans une des plus belles Places de cette Ville-là. Pendant le séjour que j'ai fait à *Sedan*, j'ai remarqué que les Nouveaux Convertis y sont, comme par tout ailleurs, encore très Huguenots. Ils se souviennent tendrement de ce que leurs Ministres leur ont prêché. Ils aiment la Mémoire de leurs anciens Souverains, & ont sur tout une fort grande vénération pour cette Princesse de la Maison d'*Orange*, Mere du grand Monsieur de *Turéne*, qui étoit, disent-ils, si bonne Protestante, si vertueuse, & à la pieté & aux soins de laquelle Monsieur de *Turéne* devoit tous les beaux sentimens que la *France* a admirez en lui : ainsi je m'imagine que si les Alliez vouloient aider au Cardinal de *Boüillon* à rentrer dans les Droits de ses Ancêtres, les Peuples de ce

Païs-là n'auroient pas de peine à le reconnoître pour Souverain, & qu'ils seroient charmez d'être sous la Protection de leurs Hautes Puissances les Etats de *Hollande*, qui de leur côté trouveroient leur compte à cela, puisqu'ils auroient par-là communication sur la *Meuse*. Je ne sçai même si cette idée ne pouroit pas leur venir, comme elle m'est venuë à moi ; auquel cas, il auroit été fâcheux d'avoir poussé cette Eminente Altesse à bout. Peut-être ne poussera-t-elle pas son ressentiment si loin. L'événement nous en instruira, & nous fera voir si mes vûës sont justes. Cependant, je vous prie de n'en pas parler ; car il ne me conviendroit point de me mêler de Politique. Je trouvai à *Sedan* un Officier Nouveau Converti, qui me conta qu'étant allé en Cour pour demander de l'avancement, le Ministre lui avoit ofert un Régiment, à condition de se faire bon Catholique. C'étoit avant le changement général : ainsi on étoit bien-aise de faire des Proselites, & on tâchoit de les atirer par des bienfaits. Mais le rang de Colonel ne tenta pas l'Oficier en question, qui n'étoit que Capitaine : après y avoir bien pensé, il répondit au Ministre : je vois bien, Monsieur, qu'il faut que ma Religion soit meilleure que la vôtre, puisque vous m'ofrez tant de retour ; ainsi je crois que je ferai mieux de la garder, & que je perdrois encore au change. Il fit sa réverence, après cette réponse, que je trouvai si bonne lors qu'il me la conta, que je ne pûs pas m'empêcher de lui dire qu'il l'avoit volée d'un Gascon : car je ne pouvois

pas m'imaginer que la *Meuse* donnât autant de vivacité que la *Garonne*. Mais il m'assura qu'elle étoit de lui, & me rendit la chose croyable; en disant qu'il étoit de Famille Gasconne. Cela revenoit presque au même, & j'aurois été bien surprise de trouver tant de feu dans une autre Nation. Ils en marquent dans tout ce qu'ils font, & conservent avec cela un certain sang froid, qui paroîtroit incompatible chez d'autres, & qui les rend intrépides dans les plus grands périls, & agréables au milieu des plus cruels suplices. Cela est au pied de la lettre: je pourrois citer mille exemples que j'ai vûs pendant mon sejour en *Languedoc*; entr'autres, lors qu'on mena *Catinat*, ce fameux Camisard, que l'Intendant *Baville* fit brûler: tout le Peuple couroit pour le voir passer, & quelques zélez Catholiques voulant murmurer contre lui, & lui dire des injures, il cria tout haut, sans s'émouvoir: Eh! Messieurs, ne vous fâchez pas, j'aporte dequoi paier. Il avoit raison, puis qu'il alloit paier de sa personne; & cette répose marquoit beaucoup de fermeté & de presence d'esprit, choses où les Gascons triomphent! De *Sedan*, il fallut, pour venir dans cette Ville neutre, en traverser quelques-unes qui sont au pouvoir des Alliez. Nous prîmes de bons Passeports pour cela, des Escortes même où nous crûmes qu'il en étoit besoin, & que ces Messieurs nous donnerent fort honnêtement, sachant bien que les afaires dont mon Mari étoit chargé n'étoient pas d'une nature à pouvoir leur être préjudiciable. Au contraire, ils avoient leurs raisons pour nous

nous ménager ; & nous eûmes tout lieu de nous loüer de leurs honnêtetez. Nous passâmes par *Dinant*, qui est une Ville des *Païs-Bas*, dans le *Condroes*, Païs de l'Evêché de *Liége*, sur la *Meuse*, entre *Charlemont* & *Namur* : les François la prirent l'an 1675. la fortifiérent, rebâtirent sa Citadelle, qui est sur un Rocher escarpé presque de tous les côtez, & qui domine sur la Ville ; & après tant de soins & de dépenses, ils furent obligez de la rendre à la Paix de *Ryswick*. Il y a auprés de cette Ville des carrieres de Marbres noir. C'est tout ce que j'y ai vû de plus remarquable. De *Dinant* nous fûmes à *Namur*, qui aprés avoir été prise & reprise, tient encore bon pour la *France*. On y faisoit de grands préparatifs pour recevoir l'Electeur de *Baviere*, que la prise de *Mons* obligeoit de chercher gîte. *Namur* est une Ville Episcopale, dont l'Evêque est Sufragant, puis qu'il faut enfin se servir de ce mot, de l'Archevêque de *Cambrai*. Cette Ville est Capitale de la Comté de *Namur*, qui est une des dix-sept Provinces qui composent les *Païs-Bas*. Elle est voisine de la *Meuse* & de la *Sambre*, assez grande, bien bâtie, bien fortifiée, riche par son Commerce, & défenduë par une trés-bonne Citadelle sur un Rocher qui est à l'Angle que laissent entr'elles la *Sambre* & la *Meuse*, en se joignant. Toute la Province n'a pas plus de 12. lieuës de longueur, & environ 10. de largeur. C'est le Païs des anciens *Æduates*. On y trouve des Mines de plomb, de fer, de charbon de pierre, & des carriéres de Marbre. Nous fimes plus de séjour à *Namur*, que nous

n'en avions fait à *Dinan*. Il y a bonne Compagnie ; on y trouve des gens d'esprit que le commerce des Officiers a polis. On me conta que lors que Mylord *Marlborough* força les Lignes dans ces quartiers là, on avoit fait quantité de Vers à sa loüange, & que l'on avoit envoié des Bouts-Rimez en bien des endroits, afin qu'on les pût remplir à la loüange de ce Général. Il y avoit des prix proposez là-dessus. Bien des gens s'exercérent ; & deux Messieurs de Londres, dont l'un s'apelle la *Devese*, & l'autre *Boyer*, aprés avoir triomphé de leurs rivaux, restérent Maîtres du Champ de Bataille, & obligez à se disputer le prix l'un à l'autre, ils prirent pour cela des routes differentes. La *Devese*, qui a herité d'une bonne partie de l'Esprit de feu Mr de la *Bastide*, auquel il apartenoit d'assez prés, fit de trés-beaux Vers ; & *Boyer* sur le ton Goguenard, l'emporta par des Vers libres qui ont été trouvez trés-jolis, & que vous ne serez peut-être pas fâchée de voir. Les Rimes étoient

. . . . *Lignes*,
. . . . *Maison*,
. . . . *Toison*,
. . . . *Signes*,
. . . . *Vignes*,
. . . . *Poison*,
. . . . *Prison*,
. . . . *Insignes*,
. . . . *Namur*,
. . . . *Sur*,
. . . . *Vaillance*,
. . . . *Fatal*,
. . . . *Puissance*.
. . . . *Canal*.

SONNET.

Si je pouvois, *Nanon*, pénétrer dans tes *lignes*,
Je serois plus content qu'un Roi dans sa *Ma'son*,
Et nouvel Argonaute empoignant ta *Toison*,
Je la préfererois au doux duvet des *Signes*,
Qu'un supôt de *Bacchus*, Idolâtre des *Vignes*,
S'énivre tous les jours de son divin *Poison* !
Qu'un autre sans fraieur, afronte la *Prison*,
Et devienne opulent par des fraudes *Insignes* !
Que *Marlboroug* triomphe à *Louvain*, à *Namur* !
Que la *Devese* altier, croiant son fait bien *Sûr*,
Chante pour me primer ses exploits, sa *Vaillance*,
Quant à moi, pour sortir de ce défi *Fatal*,
J'implore, ô Dieu d'Amour, ta charmante *Puissance*,
Et borne mes desirs, Nanette, à ton *Canal* !

Voilà ce que j'ai crû enfin devoir vous dire à propos de *Namur*, aprés avoir pris la même précaution que vous prenez sur le chapitre de la Chanson, & voir répeté à vôtre exemple, *Honi soit qui mal y pense.* Nous fûmes ensuite à *Huy*, Capitale du *Condroes*, dans l'Evêché de *Liége*. Cette Ville est fortifiée & défenduë par un bon Château, qui n'empêcha pas que les François ne la prissent l'an 1693. & que le Roi d'Angleterre ne la reprit l'année suivante. La Meuse la sépare en deux, & la petite Riviere d'*Huy* se joint à elle dans cet endroit là. Mais c'est assez parlé de Villes & de Voiages, & même assez écrit pour aujourd'hui ! Je ne comprens rien à l'Histoire de vôtre Madame d'*Alemand* : &

comme vous ne parlez pas pour avoir vû, j'ai beaucoup de penchant à la croire apocriphe. On m'en a conté une infinité de même nature, pour lesquelles je n'ai pas eu plus de foi, quoi qu'elles m'aient été attestées par des gens d'honneur, qui disoient les tenir de personnes sans reproche, qui pouvoient pourtant avoir été trompées : car les honnêtes gens sont plus aisez à tromper que les autres. Je suis, Madame, vôtre, &c.

LETTRE LVI.

DE PARIS.

JE vous suis bien obligée, Madame, du soin que vous avez pris de m'expliquer l'*Oriflâme*, j'avouë mon ignorance, je ne sçavois ce que c'étoit, & comme vous voiez, on n'est pas badaude pour rien. Quoi que je sois plus prés que vous de la Cour, & plus à portée d'en sçavoir des nouvelles, je ne sçai pourtant pas le secret du Cabinet, & je ne puis vous dire sur le chapitre du Cardinal de *Boüillon*, que ce que tout le monde en dit, qui est, que le Roi est fort irrité, & qu'à la Requête de l'Avocat General, le Parlement travaille à grand force à lui faire son Procés comme à un Sujet rebelle ; malgré la qualité de Prince que ses Ancêtres ont eüë, & de laquelle il prétend n'être pas déchû. Les deux Lettres qu'il a écrites d'*Arras* n'ont point accommodé ses affaires, & le Buréau ne pa-

roît pas trop bien disposé ici en sa faveur. Je ne sçai même si le Pape continuëra à s'intéresser pour lui, car le Roi a écrit là-dessus au Cardinal de la *Trimoüille*, la Lettre du monde la plus forte, qu'il lui ordonne de communiquer à Sa Sainteté, & de lui faire sentir qu'un homme qui se croit indépendant, peut tout oser, & causer même quelque jour du desordre dans l'Eglise, en tâchant de parvenir à la premiere Dignité, lors qu'il en aura contemplé de plus prés toute la splendeur, & que la place qu'il possede, & dont il paroît presentement ébloüi, lui paroîtra inférieure à sa naissance & à ses talens. Il semble que ce n'est pourtant pas tout-à-fait le cas, & que le Cardinal ne croit pas être indépendant du Saint Siége, puisqu'au contraire, il prétend ne relever que de cette seule autorité. Quoi qu'il en soit, ce sont-là les propres termes dont le Roi se sert. Je ne sçai si cette Lettre préviendra le Pape contre le Cardinal; Mais quel qu'en soit l'effet, Sa Majesté ordonne à Monsieur de la *Trimoüille* de n'avoir aucun commerce avec lui, lors qu'il sera à *Rome*, & d'exiger la même chose des *François* & *Italiens* qui sont dans les intérêts de la *France*. Je ne sçai s'il trouvera toute la complaisance qu'il souhaite dans cette sainte Cour; & je ne puis pas non plus prévoir ce que les Alliez feront pour ce Prince déterré. Il s'en faut beaucoup que je n'entende la Politique, aussi-bien que vous l'entendez; ainsi j'atens tranquillement que les événemens m'instruisent des choses; c'est le moien d'en juger à coup sûr; ce qui est

beaucoup plus commode que de s'en inquiéter par avance : ainsi je leur laisse vuider cette querelle sans prendre de parti, & sans vouloir être que Spectatrice. A quoi bon, comme dit *Moliére*, risquer, pour se mettre entre deux, de gâter sa belle Robe de chambre ? N'en parlons donc plus ; & *sur les Dieux & sur les Rois silence*. C'est, selon moi, le parti le plus sûr. Si vous lisez les Nouvelles, vous aurez pû voir que le Siége Archiépiscopal de *Reims* n'a pas été longtems vacant, & que le Roi a nommé pour le remplir, Monsieur de *Mailly*, Archevêque d'*Arles*, Frere de l'Evêque de *Lavaur*, de feu Marquis de *Nesle*, & du Comte de *Mailly* qui avoit épousé Mademoiselle de Sainte *Hermine*, Niéce, à la mode, de *Bretagne*, de Madame de *Maintenon*. Monsieur de la *Parisiére*, Grand-Vicaire de *Laon* en *Picardie*, vient de succéder à nôtre illustre Abé *Fléchier*, & a été fait Evêque de *Nîmes*. Il faut qu'il ait bien du mérite pour remplir dignement la place d'un Homme qui a été l'honneur de son Siécle, & dont personne ne sçauroit faire le Panégirique, aussi bien qu'il a fait celui des autres. Pour moi, je regarde cette perte comme irréparable, & je voudrois fort que pareilles gens ne moururent point. Mais il est vrai qu'il s'en trouve si peu, que ce ne seroit quasi pas la peine de faire une Loi exprés pour eux. Je ne connois pas ce nouvel Evêque de *Nîmes*. On dit que c'est un Gentilhomme *Poitevin*, Parent de l'Archevêque de *Roüen*, & qu'il prêcha même devant le Roi, il y a quelques années. Je ne doute point qu'il n'ait son mérite. Mais, encore un coup, ce n'est pas

nôtre cher *Esprit Fléchier*, l'homme du monde le mieux nommé, puisque jamais homme n'eût plus d'esprit!

Au reste, j'ai fait deux Conquêtes; mais des plus considérables, depuis vôtre départ: l'une dans le Clergé, puis que j'ai eu l'honneur de plaire à L. de P. & l'autre dans le beau monde: car le Marquis de B. s'est avisé de devenir amoureux de moi, ou du moins d'en faire semblant. C'est dommage que ces Messieurs ne se soient pas mieux adressez! Ils auroient pû trouver à la Cour & à la Ville, des femmes qui auroient fait plus de cas de leurs fleurettes: car vous connoissez mon humeur. J'aime la joie & le plaisir, la bonne Compagnie, nombre de bons Amis pour l'agrément de la Societé; mais point de Soûpirans en tître d'Office! Je veux bien que l'on m'aime, mais je ne veux pas être obligée d'aimer; cela seroit un peu trop incommode, & je n'ai que de l'amitié au service de mes Amis. Tout ce qui trouble le repos, & qui cause de l'inquiétude ne sauroit être de mon goût; & Vertu à part, les soûpirs m'ennuient extrêmement. Mes deux nouveaux Amans en poussoient chacun à leur maniere: le premier me faisoit valoir le pouvoir que j'avois eu sur lui, & combien je devois m'aplaudir de voir à mes pieds, & la Crosse, & la Mître. Il se mettoit ensuite à genoux devant moi, de la maniere du monde la plus plaisante; & quoique ces habits dûssent m'inspirer du respect, je ne pouvois pas m'empêcher de rire quand je le voiois dans une situation si peu convenable à un Homme de son rang & de son Caractére! Il m'est même arrivé quelque-

fois, & j'en dis ma coulpe, de tirer, sans qu'il y prît garde, les cordons de ma sonnette pour faire entrer tout d'un coup des Valets, qui, sous prétexte de venir racommoder le feu, le surprenoient dans cette posture si humiliante. Enfin, il n'est point de malice que je ne lui aie faite, sans pouvoir le rebuter; & je crois qu'il ne le seroit pas, si une Avanture assez plaisante ne m'avoit tout d'un seul coup débarrassée & de lui & du Marquis. Ce fut la confidence que je fis de ces deux Conquêtes, au Comte de..... qui eut l'indiscrétion d'en faire des plaisanteries. Je lui avois pourtant demandé le secret: car enfin, un Homme de cette naissance, & qui préside aux Etats d'une Province, mérite qu'on ait du ménagement pour lui. Le Comte de.... ne fut pourtant pas de cet avis, il trouva l'Avanture trop plaisante pour ne pas s'en divertir; & dès qu'il m'eut quitée, il fut chez L. de P. qui étoit son Parent, & le railla de la maniere du monde la plus cruelle, sur l'attachement qu'il avoit pour moi; il lui répéta tous les termes dont je lui avois dit qu'il se servoit pour m'exprimer sa tendresse; & ensuite d'un air triomphant; aprenez, lui dit-il, mon cher Monsieur, à ne point courir sur nos brisées. C'est aux Petits Maîtres à qui il convient de se faire aimer; & le Rochet & le Camail ne sçauroient tenir contre le plumet; vous voiez bien que je fai assez bien vos affaires, pour que vous deviez croire qu'on vous sacrifie à moi; & je suis assez généreux pour vous en avertir comme vôtre Serviteur, afin que vous ne joüiez pas plus long-temps un rôle qui vous con-

vient si peu. Aprés cette expédition, le Comte fut chez le Marquis de B... demande à parler à la Marquise, qui est de ses bonnes Amies ; & aprés les complimens ; savez-vous bien, lui dit-il, Madame, que M. vôtre Epoux est amoureux de Madame de..... & qu'il fait tout ce qu'il peut pour s'en faire aimer? A-t-il réüssi, lui dit-elle? si peu, répondit le Comte, que s'il n'étoit pas aveuglé par sa passion, il connoîtroit sans doute qu'on le turlupine. Il va tous les jours chez cette Dame-là ; & comptant sur son propre mérite, il craint de donner de la jalousie au Mari. Pour cela il prend des airs de mistere les plus plaisans du monde : car lors qu'il est le plus apliqué à parler de sa passion, s'il entend entrer dans la Chambre, il change d'abord la conversation, & tout d'un coup, sans propos ni demi, on l'entend se récrier ; oh ! pour cela, c'est une chose qui passe l'imagination ! il le dit si souvent, qu'on ne l'apelle plus chez cette Dame-là, que la chose qui passe l'imagination. Il le dit encore l'autre jour, en voiant entrer le Mari, & elle répondit malicieusement tout haut : Quoi donc ! Monsieur, qu'est-ce que vous voulez dire qui passe l'imagination ? Il fut fort déconcerté. Le Mari qui savoit dequoi il s'agissoit, sortit pour rire en liberté ; & dès qu'il fut sorti, nôtre Marquis dit à sa Belle : Vous n'êtes guére politique, Madame : que savez vous si vous ne m'aimerez point un jour ? & si vous ne serez pas alors bien fâchée d'avoir mis martel en tête à vôtre mari sur mon chapitre ? Je fais ce que je puis pour ne lui donner aucun soupçon, & vous faites tout ce que vous pouvez pour lui en

faire prendre. C'est répondit-elle, que je ne saurois trouver du mistere où il n'y en a point. Vous dites que je pourai vous aimer quelque jour ; j'espere que non ; & je ne suis point d'humeur à prévoir les choses de si loin, ni à m'allarmer avant le tems. Un autre auroit connu qu'on le turlupinoit, mais Mr vôtre Epoux, un peu trop prévenu en faveur de lui-même, n'a eu garde de prendre la chose sur ce ton-là ; & croiant Madame de ... plus imprudente qu'indiférente, il s'est contenté de lui faire de grandes leçons de circonspection. La Marquise fut surprise de ce discours ; car son Mari avoit si bien sçû cacher ses sentimens, qu'elle ne le soupçonnoit pas de la moindre infidélité : Cependant, prenant son parti en Femme sage, elle vint dans le moment chez moi. Comme je n'étois pas en liaison avec elle, je fus aussi surprise de sa visite, qu'elle l'avoit été du discours du Comte. Le sien m'embarassa extrémement ; car après m'avoir dit mille choses flâteuses, elle ajoûta qu'elle ne pouvoit que loüer le discernement de son Mari ; qu'on étoit fort pardonnable de rendre les armes à une personne de mon mérite, &c. mais qu'elle avoit encore bien plus de lieu de se loüer de mon bon cœur, qu'elle savoit qu'au lieu d'aprouver ses folies : je faisois tout ce que je pouvois pour l'en guérir ; & qu'enfin le Comte de.... lui avoit tout conté. Le Comte est un étourdi, dis-je alors : Il joüe un petit jeu à me broüiller avec Mr vôtre Epoux ; mais je ne saurois lui en vouloir du mal puisque par là il vous a engagée à me vouloir un peu de bien. Vous ne devez pourtant pas me remercier, continuai-je, de n'a-

voir pas accepté les vœux de Mr le Marquis, puis qu'indépendamment de vôtre considération, mon propre intérêt & ce que je me dois m'engagent à tenir une pareille conduite, outre que je ne suis pas Femme à Galanterie. Je tâche de ramener vôtre Epoux de cet égarement, & s'il ne faut pour vous y aider que lui défendre ma maison, je vous promets de chercher quelque prétexte pour cela. Il n'en sera pas besoin, repliqua-t-elle, car je crois qu'il se le tiendra lui-même pour dit; j'ai engagé le Comte à lui repeter tout ce qu'il m'avoit dit; & certaine circonstance de la chose qui passe l'imagination, ne lui a pas permis de révoquer son discours en doute: ainsi il est très faché contre vous; & j'espere que son dépit le guérira d'une passion qui ne pouvoit que vous importuner. Et, ajoûta-t-elle, fort galamment, si vous perdez à cela un Adorateur, vous y gagnez une Amie qui vous sera toûjours très devoüée. Ce marché m'est trop avantageux pour m'en plaindre, répondis-je, en l'embrassant. Nous en étions-là lors qu'on vint annoncer L. de P. Comme la Marquise étoit un peu émûë, elle me pria de permettre qu'elle passât dans mon Cabinet; & je m'avançai pour recevoir cet illustre Ecclésiastique. Je suis guéri, Madame, me cria-t-il en entrant, je viens vous en remer cier, & me plaindre en même-tems du ridicule, que vous m'avez donné dans le monde. Vous pouviez me sacrifier au Comte de... comme vous avez fait; il est plus jeune & mieux tourné que moi: mais vous auriez pû vous dispenser de lui conter mes folies: de lui dire que vos Valets m'avoient

ſouvent ſurpris à vos genoux, par vos ſoins, & cent autres choſes de cette nature. Je pourois faire là-deſſus le même reproche que *Roland* faiſoit à *Angelique*, & vous dire, que puis que vous cauſez ma foibleſſe, vous dévriez être un peu plus indulgente, & ne pas me reprocher toutes les extravagances que vous m'avez fait faire. Mais, dis-je alors, Monſieur, eſt-il poſſible que vous puiſſiez ajoûter foi à ce que vous a dit un jeune fou? Mais, eſt-il poſſible, repliqua-t-il lui-même, que vous puiſſiez aimer un jeune fou, dont l'indiſcrétion vous fait voir ce que vous devez en attendre, & que vous le préfériez à un homme comme moi, qui vous aimoit de ſi bonne foi, & qui vous le prouvoit en oubliant pour vous, & ce qu'il eſt, & ce qu'il ſe doit? L'autre vous ſacrifiera comme vous m'avez ſacrifiée: peut-être même ſera-ce à quelque indigne Autel; & peut-être aurez-vous le chagrin de vous voir préferer quelque Actrice d'Opéra ou de Comédie. Dangers que vous n'auriez pas couru avec moi. Mais ce ſont vos affaires, Monſieur, dis-je alors; il eſt tems de vous deſabuſer: je ne vous ai point ſacrifié: le Comte eſt un extravagant de vous l'avoir voulu perſuader. Il eſt vrai que j'ai eté aſſez imprudente pour lui dire que vous faiſiez ſemblant d'être amoureux de moi; je lui ai parlé en même-tems de l'attachement que le Marquis de B... me témoignoit: il a trouvé dans cette confidence matiere à ſe divertir; & ce qu'il vous a dit, il l'a été dire auſſi à cette belle Dame. J'ouvris en même tems la porte de mon Cabinet; & en lui montrant la Marquiſe: la voilà, dis-je, elle vient me redemander

le cœur de son Epoux, que je n'ai jamais voulu recevoir non plus que le vôtre! Vous savez que je n'ai point cherché à vous abuser: je souhaite que ceci vous desabuse entierement tous deux: & quoique ce dénouëment me coûte deux Amis, je ne saurois m'en plaindre, s'il vous procure à l'un & à l'autre le repos que je vous souhaite, & que je suis bien aise d'avoir. Cependant, pour qu'il n'ait pas lieu de tirer vanité de la confidence que je lui ai faite, qui est plûtôt une preuve de mon enjoûment, que de la considération que j'ai eûë pour lui; & pour que vous perdiez les soupçons que vous avez eus là dessus, il sera le premier à qui je refuserai ma porte, que je ne veux ouvrir qu'à de bons Amis en cette qualité & dépoüillez de celle d'Amans: Vous y serez toûjours très-bien reçû. Je vous remercie, me dit-il, froidement. Tout le monde n'est pas aussi maître de ses sentimens que vous êtes maîtresse des vôtres, & si je ne puis pas cesser d'être Amant, je cesserai du moins d'être Amant importun. Là-dessus il se retira. Le Marquis de son côté se le tient pour dit, comme sa Femme l'avoit prévû; & elle m'a dédommagée de la perte de ses deux Amans, par l'atachement qu'elle a eu pour moi depuis ce tems là. Le Comte a cru se venger de ce que je lui ai fait défendre ma maison, en contant cette Histoire par tout; mais elle ne m'a fait que de l'honneur. Tout le monde a loüé ma conduite; & mes deux Amans ont fait seuls les frais de l'Avanture. On s'est diverti à leurs dépens; & je croirois manquer à ce que je vous dois, si je ne vous donnois pas occasion d'en rire à vôtre tour. Ap-

prenez moi aussi tout ce que vous saurez de réjoüissant, & croiez que je suis toûjours toute à vous, Madame, vôtre, &c.

LETTRE LVI.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

JE vous félicite, Madame, de vos deux belles Conquêtes. Voilà ce que c'est que d'avoir du mérite ! Vous soûmettez le Clergé ! Pour les Gens du monde, les Comtes & les Marquis ! Cela ne vous est pas nouveau, & rien ne résiste à vos charmes. N'attendez pas de moi de pareilles nouvelles : il s'en faut bien que je ne fasse un tel fracas; & tout ce que je puis, c'est de vous parler de mes Voiages. J'en suis demeurée à *Huy*, dans ma derniere Lettre ; il est tems que celle-ci vous conduise à *Aix-la-Chapelle* : mais il faut que je vous fasse passer avant cela par *Liége*, Ville du Cercle de *Westphalie*, en *Allemagne*, & Capitale de l'Evêché de ce nom. Elle est située sur la *Meuse*, entre *Huy* & *Mastricht*, dans une Vallée fort agréable. On y voit huit Eglises Collégiales, outre la Cathédrale & un grand nombre de Convens de l'un & de l'autre Sexe. C'étoit autrefois une Ville Impériale, sous la Protection de ses Evêques ; mais l'Electeur de *Cologne*, abusant de ce Droit, y fit marcher des Troupes en 1684. il la soûmit, y fit bâtir une Citadelle. Mais quoi qu'elle soit bien fortifiée par de grands dehors, & qu'elle ait toûjours eu une bonne Garnison, les Alliez

n'ont pas laissé de la prendre au commencement de cette Guerre ; & c'est sous leurs auspices & en vertu de leurs Passeports, que nous y avons passé. Dès que j'y fus arrivée, je demandai des nouvelles du Café de Madame *d'Alemand*. On me confirma tout ce que j'en savois déja, & l'on me dit mille biens de ses deux Amans. J'avois grande envie de les voir ; mais comme mon Mari ne se plaisoit pas en Païs ennemi, nous ne fîmes pas grand sejour dans celui-là, & nous passâmes nôtre chemin. Il y a aux environs de *Liége* de très-belles Maisons de Campagne, dont une des plus magnifiques apartient au Baron de *Walef*, qui commande un Régiment au service des Alliez, & qui est aussi distingué par son bel esprit, que par son rang & sa bravoure. Son nom est *Curcieux* : sa Maison est des meilleures du Païs de *Liége*, & elle a été si opulente, que quand on vouloit autrefois exagérer la richesse de quelqu'un, on disoit ; riche comme *Curcieux de Liége !* Nous fûmes en sept heures à *Limbourg*, Ville située sur la Riviere de *Veze*, & qui étoit autrefois Capitale du Duché dont elle porte le nom. Elle étoit fortifiée par un bon Château, bâti sur un Rocher escarpé, que les François démolirent en l'an 1677. avec ses Fortifications & une bonne partie de la Ville, qui depuis ce tems-là n'est presque plus qu'un amas de ruïnes, & que ses seuls Fromages rendent célébre. Vous voiez bien que ce n'est pas la peine de s'y arrêter plus long-tems, ni d'y faire une plus grande attention ; ainsi je m'en vais vous mener à present à *Aix-la-Chapelle*, Ville libre & Imperiale de la *Basse-Allemagne*, située dans un Valon

fort agréable, entre les Duchez de *Juilliers* & de *Limbourg*, *Liége*, *Cologne*, *Mastricht* & *Ruremonde*. Cette Ville est très-ancienne. Quelques Auteurs prétendent qu'elle a été bâtie par un Frere de *Néron*; mais je ne vois pas beaucoup de fondement à cette opinion-là, car je n'ai jamais eu l'honneur de connoître aucun Frere de *Néron*: mais ce que je sai bien c'est qu'*Aix la-Chapelle* fut pillée & brûlée par les *Huns*, & ensuite réparée, agrandie & embellie par *Charlemagne*, qui y fit son séjour ordinaire, y mourut & voulut y être enterré. On y voit encore son tombeau soutenu par quatre Anges; & l'on y garde son Baudrier, son Epée, & l'Evangile dont il se servoit, écrit en lettres d'Or. Choses qu'on emploie au Sacre des Empereurs, qui, selon la Constitution de la Bulle d'Or, dévroit se faire toûjours dans cette Ville-là. Mais comme on se dispense souvent de cette formalité, les Magistrats d'*Aix* sont obligez de les envoier au lieu destiné pour cette Cérémonie. *Aix la-Chapelle* est encore recommandable par ses Bains, dont elle a pris son nom, & qui y attirent un nombre infini d'Etrangers de toutes les Nations. Les Allemans nomment cette Ville *Ach*, & les Flamans *Aken*. On y voit toûjours bonne Compagnie, & plus nombreuse qu'à *Bagniéres*, parce que, comme je viens de le dire, on y voit des gens de tous les Païs, au lieu qu'à *Bagniéres*, nous n'avions que des François. On trouve ici fort commodément toutes les choses nécessaires à la vie, & même à fort bon marché. On y trouve aussi les occasions de se divertir, & d'y joüer tout aussi gros jeu que l'on veut. Il y vient même de tous

côtez de ces Chevaliers d'industrie, dont les Revenus ne sont fondez que sur leur adresse à duper les Etrangers. Enfin, nous avons ici des gens de toute espece, & chacun peut s'y assortir suivant son inclination. La promenade & la liberté que l'on a en prenant les Eaux, favorise souvent les Amans, & font naître des Avantures amoureuses. On se rencontre à la Fontaine; on s'y donne aussi quelquefois des rendez-vous, & il arrive ici les plus plaisantes Histoires du monde, dont je vous ferai part en tems & lieu.

Au reste, l'empressement que j'ai eu de vous parler de mon Voiage, m'a empêché de satisfaire vôtre curiosité sur le sujet de M. *H.* Mais si j'ai diferé à vous rendre compte de la Commission que vous m'avez donnée là dessus, je vous assure que je n'ai point négligé de m'en aquiter, & que je l'ai faite avec soin, croiant que vous aviez sans doute vos raisons pour vous en informer; & afin de sçavoir les choses sans prévention, je me suis adressée pour cela à des personnes desintéressées, de peur que le témoignage des Amis, ou des Ennemis, ne fut suspect: & de tout ce que j'en ai apris, je conclus que vous n'avez écouté que les derniers. La maniere seule dont vous l'annoncez, marque cette prévention; car bien loin que M. *H*.... soit de ces gens que le hazard produit *impromptu*, il est au contraire d'une des meilleures de *Lion*; & de ces Familles qui, par leur ancienneté, croient pouvoir se passer de ces titres de Noblesse qu'on achete à present à si bon marché, & dont on fait très-peu de cas à *Lion*, où, comme je vous l'ai déja dit, les Negocians tiennent seuls le premier rang,

vivent noblement, ont des équipages, & brillent par leurs dépenses & par leurs belles manieres, sans ambitionner ni les Charges, ni les Emplois. Outre cela, M. *H.* étoit encore très-bien Allié; il étoit Parent du Pere *de la Chaise*, de Monsieur de S. *Nosant*, & du Marquis de S. *Maurice*, de quantité d'autres Personnes de considération; & de très-grands Biens, qu'il avoit de Patrimoine, achevoient de mettre le comble à l'agrément de sa situation. Mais cette félicité commença à être un peu troublée en 1685. par la Révolution qui obligea les Huguenots à changer de Religion, ou à sortir du Roiaume. La Famille de M. *H.* prit ce dernier parti, & il resta seul après eux au Païs, pour tâcher de ramasser ses éfets. Il fut pourtant obligé d'en abandonner beaucoup, entr'autres plusieurs Maisons qu'il avoit dans la Ville, & d'autres éfets considérables. Mais aiant sauvé le reste, il vint joindre ses proches en *Hollande*; & la Guerre s'étant allumée entre la *France* & les Païs étrangers, il se joignit avec ses Freres, qui avoient de très-grands biens dans les Fonds d'*Angleterre*, & ils firent ensemble une partie des remises, dont ce Païs-là avoit besoin pour l'entretien de leurs Troupes en *Flandres*. Au commencement de cette derniere Guerre, le Banquier du Roi l'engagea insensiblement à fournir au payement de nos Troupes en *Flandres*; & cela monta à la fin jusques à quinze cens mille livres par mois, sans compter d'autres sommes qu'il avoit fournies en divers endroits. Le Commerce dura jusqu'en 1703. où les Etats de *Hollande* aiant défendu le Négoce de la *France*, ledit Sieur

H.... se trouvant engagé, & voulant s'en retirer, fut à *Genéve*; où, bien loin d'y trouver moien de se débarasser, il fut au contraire contraint d'entreprendre le paiement de l'Armée d'*Italie*, qui alloit à deux millions & demi par mois. Il s'en aquita pendant tout ce tems-là avec beaucoup d'exactitude, & l'on en étoit fort content à *Paris*. Mais les Finances commençant alors à s'épuiser, cela retarda les païemens qu'on étoit obligé de lui faire; & l'augmentation des Especes acheva de déranger les choses; car les Loüis valurent tout d'un coup quatre livres de plus, & les Ecus dix sols plus qu'à l'ordinaire; c'est-à dire, qu'au lieu de trois francs & dix sols, ils furent à quatre livres, & les Loüis monterent de douze livres à seize. On voulut païer ce qu'on devoit à M. *H.* sur ce pied-là, & on ne vouloit encore lui faire ce paiement qu'en papiers. Il fit là-dessus ses plaintes à Monsieur de *Chamillart*, qui lui fit écrire à *Genéve*, que s'il vouloit revenir à *Paris*, on lui donneroit toute la satisfaction qu'il pouroit souhaiter, à condition qu'il continuëroit les paiemens d'*Italie* & de *Flandres*; & le Résident l'assura de la part du Ministre, de tout ce qu'on lui avoit fait écrire, & lui donna parole positive, qu'il seroit en pleine sûreté. Il partit sur cette confiance, après avoir encore fourni pour quatre millions avant son départ. Mais à son arrivée à *Paris*, on l'honora de six Gardes qui ne le quitoient point; & on lui promit de fort bonne grace un logement à la Bastille. Tant de courtoisie ne l'accommodoit point, il s'en seroit fort bien passé, & il commença, mais trop tard, à connoître le péril dans lequel sa trop

grande crédulité l'avoit précipité. Il fut question de s'en tirer, & pour cela il fallut qu'il donnât pour sept millions de Lettres de Change, qu'on lui fit signer sur le champ à *Versailles*, & qu'il en fit même paier pour deux millions avant qu'il pût obtenir qu'on lui ôtât ses Gardes. Mais aussi dès qu'il s'en fut débarassé, il ne jugea pas à propos de rester plus long-tems à la merci de gens qui lui avoient si mal tenu la parole qu'on lui avoit donnée; & ne se croiant pas plus obligé à leur garder la sienne, il prit le parti de se retirer en *Hollande*, & de se dérober par-là à tous les fâcheux accidens dont il étoit menacé. L'événement fit voir qu'il avoit bien fait de profiter du premier moment favorable qui s'étoit presenté pour cela; car comme on n'avoit voulu que l'amuser en feignant de lui ôter ses Gardes, on voulut les lui redonner; & deux heures après son départ, on les posta tout de nouveau devant la porte de sa maison, croiant qu'il étoit encore dedans. Voilà sur quoi on a tant crié, *Tollé*, contre lui. Or dites-moi, en bonne foi, si à sa place vous n'en auriez pas fait autant; & si, puis qu'il est sûr que tous les Actes qu'on passe en prison sont nuls, vous n'auriez pas crû être dispensée de tenir toutes ces Signatures forcées Il en est de cela comme des billets que des Voleurs feroient faire le Pistolet à la gorge dans une Forêt; on les signe pour sauver sa vie, mais on n'est point obligé par aucune Loi Divine ou Humaine à les paier. La comparaison est un peu odieuse, & le respect que j'ai pour le Ministere, me devroit empêcher de m'en servir; mais vous savez qu'il n'est point

de comparaison qui ne cloche par quelqu'endroit ; ainsi comme celle-ci est juste à certains égards, vous me permettrez de la faire.

Les Papiers que M. *H.* avoit reçûs en *France*, furent négociez pour païer ses Correspondans des Païs étrangers : & comme il ne pût les vendre qu'à perte ; & qu'à des pertes très-considérables, il fallut qu'il joignit à cela une partie des Biens dont il avoit hérité de ses proches, & qu'il sacrifiât ceux qu'il avoit de Patrimoine, pour satisfaire tous les engagemens qu'il avoit avec les Négocians étrangers : & quoi qu'il ne se crût pas obligé à la même chose, à l'égard de la *France*, il voulut traiter avec ses Correspondans François, & en retirant les engagemens qu'il avoit avec eux, se procurer du repos pour le reste de ses jours. Mais le Bureau étoit trop irrité contre lui pour vouloir entendre à aucun acommodement ; & les Mémoires qu'il avoit donné aux Etats Généraux contre les Finances de la *France*, l'avoient rendu si criminel aux yeux du Ministre, qu'on trouva plus à propos, pour finir tout d'un coup tous les diférens qu'on avoit avec lui, d'envoier des gens à la *Haye* pour l'enlever. Le Ciel toûjours ennemi de l'injustice empêcha l'exécution d'un projet aussi barbare. La mine fut éventée dans le tems qu'elle étoit prête à jouër. Quelques uns de ces malheureux furent pris & executez à la *Haye*, le reste chercha son salut dans la fuite, & cet attentat, dans lequel le Droit des Gens étoit entiérement violé, ne fit pas un trop bon éfet pour nous chez les Etrangers, où M. *H.* a trouvé le secret de s'établir d'une

maniere très-avantageuse, par son Mariage avec une Comtesse de *Nassau*, proche Parente du Roi *Guillaume*, & Fille de cet illustre Mr d'*Odyk*, qui a tant brillé dans nôtre Cour, après la Paix de *Ryswick*, & dont nous avons vû la magnifique entrée à *Paris*, lors qu'il y fut Ambassadeur Extraordinaire, de la part des Etats de *Hollande*. Outre les avantages qu'il a trouvez dans ce Mariage, par la haute naissance de son Epouse, & par son mérite persónel, l'Empereur a encore récompensé les services qu'il a rendus aux Alliez, en lui donnant le titre de Baron d'Empire, & des Emplois très-considérables en *Allemagne*: & la Charge de Gouverneur, ou Drossaart de la Ville & Païs de *Vianen*, étant ensuite venu à vâquer, il en a été pourvû, & il l'a acceptée pour être plus à portée de déterminer les affaires qu'il a en *France*, qu'il offre de finir quand on voudra, & de sacrifier pour cela tout le fruit de vingt-cinq ans de travail & de peines, en abandonnant tout ce qu'il peut avoir gagné dans les Emplois & dans les grandes afaires dont il a été chargé, & dont il s'est toûjours aquité avec aplaudissement. On assûre qu'il est prêt à abandonner tous ses Biens aquis, pourvû qu'on lui laisse ceux qu'il a eus de son Patrimoine, & dont il a herité de ses proches. Ils me semble que c'est parler bien raisonnablement, & qu'on ne peut pas lui en demander davantage. Ainsi vous voiez, Madame, que ce n'est pas sans raison que le Ciel nous a donné deux oreilles, & qu'il est très-dangereux de n'écouter que d'un côté, puisque toutes les choses de la vie ont deux faces, & qu'il est très-aisé à la malignité du

Siécle d'y donner un mauvais tour à la conduite du monde la plus raisonnable & la plus juste. J'ai été bien-aise, pour l'amour de la Verité, de pouvoir vous éclaircir une afaire que l'on a pris soin d'embroüiller, pour lui donner de fausses couleurs, & je suis entrée pour cela dans tous les détails nécessaires à cet éclaircissement, sachant bien que vous n'êtes pas de ces personnes qui se plaisent dans leurs erreurs; mais qu'au contraire vous êtes assez équitable pour être bien aise de rendre justice à nôtre prochain, & de réabiliter dans vôtre esprit la réputation de ceux que la calomnie a tâché de défigurer. Nôtre chere Nation a beaucoup de panchant à ce vice; & nous sommes tous portez à donner nôtre caractere à ceux à qui nous voulons du mal: ainsi lors que par les Déclarations du Roi on se voit hors d'état d'exiger le paiement des sommes dûës par les Fermiers Généraux, les Tresoriers de l'Extraordinaire des Guerres, Caisse des Emprunts, Assignations sur les Revenus du Roiaume, Billets de Monnoie, & d'Ustenciles, Lettres de Changes de *Bernard* & *Nicolas*, des Freres *Noguez*, & de toutes les autres dettes de cette nature; au lieu de remonter à la source de ce mal, on aime mieux l'imputer à M. *H.* parce qu'on est en colere contre lui, & parce qu'il n'est pas ici pour se justifier; selon la maxime établie qui fait que les absens ont toûjours tort. Mais il me semble qu'il ferme la bouche à tous les acusateurs, par les propositions plus que raisonnables qu'il leur fait, dans un tems où il n'a rien à craindre de leur part. Et quoi que les mauvais procedez qu'on a eus avec lui dûs-

ſent le diſpenſer d'entendre à des accommodemens dans leſquels il ofre de ſe dépoüiller de tous les profits qu'il a faits ; & qu'on lui reproche auſſi injuſtement.

Les égards que les ſouverains Etrangers ont pour lui, dépoſent en ſa faveur ; & il n'y a guéres d'aparence qu'on l'eût revêtu de tant de dignité, ſi on n'avoit connu ſon mérite, & ſi on n'avoit pas été entierement convaincu de l'injuſtice qu'on lui fait dans ſa Patrie. Voilà, Madame, tout ce que l'on peut vous dire ſur ce que vous avez ſouhaité de ſçavoir ; & je crois qu'en voilà aſſez pour remplir cette Lettre. Je vous parlerai une autrefois un peu plus au long des plaiſirs que nous avons ici. Je vous en ſouhaite beaucoup où vous êtes ; car je ne ſache rien de mieux pour conſerver la ſanté. Adieu, ſoiez toûjours aimable, & n'aimez jamais rien. C'eſt la ſituation du monde la plus heureuſe. Je n'en connois pas de plus commode. Vous comprenez bien que c'eſt des Amans dont il eſt ici queſtion : car j'ai trop d'intérêt à ſouhaiter que vous aimiez vos amies, & que vous répondiez toûjours à la tendre amitié avec laquelle je ſuis, Madame, vôtre, &c.

LETTRE LVIII.

DE PARIS.

VOus m'avez fait un vrai plaiſir, Madame, de m'aprendre l'injuſtice qu'on a faite ici à M. *H.* je ſerois au deſeſpoir d'être du

du nombre des injuftes. On avoit tâché de me prévenir contre lui, & je fuis fort aife que vous m'aiez éclaircie là-deffus. Je conviens avec vous qu'il n'eft rien de plus dangereux que de n'écouter que d'un côté, & que le témoignage des ennemis doit toûjours être fufpect : car au lieu de blâmer M. H. comme j'y avois beaucoup de penchant, je vois à prefent qu'il eft plus à propos de le plaindre, & qu'on lui a fait tort à tous égards. Cependant en croiant lui faire du mal on lui a procuré bien des avantages, puis que les affaires qu'on lui a fufcitées, & qui l'ont obligé de chercher de la Protection chez les Etrangers, ont été l'occafion de fon Mariage & de toutes les Dignitez dont il eft revêtu ; ainfi il pouroit dire comme difoit *Themiftocles* dans fon exil : *Je ferois perdu, fi je n'avois été perdu* : car il eft très-fûr que fa Patrie auroit été beaucoup plus ingrate à fon égard, & quelques grands que fuffent fes Biens, la néceffité de les troquer en papier, qui les diminuë d'abord de moitié, les Taxes & les Impôts en auroient bien-tôt tiré parti ; & je voudrois de tout mon cœur avoir été homme, ou être Huguenote, pour que quelque affaire ou motif de Religion m'eût fourni un prétexte de paffer dans les Païs étrangers ; car je crains tout de bon de mourir de faim dans celui-ci. Nous voici à cette heure obligez de donner au Roi la Dixme des Biens qui nous reftent. Il faut pour fatisfaire à cet Edit faire fon inventaire dès fon vivant. Chofe très-defagréable ! Auffi fe foûleve-t-on terriblement contre cet Impôt, & fi fort, qu'on eft obligé de fe fervir des Troupes qui font en quartier d'hi-

ver dans les Provinces, pour forcer les Peuples à se soûmettre aux Ordres du Roi; & c'est quasi une seconde Dragonade. En verité si ceci dure je ne sai plus ce que nous deviendrons! On vient de nous prendre nos meilleures Places en *Flandres*: les partis ennemis font des courses jusqu'auprés de nos portes; & si la Paix ne raméne l'abondance & la sûreté, il n'y en aura plus pour nous, pas même dans *Paris*, où déja les Mousquetaires sont obligez d'aller toute la nuit en patroüille, crainte de surprise. On nous fait pourtant esperer que les changemens qui viennent d'arriver dans le Gouvernement d'*Angleterre*, pouront en causer qui nous seront avantageux: car la Faction qu'on apelle des *Toris* a presentement le dessus dans ce Païs-là: elle est oposée à celle qui avoit été en faveur jusques ici: & si les choses pouvoient aller assez loin pour que Mylord *Marlborough* ne commandât plus l'Armée, il est très-sûr que la constellation changeroit; car c'est son Etoile, fatale à la *France*, qui cause tous nos malheurs; & je ne doute point qu'il ne soit l'*Achille* à qui la perte de nôtre *Troye* est reservée. Il ne seroit pas possible s'il n'y avoit pas quelque chose d'extraordinaire là-dedans, que la Fortune eût été si constante pour lui! Car j'ai toûjours oüi dire que les armes sont journalieres; & comme celles de nos Ennemis ont toûjours été victorieuses en ses mains, il faut esperer que si elles passoient en d'autres le charme seroit rompu. Mais au reste, vous avez fort bonne grace à railler vos amies, & c'est bien me dédommager du soin que je prens de vous divertir, que de me turlupiner sur

mes deux Conquêtes. Oh! bien, puis que vous le prenez sur ce ton, j'en pourois faire cent que je ne vous en dirois pas un mot; & pour me vanger de vos plaisanteries, je ne vous conterai rien de réjoüissant aujourd'hui, & je ne vous parlerai que de la mort du pauvre Mr de S. *Olon* vôtre ami & le mien. C'est une perte générale. Il avoit très-bien servi le Roi dans ses Négociations à *Génes* & à *Maroc*; & le Public lui a obligation des belles Rélations qu'il en a données. Tout le monde le regrette: j'avois fait connoissance avec lui chez la Comtesse d'*Aunoi*, où, comme vous sçavez, presque tous les beaux Esprits se donnoient rendez vous, & où sans être de ce nombre je ne laissois pas d'aller aussi très-souvent. Il me souvient que le premier jour que je l'y trouvai il nous parla des Mœurs & Coûtumes des *Africains*, d'une maniere à ne nous pas donner grande envie de nous aller transplanter dans ces Païs barbares. Il nous conta que l'Empereur de *Maroc* se donnoit souvent le plaisir d'éxécuter lui-même les Criminels, qu'il avoit une adresse merveilleuse à trancher des têtes, & que ce fut au retour d'une de ces sortes d'expéditions qu'il lui donna un jour Audience. Sa Majesté Maroquine le reçût dans son Ecurie. Elle paroissoit de fort mauvaise humeur. Son habit étoit marqué du sang de ces pauvres malheureux qui venoient de mourir de sa main; & Mr de S. *Olon* craignoit fort qu'il ne lui prit envie, pendant qu'il étoit en train de décoler, de lui faire aussi l'honneur d'essaier son adresse sur sa personne. Honneur dont il se passoit très-bien, & qu'il avoit quelque raison de crain-

dre, parce qu'il n'avoit rien d'agréable à annoncer à cet Empereur, dont le Roi n'avoit pas voulu accepter certaines Propositions. Le recit de Monsieur de S. *Olon* n'étoit pas de son goût : il lançoit de tems en tems des regards irritez sur lui ; en se gratant métodiquement la jambe gauche. Je doute qu'il eût pû plaire dans cette attitude à nôtre charmante Princesse de *Conti* dont il a si fort été amoureux & dans les suites, & qu'il a, comme je croi vous l'avoir dit autrefois, fait demander en Mariage dans toutes les formes. Quoi qu'il en soit, il ne plaisoit guére dans ce quart-d'heure-là au pauvre Monsieur de S. *Olon*, qui se déplaisoit fort dans cette Ecurie. Il en sortit avec plaisir, aussi bien que des Etats de ce Prince basané : car heureusement pour lui c'étoit-là son Audience de Congé : & je vous avoüe que la fin de son discours nous fit à tous un vrai plaisir, & que quoique nous le vissions alors en bonne santé, nous tremblions pour lui pendant tout son recit. Celui qu'il nous fit de son Voiage de *Gennes* n'étoit pas moins touchant; & vous avez pû voir dans la Relation de cette affaire le risque qu'il y courut : Peu s'en falut qu'il n'en fût la victime. Son Secretaire qu'on apelle *Valdeiron*, qui étoit de *Nîmes*, eut la question ordinaire & extraordinaire, & soûtint tous ces cruels tourmens avec fermeté, sans jamais vouloir dénoncer les personnes qui étoient portées de bonne volonté pour la *France*. On le mena en place publique pour être pendu, & l'aspect du Gibet ne fut point capable d'ébranler sa constance. Il trouva même le secret, pendant qu'on le conduisoit, d'avaler certains papiers qu'il

portoit toûjours sur lui, de peur qu'aprés sa mort on ne découvrît par-là les secrets qu'il avoit tant de soin de cacher. Le Ciel récompensa sa fidélité : car les *Génois*, aprés lui avoir fait souffrir les douleurs les plus cruelles, & lui avoir donné la plus terrible des fraieurs, ne jugérent pas à propos de pousser les choses plus loin, & l'état de leurs affaires ne leur permit pas d'executer la Sentence de mort qu'ils avoient prononcée. J'ai vû ici le Secretaire depuis ce tems-là : il m'a fait lui-même le détail de cette avanture, & Monsieur de S. *Olon* nous confirma, chez Madame la Comtesse d'*Aunoi*, tout ce qu'il m'en avoit dit. Nous ne pouvions pas nous empêcher de frémir au recit de tous les divers dangers, où les diverses commissions de la Cour l'avoient tant de fois exposé, & nous le felicitions tous d'en être échapé la vie sauve : en quoi il avoit été plus heureux que le pauvre Monsieur de *Pongibeau*, qui, deux heures aprés avoir été cité en jugement, fut condamné & executé toûjours par provision, & paia de sa tête la maniere avec laquelle il avoit crû pouvoir soûtenir les droits de la *France*. Son suplice valut deux mille livres de pension à sa Veuve, qui depuis a épousé un Comte de *Cursol*, Parent du Duc d'*Usez* que sa famille avoit fait enfermer à la *Bastille*, & qui a trouvé le secret d'en sortir. Je crois que vous aurez pû voir cette Dame au Palais Roial, où elle alloit souvent faire sa Cour. Mais pour revenir à Mr de S. *Olon*, quoi qu'il se soit tiré plus heureusement de tant d'occasions perilleuses, le voila pourtant mort, aussi bien que le Prince de *Conti*, qui aprés avoir tant

de fois exposé sa vie dans les Combats, l'a perduë par une maladie qui n'a respecté ni son rang, ni sa valeur, & qui l'a emporté en fort peu de tems, au grand regret de la Cour & de la Ville! Sa mort a pensé causer ici une sédition: car les Peuples vouloient lapider le Médecin Hollandois à qui ils en imputoient la faute. La *France* a perdu en lui un grand Capitaine! perte considérable dans un tems comme celui-ci! Mais ce n'est point à moi à faire son Oraison funébre, il faudroit un *Fléchier* pour cela; il n'en est plus par malheur, & la mort nous ravit & Héros & beaux Esprits en même-tems! Comme si les uns n'étoient plus nécessaires lors que les autres ne sont plus en éfet! c'étoit autrefois un sujet de dispute entre *Gustave Adolphe*, Roi de *Suéde*, & *Saumaise*, savoir lequel devoit être le plus estimé du Héros, ou de l'Historien. *Gustave* prétendoit que l'Historien devoit l'emporter, puisque c'étoit lui qui immortalisoit le Héros. *Saumaise* disoit que l'Historien seroit inutile, si le Héros ne lui fournissoit des faits dignes d'être raportez à la Postérité. Et je crois qu'ils avoient tous deux raison, & que la dispute va bientôt finir là-dessus, puisque nous n'avons plus guére de Héros, ni de gens propres à éterniser leur Mémoire. Mais laissons-là tous ces génies supérieurs, & parlons de choses qui sont de nôtre portée. Il est arrivé ici depuis peu quelque chose d'assez plaisant. Un *Allemand* jeune, riche & nouveau débarqué dans le Faubourg *S. Germain* si faisoit une très-belle dépense. C'etoit une vraie aubaine pour nos redresseurs; aussi y en eût-il quelques uns qui resolurent d'en

faire leur Caffier pendant tout l'Hiver, & qui fonderent leur Cuifine fur fa bonne foi. Ils firent même une efpece de Societé là-deffus, de peur de le détruire par la concurence: & après être convenus de leurs faits, le plus adroit fut chargé du foin de conduire l'afaire, & l'on fit un petit fonds en commun, pour lui fournir dequoi faire certaines avances. Il débuta par aller manger à l'Hôtel de.... dans la ruë *Tarane*, où nôtre jeune Etranger logeoit. Il n'eut pas de peine à faire par là connoiffance avec lui, & par fes bonnes manieres & mille petits foins empreffez, il gagna bien-tôt l'amitié & la confiance de ce jeune Seigneur, qui ne pouvoit plus vivre fans lui, & qui s'eftimoit fort heureux de trouver dans un Païs étranger une perfonne qui étoit en état de lui procurer du plaifir & des connoiffances. Ils firent d'abord des parties de promenades, d'Operas, & de Comédies, où l'*Allemand* étoit toûjours le paieur: ils furent enfemble dans les endroits où l'on jouë: joüerent de moitié; & dans tous ces commencemens l'étranger étoit charmé de voir le foin que fon Ami prenoit de fes intérêts; car il l'avertiffoit de ne point jouër avec certaines gens, le faifoit retirer à propos dès qu'il commençoit à être en malheur, & jamais Gouverneur n'auroit pû lui donner de meilleurs avis. Le docile étranger les recevoit même de bien meilleur cœur de la bouche d'un Camarade; & croiant avoir trouvé dans celui-là l'agréable & l'utile, il s'aplaudiffoit de fa trouvaille. Cependant lors qu'on crût l'avoir affez emplumé, on fongea à profiter de la conjoncture, & nôtre

Maître fourbe donna rendez-vous à ses associez dans les endroits où ils avoient acoûtumé de joüer ; & là, sans faire semblant de les connoître, il fit en sorte que l'Allemand proposa le premier une partie de *Pharaon*, dont par complaisance il voulut bien être le Banquier. Les autres se laisserent perdre d'abord, & l'Etranger qui étoit de moitié du gain prit goût à la chose, & pria les perdans de se retrouver encore le lendemain dans le même lieu pour avoir leur revanche. Ils n'eurent garde d'y manquer : ils regagnérent, reperdirent ; & enfin voulant faire durer la chose, ils se bornérent à cinquante Pistoles que l'Etranger perdoit tous les jours, & dont la répartition se faisoit ensuite entr'eux, sans qu'il parut la moindre intelligence : au contraire le Chef des trompeurs paroissoit inconsolable de sa prétenduë perte ; il vouloit toûjours se retirer ; & ce n'étoit, disoit-il, que par complaisance & pour donner occasion à l'Allemand de se refaire qu'il s'abîmoit tous les jours de nouveau. Ce manége dura tout autant que l'argent de l'Etranger ; & quand on vit qu'il ne lui restoit plus que quelques bijoux, & environ deux ou trois cens pistoles, l'Ami fut d'avis de ne plus joüer, & conseilla à l'*Allemand* de garder une poire pour sa soif, en attendant qu'il pût faire venir de l'argent de chez lui. Mais comme il avoit juré de lui excroquer jusques à sa derniere piéce, il fit joüer un dernier ressort pour cela. L'Etranger étoit amoureux de la Duchesse de.... & sa passion étoit augmentée depuis qu'il n'étoit plus occupé de celle du Jeu : il rêvoit, il étoit triste, son ami l'entendoit soûpirer

toutes les nuits : car leur liaison étoit si forte qu'ils couchoient toûjours ensemble. Un soir donc qu'il paroissoit plus rêveur qu'à l'ordinaire : qu'avez-vous, mon cher Comte, lui dit nôtre Avanturier, & pourquoi faut-il que vous aiez des chagrins que je ne partage pas, puis que nous avons jusques ici été Compagnons de fortune, & qu'elle ne nous a pas mieux traitez l'un que l'autre ? Je suis fâché, répond l'Allemand, de vous avoir porté le malheur qui me suit, & je tâcherai de le réparer en partageant toûjours avec vous tout ce que j'aurai. Mais, mon cher, ce n'est pas dequoi il s'agit à present, & si j'ai quelque regret à l'argent que j'ai perdu, c'est seulement de n'en avoir pas fait un meilleur usage : car vous savez que je suis amoureux ! Le peu d'aparence que je voyois à réüssir dans cet amour m'a obligé de donner dans des dissipations qui n'ont influé que sur ma bourse : l'argent s'en est allé, mais l'amour est resté ; il est même plus fort qu'il n'etoit auparavant, & je suis moins en état d'esperer que jamais : car enfin, que sait-on si les deux mille Pistoles que j'ai perduës, dépensées à propos pour ma charmante Duchesse, ne m'auroient pas été de quelque secours auprés d'elle ? Voila ce qui fait mon chagrin, & c'est à quoi vous ne sauriez avec tout vôtre esprit pouvoir trouver de remede ! Peut-être, répondit l'autre, qu'en savez-vous ? J'en ai bien trouvé à des maux plus desesperez, & le vôtre ne me paroît pas si fort incurable. Il est vrai que si nous avions vous & moi tout l'argent que nous avons perdu, vos affaires auroient été bientôt faites, puis que selon même le témoi-

gnage d'une grande Dame il n'y a qu'à trouver la ſomme, & la dificulté ne roule que ſur le plus ou le moins. Mais croiez-moi, les Dames ne ſont pas à preſent auſſi cheres qu'elles l'étoient ſous le Régne de *Louis XIII.* & la miſere du tems où leurs divers beſoins les ont renduës plus traitables; & je crois que vôtre Ducheſſe pouroit bien ſe mettre à la raiſon, & qu'un preſent de trois ou quatre cens Piſtoles ſufiroit pour vous rendre heureux. Mais je vous dirai, à l'exemple d'un ancien Philoſophe, que c'eſt encore acheter trop cher un repentir, & que vous ferez plus ſagement de garder ce qui peut avoir échapé au malheur du Jeu. Quoi! s'écria l'Allemand, acheter trop cher un repentir! Vous moquez-vous? Je ne ſaurois aſſez paier cette bonne Fortune, & ſi ma Bague, ma Montre, ma Tabatiére & deux cens Loüis qui me reſtent ſuffiſoient pour cela je me croirois l'homme du monde le plus heureux, quand je devrois m'en retourner enſuite à pié dans mon Païs: ainſi, mon Cher, je vous devrai la vie ſi je puis devoir à vôtre adreſſe le ſeul bonheur que j'ambitionne à preſent. A ces mots il l'embraſſa, & le conjura par leur tendre amitié de lui acorder ſon ſecours dans une ocaſion auſſi importante. Je le veux bien, dit le fourbe, quoi que ce ſoit peut-être vous deſſervir: mais je n'ai pas le cœur de vous refuſer. Dormez en repos, & comptez que je ferai vôtre afaire: mais ſur-tout tenez-moi compte de ma complaiſance. Le lendemain matin le trop crédule Etranger le ſomma de ſa parole, & le fit lever dès l'aube du jour pour aller travailler à la lui tenir. Tenez, lui

dit-il, en lui remettant tous ses bijoux qui valoient plus de mille Pistoles, vendez ou engagez ces nipes pour ce que vous en trouverez, & sacrifiez tout pour me rendre heureux. L'adroit Confident porta le tout à ses Associez pour le joindre à la Masse & grossir les Fonds. On tint conseil sur les mesures qu'il faloit prendre pour achever de dépoüiller ce jeune Etranger; après quoi nôtre homme fut le trouver. J'ai fait vôtre afaire, lui dit-il, voila quatre cens Loüis que j'ai empruntez chez d'*Hôtel* sur vos bijoux; vous pourez les retirer pour le même prix dès que vous aurez reçû de l'argent de chez vous; & dès à cette heure, si vous voulez, comme je vous le conseille, renoncer à vôtre entreprise; & si vous voulez la pousser à bout, je vais vous en donner les moiens. Je viens de mettre dans vos intérêts la meilleure Amie de vôtre Duchesse; c'est la Veuve d'un homme de condition, elle est très-mal dans ses afaires: je lui ai promis deux cens Loüis pour le service que vous me demandez d'elle; & cette somme dont elle a grand besoin, jointe à un peu de tendresse qu'elle a pour moi, l'a tout-à-fait déterminée: elle m'a même dit que l'ocasion étoit favorable, parce que la Duchesse perdit hier quatre cens Loüis chez la Marquise de *Nogent*, où elle doit les reporter ce soir, & qu'elle ne sait où les trouver; ainsi vous l'aurez pour ce prix-là; & c'est ce qui fait que je n'ai pas voulu emprunter une plus grosse somme, afin que vous puissiez plus aisement retirer vos bijoux: je vais vous mener chez mon Amie, afin que vous conveniez ensemble de vos faits. A ces bonnes nouvelles

l'Allemand ne se sentit pas de joie : il pensa manger son argent à force de le caresser & l'heure du rendez-vous étant venuë il courut chez cette secourable Amie, lui donna les deux cens Loüis d'entrée de Jeu, & lui remit ensuite les quatre cens pour qu'elle les fit accepter à la Duchesse. La considération que j'ai pour Mr le Chevalier de *Duppeville*, lui dit cette adroite Commere, fait que je vous rends aujourd'hui un service qui ne convient guére à une femme de ma condition & de mon caractère ; mais je ne puis rien refuser à cet Ami ; ainsi, Monsieur, vous allez voir arriver la Duchesse dans un moment : mais il y a une condition à observer, sans quoi le marché est nul ; c'est que vous serez avec elle dans les ténébres : car sa pudeur ne lui permettroit pas de soûtenir vôtre vûë ; & c'est assez que mes persuasions & le besoin où elle est d'argent, l'ait déterminée à faire pour vous ce qu'elle n'avoit encore fait pour personne ; ainsi donnez-lui le moins de loisir que vous pourrez à des réflexions ; car si vous vous amusez à la presser de se faire voir, elle pourroit peut être bien se dédire de tout ce qu'elle m'a promis. L'Allemand convint de tout ce que l'entremeteuse lui demanda, & il se laissa conduire par elle dans une chambre impénétrable à la lumiere, où un moment après l'objet de ses tendres impatiences le vint joindre. Elle paroissoit tremblante & interdite. Son Amant eut soin de la rassurer ; & après un tête à tête de quelques heures, il sortit d'auprès d'elle le plus content & le plus amoureux de tous les hommes. On convint avant de se séparer de la continuation du commerce ; & dès

que l'Allemand fut de retour chez lui, il exagéra son bonheur au Chevalier de *Dupeville*, de la maniere du monde la plus forte. Mais celui-ci voiant aprocher le dénouëment de la Piéce, ne fut pas d'avis de l'attendre; & après avoir plumé ce pauvre Etranger, il se résolut à l'abandonner à sa mauvaise fortune. Ainsi comme c'étoit un fin Normand, il feigint d'être fâché du travers dans lequel il donnoit. Vous me coûtez, lui dit-il, deux mille Pistoles! Je m'en console: mais vous me rendriez débauché si je vivois plus long-tems avec vous; c'est pourquoi, mon cher, il faut nous separer, aussi-bien l'état de mes afaires m'oblige à aller en recette chez moi, & un plus long séjour à *Paris* acheveroit de m'abîmer; ainsi trouvez bon que je vous dise adieu. L'autre voulut s'oposer à son départ; mais il n'y eut pas moien. Son Ami le quitta, & il fut à l'Opéra pour charmer le chagrin qu'il avoit de cette séparation. La Duchesse de... y étoit; & dès que nôtre Allemand l'eut vûë, il courut à sa Loge se donner des airs panchez auprès d'elle, lui serrer les mains & faire toutes les minauderies qu'on fait lors qu'on est de bonne intelligence. Cette Dame eut d'abord quelque indulgence pour lui en faveur de son Païs; croiant qu'il ne savoit peut-être pas encore les Us & Coûtumes de celui-ci: mais quand elle vit qu'il poussoit les choses trop loin, elle le relança d'un air qui auroit dû l'intimider. Mais lui croiant que ce n'étoit que pour garder le *Decorum*, il s'aprocha de son oreille, & lui dit fort tendrement: Ne craignez rien, ma chere, personne ne le voit, & vous pouvez

vous en fier à ma discrétion. Insolent, dit la Duchesse, si vous ne vous retirez je m'en vais vous faire jetter de la Loge en bas, pour vous aprendre à connoître vos gens; & en même-tems elle apella celui qui ouvre les Loges, & lui ordonna de faire sortir cet homme & de refermer la porte. La Dame qui étoit avec la Duchesse s'aperçût de son chagrin & en demanda la cause. Quelques Seigneurs qui étoient dans les Balcons vinrent aussi voir ce que c'étoit, & si la Duchesse avoit besoin de leurs services. Il n'est question, leur dit-elle, que de me défaire d'un impertinent qui m'a dit cent sotises que je lui pardonne parce que je le crois saoul; mais que je ne suis pas d'humeur de soufrir plus long-tems. A ces mots, l'Allemand perdit patience; & après avoir lâché quelques *starti start tuyvle*, croiant qu'elle poussoit l'impudence trop loin pour mériter qu'il la menageât, il conta l'Avanture du sombre tête à tête, & dit que pour ses six cens Pistoles il devoit lui être permis de prendre quelques libertez après en avoir eu de bien plus grandes avec elle. La Duchesse vouloit d'abord lui faire donner cent coups de bâton; mais on lui conseilla d'aprofondir cette afaire, & de voir quel fondement cette Fable pouvoit avoir dans l'histoire. On croioit quasi que l'Allemand avoit perdu l'esprit; mais enfin on fut d'avis d'examiner les preuves qu'il ofroit de donner là-dessus; & le Comte de.... s'ofrit d'aller avec lui à la quête du Chevalier de *Dupeville*, & chez la Dame où la Scéne s'étoit passée. Mais on aprit qu'elle avoit changé de Quartier, & que c'étoit une Maquignonne d'amour; que le

Chevalier de *Dupeville* étoit un insigne fripon, & que l'Allemand avoit été la dupe de l'Avanture, puis qu'après l'avoir dépoüillé au Jeu on avoit achevé de le ruiner en substituant une Coureuse à la place de la Duchesse dont on sçavoit qu'il étoit amoureux. Il fut alors au desespoir d'avoir été capable de l'offenser, & parut plus sensible à cela qu'à la perte de son argent. Il courut lui demander mille pardons de son extravagance, & elle fut à son tour si touchée de son repentir & de sa bonne mine, qu'on prétend qu'il a trouvé par-là le secret de parvenir au bonheur qu'il croyoit avoir possedé. Tant il est vrai que l'amour ne perd rien de ses droits, & que souvent ce que nous regardons comme le plus grand des malheurs nous conduit à la suprême félicité! Celle de ce jeune Seigneur doit être bien plus grande à present, puis que c'est à son mérite & non à son argent qu'il en a l'obligation. On dit que la Duchesse lui en a prêté, & qu'en attendant ses Lettres de Change qui doivent arriver bien-tôt, elle lui donne les moyens de faire une figure convenable à sa qualité. On a fait pendre en éfigie le Chevalier de *Dupeville* & sa bonne Amie qu'on n'a eu garde d'attraper: & cette Histoire qui est toute nouvelle a fait ici un fort grand bruit. On a raison de punir aussi severement de pareils crimes, dans lesquels l'honneur des Dames est si fort intéressé: car quelle idée emporteroit de nous les Etrangers, si on leur vendoit ainsi toutes les femmes de la Cour & de la Ville en substituant des Coureuses à leur place? Opinion, dit-on, chez les hommes fait tout: ainsi nous serions en mauvais pré-

dicament dans le monde, si l'on n'avoit soin de réprimer ces sortes d'abus. Mais cette Histoire a si fort grossi ma Lettre, qu'il est tems de la finir, & de vous assurer que je suis, Madame, vôtre, &c.

LETTRE LIX.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

J'Avois besoin de l'Histoire de vôtre Allemand, pour dissiper les tristes idées que vous aviez rapellées chez moi, par le souvenir du Prince de *Conti* & de Monsieur de S. *Olon*, que je regrete de tout mon cœur. Comme tous mes regrets ne sçauroient leur faire du bien, & que la mélancolie est fort contraire à la santé, je crois que puis qu'ils joüissent d'un parfait repos, il est à propos que nous ne troublions pas le nôtre, par des pensées tristes & lugubres. Ainsi, comme dit la *Fontaine* : *Puisqu'il est des vivans, pourquoi penser aux morts ?* Je sçai bon gré à la Duchesse de... de sa générosité : & puis que son Etoile l'a portée du côté de la tendresse, elle fait fort bien de consoler ce pauvre Etranger, qui par sa bonne foi & son désintéressement, mérite assurément la préference chez elle. Ce pauvre Diable étoit tombé en bonnes mains, à ce que je vois; mais il n'est pas le premier à qui pareille Avanture est arrivée; & ce n'est que par l'habileté d'un bon Gouverneur que ces jeunes gens peuvent échaper à l'adresse des redresseurs. Nous en avons ici de fort alertes, qui viennent de

toutes parts, pour tâcher de faire des dupes, & qui y réüssissent souvent, & tout est plein de ce qu'on apelle Chevaliers d'industrie. On me montra l'autre jour un François, Gentilhomme, ou du moins soi disant, qui après une route de plus de trois cens lieuës, qu'il avoit faite avec quelques Messieurs qui n'en savoient pas tant que lui, leur demanda à chacun à leur arrivée ici, combien ils avoient dépensé en chemin. L'un dit qu'il en étoit pour cinquante Pistoles, un autre pour soixante, & les autres à proportion. Eh bien ! dit-il alors, il ne m'en coûte à moi qu'un sou marqué que j'ai donné ce matin à la Servante du Logis où nous avons couché. Cela parut incroiable à ses Compagnons de voiage : ils avoient toûjours logé ensemble, mangé à même table, & il sembloit que la dépense devoit être égale : mais il leur expliqua ce Mistere. Ne vous souvenez-vous pas, leur dit-il, que lors que nous aprochions des Gîtes, je prenois toûjours les devans pour faire ensorte que nous eussions les meilleurs, & que sous prétexte que je savois mieux les êtres du Païs, j'étois ainsi le Maréchal des Logis de la Troupe ? Auroit-il été juste que je me fusse donné cette peine pour rien ? Non sans doute, & en travaillant à vôtre commodité il étoit naturel que je travaillasse aussi pour mes intérêts. J'allois donc d'avance aux endroits où nous devions dîner, & après avoir tiré l'Hôte à part, je lui disois ; je conduis une troupe de Cavaliers, je vous les amenerai, si par-dessus le marché je puis dîner *gratis*. Dès qu'il faisoit quelque dificulté, je le menaçois de vous mener ailleurs. Ainsi pour ne pas per-

dre cette aubéne, nôtre marché étoit bientôt conclu ; & après cela je songeois à nous faire bien traiter pour vôtre argent. Ce que j'avois fait à la dînée, je le faisois à la couchée avec le même succez : & par mon sçavoir faire, j'ai sçû me garantir de ce qu'on appelle le quart-d'heure de *Rabelais* ; & je suis arrivé ici sans bourse délier. Tout le monde admira l'adresse de ce Chevalier d'industrie, & je l'admire aussi. Il faut être Gascon pour s'aviser de pareille chose, & pour tirer ainsi parti de tout. Mais passe pour cela, ce ne sont que des gentillesses ; & l'Avanture d'une pauvre Françoise, de celles qu'on apelle ici Réfugiées, a quelque chose d'un peu plus fâcheux. Cette Demoiselle sortoit de *France* ; & après avoir traversé *Genéve* & une partie de la *Suisse*, elle descendoit le Rhin pour venir en *Hollande*, portant avec elle son petit tresor renfermé dans une cassette. C'étoit des Bagues, des Colliers ; des Chaînes d'or, & autres choses de cette nature, qu'elle avoit ramassées en pliant la Toilette de sa Mere, & dont elle prétendoit se faire un petit fonds pour revivre dans les Païs Etrangers. Un redresseur masqué en Baron, se trouva dans le même Bâteau : & comme la Navigation fut assez longue, ils eurent le tems de faire connoissance. Le prétendu Baron comprit par le soin qu'elle avoit de sa cassette, qu'il faloit qu'elle renfermât des choses de prix ; & comme il ne voyageoit que pour chercher des dupes, il n'hésita pas à croire qu'il avoit trouvé son fait : ainsi il s'atacha à la Demoiselle fugitive ; loüa d'abord son zéle, ensuite ses attraits ; & après lui avoir témoigné le

premier jour toute l'estime qu'il prétendoit qu'une résolution aussi généreuse que la sienne méritoit, il fit l'Amant passionné dès le lendemain; & des offres de service, passa en peu de tems à l'offre de son cœur & à celle de sa main. Une passion aussi prompte & aussi vive auroit dû être suspecte à nôtre pauvre Huguenote, si l'Amour propre qui nous rend tous si enclins à nous flâter, ne lui eût fait trouver chez elle de quoi inspirer de pareils sentimens. Ainsi ne doutant point qu'elle n'eût fait cette illustre Conquête, elle songea aux moiens d'en profiter, & de devenir au plûtôt Baronne. Comme elle n'auroit pas pû prétendre à un pareil rang dans le Païs où elle étoit née, elle regarda cette Fortune comme une récompense que le Ciel donnoit à sa pieté, & se forma d'avance une idée très-agréable de sa future grandeur, & de l'envie qu'elle alloit exciter dans sa Famille, & parmi ces anciennes Amies: ce qui, chez la plûpart des personnes de nôtre Sexe, est la Rocambolle de la felicité. Toutes ces réflexions l'obligeoient à avoir de grands égards pour Mr le Baron, qui de son côté representoit à merveilles. Les soûpirs & les soins empressez ne lui coûtoient rien. La belle y fut sensible, presque autant qu'aux avantages qu'elle croioit trouver avec lui, ainsi l'Amour, l'intérêt & l'ambition la déterminerent à tout ce que cet Amant voulut. Elle le rendit maître de son cœur & de sa cassette. Je veux croire pieusement qu'on ne poussa pas plus loin l'Avanture. Quoi-qu'il en soit, dès que nôtre Baron fut nanti, la Demoiselle fut regardée comme sa Femme. Il lui donna son

nom, & lui promit un rang & des biens très-considérables. Le reste du voyage se fit fort gayement. Mais quand on aprocha de *Wesel*, d'où cet imposteur se disoit natif, ma Chere, dit-il à sa Belle, il est bon que je prenne les devans, & que j'aille dire à mon Pere que je lui améne une Bru; je vais me faire mettre à terre, & prendre la poste pour être plûtôt chez moi, où je disposerai les choses pour vôtre réception: vous n'aurez, quand vous serez à *Wesel*, qu'à venir droit au logis: voilà mon adresse; mon nom est assez connu dans la Ville, pour que la moindre personne que vous rencontrerez vous enseigne ma maison. La nouvelle Baronne trouva cela fort à propos; pria son Amant de faire bien valoir à Monsieur son Pere sa tendresse & sa reconnoissance, afin que cela supléât au défaut du bien: & pour grossir la dot elle lui remit tout ce qu'elle avoit d'argent, jusques à de la petite Monnoye, ne gardant que dequoi arriver à *Wesel*: après-quoi on se sépara les larmes aux yeux, quoi-que ce ne fut que pour peu de tems, & l'Amant mit pied à terre, chargé de son petit butin. La Barque continua à voguer, & aborda enfin à *Wesel*, Port tant desiré de la pauvre Amante. Elle se hâta d'y descendre des premieres; & courut à la maison dont on lui avoit donné l'adresse; demanda le Baron de.... à des Valets, qui répondirent qu'il étoit absent. Il doit être de retour, répondit-elle. Bon, dirent les Valets, il ne reviendra de six mois, & vous ne sçavez ce que vous voulez dire. Là-dessus la regardant comme une afronteuse, on la pria fort incivilement de passer la porte. Elle

demanda de parler au Pere du Baron, qui entendant ses pleurs & ses cris, vint pour voir ce que c'étoit, & en fut un peu plus touché que ses Domestiques ne l'avoient été. Il dit à la pauvre désolée, qu'elle étoit la dupe de l'Avanture puis que son Fils n'avoit point été à portée de lui parler, & qu'il étoit à plus de deux cens lieuës de-là : & sur le Portrait qu'elle fit de son imposteur, il le reconnut pour un de ses Laquais qu'il avoit chassé quelque-tems auparavant, & qui avoit embrassé le beau métier de fripon. Il plaignit le sort de la Demoiselle, blâma sa crédulité, & lui donna charitablement dequoi passer son chemin. On dit qu'elle s'est mariée ensuite fort avantageusement en *Hollande*, quoi qu'elle n'eut plus de cassette pour seconder le pouvoir de ses atraits : car l'Imposteur n'avoit eu garde de lâcher prise, & il s'étoit fait un fonds de cela avec lequel il vint briller ici sous un autre nom, & faire des dupes au Jeu, comme il en avoit fait en Amour. Voilà en quoi consiste le plus gros revenu de ces Joüeurs de profession, qui viennent ici deux fois par an, sans y boire une goute d'eau. Malheur aux Etrangers qui tombent sous leur coupe ! Les habiles gens les connoissent & s'en défient : & moi je ne veux avoir aucun commerce avec eux. Comme le Jeu n'est pas ma passion dominante, je n'y donne que peu ou presque point de tems. Il est aisé de se desennuier sans cela, & de se choisir parmi le grand nombre de personnes qui sont ici, dequoi faire une Societé convenable. J'ai nombre d'amis & d'amies : nous mangeons souvent ensemble, nous causons, nous nous promenons,

pour mettre tout à profit : Je vais au Bain & à la Fontaine ; & mes heures sont si bien remplies, qu'à peine puis-je trouver assez de tems pour vous écrire. J'ai dans ma cotterie des *Allemans*, des *François* germanisez par le Réfuge des *Anglois*, des *François* de *France*, qui ont cette vivacité que les *François* germanisez ont un peu temperée : il y a des *Hollandois*, des *Suisses*, des *Danois* & des *Suédois*, tous gens d'esprit & qui ont voiagé, ils sont d'une politesse enchantée, empressez à me procurer de l'agrément. Nous sommes presque toûjours ensemble : nous contons des Histoires ; je leur en aprens de *Paris*, que je puise ordinairement dans vos Lettres, & ils m'en content ordinairement de leur Païs. Les *Suédois*, sont fort prévenus en faveur de leur Roi ; ils en parlent comme d'un Héros plus grand que les *Alexandres* & les *Césars*, qui dès sa plus tendre enfance a fait des choses extràordinaires, & qui tout défait, estropié & en quelque maniere Captif, a sçû trouver le secret d'engager le *Turc* à déclarer la Guerre au *Czar* de *Moscovie*, & au Roi de *Pologne* ; & cela dans le tems où l'on ne croyoit pas qu'il pût jamais recouvrer sa liberté. Il sort de *Bender* pour se mettre à la tête d'une nombreuse Armée, & par des succez si peu attendus, il donne matiere à ses zelez Sujets de le préconiser, & de faire quasi son Apotheose. Je crois pourtant qu'il a un peu d'obligation aux intrigues de la *France*, & que sans son secours, il n'auroit peut-être pas si bien réüssi. Il y a long tems que le Soleil & le Croissant sont de bonne intelligence. *Tekeli* s'en est ressenti autrefois ; & nos Loüis lui ont

aidé à soûtenir les Protestans en *Hongrie*, pendant qu'on les dragonnoit en *France*. Politique que je n'ai jamais bien comprise. Mais il faut croire, comme disoit le Cardinal de *Richelieu*, au sujet de la mort de *Marillac*; il faut, dis-je, croire que ceux qui ont l'autorité en main, voient plus clair que les autres, & que Dieu leur donne de plus grandes lumiéres. Mais ce n'est pas à present dequoi il s'agit; & pour revenir où j'en étois, je vous dirai qu'un Seigneur Suédois qui m'exagéroit les belles qualitez de son Roi, me dit ensuite que le Trône de *Suéde* avoit toûjours été dignement rempli, témoin le grand *Gustave Adolphe*, & la Reine *Christine* sa fille. Je convins du premier, & je pris la liberté de lui dire que l'autre avoit un peu degeneré des vertus de son illustre Pere, par une conduite qui n'avoit pas été fort aprouvée. Je lui citai là-dessus la mort de *Monaldelchi*, & ce qu'on prétendoit qui en avoit été l'occasion. Mais il me dit que j'étois mal informée, & qu'il avoit arrivé à cette Princesse ce qui arrive ordinairement à ceux que la Fortune abandonne, & que sans examiner que c'étoit elle qui avoit abandonné la Fortune, on avoit passé sur son chapitre, de l'admiration au blâme, & du blâme au mépris, sans d'autre raison que celle qui engage les Peuples à sacrifier à leurs intérêts, & à n'offrir leurs encens qu'à des Divinitez utiles. *Christine* laissa son mérite, continua ce Seigneur, dans le Trône, qu'elle voulut bien céder de son mouvement à son Cousin; & l'action la plus grande & la plus héroïque qui se soit jamais faite, fut empoisonnée par ceux qui la voyant dépoüillée de ses Etats,

ne crurent plus être obligez d'avoir aucun ménagement pour elle, parce qu'ils n'en attendoient plus de graces; & comptant pour rien celles qu'ils en avoient déja reçûës, ils ne se firent pas de scrupule d'être ingrats. Le malheureux *Monaldelchi*, continua-t'il, est un exemple de l'ingratitude du monde la plus monstrueuse! Cette Reine l'avoit comblé de bien-faits: elle lui avoit acordé toute sa confiance, & ce traître la déchiroit par les calomnies les plus atroces & les plus éloignées de la verité, & cela pour faire sa Cour, & parce que c'étoit la mode de tirer sur cette pauvre Princesse, qu'on croyoit pouvoir offenser impunément. On ne doit pas s'étonner si le châtiment suivit de près la découverte de l'ofense. Celle-là étoit d'une nature à devoir être punie, & l'honneur de la Reine l'engageoit à rendre cette punition exemplaire. Ce fut pour cela que sans diferer, quoi-qu'elle fût dans ce tems-là à *Fontainebleau*, elle le fit mourir après lui avoir reproché l'horreur de son crime, & le fit passer des mains d'un Pere Maturin qui eût soin de le confesser, dans celles de ceux qui étoient chargez de lui arracher une vie dont il s'étoit rendu indigne, aussi bien que des bontez de sa bien-faictrice, ausquelles il eût en vain recours. Le Roi se formalisa de ce qu'elle avoit entrepris pareille chose dans une de ses Maisons; & voilà sur quoi on a fait tant de bruit. La Reine prétendoit être en droit de disposer de ceux qui lui apartenoient, sans être obligée de rendre compte de ses actions qu'à Dieu; puis que comme Souveraine, il n'y avoit que lui seul qui pût la juger. Le Roi de *France* prétendoit de son

côté

côtée être seul maître dans ses Etats, & y avoir seul pouvoir de vie & de mort. Ce different obligea la Reine d'en sortir; & ce fut le commencement des malheurs qui l'ont toûjours accompagnée depuis son abdication. Mais, quoi! dis-je alors à ce Gentilhomme, ce *Monaldelchi* n'étoit il point l'Amant de *Christine*? N'étoit-ce pas pour pouvoir vivre avec plus de liberté avec lui qu'elle avoit abandonné le Trône? Nullement, me répondit-il; & si vous sçaviez bien la carte, vous n'auriez garde de donner dans ce sentiment populaire. J'avouë que bien des gens ont été dans la même erreur, qu'il est trés-aise de détruire, en vous disant que le cœur de la Reine prévenu dés l'enfance pour un autre, étoit incapable de prendre de nouvelles impressions. Elle aimoit un jeune Seigneur apellé *Lagardie*, de Famille Françoise, & même Gasconne; car son Pere ou son Grand-Pere étoit originaire de *Narbonne* en *Languedoc*, où il a encore des Parens qui portent son nom. Il avoit mille bonnes qualitez; & *Christine* l'auroit jugé digne du Trône, si les ordres de son Pere ne l'avoient obligée d'y placer un Prince de son Sang qu'il lui avoit destiné pour Epoux. Ainsi ne pouvant se résoudre à sacrifier son Amant à ce cruel devoir, moins encore de sacrifier son devoir à cet Amant; cette Ame grande & génereuse forma le dessein de se sacrifier elle-même, & de céder à ce Cousin le Trône qu'elle n'étoit obligée que de partager avec lui, afin que son entiére possession le dédommageât de la perte d'un cœur qu'elle n'étoit plus en état de donner. Ce fut alors qu'on la vît paroître aux yeux de

son Peuple, sous un riche Dais, avec cette grace & cette Majesté que donne l'éclat du Diadême & les agrémens de la plus brillante Jeunesse, & qu'aprés un discours le plus éloquent & le plus touchant du monde, elle se défit en leur presence de l'Autorité Roiale, & en revétit le Prince son Cousin, qui de son côté parut moins sensible à cet avantage, qu'à celui dont il se voioit privé en perdant l'espérance de la posseder. Il auroit été aisé aprés cela à la Reine de satisfaire son inclination, en épousant *Lagardie* : mais comme cette démarche auroit pû diminuer le mérite de la premiere, elle n'eut garde de la faire, & jalouse de cette haute réputation qu'elle s'étoit aquise dans le monde, & que la calomnie n'a pas laissé d'ataquer depuis, ne voulant pas qu'on pût lui reprocher la moindre foiblesse, elle voulut triompher de celle de son cœur, en s'éloignant de celui qui la causoit, & résolut pour cela de voiager dans une partie des Cours de l'Europe. Il n'y eut point de Souverain qui ne se fît un plaisir de voir une Princesse si magnanime. Elle se vit admirée par tout; & la *France* lui fit rendre tous les honneurs imaginables. Mais comme on se lasse d'admirer, & que le panchant des hommes les rend bien plus enclins à condamner le prochain, il lui arriva ce qui est arrivé de nos jours au Roi *Jacques d'Angleterre*, qui fut d'abord reçû en *France* comme un Martir, ou du moins Confesseur de la Religion Catholique, qu'il avoit mieux aimé conserver que de conserver la Couronne. Peu s'en falloit qu'on ne lui déchirât ses habits pour en faire des Reliques; & quelque-tems aprés on

l'acusa de manque de prudence : on imputa ses malheurs & ceux que la protection qu'on lui a accordée en *France* a attirez à ce Roiaume. On imputa, dis-je, tout cela à sa mauvaise conduite ; & il eut la douleur avant mourir, de se voir en quelque maniere méprisé de ceux qui l'avoient admiré quelques années auparavant, quoi qu'il n'eut pas plus mérité leur admiration, ni leur mépris dans un tems que dans un autre, & seulement parce qu'on ne sçauroit être toûjours d'un même avis, & que, comme les deux contraires se touchent, on passe trés facilement d'une extrêmité dans une autre. C'est ce que la pauvre *Christine* a éprouvé dans cet exil qu'elle s'étoit volontairement imposé, malgré les rares talens & les Vertus dont elle avoit herité du grand *Gustave* son Pere : Car elle avoit joint au plus heureux naturel du monde, la connoissance des Sciences les plus relevées. Elle parloit toutes sortes de Langues ; & son cœur & ses sentimens la mettoient autant au-dessus des personnes de son Sexe, qu'elle l'étoit par son rang & par sa naissance. Ainsi ne se croiant pas obligée de se conformer aux manieres & à la portée de certains esprits si fort au-dessous du sien, elle s'exposoit souvent à leur critique ; & c'étoit bien moins par sa faute que par le manque de discernement de ceux qui la critiquoient. Mais, dis-je alors, il me semble avoir oüi dire que sa conduite n'avoit pas été la plus réguliére du monde à *Rome* ! & certain Livre que les uns traitent d'Histoire, & les autres de Roman, intitulé la Vie du Signor *Roselli*, ne donne pas une idée fort avantageuse de cette Princesse. C'est, Ma-

dame, repliqua le *Suédois*, parce que l'Auteur de ce Livre ne la connoissoit pas comme j'ai eû l'honneur de la connoître, & que, comme bien d'autres, il parloit peut-être de ce qu'il n'avoit jamais vû; car on ne pouvoit reprocher à cette Reine que son changement de Religion: & à cette action prés, toutes celles de sa vie ont été héroïques. Il ne lui manquoit que l'éclat d'une Couronne pour les faire briller ici dans tout leur jour: & chez les gens raisonnables, le défaut de Couronne devoit en relever le mérite, puisque c'étoit elle qui l'avoit cedée, ne voulant pas la garder aux dépens de sa liberté, ni dissimuler un moment pour concilier les choses. Car il lui auroit été aisé, si elle avoit été capable des foiblesses qu'on lui a imputées, de se marier avec son Cousin, & de le placer sur le Trône, sans chasser *Lagardie* de son cœur. Elle avoit sans doute assez d'esprit pour pouvoir se ménager une intrigue; & comme les Souverains se mettent pour la plûpart au-dessus des Loix, son Trône lui auroit paru un azile assez sûr, si sa Vertu & sa Conscience ne lui eussent imposé des Loix plus austéres. J'écoutois tout ce que ce Gentilhomme me disoit, & j'étois même bien-aise qu'il justifiât la mémoire d'une Princesse que je voudrois pouvoir estimer, & dont on peut dire avec justice, que le Ciel lui accorda des dons extraordinaires. Ainsi bien loin d'interrompre mon Conteur, je le priai de continuer un discours qui me faisoit plaisir; & je lui fis même des questions sur de certaines circonstances, & je lui demandai de quelle maniere la Reine avoit fait son Voiage; comment

elle étoit sortie de la *Suéde*; quelle route elle avoit prise. Je puis, me dit-il, vous parler sçavamment là-dessus; car j'avois l'honneur d'être son Page. Ce n'est pas, ajoûta-t-il, un titre de jeunesse pour moi, mais n'importe! toutes les choses de la vie ont deux faces; & si je ne suis plus assez jeune pour mériter la tendresse des Dames, je pourai prétendre à leur confiance & à cette espece de considération qu'on est obligé d'avoir pour les cheveux gris. Aprés cette plaisante digression, Madame, me dit-il, je vais vous aprendre un incident de la vie de cette Princesse, qui n'a pas été sçû de ceux qui se sont ingérez d'écrire sa vie. Aprés qu'elle eut abdiqué la Couronne, & qu'elle eut réglé toutes choses pour que les Revenus qu'elle s'étoit réservez pûssent lui être portez par toute terre, elle fit équiper certain nombre de Vaisseaux pour elle & pour tout son train. On y embarqua ses Equipages & ses Domestiques, & on fit accroire aussi qu'elle s'y étoit embarquée. Mais pendant que cette Flote mettoit la Voile au vent, ne voulant pas s'exposer aux incommoditez & aux incertitudes de la Mer, elle résolut d'aller *incognito* par terre, & de ne prendre qu'un trés-petit nombre de personnes avec elle. Je fus le seul Page qu'elle choisit. Nous traversâmes le *Danemarc*: & comme elle n'étoit pas trop bien avec le Roi qui y régnoit alors, elle ne voulut pas qu'il sçût qu'elle traversoit ses Etats; & le Comte de *Dobona*, Maréchal de la Couronne de *Suéde*, fut chargé de demander comme pour lui, qu'on ouvrît un chemin qui étoit ordinairement fermé, & réservé aux personnes de la Cour,

La Reine y passa en habit de Cavalier, & sous le nom du fils du Comte de *Dohona*. Mais quelque soin qu'on eût pris de cacher sa marche, on ne pût éviter que le Roi de *Danemarc* n'en fut instruit, & qu'à la premiere journée il ne se rencontrât sur sa route, sous prétexte d'une partie de Chasse. Le Comte de *Dohona* décendit promptement du Carosse où il étoit avec la Reine, & fut saluër ce Monarque. Il lui demanda pardon pour son prétendu fils, qu'il suposoit hors d'état de rendre ses devoirs à Sa Majesté, parce qu'il venoit de se donner une entorce au pié. Le Roi de *Danemarc* reçût ses excuses, & feignit de croire ce qu'on vouloit qu'il crût, quoi qu'il sçût bien à quoi s'en tenir. Pendant ce tems-là la Reine apuiée sur la portiere, tâchoit de se couvrir le visage avec son chapeau qu'elle tenoit à la main; & jamais conversation ne lui avoit paru si longue. Dés qu'elle fut finie, le Comte remonta dans son Carosse; & à peine étoit on hors de cette embuscade, qu'on donna dans une seconde. La Reine de *Danemarc* instruite de l'endroit où *Christine* devoit dîner, & curieuse de voir cette Princesse, s'y étoit renduë en habit déguisé, pour pouvoir l'examiner avec plus de loisir. Elle s'étoit travestie en Servante de Cabaret; & pendant tout le dîner elle fut auprés de la table de nôtre Reine, qui n'aiant garde de se défier du tour, parloit avec une entiere liberté du Roi de *Danemarc*, & de la maniere dont il l'avoit ennuiée, du chagrin qu'elle avoit eu de sa rencontre, & de cent choses de cette nature, qui n'étoient pas les plus obligeantes du monde. La Reine re-

monta ensuite dans son Carosse ; & comme je sortis le dernier de ce cabaret, je fus surpris de voir cette même Servante à laquelle j'avois dit mille plaisanteries quelques momens auparavant , & de la voir parée en Reine, suivie de ses Pages & de ses Filles d'Honneur, & de l'entendre traiter de Majesté. Je voulus me jetter à ses pieds pour lui demander pardon des fautes que mon ignorance m'avoit fait commettre : mais bien loin d'en être en colere , elle me dit qu'elle m'étoit bien obligée de ce que je lui avois pris à ranger des Corbeilles de fruit ; & pour m'en remercier, elle me fit present d'une Bourse où je trouvai deux cens Loüis , & elle partit en me disant : mon ami, dites à la Reine vôtre Maîtresse, que ces Ambassadeurs l'ont mal servie, & qu'elle ne rend pas justice au Roi de *Danemarc.* Dés qu'elle fut partie , je courus au galop joindre le Carosse de ma Reine , & lui conter mon Avanture. Elle en fut d'abord surprise : mais comme elle avoit l'esprit fort, elle prit bientôt son parti là dessus. Quoi! dit-elle, cette Servante de Cabaret que j'ai toûjours vûë pendant le dîner étoit la Reine de *Danemarc*! Il lui est arrivé ce qui arrive à la plûpart des Curieux ; ils font des découvertes qui ne leur sont pas agréables : c'est sa faute ; & comme je n'ai pas le don de deviner, je n'avois garde de la chercher sous un habit si indigne d'elle. Après cela il n'en fut plus parlé. La Reine continua sa route de cette maniere, jusqu'à l'endroit où elle avoit donné rendez-vous à ses Equipages. Et comme l'habit d'homme lui parut plus commode pour le Voiage, elle le garda, & y joignit

par bienséance une Jupe : Ainsi elle étoit comme sont à present les Dames de la Cour de *France* lors qu'elles vont à la Chasse : & cette maniere d'ajustement passa dans l'esprit de certaines gens pour indécent, & pour un effet du déréglement de cette Princesse. Enfin, on lui faisoit des crimes des choses du monde les plus innocens & les moins essentiels ; ce qui fait bien voir qu'on n'avoit pas des sujets fort légitimes de la blâmer. La mort de l'ingrat *Monaldelchi* fournit le plus plausible ; aussi le prit-on promptement aux cheveux ; & pour agraver la chose, on eut soin, par des conjectures les plus calomnieuses du monde, d'y donner un tour criminel. Le *Suédois* finit-là son discours, parce que la Compagnie se sépara dans ce moment-là ; & je crois que je puis bien finir ici cette Lettre, car il est tard, & le papier & la lumiere me vont manquer en même-tems. Je suis, Madame, vôtre, &c.

LETTRE LX.

DE PARIS.

QUoique vôtre derniere Lettre soit un peu plus longue que les précédentes, elle n'a pourtant eu garde de m'ennuier. Vous avez le don de donner un tour de nouveauté aux Histoires les plus anciennes ; car quoique j'eusse lû celle de la Reine de *Suéde*, je n'avois pourtant jamais sçû cette circonstance de son Voiage, qui me paroît assez particuliere. Je louë la générosité du *Suédois*,

qui veut bien être le *Don Quichote* de la Mémoire de cette Princesse. Il se peut qu'on l'a noircie à faux ; & je ferai bien aise de pouvoir la réhabiliter dans mon esprit. Vôtre pauvre *Françoise* fugitive me fait grand' pitié : Son Avanture est des plus desagréables, & il vient d'en arriver une à une Damoiselle Normande, qui, quoi qu'elle ne soit pas tout-à-fait pareille, a pourtant beaucoup de raport avec celle-là. Un riche Bourgeois de *Rouën* avoit une Fille unique d'environ dix-huit ans, qui étoit ce qu'on apelle un Enfant gâté. Elle n'avoit plus de Mere, & son Pere ne se conduisoit que par le caprice de cette Fille si chére. Un jour il lui prit envie de faire un Voiage à *Paris* pour aller voir un Oncle qu'elle ne connoissoit que par ce qu'elle en avoit oüi dire à son Pere. Il s'oposa vainement à ce dessein. La Fille pleura, pria, bouda ; & enfin il falut que le bon homme consentît à ce qu'il ne pouvoit empêcher. Il fut retenir une place pour elle au Coche : la recommanda au Cocher & aux personnes qui partoient par la même Voiture ; & aprés lui avoir donné dequoi faire des habits à *Paris*, & de quoi pouvoir s'y réjoüir sans être à charge à son Oncle, il lui donna encore dequoi faire des petits presens à sa Famille, afin qu'elle fut reçûë de meilleur œil ; lui recommanda de revenir bien-tôt, & se separa d'elle les larmes aux yeux. Comme l'amitié n'est pas à beaucoup prés si forte dans les Enfans que dans les Peres & les Meres, cette Fille entêtée du plaisir qu'elle se faisoit de voir *Paris*, n'eut garde de partager sa douleur qu'elle causoit ; & à peine le Carosse avoit-il commencé à

rouler, qu'elle sortit avec la Lettre de Créance qu'on lui avoit donnée pour son Oncle, & demanda à ses Compagnons de Voiage où étoit la ruë *Quinquanpois*. C'est mon Quartier, répondit alors un homme à plumet qui étoit à une portiere. Y a-t-il occasion de vous y rendre quelques services ? Vous logez dans cette ruë-là, dit la Normande ? Vous connoissez-donc bien mon Oncle *Martin* ? C'est un bon Bourgeois qui vit de ses Rentes. Je ne l'ai jamais vû, & l'envie que j'ai de le connoître m'a engagée à faire ce Voiage. On dit que la femme est fort raisonnable, & qu'il a deux jolies Filles. Je meurs d'envie de les voir ! J'espere que nous serons bonnes amies. J'irai à l'Opera avec elle & à la Foire S. *Germain*; car mon Pere m'a donné de l'argent pour me bien divertir. Quand vous n'auriez pas pris cette précaution, répondit l'obligeant Plumet, vous n'en auriez pas été moins agréablement chez Monsieur vôtre Oncle, & il est assez généreux pour vous procurer tous les plaisirs que vous pouriez souhaiter. Vous le connoissez-donc, dit la Belle ? Si je le connois, repliqua l'autre, c'est mon plus proche voisin & mon meilleur ami. Je suis même, ajoûta-t-il, un peu amoureux d'une de ses Filles. Tout de bon ! dit nôtre Provinciale : & de laquelle ? car il y en a une Blonde & une Brune. C'est de la Brune, dit l'autre. Oh ! je m'en suis bien doutée, continua la Normande ; car j'ai oüi dire que cette petite *Fanchon* est bien émerillonnée. Cependant la Blonde *Marotte* passe pour plus belle. Je leur aporte une paire de pendans d'oreilles à chacune. Ceux de *Marotte* sont d'émeraude, & ceux de *Fanchon* de Rubis.

Je vous les montrerai à la dînée. J'aporte aussi une Montre d'*Angleterre* à mon Oncle ; & une garniture des plus belles Dentelles de *Dieppe* à ma Tante. Oh ! j'ai un Pere qui fait bien les choses, & qui n'épargne rien pour me faire plaisir. Il m'a donné outre cela cinquante Loüis pour faire des emplettes à *Paris*, & pour m'y réjoüir : ainsi je crois que j'y passerai bien mon tems, & que je n'en reviendrai pas aussi-tôt que mon Pere se l'imagine. L'adroit Compagnon de Voiage répondoit toûjours en conformité, & donnoit de grandes loüanges à la Famille de *Martin*. La premiere Journée se passa de cette maniere. A la seconde il découvrit encore d'autres particularitez par la bonne foi de la Belle, qui ne parloit jamais d'autre chose. Elle lui avoit fait voir son argent & les presens destinez à ses Parens, & lui avoit demandé s'il croioit qu'ils en seroient contens. Le Porte-Plumet avoit tout admiré ; & pour tâcher d'en savoir davantage, il seroit à souhaiter, dit-il, Mademoiselle, que Mr vôtre Oncle pût devenir vôtre Beau-Pere, & qu'on eut le bonheur de vous garder à *Paris*. Oh ! dit-elle, il n'y a guére d'aparence à cela, car son Fils que l'on m'avoit destiné dés mon enfance a pris le parti d'aller à la Guerre, comme vous savez sans doute ; & depuis plus de quatre ans on n'en a aucune nouvelle ; ainsi il y a grande aparence qu'il est mort. Quoi ! s'écria le Plumet, vous n'en savez pas davantage ? Je suis donc mieux instruit des afaires de vôtre Famille. Vôtre Cousin est de retour depuis trois jours, & c'est pour le voir que je suis parti avec tant de précipitation. J'en reçûs hier la nou-

velle;& quoi qu'il n'y eut place qu'à la portiere, je n'ai pas voulu renvoier plus loin le plaisir d'embrasser mon ancien Camarade, & le Frere de la personne que j'aime le mieux. Je compte même de vous quiter à *Pontoise*, & de prendre la Poste pour arriver plûtôt à *Paris*. Je ne manquerai pas de vous aller annoncer chez Monsieur vôtre Oncle, afin qu'on s'y dispose à vous recevoir comme vous le méritez. Il sortit éfectivement du Carosse dans cet endroit-là; & quand on fut à S. *Denis*, la Belle vit arriver un Carosse d'où sortit un jeune homme bien-fait, qui s'aprocha du Coche pour reclamer Mademoiselle *Martin* de *Rouen*, & qui se fit connoître à elle pour ce Cousin revenu de l'Armée. Le Plumet s'avança aussi. Il donna la main à la petite *Fanchon*, qui fit mille caresses à sa chere Cousine, & qui lui dit qu'elle avoit été députée par son Pere & sa Mere pour venir au devant d'elle. Cette démarche parut de bonne augure à l'Etrangere, & lui fit esperer un bon acuëil. Aussi lui en fit-on un très-gracieux: car à peine fut-elle arrivée à l'endroit où ce Carosse les conduisit, que Mr & Madame *Martin*, ou du moins soi disant, suivis de leur prétenduë Fille *Marotte*, coururent au-devant d'elle, & lui firent toutes les caresses imaginables. On lut la Lettre du bon homme de Pere. On s'informa avec soin de l'état de sa santé. On reçût les presens, & le Cofre de la Demoiselle fut porté dans la Chambre qu'on disoit lui destiner. Cependant comme il étoit tems de souper, on pria le Monsieur à Plumet de rester, afin d'augmenter l'agrément qu'on tâchoit de procurer à la nouvelle venuë. Elle

fut placée entre son Cousin & lui, & ils eurent soin de la faire boire jusqu'à ce qu'elle eut entierement perdu la raison. Cela ne leur fut pas mal aisé; elle n'avoit jamais bû que du Cidre; & croiant que le Vin de *Champagne* en étoit, elle en bût tout autant qu'on voulut, sans s'en enquerir pour la conscience. Dès qu'on la vit dans l'état où on la souhaitoit, on la depoüilla toute nuë: & après lui avoir ôté son argent, ses Bijoux, & tout ce qu'elle avoit de plus considérable, on la porta sur le Pont-Neuf en simple Coteron, & avec un méchant torchon sur la tête. Elle resta endormie aux pieds du Cheval de Bronze, jusqu'à ce que les raions du Soleil l'obligerent à ouvrir les yeux; & alors se regardant avec étonnement dans un état aussi indigne, elle se demandoit à elle-même: Suis-je bien moi? Oüi, lui répondirent une troupe de poliçons qui étoient assemblez autour d'elle, & qui par leurs huées augmentoient encore sa confusion. Vous êtes vous-même, il n'y a rien de plus sûr; & là-dessus ils lui faisoient les questions du monde les plus odieuses. Elle avoit beau demander où étoit donc son Oncle & sa Tante. Tout cela excitoit ces Badaux à faire encore de plus grands éclats de rire. Mais, dites-moi donc où je suis? disoit cette pauvre malheureuse, suis-je donc morte? Est-ce ici l'autre Monde? A tout cela on ne répondoit qu'en l'insultant, & elle ne savoit plus que devenir, lors que deux Capucins qui passerent par bonheur par-là, demanderent ce que c'étoit. On leur dit que c'étoit une Coureuse que quelques débauchez avoient sans doute dépoüillée après l'avoir saoulée. Ils s'en apro-

cherent charitablement. Elle leur conta son Avanture: & comme il y avoit un de ces Moines qui étoit de *Rouen*, & qui connoissoit son Pere, il la fit d'abord porter dans une Maison de sa connoissance à la Place *Dauphine*, où les fumées du Vin qu'on lui avoit fait boire la veille acheverent de se dissiper. On écrivit en même tems à son Pere, qui vint au plus vîte la chercher, & qui s'estima encore trop heureux de la trouver en vie, quoi qu'il la trouvât entierement dépoüillée. Je ne sai même si on auroit pû compter que ce fut la Vertu toute nuë, & si les fripons par les mains desquels elle avoit passé, n'avoient point poussé l'Avanture à bout. C'est ce qu'on ne jugea pas à propos d'aprofondir. On la remena à *Roüen*, sans lui faire voir les Parens qu'elle avoit eu tant d'envie de connoître: & je ne crois pas qu'il lui prenne de long-tems fantaisie de faire le Voiage de *Paris*. Il est aisé de voir que l'homme à Plumet étoit un de ces fripons dont les Voitures publiques sont toûjours pourvûës, qui ne voiagent que pour faire des dupes, & qui s'adressent pour cela aux personnes les plus aisées à duper. Il n'avoit pris les devans de *Pontoise* que pour préparer les Acteurs à la Comédie qu'il vouloit jouër. Les Messieurs *Martin* Pere & Fils étoient de ces Camarades Filoux, & les trois Dames, des Gourgandines. La Maison où la Scéne se passa, quelque mauvais lieu: & de-là on peut conclure avec le Proverbe, que la defiance est la Mere de la sûreté. Je m'étonne qu'une Normande ait pû en manquer; car ce n'est pas le défaut de la Nation. Mais à propos de Normands, il est arrivé

un diférent le plus plaisant du monde entre deux Auteurs, dont l'un étoit de ce Païs-là, & l'autre d'un ton tout oposé, c'est-à-dire, Gascon. Le dernier, par je ne sai quelle raison, jugea à propos d'insérer dans un de ses Ouvrages une Lettre que l'autre lui avoit écrite. Le *Normand* en parut scandalisé, quoi-que le *Gascon* y eut joint un petit Commentaire le plus flâteur du monde. Cependant comme il ne pouvoit pas empêcher que sa Lettre ne fut imprimée, il s'avisa de dire qu'elle n'étoit pas conforme à son Original, dont il prétendoit avoir précieusement retenu une minute : & comme il disoit qu'avant d'envoier sa Lettre à l'Auteur Gascon, il en avoit fait la lecture devant un certain nombre de témoins dont quelques-uns étoient absens, il envoia sa minute en *Angleterre*, en *Hollande*, en *Espagne*, en *Italie*, & dans tous les divers endroits où ces témoins étoient répandus. La minute revint bien certifiée ; & avec des Pieces aussi autentiques, nôtre *Normand* alloit commencer un Procès, qui, s'il avoit eu afaire à un de ses Compatriotes auroit duré pour le moins autant que le Procès d'un Bas-Normand qu'on fait voir à la Comédie de *la Foire Saint Germain*. Mais comme l'Auteur Gascon n'avoit pas le même goût pour la Procédure, il trouva bien-tôt le secret d'abreger celle-là. De qui vous plaignez vous, dit-il à l'autre, ne croiez-vous pas écrire assez bien pour que vôtre Lettre vous fasse honneur dans le monde ? Pour moi, j'ai compté qu'elle en feroit à mon Livre, c'est pourquoi j'ai voulu l'y placer. Quel droit avez-vous de vous en formaliser, & d'aller chez l'Imprimeur

foüiller dans mes Manuſcrits ? Comme Auteur, dit-il, & comme Auteur que tous les Libraires conſultent, j'ai droit de viſite chez eux ; & c'eſt par-là que j'ai vû vos Manuſcrits, & c'eſt ce qui m'a mis en état de m'inſcrire en faux contre la Lettre que vous citez ; & en vertu de ma minute & de mes Certificats, je m'en vais faire arrêter l'Impreſſion de vôtre Livre, ne pouvant pas ſoufrir le tort que vous faites à mon ſtile, & que vous me dérobiez l'eſprit que Dieu m'a donné. Après cela s'animant lui-même : Je ne demande pas que vous me prêtiez du vôtre, je m'en paſſerai aiſément ; mais je ne ſoufrirai pas que vous m'ôtiez le mien ; j'y metrai bon ordre, & vous verrez beau jeu. Toutes vos menaces ne m'intimident point, répondit l'Auteur Gaſcon. Je n'ai jamais prétendu vous ôter la moindre petite partie du vôtre. Je ſai auſſi, comme vous l'inſinuez, que vous êtes fort en état de vous paſſer de celui de vos Voiſins, & que je ſuis moins propre qu'un autre à vous faire des preſens de cette eſpece ; ainſi, Monſieur, j'ofre de faire voir vôtre Lettre en Original, que j'ai par bonheur conſervée ; nous la confronterons avec la Copie qui eſt inſérée dans mon Manuſcrit ; & ſi elle n'eſt pas conforme, j'ofre de l'y conformer. Comme cette ofre ſe faiſoit devant des amis communs qui la trouverent très-raiſonnable, nôtre *Normand* ne pût la refuſer. On fut chez le Libraire : on confronta les Piéces, & il ne s'y trouva qu'un néanmoins de difference, que l'Auteur avoit ſuprimé, & qu'il rétablit dans le moment : Il ne faut pas, dit-il, pour un néan-

moins de plus ou de moins, que nous entrions en procès. Le voilà, je vous le rends avec tout l'esprit que je vous avois dérobé en ôtant ce mot de vôtre Lettre. Ce fut alors la Montagne qui enfanta la Souris. Tout le monde rit du vacarme que ce néanmoins avoit causé, & l'humeur accommodante de l'Auteur Gascon, empêcha le cours d'un si burlesque Procès. On a beaucoup ri de cette Avanture; & j'aurois bien ri de voir ces deux Auteurs aux prises. Ils sont tous deux de même taile, & à peu près hauts comme ma jambe. Ils ont tous deux de l'esprit; & comme ils se seroient battus à coup d'Epigrammes, cette Guerre n'auroit pas été fort sanglante. Il n'en sera pas de même de celle d'*Espagne*; où le Roi envoie des Troupes de tous côtez pour faire un dernier éfort en faveur de *Philippe*, dont on assure que les afaires commencent à prendre une meilleure face. Je n'en avois pas moins attendu de la presence du Duc de *Vendôme*. Le Roi vient de refuser aux *Hollandois* les Passeports qu'il avoit acoûtumé de leur donner. Il ne veut plus qu'ils puissent faire transporter de nos Vins chez eux; mais ils pouroient bien en venir boire ici la Campagne prochaine, pour peu que la fortune leur soit aussi favorable qu'elle l'a été jusqu'ici. Encore un Siége ou deux & les voilà à nos portes. Mais voilà la Poste qui va partir; mon Valet m'avertit qu'il est tems de fermer ma Lettre. Adieu donc, divertissez-vous bien. Faites provision de santé pour long-tems, & bûvez assez d'eau pour pouvoir boire bien du vin de *Champagne* à vôtre retour, sans craindre d'en être incommodée, Donnez-moi toûjours de vos

nouvelles : Faites-moi part de celles qu'on vous contera, & croïez que je suis toûjours, Madame, vôtre, &c.

LETTRE LXI.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

JE suis de vôtre avis, Madame, & je ne crois pas que la Demoiselle de *Rouen* ait de long-tems envie de retourner à *Paris*, où on l'a si bien régalée ; & je suis bien fâchée que le diférent de vos deux Auteurs ait été si-tôt terminé ; un pareil Procès eut été tout-à-fait réjoüissant. Les chicanes du *Normand*, les subtilitez & les saillies du *Gascon* auroient donné de plaisantes Scenes au Public, nous perdons beaucoup à leur réconciliation, & je sçai mauvais gré à ceux qui s'en sont mêlez. J'ai connu autrefois deux Officiers qui furent broüillez pendant plus long tems, faute d'Entremetteur. Ils avoient la réputation d'être si grands mangeurs l'un & l'autre, que comme naturellement il faloit pour les raccommoder les faire boire ensemble, il ne se trouva personne qui voulut en faire les frais. Les deux Auteurs en question n'ont pas l'air de la taille dont vous les dépeignez, d'être gens à si grande dépense ; & je m'imagine qu'on aura été cimenter ce Traité de Paix à l'Auberge des six Moineaux, où leur Plénipotentiaire les auroit régalez à juste prix. Mais à propos de Plénipotentiaires, je faisois l'autre jour des lamentations sur le mauvais succez que les nôtres ont eu à *Geer-*

truydenberg, & un *Hollandois* de nôtre troupe me répondit, que c'étoit leur faute, que les Alliez n'auroient pas mieux demandé que de faire la Paix, si la *France* avoit agi de bonne foi; mais que persuadez qu'on ne vouloit que les leurrer, pour avoir le tems d'envoier de nouveaux secours en *Espagne*, & pour faire des derniers efforts en *Flandres*, ils n'avoient pas jugé à propos d'en être les dupes. Si cela est, je trouve qu'ils n'ont pas tout le tort. Mais en vérité, il seroit bien agréable d'être en Paix avec ses voisins, & de pouvoir être bons amis, comme on l'est ici, où l'on publie tous les divers diférens des Princes, & où, pendant que tout est en feu sur la Terre & sur l'Onde, on boit tranquillement les uns avec les autres l'eau des célébres Fontaines d'*Aix-la Chapelle*. On y noïe tous les sujets de chagrins publics & particuliers; & c'est une espece de Fleuve d'*Oubli*, où l'on tâche de perdre le souvenir fâcheux. Je voudrois que ce fût aussi la Fontaine d'*Hipocréne*, & qu'elle pût m'inspirer quelques jolis Vers propres à vous réjouïr; mais il n'y a pas moïen.

Depuis huit jours j'ai pris cent fois ma Lire,
Sans pouvoir lui rien faire dire.
Je m'aperçois que pour rimer,
Il faut vivre dessous l'Empire
Du jeune Enfant qui fait aimer.
Je veux donner mon cœur pour que ce Dieu m'inspire
Mais; quoi! pour le plaisir d'écrire,
Dans des mortels chagrins je m'irois abîmer,
Non, non. Il vaut bien mieux rester dans le silence,
Et conserver toûjours ma chere indiférence.

Au défaut de ma Poësie, je vais vous faire

part de celles que j'ai trouvées dans un nouveau Mercure Galant imprimé en *Hollande*, *ad instar* de celui de *Paris*. Voici des Triolets sur la conduite du Duc de *Baviére*, & sur celle du Maréchal de *Tallard*, que vous verrez, dit-on, bien-tôt à *Paris*; car on m'a assurée que la Reine d'*Angleterre* lui a permis d'y aller faire un petit tour.

Triolet sur le Duc de *Baviere*.

L'Amitié du Roi Trés-Chrétien
Vaut beaucoup mieux qu'une Couronne;
Baviére a choisi pour soûtien
L'amitié du Roi Trés-Chrétien.
Sa Fortune est réduite à rien;
Mais voici comment il raisonne.
L'amitié du Roi Très-Chrétien
Vaut beaucoup mieux qu'une Couronne.

Pour le Maréchal de *Tallard*.

Monsieur le Comte de Tallard
Sait bien le parti qu'il faut prendre
Il est vaillant comme un César,
Monsieur le Comte de Tallard.
Mais s'il est battu par hazard;
S'il faut périr ou bien se rendre,
Monsieur le Comte de Tallard
Sait bien le parti qu'il faut prendre.

J'ai trouvé aussi dans le même Mercure des Vers à la loüange de Milord *Malborough* que vous ne serez peut-être pas fâchée de voir, & que je vous envoye; parce que je sai que les Livres imprimez en *Hollande* ne peuvent pas entrer en *France*. On les a faits à l'arrivée de ce Duc à la *Haye*.

Marlborough *revient dans ces lieux*,
Toûjours suivi de la Victoire.
Joignons-nous pour chanter sa Gloire.
Elevons son nom jusqu'aux Cieux,
Et que les Filles de Mémoire,
De ce Héros victorieux,
Célébrent à jamais l'Histoire.

Il vient d'élargir nos Fontiéres ;
Gagner des Provinces entiéres ;
Et par des Exploits inoüis,
Ce Prince le fleau de la France,
A sçû causer la décadence
Du vaste Empire de Loüis.

Sa valeur trouve tout facile :
Soûmettre la plus forte Ville,
N'est pour lui qu'un amusement.
En voici quatre ici pour une,
Témoin Doüai, *témoin* Bethune,
Et témoin Aire, *&* S. Venant.

C'est par lui que nos Destinées
Seront desormais fortunées.
Les Ris, les Jeux, & les Amours,
Vont croître à l'ombre de ses Palmes ;
Et c'est au succez de ses Armes
Que nous devons tous nos beaux jours.

Il seroit à souhaiter pour Milord *Marlborougb*, qu'on lui fit en *Angleterre* un aussi bon accueil que celui qu'on lui a fait en *Hollande*. Et à parler sans prévention il le mériteroit : cependant c'est dequoi je doute ; car la Faction qui a presentement le dessus dans ce Païs-là, lui est entiérement oposée ; & on

dit même qu'on a décidé qu'on ne lui feroit point de remerciment, comme on avoit accoûtumé de lui en faire au retour de toutes ses Campagnes; quoique celle-ci ait été aussi glorieuse pour lui, & aussi heureuse pour eux que les précedentes l'ont été : dont mal nous prend. Ainsi il me semble que le procedé qu'on a avec lui est un peu ingrat. J'eus le plaisir d'entendre disputer là-dessus le Gentilhomme *Hollandois* dont je viens de vous parler, & un Milord *Anglois* qui étoit avec nous à la fontaine. Ils dirent cent jolies choses là-dessus. L'un soûtenoit le pouvoir Arbitraire, l'autre le Gouvernement Républicain, prétendant tout au moins qu'on devoit donner des bornes à l'autorité des Rois, de peur qu'ils n'en abusassent; & que comme c'étoit des Peuples qu'ils la tenoient, les Peuples devoient être en droit de les obliger à tenir les conditions qu'ils leur avoient exposées en les choisissant pour Chef; & que comme l'ouvrier est plus grand que son ouvrage, les Peuples devoient, puisque c'étoit eux qui faisoient les Rois, être toûjours en quelque maniere les maîtres, & en état de leur faire faire leur devoir. Comme on ne nous prêche pas pareil Evangile en *France*, j'étois tout-à-fait scandalisée d'entendre de pareils discours, qui envoyeroient pour le moins les gens à la Bastille, s'ils s'avisoient de parler avec la même liberté à *Paris*; mais on me dit qu'on en disoit tout autant à *Londres*, où j'apris qu'il y avoit deux Partis qui se combatent continuellement, & qui ont tour à tour le dessus. L'un est celui des *Toris*, & l'autre des *Whigs*. Ce dernier est un reste de l'ancienne Faction de

Cromwel: c'est celui qui est pour le Peuple. Il est grossi de ce qu'on apelle les *Non-Conformistes* ou *Presbyteriens*, qui ont plus de raport aux Huguenots de *Charanton*, que les autres, qui attachez rigidement à la Liturgie Anglicane, soûtiennent la nécessité de l'Ordination des Prêtres, & la Hierarchie qu'ils ont conservée en quittant nôtre Religion. Et quoique leurs diférens ne regardent point l'essentiel de la leur, & qu'ils ne consistent que dans quelques Cérémonies extérieures, ils ne laissent pas d'être si fort oposez, qu'il n'y a jamais eu moien de les accorder, tant il est vrai qu'il entre toûjours de l'esprit humain dans ces sortes de divisions, où la Religion ne sert ordinairement que de prétexte! C'est ce que nous avons vû en *France*, dans la fameuse querelle des *Jesuites* & des *Jansenistes*; & c'est ce qui cause à present tous les troubles de l'*Angleterre*. Si les *Non-Conformistes* se sont joints aux *Whigs*, les Catholiques Romains, & tout ce qu'il y a encore de *Jacobites* répandus dans la *Grande-Bretagne*, sont attachez au parti des *Torys*, & c'est continuellement une Ligue ofensive & défensive des uns contre les autres. Lors qu'il y en a un qui est le plus fort dans le Parlement, il travaille à afoiblir l'autre, en ôtant les Charges aux Seigneurs qu'il soupçonne de le proteger: & c'est là ce qui vient de causer tous les changemens qui viennent d'arriver dans le Ministere. Nous serions bien-heureux, si, comme je crois vous l'avoir dit, cela pouvoit s'étendre jusqu'au commandement de l'Armée, & que l'on nous défit d'un ennemi aussi redoutable que Mylord *Marlborough* l'a été jusqu'ici. Mais,

encore un coup, les *Anglois* entendent trop bien leurs intérêts pour cela, & l'on peut dire à leur loüange, que quoi qu'ainsi divisez par ces deux Factions, ils sont toûjours d'accord pour le bien de l'Etat, & que malgré leurs divisions particulieres, les affaires générales vont toûjours leur train. Tout ce que j'entendis dire à ce Mylord, m'a donné une grande envie de voir cette Terre des Anges : car c'est-là ce que signifie le mot *Angleterre*. Je crois que l'étimologie de ce nom vient de ce que le sang est le plus beau du monde dans ce Païs-là ; car tout ce que j'ai vû ici d'Anglois & d'Angloises sont effectivement beaux comme des Anges. Je n'ai jamais connu de Nation plus polie. Ils ont la vivacité des François, & en ont même retenu bien des choses depuis *Guillaume le Conquerant*, qui fut un de leurs Rois, & qui leur a laissé des Loix écrites en vieux Gaulois, & que l'on a toûjours conservées de même. Ce Mylord me contoit que lors qu'on fait quelque Publication dans la Ville, le Crieur commence toûjours par dire, *Oyes*, afin d'obliger le Peuple à écouter. La Campagne d'*Angleterre* est, dit-on, la plus belle du monde ; & *S. Evremont* mettoit la Ville de *Londres* de pair avec *Paris* & *Rome*. Tout cela me donneroit grande envie d'y aller faire un Voiage, si la Paix en rendoit le chemin praticable. Mais ce qui me mortifie le plus, c'est d'être si prés de la *Hollande* sans pouvoir m'y aller promener. Ce mot convient mieux au sujet, que si je disois y aller voiager; car on dit que toute la *Hollande* est un jardin perpetuel, & que les grands chemins pour aller d'une Ville à l'autre, sont

font proprement des promenades. Toute l'incommodité qu'on a dans ce Païs-là, c'est qu'il faut toûjours y être en garde contre les inondations, & que si les digues se lâchoient, on passeroit trés-mal son tems. De là vient qu'on dit ordinairement que les *Hollandois* devroient toûjours avoir une Barque dans leur grenier, pour s'en servir en cas de besoin. Et une Dame de ma connoissance m'a conté, qu'un soir se réveillant en sursaut, au bruit que faisoient les meubles de sa Chambre en flotant sur l'eau, & voulant se lever tout d'un coup pour voir ce que c'étoit, elle manqua de se noyer : & si l'on ne fut pas venu promptement à son secours, & qu'on ne l'eût pas emportée à foi de corps au plus haut de la maison, elle n'auroit jamais pû en échaper. Ces sortes d'accidens n'arrivent pas souvent, par les grands soins qu'on prend de les prévenir. Mais il sufit qu'ils soient arrivez quelquefois, pour avoir lieu de les craindre. A cela prés, selon le témoignage de tous les Voiageurs, la *Hollande* est le plus beau Païs du Monde. Le Gouvernement est trés-doux. On y joüit du plus grand de tous les biens, c'est-à-dire, d'une douce liberté, dont, à ce qu'on dit, les Peuples abusent même souvent ; ce qui me paroît de trop : mais en revanche les personnes de considération y sont d'une honnêteté la plus grande du monde. Les *Hollandois* ont generalement le cœur bon & droit ; & quand cet heureux naturel est aidé d'une bonne éducation, ce sont les gens du monde les plus charmans, & avec lesquels il est plus agréable de vivre. Tous les Etrangers s'en loüent extrêmement. On me

contoit l'autre jour, que Monsieur le Baron *d'Obdam*, qui est un des Seigneurs des plus qualifiez de ce Païs-là, voiageant dans sa jeunesse, & s'étant trouvé un peu indisposé dans la Province du *Poitou*, en s'en revenant de *Paris*, il fut obligé de faire quelque séjour dans une des Terres du Marquis de V... qui eut pour lui tous les égards dûs à une personne de son rang. Monsieur d'*Obdam* fut sensible à ses bonnes manieres; & au lieu de les oublier comme bien des François auroient fait, il s'en est si bien souvenu, que lors que le Marquis de V... fut obligé, bien des années après, de se retirer en *Hollande* pour la Religion, il le reçut lui & les siens dans sa Maison, & lui rendit tous les services imaginables. Voilà ce qu'on apelle des sentimens genereux! & voila quels sont ceux des Seigneurs Hollandois! Les femmes de condition y sont fort raisonnables & fort modestes. Elles ont une bonne qualité qui leur est particuliére; c'est que quelques magnifiques qu'elles soient dans leurs habits & dans tous leurs ajustemens, elles ne paroissent pourtant point occupées de leur parure, & il ne semble pas même qu'elles y fassent d'attention. Elles ont un peu plus d'embonpoint que les Dames *Angloises*; mais ce sont de très-beaux visages, & generalement parlant les *Hollandoises* ont de belles têtes. Elles sont d'une propreté outrée, & le petit Peuple la pousse si loin, qu'il en est impratiquable. Ils sont esclaves de leur plancher; & une Dame de mes amies me disoit qu'étant logée en chambre garnie à la *Haye*, elle avoit malheureusement un jour renversé sa Caffetiere, & que dans le tems qu'elle re-

grettoit son Caffe qui étoit répandu dans la chambre, l'Hôtesse vint toute furieuse la quereller de ce qu'elle avoit sali son plancher. Et quoi! lui disoit cette Dame, croïez-vous en bonne foi que je n'aie pas autant de regret à mon Caffe que vous pouvez en avoir à vôtre plancher? & me croiez-vous capable d'avoir pris toute cette peine pour le plaisir de vous chagriner? Vous êtes folle si vous avez une pareille pensée! à tout cela, on répondoit en la traitant de salope, & en faisant des lamentations terribles sur ce que le plancher étoit barboüillé. La même Dame me disoit encore, que lorsqu'un petit enfant Hollandois tomboit dans sa chambre, & qu'il se cassoit le nez par terre, la mere avoit plus de chagrin de ce que le sang de son enfant tachoit le plancher, que du coup qu'il avoit reçû, & étoit plus empressée à laver la place, qu'à lui panser sa playe. Je crois qu'il entre un peu d'hiperbole là-dedans: car les *Hollandois* sont fous de leurs enfans; ils leur souffrent tout, & ne leur épargnent rien. On trouve chez les Orfévres toute sorte de petite Vaisselle d'argent, & des Meubles de Poupée qu'on achete pour faire joüer les enfans. On leur fait faire jusques à des Canons & des Vaisseaux en mignature; & jamais il n'y eut de peres ni de meres si complaisans qu'en *Hollande*. Mais avec cela quand ces enfans si cheris viennent à mourir, bien loin de s'en afliger on prie le voisinage; on fait des festins magnifiques où l'on chante & boit avec excès, & la nuit de l'Enterrement se passe ordinairement à danser jusques au jour. C'est ce que je sçai de science certaine; & ils alleguent pour raison d'une pareille con-

duite, qu'il est plus à propos de pleurer quand les enfans naissent, que lorsqu'ils meurent. Une mere couche tranquilement dans la même Chambre où son enfant est dans le cercueil ; & comme on les garde prés de huit jours avant de les enterrer, elle a soin de l'accommoder proprement, & de le faire voir à tous ceux que la curiosité attire chez elle pour cela. Il faut que ces gens-là soient plus Philosophes que d'autres ; car ils paroissent beaucoup moins sensibles à la joie & à la douleur ! Je parle pour le Peuple, car les manieres des gens de condition sont trés differentes : aussi bien que la maniere de se mettre. Ceux ci s'habillent aussi proprement qu'à *Paris*, & les autres ont conservé la mode ancienne. J'ai vû ici de grosses Bourgeoises de *Hollande* avec des petits manteaux de Peluche qui ne décendent pas plus bas que les genoux, dont la carure de derriere est large d'une demie aulne, qui sont ouverts jusques à la moitié du dos, & qui montent par devant jusques au menton. Elles ont là dessous des especes de Gorgerettes pour cacher leurs épaules ; & les unes les portent de toile blanche, les autres de toile peinte. Leur coëfure est un bonnet blanc, avec un rang de dentelle un peu plissé, par le haut, sous lequel il y a un bandeau de même dentelle : des pendans d'oreilles avec plusieurs diamans brillent là-dessous ; des épingles, dont les têtes sont des perles attachent cette coëfure ; & une grande aiguille d'or avec laquelle on jesticule de tems en tems, & qui est plantée sur l'un des côtez de la tête, acheve d'en faire l'ornement. Mais ce qui met le comble à la

magnificence de ces Bourgeoises, c'est la quantité de chaînes d'argent qu'elles portent penduës à leurs ceintures. Il y en a pour les ciseaux, pour le coûteau & la fourchette, qui pendent dans un grand étui, une bourse à ressort de la forme & de la grandeur de la malette d'un Berger, & cent choses de cette nature, qui font un carillon terrible. Il est aussi de l'essence de leur ajustement de porter toûjours sur leur bras, comme les Chanoines portent leurs aumusses, une piéce de Serge noire pliée en quatre doubles, pour s'en couvrir en cas de pluye; ainsi équipées, & munies d'un petit panier où elles portent leur ouvrage & des petites Munitions de bouche, elles voiagent dans des bateaux qui vont toutes les heures d'une Ville à l'autre, sur des Canaux qui sont d'une grande commodité & fort utiles au Public. Outre cette maniere d'aller, on a encore en *Hollande* des Chariots dans lesquels on monte avec une échelle, qui sont tout remplis de ferrailles mouvantes, & dans lesquels un assez grand nombre de personnes courent la poste de compagnie. On peut croire que ces ferrailles que le branle du Chariot met en mouvement, font un assez joli charivari, & l'on y joint encore le bruit que ces personnes font ordinairement en chantant tous à tuë tête. Si bien qu'un Etranger qui voit courir ainsi cette bruyante machine, ne sçait que s'imaginer : & *Don Guichotte* auroit été fort pardonnable de donner dans l'Avanture en pareille occasion. C'est de cette maniere que les Bourgeois de *Hollande* courent les Foires, qu'ils apellent *Karmesses*, & qui se tiennent dans toutes les Villes de ce País-

là. On fait aussi des parties de promenades en Chariot, lorsqu'on se marie, ou que quelque Cotterie se régale: car certain nombres d'amis & d'amies conviennent ensemble de mettre de l'argent en commun dans une tirelire: Un chacun est obligé de fournir, & on l'ouvre une fois dans un an, quelquefois dans deux. Il y en a même qui ont la patience d'atendre jusques à trois, afin de laisser grossir la somme, qui au tems marqué est emploiée aux plaisirs de la Troupe, qui, tant que l'argent dure, s'en donne au cœur joie, & fait des parties à la Ville & à la Campagne. C'est alors que les chariots retentissent de cris de joïe, & que qui les entendroit croiroit voir revivre les *Baccbanales*. Il faut avoir une grande patience pour attendre trois ans après un plaisir comme celui-là! & c'est dequoi la vivacité Françoise ne pourroit pas s'accommoder. Il y a encore en *Hollande* un autre espece de plaisirs Bourgeois, qui ne feroient guère de mon goût; car on dit que les petites gens vont se faire donner des Vantouses par maniere de régal. Les nouveaux mariez y menent leurs accordées, & c'est une galanterie, comme chez les gens de Condition de donner le Bal ou la Comedie; & on voit dans les coins des ruës des Enseignes où il est écrit: *Ici l'on donne des Vantouses, & l'on boit de la bonne Biere*. Ces Vantouses s'apliquent aux bras. On les découpe, & c'est ce qui fait que les femmes d'un certain calibre ont les bras tout marquetez. Je vous assure que je leur céderois fort ma part de cette galanterie, & qu'il faudroit que j'eusse des maux bien violens pour me faire ainsi vantouser!

Mais il ne faut pas disputer des goûts, & chaque Nation a les siens. Chaque Province a aussi, dit-on, dans ce Païs-là, ses differentes manieres; c'est-à-dire, toûjours parmi les Bourgeois qui ont religieusement conservé les anciennes coûtumes; car les gens de qualité sont par tout très-francisez & fort à la mode. Je ne vous ai parlé que de l'ajustement des Bourgeoises que j'ai vûës ici, & qui y sont venuës prendre les Eaux. Mais une Dame *Hollandoise* de mes amies m'a dit que dans un Païs apellé la *Nord-Hollande*, les Bourgeoises & les Païsannes se mettent plus joliment que toutes les autres *Hollandoises*. Si je vais jamais faire un voiage dans ces quartiers-là, je vous en rendrai un compte plus exact. C'est assez parlé pour le coup des mœurs & coûtumes des Etrangers, & même assez écrit pour aujourd'hui! Une plus longue veille pourroit m'échauffer le sang, que je tâche de rafraîchir par les Bains, & en bûvant tous les matins autant d'eau que si l'on me donnoit la Question ordinaire & extraordinaire. Vous voiez bien que quand on se traite en malade, on doit ménager un peu sa santé. Je n'ai pas envie de mourir en terre étrangere; & je veux, si je le puis, raporter mes os à *Paris*. C'est pourtant un vilain endroit pour finir ma Lettre, que le projet d'une enterrement! Il n'y a pas moien de vous laisser dans une si triste idée, c'est pourquoi je vous prie de n'y pas faire d'atention, & de vous souvenir seulement que je suis avec toute la tendresse imaginable, & un fort grand desir de vous revoir, toute à vous. Madame,

Vôtre, &c.

LETTRE LXII.

DE PARIS.

JE prens beaucoup de part à vos plaisirs, Madame, & je vous remercie de ceux que vôtre lettre m'a procurez. Je m'attache, suivant vôtre avis, aux endroits les plus agréables; ainsi quoi-qu'elle soit toute charmante, je suis plus sensible aux assurances que vous me donnez de vôtre amitié, qu'à toute autre chose; & je n'ai garde de m'affliger par avance des idées lugubres de vôtre enterrement, qui à coup sûr ne précedera pas le mien. Cependant puisqu'il faut que les tombeaux entrent ici pour quelque chose, je vous prie de croire que ce ne sera qu'en entrant dans le mien, que je cesserai d'avoir pour vous la tendresse la plus vive: encore ne sçai-je pas si je ne la conserverai point jusques au delà du trepas; car je la crois trop forte pour le ciseau d'*Atropos*. Mais en voila assez sur ce ton-là! Joüissons de la vie pendant que nous y sommes. Il me semble que vous vous entendez assez bien à en tirer parti! Vous êtes même placée à merveille pour cela, puisque sans vous embarasser si le Turc avec le Germain sont en Paix ou en querelle, vous bûvez en repos pendant que tout est en feu sur la Terre & l'Onde: il est vrai que c'est de l'eau que vous bûvez: je m'imagine pourtant que vous ne vous en tenez pas toûjours-là, & que vous y mêlez quelquefois du Vin. Quoi

qu'il en soit, vous bûvez en bonne Compagnie, & c'est un grand agrément, puisque selon la Chanson : *Tout Vin est Vin de Brie quand on boit avec un Fat.* Vôtre coterie a tout l'air d'une Academie de beaux Esprits ; & je comprens par tout ce que vous dites, qu'on y trouve l'utile & l'agréable, puis qu'on s'instruit en se divertissant. Je ne sai pas pourquoi vous dites que vôtre Fontaine n'a pas les mêmes facultez que celle du Parnasse ; car il me semble que vôtre Madrigal vous donne un démenti : en disant que vous ne sauriez rimer, vous faites les plus jolis Vers du monde. Après cela je ne sai pas si vous n'avez point eu recours au moyen que vous semblez rejetter, & si vous ne seriez point devenuë Poëte aux dépens de vôtre cœur. Il ne seroit pas impossible que parmi tant de jolis gens de tant de differentes Nations, il s'en trouvât quelqu'un qui triomphât de cette indifference que vous dites vous être si chere. Si cela est, faites-m'en confidence, je ne trahirai point vôtre secret, & vous n'en devez pas avoir pour une Amie comme moi. Si je ne savois pas que vous êtes bonne *Françoise*, je croirois quasi que les Vers que vous dites avoir pris dans le Mercure Galant de *Hollande*, seroient de vôtre façon. J'y trouve vôtre stile, mais non pas vos sentimens ; car je ne crois pas que le commerce de nos ennemis vous ait gâté le cœur, & que vous fussiez capable de chanter une valeur si fatale à vôtre Patrie. Je voudrois bien voir ce Mercure nouveau ; je crois qu'il ne fait pas fort l'éloge de la *France*. Mais qu'importe ! La Satire plaît quand elle est faite avec esprit.

Comme il est plus aisé de faire sortir des livres d'ici que d'y en faire entrer, je ne doute point que vous n'ayez vû nôtre nouveau Mercure. Nouveau, parce qu'il est d'un nouvel Auteur : c'est Mr du *Fresny de la Riviere* qui le fait à present, & qui a succedé à feu Mr *Devisé*. On en est fort content, il fait plus qu'il ne promet ; car il joint à des galanteries des dissertations très-curieuses : choses à quoi il n'est point obligé par son titre, & dont on doit lui avoir tant plus d'obligation. Je crois que vous n'aurez pas été moins surprise que moi de la découverte sur la soie des Araignées. A ce que je vois nous mettrons à la fin tous les Insectes à profit, & je ne desespere pas qu'on ne tire un jour parti des Poux & des Puces, puisque les Vers, les Mouches & les Araignées ont trouvé le secret de se rendre recommandables par leur utilité. Nôtre ignorance sur le chapitre de ces dernieres leur a été très-long tems funeste ; & je m'imagine qu'à present il sera défendu, aux Valets & aux Servantes de leur faire une aussi cruelle guerre, & qu'au hazard d'un peu moins de propreté on les laissera filer tout leur saoul. Si nous avions la Science infuse, comme *Salomon*, nous trouverions des trésors dans les choses que nous foulons peut être tous les jours aux pieds ; puisque les plus méprisables & les plus méprisées nous sont d'un si grand secours. L'Auteur de la Nature n'a rien créé d'inutile ; & il ne nous manque que des lumieres & un esprit de discernement pour nous servir à propos de ce qui est à nôtre disposition. Mais que dites-vous de mon raisonnement ! N'est il pas

des plus justes : & n'êtes vous pas charmée de m'entendre si bien moraliser ? Il faut pourtant en donner l'honneur à qui il est dû, & vous dire que j'ai fait depuis peu connoissance avec Monsieur le *Noble* ; ainsi s'il est vrai, comme on dit, que l'on hurle avec les Loups, à plus forte raison doit-on aprendre avec les Philosophes, à parler tout au moins de Phisique. Vous ne vous effaroucherez pas de ce mot, car vous savez aussi-bien que moi que par la Phisique on entend la Nature : Science qui n'est point au dessus de la portée des Dames. Je ne doute pas non plus que vous ne connoissiez Monsieur le *Noble*, ou du moins ses Ouvrages. Il nous en a donné de très bons ; & son Ecole du monde est selon moi un Livre admirable. Depuis quelque tems il semble qu'il ait eu tous les Diables du Pays dans sa manche : car il nous en a lâché une grande quantité coup sur coup, des Borgnes, Boiteux, Bossus & autres aussi contrefaits, qui, comme les Comédiens Italiens censurent en divertissant. Monsieur le *Noble* n'est pas moins agréable en conversation ; & je suis surprise que malgré tous les chagrins qu'il a essuyez, il ait pû conserver autant de gayeté dans l'esprit : car jamais homme n'a passé par de plus dures épreuves. Une longue captivité dans la Conciergerie, dont il ne se tira que par son adresse, & toutes les persecutions que ses ennemis lui ont suscitées auroient dû faire perdre l'esprit à tout autre qu'à lui ; & elles n'ont pas seulement pû lui ôter cet enjoûment qu'on peut remarquer dans son stile, & qui est d'un grand agrément dans sa conversation. Je me fais un plaisir de

causer quelquefois avec lui. Il sait bien des choses, & il m'en aprit l'autre jour une assez particuliere. On demandoit d'où venoit l'étimologie de ce mot, conter des fleurettes, dont on se sert pour exprimer les tendres discours des Amans. Je dis d'abord que c'étoit sans doute parce qu'ils se servoient des fleurs de Rhétorique, afin de mieux persuader. Non, dit Mr le *Noble*, vous n'êtes point au fait, & le voici. Il y avoit autrefois en *France*, ajoûta-t-il, une espece de Monoye sur laquelle on voyoit quantité de petites fleurs, & ces piéces de Monoye ainsi gravées s'apelloient des fleurettes, comme l'on dit à present des Pistoles, des Ecus, & ainsi du reste; de sorte que conter des fleurettes c'étoit conter de la Monoye, ce qui dans tous les tems a été le moien le plus persuasif; témoin les heureux succez de Monsieur *Pajet* auprès de Madame d'*Olonne*, qui avoit beaucoup de goût pour cette maniere de conter fleurettes à l'ancienne mode: ainsi on a tort d'imputer à la dépravation du siecle une chose qui a été en usage dans tous les tems: & comme *Colombine* se récrie sur le recit que fait *Arlequin*, des Mœurs des Habitans de la Lune: *C'est tout comme ici*; nous pourrions aussi dire sur la maniere dont on contoit autrefois fleurettes, *c'est tout comme à present*; & comme dit très-bien Madame *Des Houlieres* : *ce métail précieux, cette fatale pluye qui vainquit Danaé, peut vaincre l'Univers!* Voilà, Madame, ce qu'on entendoit autrefois par conter des fleurettes: Je crois que vous ne serez pas fâchée de le savoir; car j'ai été très-aise de l'aprendre: & cette remarque me paroît

assez ingenieuse. Au reste, il est arrivé dans la ruë S. *Honoré* une Avanture que je crois qu'on pourroit en un besoin apeller Tragi-Comique. Un riche Bourgeois, qui n'avoit qu'une fille unique qu'il aimoit tendrement, étoit au desespoir de la voir attaquée d'une maladie à laquelle toute la Medecine en Corps ne pouvoit rien comprendre, & moins encore remedier; c'étoit des convulsions les plus terribles du monde qui la prenoient de tems en tems, après quoi elle paroissoit en bonne santé. Comme elle étoit trop jeune pour qu'on pût apeller cela des vapeurs, on ne sçavoit quel nom y donner; & enfin quelques Voisines se mirent dans la tête que cette petite fille pouvoit bien être ensorcellée. Cette opinion trouva bientôt créance chez la Nourrice & chez tous les Domestiques. La Mere y donna à son tour, & il n'y eut que le Pere de difficile à persuader. Cependant comme il n'étoit pas tout-à fait le maître chez lui, il ne pût pas empêcher qu'on ne fit venir une espece de Devin, ou soi disant, qui fortifia l'opinion, & attesta que la fille étoit bien & dûëment ensorcellée. Voila donc le mal connu, c'étoit déja quelque chose; mais ce n'étoit pas tout, car il falloit trouver le secret de la desensorceller, & c'étoit-là la difficulté, puisqu'il n'y avoit que la personne qui avoit donné le Charme qui pût être en droit de l'ôter; & outre qu'on ne la connoissoit pas, on avoit tout lieu de douter de sa bonne volonté. Mais comme on trouve des expédiens à tout, le Sorcier en proposa un qui fut tout-à-fait efficace. Prenez, dit-il, les habits & le linge de la

petite Malade, & battez les avec des branches de Figuier, cela attirera la Sorciere chez vous; car c'est une femme qui a fait le mal, & quand vous la tiendrez il vous sera aisé de l'obliger à l'ôter; & quelques coups de bâtons, en cas de résistance, sçauront la mettre à la raison : & voici, ajoûta-t-il, la marque à laquelle vous la reconnoîtrez; c'est qu'elle entrera toute effrayée, dans la Chambre où vous battrez les habits, & vous dira d'un air étonné; eh! qu'est-ce que vous faites donc là? Mais, répondit la Mere de l'Enfant, il n'est pas étonnant que ceux qui entreront demandent ce que cela signifie; car il me semble que je n'aurois pas moins de curiosité à la vûë d'une céremonie aussi bizarre; ainsi on pourroit bien s'y méprendre, & croire que quelqu'une de nos Parentes seroit la Sorciere, & ce *qui pro quo* seroit fâcheux. Il est aisé de lever la difficulté, dit le Sorcier, & vous n'avez pour cela qu'à prendre une heure indûë, c'est à dire, entre onze & minuit: Laissez seulement vôtre porte entr'ouverte, la Sorciere entrera & portera même une bougie dans la main, ainsi vous ne risquerez pas de vous y méprendre. Il n'y avoit pas le petit mot à repliquer à cela. Le Sorcier fut paié & congédié, & l'on prépara toutes choses pour la cérémonie nocturne, que le Pere traitoit toûjours de ridicule. Mais cet incrédule fut bien tôt converti, quand au plus fort de l'évocation, & un moment avant minuit, il vit entrer une femme, qui tenant une bougie à la main, s'écria comme le Sorcier l'avoit prédit: Eh mon Dieu! Qu'est-ce que vous

faites-là? A ce mot on cria miracle, le charme est fait, & quittant les bâtons de figuier & les lambeaux qui étoient déja tout en charpie, on pria la nouvelle venuë de vouloir bien guérir la petite fille. Cette proposition la fit rire. Est-ce que vous me croyez Médecin, leur dit-elle? Vous ne l'êtes pas, lui répondit-on : eh bien, nous allons vous expédier les Licences qu'on donna à Sganarelle quand on le fit Médecin malgré lui. Ce qui fut dit fut fait. On lui donna cent coups de bâtons, en lui proposant toûjours l'alternative, d'être rouée ou de guerir l'enfant. Tout ce qu'elle pouvoit alléguer pour sa défense, bien loin d'être reçû, n'étoit pas seulement écouté, & l'on ne faisoit treve aux coups que lorsque pour avoir un peu de relâche, elle promettoit tout ce qu'on vouloit; mais lors qu'il étoit question de tenir parole, elle ne savoit comment s'y prendre. On la menoit auprés du lit de la malade, & tout ce que cette pauvre malheureuse pouvoit faire étoit de lui dire : mon Enfant, Dieu, te guérisse! Ce n'est pas comme cela qu'il faut s'y prendre, repliqua-t-on, en refrapant de plus belle : il faut la guérir tout à l'heure, ou vous préparer à mourir. Cet exercice dura toute la nuit; & le lendemain il se répandit un bruit dans le quartier, que la Sorciére qui avoit ensorcelé l'Enfant de M... étoit prise, & qu'elle avoit la malice de ne vouloir pas lui ôter le sort qu'elle lui avoit jetté; & cette grande nouvelle vint bien tôt aux oreilles de ceux qui y avoient intérêt : car il est tems de vous expliquer quel avoit été l'effet de ce charme, & c'est assez vous tenir en sus-

pens là-dessus. Imaginez-vous donc que chez la *Perichon*, Marchande de la ruë *S. Honoré*, à l'Enseigne des deux Anges, il y avoit un petit enfant nouvellement sevré, qui étoit sous la conduite d'une Servante nouvellement venuë dans le quartier; il faloit à cet Enfant de la lumiere pendant toute la nuit, & quand il n'en voyoit point en s'éveillant il faisoit des cris effroyables : le cas étoit arrivé cette nuit-là : & comme cet Enfant & cette Servante couchoient dans une espece de soupente qui donnoit sur la ruë, la pauvre Créature avoit vû au travers des vitres de la clarté dans cette fatale maison, qui n'étoit pas fort éloignée; & comme on étoit en Eté, elle avoit pris le parti d'y aller allumer sa bougie, plûtôt que de s'amuser à chercher du feu dans la Cuisine; où elle n'étoit pas sûre d'en trouver. Vous savez qu'ici les Locataires d'une même maison ne se connoissent quelquefois pas, ainsi vous ne devez pas être surprise que cette Servante se trouvât en Païs inconnu dans la même ruë, sur tout n'y aiant pas longtems qu'elle l'habitoit. Il n'y avoit non plus rien de plus naturel que sa surprise, en voyant les gens dans une occupation si extraordinaire, dans une heure comme celle-là : cependant elle lui valut bien des coups de bâton, & ce bisarre effet du hazard auroit pû lui être funeste, si sa Maîtresse qui étoit en peine de savoir ce qu'elle étoit devenuë ne se fût doutée du fait. Dès qu'elle fut la prise de la prétenduë Sorciére, elle fut d'abord reclamer sa Servante; obligea les gens à representer la personne qu'ils retenoient : on la trouva plus meurtrie que si

elle avoit eu la question ordinaire & extraordinaire : elle fut raportée au logis ; & il est question presentement de lui payer les coups de bâton. Elle demande des dédommagemens terribles ; & si la chose va au Parlement, le Bourgeois n'aura pas beau jeu ; car vous savez que ce Tribunal n'a pas beaucoup de foi pour les Sorciers ; & cette maniere d'y avoir recours, & de se faire ainsi soi-même justice, ne sera pas fort de leur goût. Ainsi, si ces gens-là sont sages, ils s'accommoderont à quelque prix que ce soit ; auquel cas une grosse somme consolera fort la Servante de sa triste avanture, qui deviendra par-là en quelque maniere Tragi-Comique. Tout ce qui m'étonne, c'est que ce prétendu Sorcier ait si bien rencontré: mais c'est le hazard qui l'a bien servi dans cette occasion : & après tout il n'étoit pas fort extraordinaire qu'on entrât dans une maison dont la porte étoit ouverte, & où l'on voyoit de la lumiere. Enfin la chose pouvoit arriver puis qu'elle est arrivée ; & j'en verrois de plus étonnantes sans en être étonnée. Adieu, aiez toûjours bien soin de vôtre santé, & prenez garde sur tout, que quelque Etranger ne vous aporte le mauvais air ; car on dit que la Peste est en divers endroits du Païs du Nord, & vous êtes en lieu où l'on arrive de toutes parts. Songez donc à vôtre sûreté, en évitant un mal aussi terrible. Je suis, &c.

LETTRE LXIII.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

JE vous suis bien obligée, Madame, du soin que vous avez de ma santé: elle n'est pas plus exposée ici qu'elle pourroit l'être à *Paris* : nous n'avons point de commerce avec les Païs soupçonnez de contagion, & l'on prend toutes les précautions nécessaires pour l'empêcher de venir jusques ici. Ceux qui ont soin de la conservation publique, travaillent à la mienne ; ainsi je n'ai que faire de m'inquiéter là-dessus, & je vais toûjours mon train sans m'en embarasser. Je lûs l'autre jour vôtre Lettre dans nôtre petit Cercle. On y rendit justice à vôtre maniere d'écrire, & après avoir donné à vôtre stile les éloges qu'il merite, chacun fit ses réflexions sur l'Avanture de la fausse Sorciere, & nous conclûmes tous que le Parlement de *Paris* avoit raison de ne point écouter les contes ridicules qui se sont faits de tout tems sur ces sortes de choses, & qui n'ont jamais eu de fondement que dans la malice, ou la foiblesse de certains esprits. Là dessus un *François* Germanise, homme d'un esprit solide, qui avoit été long-tems attaché à la Cour d'*Anhalt*, nous conta des choses qu'il assura être très vraies, & qui, quoi-qu'elles n'aient pas triomphé de mon incrédulité, non plus que de la sienne, n'ont pas laissé de me paroître assez particulieres : il nous dit par

exemple, que le feu Prince d'*Anhalt* s'étant un jour enfermé dans son cabinet pour écrire, fâché de ce que contre les ordres qu'il avoit donnez, on étoit assez hardi pour venir fraper à sa porte, il se leva pour l'ouvrir, & qu'y trouvant un de ses Ministres, il lui dit assez sechement, qu'il auroit pû se passer de le venir interrompre, qu'il n'avoit pas le tems de lui parler, & referma la porte sur lui. Cependant comme il avoit le cœur bon, il fut fâché quelque tems après de l'avoir ainsi brusqué, & quand il eut fini ses dépêches, il envoia un de ses Pages chez ce bon homme, pour sçavoir ce qu'il avoit à lui dire de si presse, & pour lui faire quelque espece d'honnêteté sur la maniere dont il avoit été relancé: mais le Page raporta que ce Ministre étoit mort précisement à l'heure où le Prince disoit qu'il étoit venu à la porte; & il ajoûta qu'il avoit témoigné d'avoir un grand regret de mourir sans voir Son Altesse, à laquelle il disoit avoir des choses très importantes à communiquer. Une autrefois le Prince & la Princesse étant en voyage, une de leurs filles d'honneur vint dès le bon matin tirer les rideaux de leur lit, & se présenter à eux. La Princesse crût qu'on venoit l'avertir qu'il étoit tems de se lever pour continuer sa route; elle apella ses femmes pour se faire habiller; car la Demoiselle n'avoit fait que se montrer, & étoit disparuë dans le moment. La Princesse demanda où elle étoit; & elle fut extrémement surprise d'aprendre qu'elle venoit de mourir subitement. Ce Gentilhomme me dit que ces sortes de visions étoient très-fréquentes à la Cour d'*Anhalt*. Bien des gens

m'ont certifié la même chose, sans me pouvoir pourtant persuader. Il ne seroit pas honnête de s'inscrire en faux contre ce que des gens dignes de foi disent avoir vû : je ne le sçai pas non plus ; mais je crois toûjours qu'il y a là-dessous quelque chose que l'on ne comprend pas, & que les plus habiles gens peuvent y être trompez. L'Avanture du Baron de B... prouve ce que je dis là. Ce Gentihomme alloit souvent voir de ses Parens dans une maison de Campagne à quelques lieuës de *Paris*. Il y fut un jour faire une visite de condoléance sur la mort d'une des filles de la maison. Il arriva comme l'on venoit de l'enterrer, & après les premiers complimens, comme on vit qu'il se faisoit tard, on l'avertit que s'il vouloit coucher-là, on ne pourroit lui donner que la chambre de la défunte, & qu'il falloit qu'il prit ses mesures là-dessus, parce que la maison étoit pleine d'étrangers : il accepta la proposition. La Demoiselle n'étoit pas morte d'un mal qu'il pût craindre de gagner ; & il avoit l'esprit trop fort pour craindre les revenans : ainsi il fût se coucher fort tranquillement dans le lit d'où sa parente étoit partie pour l'autre monde. Mais il commençoit à peine à s'endormir, lorsqu'il fut éveillé en sursaut, par le bruit qu'on fit en ouvrant la porte : il entendit ensuite marcher dans la chambre, on s'avança auprès du lit, & après en avoir ouvert les rideaux, on se jetta brusquement sur lui. Il crut d'abord qu'on vouloit lui faire peur ; & cherchant à connoître qui étoit celui qui lui joüoit ce tour, il voulut s'en saisir, & fut très-surpris de sentir un corps velu dans ses

bras : il crût même lui trouver des cornes, & il ne se trompoit pas. Ce corps par sa pesanteur lui paroissoit un Collosse : & ne sachant que penser de cette Avanture, il voulut tâcher de s'en éclaircir, & se leva pour aller apeller quelqu'un par la fenêtre. Mais dès qu'il en aprocha, il se sentit étrangler, & tomba dans un fauteüil, où il demeura évanoüi jusques au jour. Les premiers rayons du Soleil lui firent reprendre ses esprits, & lui montrerent ce qui avoit causé son trouble. C'étoit une pauvre petite chevre que la défunte avoit élevée, & qui couchoit toûjours sur son lit. Elle n'en avoit pas encore perdu l'habitude ; & comme elle savoit ouvrir la porte, elle n'avoit pas fait de façon de se venir coucher sur les pieds du Baron. Elle y étoit même restée fort tranquillement lors qu'il en sortit ; & en voulant ouvrir la fenêtre, il s'étoit embarassé lui même la tête dans les cordons des rideaux, & c'étoit-là ce qui avoit achevé de lui faire perdre la tramontane ; car il a depuis avoüé qu'il avoit eu la plus terrible fraïeur du monde, & qu'il avoit crû que cela lui arrivoit pour le punir de son incrédulité. Ce n'étoit pourtant rien moins que cela ; & je crois qu'il en est à peu près de même de toutes les choses qu'on ne se donne pas la peine d'éclaircir, & que les apparences font paroître surnaturelles. Vôtre remarque sur la maniere de conter fleurettes de tous les tems, me paroît fort ingénieuse, & ce sont de ces choses dont on peut dire avec le Proverbe Italien, *Si non è vero, è bene trovato.* J'avois déja fait à peu près les mêmes réfléxions que vous faites sur l'utilité

des Araignées, & j'ai fort bien connu à *Montpellier* celui qui vient d'en faire la découverte : Il est fils du premier Président de ce Pays-là, & mari d'une niéce de cette belle Comtesse de *Ganges* dont je vous ai parlé autrefois, & que les amours du feu Cardinal de *Bonzi* ont renduë celebre dans la Province du *Languedoc*, où j'ai fait assez de sejour pour en connoître la carte. Mais à propos de ce Pays là, vous m'avez paru aimer les saillies de Monsieur de la *Cassagne* de *Nîmes*, en voici deux dont je me souviens à present. Ce Monsieur de la *Cassagne* étoit Huguenot & d'une Confrairie qu'ils apellent le Consistoire. Or un jour qu'il revenoit de cette Assemblée, il rentra tout refrogné chez lui. Sa femme lui demanda d'où venoit son chagrin, qui parut redoubler à cette question, à laquelle il ne répondit que par un laissez-moi en repos. La bonne Dame crut alors que quelque grand malheur menaçoit l'Eglise de *Nîmes*; & si l'on avoit pû dès-lors craindre la Dragonnade, elle l'auroit sans doute crainte dans ce moment-là; ainsi ne sachant que penser de la profonde tristesse de son Mari, elle fit des nouveaux efforts pour en découvrir la cause; & enfin touché de ses larmes, il lui dit qu'il étoit dans le plus grand embaras du monde : que le Ministre qui devoit prêcher le lendemain étoit très-malade, & que le Consistoire étant obligé de supléer à ce défaut; on avoit tiré au sort pour savoir qui seroit celui qui prêcheroit le lendemain, & que le sort étoit tombé sur lui; qu'on lui avoit dit d'aller promptement étudier, & qu'il ne savoit comment s'y prendre. Sa femme compâtit

à sa peine, & il entra dans son Cabinet d'où elle l'entendit déclamer. Elle prêtoit attentivement l'oreille pour voir comment il se tireroit d'affaires : mais l'entendant hésiter & s'arrêter de tems en tems, elle craignit que le même accident ne lui arrivât le lendemain en Chaire, & courut chez un de ses Parens qui étoit homme de Robe. Mon Cousin, lui dit-elle, Mr de la *Cassagne* doit prêcher demain, & de la maniere dont il s'y prend, je meurs de peur qu'il ne nous fasse l'affront de demeurer court ; c'est pourquoi comme vous avez étudié, je vous prie de lui venir aider à composer son Sermon. Le Cousin ne savoit que penser du discours de sa Parente. Il fut pourtant chez elle ; & comme chemin faisant elle avoit conté cette nouvelle à toutes les personnes de sa connoissance, la Maison se trouva remplie de gens que la nouveauté du cas attiroit, & avec lesquels Mr de la *Cassagne* plaisanta de la crédulité de sa femme, qu'il compara à celle qui croyoit que son Mari avoit pondu un œuf. La comparaison étoit assez juste, puis que l'une n'avoit guére mieux sçû se faire que l'autre. C'étoit ainsi que ce bon Gentilhomme se divertissoit à peu de frais. Mais j'avouë que si j'avois été sa femme, je ne me serois point accommodée d'être ainsi tournée en ridicule ; & peut-être aussi ne lui auroit-il pas été si aise de me faire donner dans ses panneaux? Une autrefois voyageant dans le *Dauphiné*, avec une de ses Compatriotes, il fut loger dans un Cabaret où il étoit connu. L'Hôtesse lui fit d'adord mille honnêtetez, & ensuite par une curiosité naturelle aux per-

sonnes de nôtre sexe, elle lui demanda le nom de son compagnon de voiage. Je ne puis pas vous le dire, repliqua-t-il d'un air qui paroissoit embarassé, & un honnête homme ne doit jamais trahir ceux qui ont de la confiance en lui, quoi que par eux-mêmes ils ne meritent guere qu'on ait tous les égards pour eux. Ce discours redoubla l'envie que l'Hôtesse avoit d'en sçavoir davantage. Elle redoubla ses prieres, promit un secret inviolable; & après bien des instances, M. de la *Cassagne* lui dit que ce Mr étoit un Jesuite qui s'échapoit du Couvent de *Nîmes* pour aller changer de Religion à *Genéve*. Vous voiez bien ajoûta-t-il, qu'il a l'air triste & la Phisionomie sombre. L'Hôtesse préocupée auroit crû en un besoin qu'il avoit des cornes à la tête; ainsi persuadée de tout ce qu'on venoit de lui dire, quoiqu'elle eut promis & juré de garder le secret, comme elle étoit bonne Catholique, elle ne s'y crut pas obligée, & courut dans le moment chez le Gouverneur de la Ville, dénoncer le prétendu Jesuite fugitif. On envoia d'abord des Archers pour le prendre: & comme il avoit des procès qui lui donnoient effectivement un air rêveur, on crût aisement qu'il étoit ce qu'on l'accusoit d'être. Il fut mené au Gouverneur qui étoit ami intime de Mr de la *Cassagne* qui sçût bien tôt que c'étoit un tour qu'il avoit joüé à son Hôtesse. Le Prisonnier qui n'avoit d'abord pû comprendre pourquoi on l'arrêtoit, fut le premier à rire de l'Avanture qui aboutit à un Régal que le Gouverneur donna aux deux Voïageurs, dans lequel on convint que les femmes & le secret

secret étoient deux choses incompatibles. Cela me fait souvenir d'une proposition qu'on fit à *Paris* à une personne de ma connoissance, à qui l'on promit une somme trés-considérable pour voiturer certaines choses du Quai des quatre Nations jusqu'aux Galeries du Louvre, & leur faire passer l'eau dans un Bâteau : mais il faloit que ce fût à des certaines conditions. La personne accepta le parti, & dit que quand ce seroit des Tigres & des Lions, il vouloit bien se charger de leur conduite à ce prix-là. Ce ne sont point des Animaux si féroces, lui dit-on, & il ne s'agit que de faire faire ce petit trajet à un Bâteau plein de Femmes : mais il faut qu'elles le fassent sans parler : si vous pouvez opérer ce miracle, l'argent est à vous. Non, répondit l'autre tout contristé, je ne m'amuserai point à tenter l'impossible : faire taire des Femmes est un Opéra bien plus difficile que de faire remonter le cours des Riviéres : Gardez vôtre argent, ou proposez-moi des choses plus raisonnables. Voilà, Madame, dans quel prédicament nous sommes dans le monde, & l'obligation que nous avons à tant de babillardes, dont l'indiscrétion est cause qu'on nous regarde comme suspectes par tout, & que l'on n'oseroit nous confier aucun secret, quoi-qu'il y ait des Femmes trés-capables de le garder. Mais pour revenir à M. de *la Cassagne*, il lui arriva ce que les Destins avoient prédit au Poëte *Anacreon*, qu'il conserveroit sa belle humeur jusques à la mort : car quoi qu'il fût attaqué d'une rétention d'urine qui lui faisoit souffrir les douleurs les plus cruelles, il ne laissa pas

de répondre à ceux qui pour l'exhorter à la patience, lui alléguoient l'exemple de *Job*. Eh! cadedis, Messieurs, *Job* pissoit, & je ne le puis pas! Cette saillie fit rire ceux qui étoient les plus touchez de son mal, & il mourut ainsi comme il avoit vécu, c'est-à-dire, en inspirant la joie à tous ceux qui étoient auprés de lui. Heureux tempérament, & qui est d'un grand secours pour soûtenir toutes les traverses qu'on est obligé d'essuyer dans cette malheureuse vie, & dont les personnes les plus élevées en Dignité ne sont pas exemptes! Ce que le Comte de... l'un des Ministres du Roi de *Prusse* vient d'éprouver. Il a été dépossedé & conduit à *Spandau*, qui est le lieu où l'on renferme les prisonniers d'Etat. La Constellation presente n'est pas favorable pour le Ministére, & ce n'est pas seulement en *Angleterre* où il y arrive du changement. Le Comte de *Wartemberg*, premier Ministre de Sa Majesté Prussienne, lui a demandé sa démission, & persuadé de la vicissitude des choses d'ici bas, il a jugé à propos de prévenir sa disgrace, imitant sagement ceux qui voyant la maison de leur Voisin en feu, prennent des justes mesures pour empêcher la leur de brûler. Nous parlons ici de tout cela comme on parle de la pluye & du beau tems; & tout comme du Port on regarde les tristes debris du naufrage auquel on n'est point exposé, on plaint les malheureux, & l'on ne partage leur peine que par la pitié qu'on en ressent. Voilà l'agrément que l'on a dans les Républiques; car quoi que nous soions ici dans une Ville Impériale, le Gouvernement en est tout-à-

fait Républiquain. Un *Hollandois* de mes Amis vouloit me persuader l'autre jour que c'étoit le plus agréable, puis qu'on n'y est point sujet à ces tours de rouë, qui du Pinacle vous précipitent dans les plus affreux malheurs. Son raisonnement me parut assez juste ; mais il ne me persuada pas, parce que je suis Françoise, & par conséquent accoutumée à l'esclavage : ainsi comme les impressions qu'on nous a données dès l'enfance, ne sont pas aisées à effacer, je dis, comme ce forçat auquel on offroit la liberté, je suis faite au service. Au reste, je vous félicite de la connoissance que vous avez faite ; vous avez toûjours eu du goût pour les Auteurs, & il ne vous manquoit plus que de grossir vôtre Catalogue du nom de M. *le Noble*. Nous avons vû ici toutes ses * Légions de Diables qu'il a trouvé le secret de rendre sociables. Je connois ses autres Ouvrages, & une partie de ses malheurs : mais il n'est pas le seul à qui il en soit arrivé, & le monde est rempli de malheureux ; ainsi pour ne pas se croire tel, il ne faut que jetter les yeux sur ceux qui sont plus à plaindre que nous ; & comme dit *la Fontaine*, il faut regarder *Hecube*, & l'on verra qu'on a tort de murmurer contre son Destin. Mais c'est assez moralisé ! Je vous ai rendu Morale pour Morale, & je crois que nous sommes à peu près à deux de jeu là-dessus. Il faut à present que je vous fasse part de ce que dit l'autre jour un *Hollandois* de mes Amis à sa Femme. Nous parlions de saint

* *Brigantin dans la Comédie du Port de Mer.*

Loüis, & de sa Fête, qui étant celle du Roi, donne occasion à ces beaux Panégiriques qu'on fait tous les ans en l'honneur de ces deux Monarques. Quoi ! s'écria alors la Dame *Hollandoise*, il y a eu un Roi de *France* Saint ? Cela est-il bien vrai, mon Mari ? Oüi, répondit-il, mais la chose est arrivée par Miracle; & comme les Miracles sont rares, on ne voit guére des Rois canonisez. La Dame goûta cette raison, & nous fîmes beaucoup de la saillie de son Epoux. Si j'avois le tems je vous ferois encore quelques contes qui vous divertiroient : mais il faut vous souhaiter le bon soir, & se contenter pour le coup, de vous assurer que je suis toûjours du meilleur de mon cœur, Madame, *Vôtre*, *&c.*

LETTRE LXIV.

DE PARIS.

VOus aurez sans doute apris, Madame, par les nouvelles publiques l'action qui vient de se passer en *Espagne* : on s'y est bourré de la belle maniere ! Les Troupes de l'Archiduc, commandées par le Général *Staremberg*, ont donné sur celles de *Philippe*, & après que les uns & les autres ont été tantôt battans, & tantôt battus, qu'il y a eu bien des morts, des blessez & des prisonniers dans tous les deux Partis, chacun est resté dans son District ; c'est-à-dire, que les Ennemis se maintiennent en *Catalogne*, & *Philippe* en *Castille*. Le dernier est retourné

à *Madrid* avec la Reine son Epouse & le Prince des Asturies ; & à quelques torrens de sang près, qui se sont répandus cette Campagne, les choses sont dans ce Païs là tout comme elles étoient avant qu'elle commençât. Il seroit à souhaiter qu'une bonne Paix réglât les droits de ces Princes, & les établit dans la possession paisible de ce qui leur apartient ; & les Négociations de *Geertruydenberg* devoient bien avoir terminé une querelle aussi funeste à l'*Europe*. On a beau se réjoüir ici des avantages qu'on prétend que nous avons remportez ! Je ne sçaurois chanter le *Te Deum* de bon cœur ; & des Lauriers aussi ensanglantez n'ont aucuns charmes pour moi ! Plus attentive aux cris douleureux de tant de Veuves, d'Orphelins & de Méres désolées, qu'aux réjoüissances qu'on fait ici pour quelques arpens de terre deserte de plus ou de moins. Peu s'en faut que je ne souhaite de voir revenir la mode des Combats à la Barriere. En effet, ne vaudroit-il pas mieux que ces deux Princes, puis qu'ils ne veulent pas convenir d'un Partage, & que, comme dit *Don Japhet d'Armenie*, deux Soleils en un lieu trop étroit rendroient trop excessif le contraire du froid, ne vaudroit-il pas mieux, dis-je, que ces deux Rivaux décidassent ce different l'épée à la main, comme faisoient autrefois les anciens Héros ? Pourquoi faut-il que tant de sang Chrétien coule depuis si longtems, & que l'on s'expose à voir finir le combat faute de combatans ? Mais il faut esperer qu'on ne sera pas obligé d'en venir là, & que le Ciel touché de nos miseres, nous accordera enfin cette Paix tant desirée,

quoi qu'il semble que la guerre se rallume plus que jamais de tous les côtez. Au reste, nous avons ici depuis peu l'Electeur de *Cologne*. Il est *incognito*; mais *incognito* comme *Arlequin* lors qu'il avoit mis son soulier en pantoufle; car quoi qu'il ne paroisse que sous le nom de l'Evêque de *Tongres*, tout le monde le connoît très-bien. On prétend qu'il vient renouveller son Traité, qui étoit prêt d'expirer, & demander le payement des arrérages qui lui sont dûs. S'il fait quelque galanterie je vous en donnerai des nouvelles. Mais on dit qu'il s'en faut beaucoup qu'il ne soit de l'humeur de son Frére sur ce chapitre-là; ainsi nos Dames pourront bien perdre leur étalage! Elles se ressentent terriblement ici des malheurs publics; & depuis quelque tems les moissons des Amours ne sont pas plus abondantes que celles de *Cerés*. Les Bourgeois sont les seuls qui brillent, & qui pour réparer le sang que la Patrie a perdu, travaillent à la repeupler. Mais ces intrigues Bourgeoises, & qui tendent au Sacrement, n'ont rien d'assez intéressant pour qu'on doive vous en faire part. Il m'arriva pourtant ces jours passez, à propos de cela, quelque chose d'assez plaisant. J'avois passé la soirée chez la Comtesse de... & nous étions après à finir une reprise d'ombre, lors que nous fûmes tout d'un coup interrompuës par des cris qui partoient de la Chambre voisine. Nous courûmes d'abord à l'endroit d'où venoit ce bruit, & nous trouvâmes les Femmes de la Comtesse toutes épouventées, qui nous montrérent la plus laide Crieuse que j'aie vûë de mes jours. Elle faisoit des con-

torsions effroyables, & nous ne savions que penser d'un mal aussi prompt & aussi violent, lorsque poussant un cri encore plus effroiable que les autres, elle laissa tomber un gros garçon sur le parquet. Jamais je n'ai été plus surprise que je la fus de ce dénoûment ! J'aurois juré que cette Demoiselle étoit Fille d'honneur, & je ne pouvois pas comprendre qu'il y eût eu quelqu'un d'assez officieux pour avoir voulu lui aider à cesser de l'être, & je lui demandai naturellement qui étoit le Mortel qui avoit été assez hardi pour cela. La Comtesse qui étoit au desespoir qu'une pareille scéne se passât chez elle, n'entendoit nullement raillerie là-dessus, & peu s'en falut qu'elle ne me brusquât lors que je voulus en plaisanter. Elle gronda ses Femmes d'avoir introduit cette Demoiselle dans la maison; mais elles s'excusérent sur l'opinion qu'elles avoient toûjours euë de sa vertu. Cependant il faloit toûjours charitablement en prendre soin dans un état comme celui-là. On le fit: elle fut mise dans un lit, & son enfant fut enmailloté du mieux que l'on put; après quoi nous tinmes conseil sur les mesures qu'il étoit à propos de prendre dans une occasion comme celle-là. La Comtesse étoit inconsolable, & le Marquis de... pour l'apaiser, dit qu'il étoit d'avis qu'on fit prêter serment à toute la Compagnie de ne jamais parler de ce qui venoit d'arriver, & qu'on renvoiât la Demoiselle chez elle, après lui avoir fait une sévére reprimande, dès qu'elle seroit en état de pouvoir être transportée. La Comtesse étoit de cette opinion; mais l'Abbé de... fut d'un avis

contraire : Gardez-vous bien, dit-il, de faire une pareille folie ; Nous sommes ici dix ou douze, parmi lesquels il y a des Dames, ainsi il ne seroit pas possible que vôtre secret fût religieusement gardé ; il en échaperoit toûjours quelque chose à quelqu'une, & ces demis indiscrétions seroient d'une bien plus dangéreuse conséquence ; car on sçauroit en gros qu'une personne est accouchée chez Madame la Comtesse de... & le soupçon tomberoit tantôt sur une de ses amies, tantôt sur l'autre ; ainsi il est beaucoup plus à propos que celle qui a peché porte seule la peine de sa faute ; il faut même, si l'on peut, la lui faire réparer ; & pour cela, mon sentiment est qu'on envoie promptement chercher le Commissaire du Quartier pour lui exposer le fait, afin de proceder juridiquement dans une affaire de cette nature. Tout le monde trouva que l'Abbé raisonnoit juste. Son avis fut suivi ; & lors que le Commissaire entra, nous le suivîmes dans la Chambre pour entendre l'Interrogatoire. La Comtesse nous avoit déja dit que cette Fille étoit sans Pere ni Mere ; qu'elle avoit du bien, & qu'elle logeoit dans son voisinage avec une vieille Tante ; & nous aprîmes par sa déposition, que son Amant étoit un Cadet de *Gascogne*, Mousquetaire dans la seconde Compagnie, & trés-bien intentionné pour l'Himenée. On trouva à propos de l'envoier chercher. Pendant qu'on étoit en train, il entra d'un grand air de confiance ; il convient du fait ; dit qu'il étoit honnête homme ; qu'un Gentilhomme n'avoit garde de manquer à sa parole, & qu'il étoit prêt de tenir celle

qu'il avoit donnée à sa Maîtresse. Envoyez chercher le Notaire, dit-il, d'un air rodomont, & qu'on dresse le Contrat; après cela turlupinant la Comtesse sur son chagrin: eh! cadedis, Madame, lui dit-il, on diroit que vous êtes fâchée que l'on fasse des Soldats au Roi! Croiez-moi, il en a besoin; & au lieu de me faire la mine, vous devriez m'aider à obtenir une pension de la Cour pour la peine que je me suis donnée de travailler à peupler l'Etat. Je trouvois que le pauvre Diable avoit quelque raison de demander des récompenses, & j'entrois assez dans sa peine; mais je ne convenois pas que ce fût au Roi à l'en dédommager; il valoit mieux que ce fût celle pour qui il l'avoit prise. Aussi en paya-t'elle la façon: car quand le Notaire lui demanda quels avantages il vouloit faire à sa Future; Je lui donne, dit-il, avec une effronterie digne des bords de la *Garonne*, vingt mille écus au cas que je meure avant elle, à condition que si je lui survis, je prendrai pareille somme sur son bien. Mais sur quoi lui assignez-vous ces vingt-mille écus, dîmes-nous, & où les prendra-t'elle en cas de viduité? Ce seront ses affaires, répondit-il d'un ton goguenard, & mes Terres & mes Châteaux sont des Cautions assez suffisantes. Enfin, je ne contracte qu'à ce prix là. La Comtesse avoit bien moins à cœur l'intérêt de la Demoiselle que de réparer l'honneur de sa Maison; ainsi on n'insista pas là-dessus. La Demoiselle consentit à la Donation. La mauvaise humeur de la Comtesse fut dissipée par les plaisanteries du Mousquetaire. On envoya chercher un Prêtre de la Paroisse,

qui, muni d'une dispense qu'on ne pouvoit pas refuser dans un cas aussi pressant que celui-là, mit la derniere main à l'ouvrage: ainsi l'Avanture finit plus agréablement que l'on ne l'avoit imaginé, & ce fut la prudence de l'Abbé de... qui lui fit prendre un si bon tour. Je ne sçai pas si les nouveaux mariez feront bon ménage. Cela n'est plus de mon fait, ce sont leurs affaires, & tout ce que je puis conclurre de là, c'est qu'il faut que le bien ait de grands charmes pour les *Gascons*, puis qu'il les fait passer par dessus tout ce qu'il y a de plus affreux; & il faut en revenir au Proverbe, qui dit que *Monnoie fait tout*. Je suis fort aise de ce que vous me marquez que vôtre santé ne court aucun risque où vous êtes: car je vous avouë que la peste est un fleau que je crains encore bien plus que la Guerre, & qui fait de bien plus terribles ravages, puis qu'il n'est point d'azile assuré contre sa fureur, & que le Sexe le plus délicat, & l'âge le plus tendre ne sçauroient s'en garantir. J'ai oüi faire des histoires là-dessus à de vieilles gens qui m'ont extrêmement épouvantée. & & une Dame de Province qui est ici depuis quelque tems pour la poursuite d'un Procès, & qui se trouva chez moi lors que je lisois vôtre Lettre à M. le *Noble*, qui, par parentése, vous fait bien des complimens; cette Dame dis je, convint que quelque malheureux que l'on fût, on pouvoit toûjours trouver quelqu'un qui l'étoit plus que soi. Preuve de cela, dit elle, en s'adressant à cet Auteur infortuné, c'est que vous n'avez qu'à mettre pavillon bas devant moi, & que tous les chagrins que vous avez eus n'apro-

chent pas de ceux que j'ai essuyez ; & vous en conviendrez, continua-t'elle, quand je vous aurai dit que j'avois une Mere que j'aimois plus que ma vie, & qu'un jour que cette chere Mere revenoit d'une Maison de Campagne, elle essuya pendant tout le chemin le plus afreux orage qu'on ait jamais ressenti. Je la vis arriver le soir à la lueur des éclairs. Elle décendit du cheval dans un état le plus triste du monde : mais quoi que la pluie l'eût percée jusques aux os, elle ne voulut ni changer d'habit, ni même aprocher du feu qu'elle n'eût auparavant remercié Dieu de ce qu'il l'avoit garantie des coups de tonnerre qu'elle avoit entendus gronder sur sa tête. Mettez-vous à genoux, me dit elle, & rendez graces à Dieu de ce qu'il m'a conservée. Je lui obéïs, mais à peine avoit-elle commencé son action de graces, qu'un coup de tonnerre là renversa morte à mon côté. Je sentis cette perte autant qu'on peut se l'imaginer : mais peu de tems après j'eus bien d'autres occasions de répandre des larmes. La Peste vint dans nôtre Païs, toute ma Famille en fut ataquée, & elle m'emporta quatre Enfans que j'avois ; après quoi mon Mari eut aussi son tour. Pour comble de malheur j'étois prête d'acoucher, & dans un état aussi triste, je n'avois de tout mon Domestique qu'une Nourrice auprès de moi, qui, bien-loin de pouvoir me secourir, entra en frénésie : se crut morte ; se cousut dans un des draps de son lit, & se présenta toûjours devant moi comme un Spectre, pendant les douleurs de mon accouchement. Si je lui demandois une goute d'eau, elle me répon-

doit gravement que les Morts ne pouvoient point aider les Vivans ; qu'elle venoit de l'autre Monde ; & cent extravagances de cette nature. Pendant ce tems-là j'acouchai d'un Enfant mort ; que je pus à grand' peine empêcher d'être mangé par les Chiens ; & je n'échapai à tant de maux & à tant de peines que pour sentir les pertes que je venois de faire. Dès que cette Dame eut fini son recit, nous lui cédâmes tous le prix en matiere d'afflictions ; & effectivement, je ne crois pas qu'on puisse jamais en avoir de plus grandes, à moins que, comme quelques Avares, on ne regarde la perte des biens comme le plus grand des maux. Sentimens indignes d'un bon cœur, & que je suis bien éloignée d'avoir ! Nous convinmes, Monsieur le *Noble* & moi, que tous les chagrins dont on pourroit se plaindre, n'etoient rien au prix de ceux que cette Dame venoit de nous conter ; & nôtre étonnement fut qu'elle eût pû y survivre. Après cela, on peut conclurre qu'on ne meurt pas de douleur ! Je crois cependant qu'il y a des tempéramens plus capables d'y résister que d'autres ; & je sens bien qu'il ne m'en faudroit pas tant pour m'acabler ; & que vôtre indiférence sufiroit seule pour mettre au Tombeau la plus tendre de vos amies, & Madame, *Vôtre*, &c.

LETTRE LXV.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

JE ne sçai pas, Madame, pourquoi l'on fait des réjouïssances à *Paris* pour l'action qui vient de se passer en *Espagne* ? Il me semble que c'est aux Alliez à faire les frais des *Te Deum* & des feux de joye, & que les rieurs ne sont pas fort de nôtre côté là-dessus. L'Archiduc est toûjours en *Catalogne* avec son Armée, qui grossit par les secours qu'on lui envoye de toutes parts. Il pourra bien soumettre la *Castille*. Tout l'avantage de ce dernier Combat lui est demeuré ; & il faut que la *France* soit bien gasconisée pour s'en aplaudir ? La Paix, seul objet de nos vœux, pourroit seul faire la juste matiere de nos Actions de Graces, & étancher le sang que l'afreuse discorde fait couler depuis tant d'années. Je ne saurois non plus que vous me réjouïr des Victoires les plus completes, lors qu'il faut les acheter si cher, & qu'il en coute tant de larmes & tant de sang ! Et je crois quelquefois être arrivée à ces derniers tems où les Guerres & les bruits de Guerre annonceront la fin du monde. La voilà allumée de toutes parts ! On dit que le Roi de *Suéde* vient de battre les *Moscovites* & les *Polonnois*, & que M. *des Alleurs*, nôtre Ambassadeur à la Porte, travaille à armer de nouveau le Prince *Ragotki* contre l'Empereur. Je ne sçai si ces nouvelles se trouveront tout-à-fait vrayes, mais ce qu'il y a de sûr,

c'est que les cartes sont fort broüillées partout, & que les Chrêtiens, non contens de se déchirer les uns les autres, apellent encore le *Turc* à leur secours, qui après s'être diverti de nos divisions, saura peut-être bien en profiter. Mais c'est assez de soufrir les maux presens, sans les augmenter par la crainte de ceux qu'on peut prévoir. Je conviens avec vôtre Dame Provinciale, que ceux qu'elle a ressentis sont des plus terribles; mais il me semble qu'on peut trouver des gens encore plus malheureux que cela, & que le sort d'un jeune Lionnois qui fut pendu à *Londres* quelque tems après la Paix de *Ryswick*, étoit bien plus triste: car enfin, comme dit le Diable de *Job*, les hommes sentent mieux ce qui leur arrive personnellement, que ce qui ne les touche qu'en autrui. Celui dont je vous parle étoit d'une très-bonne famille; il avoit du bien, du mérite, & des Parens qui tenoient un rang dans le monde. Sa malheureuse étoile & l'envie de voyager le conduisirent en *Angleterre*. Il y fit des connoissances bonnes & mauvaises; & un soir étant dans un Caffe avec trois *François* de ceux qu'on apelle Réfugiez, il leur parla de mille petits secrets qu'il savoit sans en faire usage, & entr'autres de celui de tirer de l'Or d'une Pistole ou d'une autre piéce de Monnoye de cette espece sans la rogner. Ces curieux Auditeurs le questionnerent là-dessus, & il leur expliqua qu'avec certaine eau on pouvoit faire attraction, & enlever, sans qu'il y parû, une feüille d'Or de dessus la piéce. On trouva le secret très-particulier. On s'entretint encore

de plusieurs autres observations curieuses ; après quoi les charitables *François* allerent dénoncer cet homme comme faux Monnoyeur, poussez par le zele qu'ils avoient pour le bien de l'Etat, où par l'espoir de la récompense dûë aux Délateurs, ils donnerent toutes les Adresses nécessaires. L'accusé fut pris & pendu, malgré les sollicitations d'une Femme de la premiere qualité qui étoit sa proche Parente ; & la rigueur des Loix sur des crimes de la nature de celui qu'on lui imputoit, obligea les Juges à le condamner, quoi-qu'ils fussent bien persuadez de l'innocence de ses intentions. Ils firent même tout ce qu'ils purent pour lui suggérer les moiens de se tirer d'affaires, ce qui lui auroit été aisé s'il eût sû les manieres du Païs, & qu'il eût dénié son Ecriture. Les Juges sembloient vouloir le lui inspirer, car ils lui disoient : voyez, examinez bien si vous avez écrit ce qui est sur ces tablettes ? Il répondit toûjours qu'oüi ; & sur sa propre déposition son Procès fut fait & parfait : ainsi son imprudence le conduisant seule au Gibet, il éprouva la verité du Proverbe qui dit qu'il est fait pour les plus malheureux, plûtôt que pour les plus coupables. Et je crois qu'un malheur de cette nature est pire que tous ceux que vôtre Dame de Province a éprouvez en sa vie, quoi qu'ils fussent des plus terribles. L'Avanture du Tonnerre me fait souvenir d'une Histoire qu'on me conta à *Nîmes*, & qui me paroit assez particuliere. La Femme d'un Conseiller de ce Païs-là, apelle Mr. *Masaudier*, revenoit d'une Nôce de Village : le Curé du lieu la reconduisoit, & elle

étoit montée en croupe derriere lui. Façon d'aller qui est assez en usage dans le *Languedoc*. Le tems paroissoit le plus beau du monde : mais à peine eut-on fait une demie lieuë, que l'air s'obscurcit, le tonnerre gronda, & le triolet de diférente espece & de diférent Sexe vit fondre sur lui un orage des plus afreux: il n'y avoit pas moyen de s'en garantir ; on étoit au milieu d'une plaine ; pas un Arbre, ni même un Buisson ne s'ofroit à la vûë, & l'on ne pouvoit se mettre à l'abri nulle part ; il fallut donc continuer son chemin avec des frayeurs mortelles. Chacun faisoit des vœux à sa maniére ; car la diférence étoit dans les Religions aussi-bien que dans les Sexes, & la Dame étoit Huguenote ; mais toutes leurs Priéres n'empêcherent point que le Cheval ne fût renversé d'un coup de tonnerre avec sa double charge. Madame *Masaudier* ne sut plus ce qu'elle devint. Il lui sembla seulement qu'elle étoit acablée par le poids de quelques Montagnes : & lors que l'orage fut cessé, quelques Païsans charitables la tirerent de dessous ces deux corps foudroyez. Celui du Prêtre étoit entiérement brulé, & n'avoit de sain que l'endroit où la Dame avoit apuyé sa main : ce qui auroit pû servir à la faire Canoniser si elle avoit été Catholique. Quoi qu'il en soit, elle échapa ce péril comme par miracle, & vécut plusieurs années aprés. Ce qui fait bien voir que nos jours sont comptez, & que, comme dit le Seigneur, dans une même occasion, l'un doit être pris & l'autre laissé. L'une fut prise, & l'autre laissé. Il y a quelque tems, en *Angleterre*, à ce que me contoit l'autre

jour un Milord de ce Païs-là, qu'un grand Seigneur après avoir inutilement tenté toute la vertu d'une personne qui lui étoit inférieure, ne pouvant ni la vaincre ni vaincre sa passion, se résolut à l'épouser; mais il voulut que ce fût secretement. Cette condition ne rompit point le marché, il étoit trop avantageux pour la Demoiselle, pour qu'après avoir mis sa conscience & son honneur en sureté, elle dût exiger autre chose, La voilà donc grand' Dame, mais grand' Dame *incognito*, jusqu'à ce que l'Epoux eût pû satisfaire des Créanciers qui attendoient qu'un bon mariage le mît en cet état, & qui n'auroient plus eu le même ménagement, s'ils avoient sû qu'il en eût fait un mauvais: ainsi il avoit intérêt de se cacher d'eux; mais il ne le put pas long-tems, & le plus intéressé dans cette afaire vint un jour le trouver, pour lui dire qu'il en étoit instruit, & lui demander une somme que ce Seigneur n'étoit nullement en pouvoir de lui donner. Son impuissance l'obligea de se retrancher sur la négative; mais l'adroit Créancier lui tendit un paneau dans lequel il ne put pas éviter de donner. Milord, lui dit-il, je ne veux point être vôtre dupe, ou vous êtes marié, ou vous ne l'êtes pas: si vous l'êtes; il est tems que je songe à moi, & que sans m'amuser à des chimeres, je me jette sur vos biens, afin de retirer ceux que vous me devez: si vous ne l'êtes pas, comme vous me le protestez, vous n'avez qu'à épouser ma fille, c'est le seul moyen de me persuader, & d'éviter mes poursuites; car en vous la donnant, je vous ferai ample quitance de tout ce que vous me devez

Voyez lequel de ces deux partis vous convient le mieux ! le mien est tout pris, & je ne vous quite point que vous ne vous soyez déterminé. Le Milord voulut tâcher de trouver un milieu entre ces deux extrémitez, & d'éluder la proposition de son créancier; mais ses refus acheverent de le persuader de ce dont il ne faisoit que se douter. Il redoubla ses menaces, & ne lâcha point prise qu'il n'eût fait sa Fille My-Lady: car le Milord qui persistoit toûjours dans la négative, ne pût se tirer d'afaires que par-là. Malgré le chagrin qu'il avoit d'être obligé de manquer de foi à ses premiers Amours, son mariage fut fait dans toutes les formes, & avec la pompe convenable. On proposa des ajustemens à la Sultane délaissée, & on lui ofrit des récompenses pour l'obliger à se soumettre à sa mauvaise destinée; mais elle ne voulut point entrer en composition là-dessus, & fut faire ses plaintes au Roi Charles II. qui régnoit dans ce tems-là. Le Milord convint du fait, & s'excusa sur la cruelle nécessité qui l'avoit forcé à cette infidelité. Le Roi remit la décision du cas à l'Archevêque de *Cantorbery*. L'affaire traîna en longueur, & les Parties les plus intéressées moururent avant qu'elle fût terminée; ainsi, dit le Gentilhomme qui nous contoit cette histoire, la Destinée l'emporte toûjours, comme vous disiez tantôt; car voilà deux Femmes légitimement épousées, dont l'une est prise & l'autre laissee, parce que l'une est plus heureuse que l'autre. Vous avez raison, dis-je alors, & je trouve quelque chose d'assez extraordinaire dans cette

Avanture; car il me semble qu'en fait de Mariages, les premieres dates doivent être les meilleures, & que l'ancienneté donne le droit. Il n'en seroit pas de même en galanterie. Mais ce n'est pas ici de quoi il s'agit. Vous seriez bien encore plus surprise, dit alors une Dame *Hollandoise*, si je vous disois qu'il y a à la *Haye* une *Françoise* Réfugiée à laquelle son Mari a donné une lettre de divorce, à la maniere Judaïque, après s'être marié avec une autre. Nous priâmes cette Dame de nous conter le fait, & elle nous dit qu'ayant eu occasion de connoître la Femme dont elle parloit, elle lui avoit demandé si elle étoit Veuve: qu'elle avoit répondu qu'elle l'étoit sans que son Mari fût mort; qu'une réponse aussi ambiguë avoit excité sa curiosité, & qu'ayant fait question sur question à cette Françoise, elle lui avoit montré un Acte passé par devant témoins, dans lequel son Mari disoit: Je soussigné, &c. déclare qu'ayant par un esprit de libertinage quité telle, ma légitime Femme, pour me marier à une autre, je lui rends sa liberté, & la tiens quite de tous les engagemens qu'elle avoit pris avec moi, lui permettant de se marier à qui bon lui semblera, sans que personne soit en droit de lui faire le moindre reproche là-dessus; la reconnoissant sage & vertueuse; & prenant sur mon compte toute la faute du divorce. Comme je n'avois jamais vû d'Acte conçû en ces termes, je ne savois que penser en lisant celui-là. Je conseillai à la *Françoise* de se pourvoir contre: mais elle me dit que l'ayant accepté, elle ne pouvoit plus y revenir. En éfet, elle n'a jamais

troublé son Mari dans son nouveau ménage; & j'ai admiré sa docilité ; car je n'aurois pas été si acommodante en pareil cas ; quoi que pourtant ce soit là le parti le plus sûr, puis qu'il est à craindre, lors qu'un Mari a résolu de se défaire de sa Femme, qu'il ne se porte enfin aux dernieres extrêmitez ; & il vaut encore mieux être répudiée, que d'avoir un sort pareil à celui de cette Dame d'*Arles*, que son Mari fit mourir à force de boire : encore n'étoit-ce pas du Vin. Je ne sçai si je ne vous ai point déja conté cette Avanture : je serois au desespoir de donner dans la répetition, & si je tombe dans ce défaut, je vous en demande pardon d'avance. Après cette précaution prise, je vous dirai qu'un Gentilhomme d'*Arles*, voulant à toute force devenir Veuf, s'avisa pour cela d'un moyen qui le mettoit à l'abri de la rigueur des Loix. Il avoit une Maison de Campagne sur les bords du Rhône : sa Femme y alloit très-souvent, & sa voiture ordinaire étoit une petite Mule proprement enharnachée, & dont on prenoit presque autant de soin que de celle du Pape, dont les caprices sont tant vantez. L'expédient que le Mari trouva fut d'empêcher pendant trois jours que la Mule ne pût boire : après quoi il proposa une promenade à la Maison de Campagne. La Dame y donna les mains. On se mit en chemin : mais dès qu'on aprocha du Rhône, la Mule altérée se lança dedans avec la même ardeur avec laquelle un Cerf aux abois & poursuivi par une Meutte se jette dans une Fontaine. Il ne fut pas possible de l'arrêter. Elle entraîna la bonne Dame dans les flots ; & la rapidité du Fleuve

s'éloigna bien-tôt du lieu où ce malheur venoit d'arriver. L'Epoux en parut inconsolable. Tant il est vrai que les hommes sont habiles en l'Art de dissimuler ! Mais enfin, on sçut par les gens dont il s'étoit servi pour empêcher que la Mule ne pût boire, que c'étoit à cette invention qu'il devoit son Veuvage, & on ne lui en laissa pas long-tems goûter les douceurs. Cette Histoire m'a été atestée lors que j'ai passé dans ce Païs-là, ainsi je puis vous la donner pour sûre. Je ne saurois vous affirmer de même une nouvelle qu'on vient tout presentement de me dire, qui est que le *Turc* a fait present au Roi de *Suéde*, de tous les Esclaves Chrétiens qu'il tenoit enchaînez, qui étoient au nombre de vingt mille dont ce Prince grossira son Armée. Cela mérite confirmation; & à l'exemple d'un * Auteur célébre, je donne les choses sûres pour sûres, les fausses pour fausses, & les douteuses pour douteuses. Ainsi, Madame, lors que je vous dis qu'il est très-sûr que je vous aime, vous devez en être bien persuadée, & vous me feriez un grand tort si vous doutiez un moment de l'attachement avec lequel je suis, *Vôtre, &c.*

LETTRE LXVI.

DE PARIS.

JE conviens avec vous, Madame, que le Lievre de *la Fontaine* avoit raison, & que l'on peut penser du malheur, ce qu'il pen-

* *Mr. Godeau dans son Histoire Universelle.*

soit de la poltronerie, & dire sur le même ton :

Il n'est, je le vois bien, malheureux sur la terre,
Qui ne puisse trouver plus malheureux que soi !

Car je sçai une personne dont le sort a été plus triste encore que celui de ce pauvre Lionnois que son imprudence fit pendre à *Londres* : c'est de Madame de *Liancourt* dont je veux parler. Madame de *Liancourt* est une personne de mérite, dont l'Histoire est assez particuliere. Elle s'apelle *Chapellier* de son nom. Elle fut Orpheline d'assez bonne heure, & un Frere de son Pere la reçut dans sa Maison, & lui destina son fils : mais ce fils qui depuis a été enfermé à la *Bastille*, se trouvant indigne de sa tendresse, elle chercha parti ailleurs. Cela n'étoit pas trop aisé à trouver: il s'ofroit bien des Amans, mais fort peu d'Epouseurs, parce que les biens de la Demoiselle étoient engagez dans des discussions & des Procès dont quelque *Bas-Normand* se seroit mieux accommodé qu'un *Parisien*. Elle vouloit rester à *Paris*, & quoi que la Ville soit grande, elle fut long-tems avant d'y pouvoir rencontrer son fait. Mais enfin son Procureur lui enseigna un honnête homme d'*Auvergne*, qui étoit Sous-Ecuyer de Monsieur, mais Ecuyer *ad honores* ; comme on apelle ; car il exerçoit cette Charge pour un autre; & tout l'avantage qu'il en retiroit étoit de mettre des Chevaux maigres dans l'Ecurie de ce Prince, & lors qu'ils étoient engraissez, il les vendoit avantageusement. Ce petit manége le faisoit vivre, & lui donnoit moyen de rouler en chaise à *Paris*. Mademoiselle

Chapellier l'épousa, suivant l'avis de son Procureur, & lui remit ses Pieces & son Sac. Il se trouva un Diable en Procès, & débroüilla si bien les afaires de son Epouse, qu'en fort peu de tems elle se trouva riche de près de cent mille francs, que cet habile Mari auroit bien-tôt augmentez, si la mort n'avoit rompu les mesures qu'il avoit prises pour cela. La jeune Veuve riche & belle ne manqua pas alors d'Adorateurs; il y eut même de ses anciens Amans qui s'ofrirent à lui prouver leur constance par contrat: mais comme il étoit aisé de voir que c'étoit moins son mérite que son bien qui les déterminoit à l'Himenée, elle leur préfera Monsieur *Romet*, Maître des Eaux & Forêts, & Secrétaire de Monsieur *Talon*. Elle fit cette connoissance chez la Marquise de *Montoncourt*, qui, depuis son Veuvage, l'avoit reçuë dans sa Maison. Monsieur *Romet* qui étoit logé dans le voisinage, devint, quoi que vieux, fort amoureux de cette Belle, & lui donna la place d'une Sœur du Pere *Bouhours*, dont il étoit Veuf depuis quelque tems; il lui fit même des avantages considérables: mais comme en matiere d'intérêt, il y a bien des gens qui, semblables à l'Enfer, ne disent jamais, *C'est assez*. Madame *Romet* souhaita d'avoir une certaine quantite de pierreries; & n'osant les demander à un Mari auquel elle avoit déja beaucoup d'obligation, de peur de paroître trop âpre à la Curée, elle s'avisa d'un moyen assez plaisant, & qui marquoit bien son habileté; ce fut de se voüer aux Minimes, dans un tems où son Mari étoit un peu indisposé. Dés qu'il se porta mieux, & qu'il la pria

de s'habiller, elle lui allégua son Vœu; ainsi pour la récompenser de l'intérêt qu'elle prenoit à sa santé, & pour lui donner moyen d'être magnifique, sans violer ce qu'elle avoit promis à S. *François de Paule*, il lui fit present de vingt mille francs en bijoux, qui firent une augmentation de dot lors qu'elle se trouva deux fois Veuve. Avantage après lequel l'âge & les fréquentes infirmitez de M. *Romet* ne la firent pas long-tems languir. Ce fut alors que M. de *Liancourt* vint sur les rangs. Comme son nom & sa Famille sont assez connus dans le monde, je ne ferai point de Commentaire là-dessus. Madame *Romet* ne fit pas non plus de dificulté de convoler en troisiéme Nôce; & ce Mariage fut sans contredit le plus avantageux des trois. Jusques-là tout va le mieux du monde; & vous vous étonnez, je gage, que je vous aye proposé Madame de *Liancourt* comme un exemple de malheur! Mais attendez jusques à *Amen*, & vous verrez que je n'ai pas tort. Un de nos plus fameux Prédicateurs avoit attiré dans un jour de grande Fête toute la Cour & la Ville dans l'Eglise des Nouvelles Catholiques où il devoit prêcher: les places y étoient extrêmement rares; & Madame de *Liancourt*, que la dévotion ou peut-être la curiosité avoit amenée dans ce lieu, s'y trouva fort embarrassée de sa personne. Elle chercha de tous les côtez, & enfin elle s'avisa de prendre la place d'un More, qui ne lui parut pas si digne de l'occuper qu'elle. Mais ce More le gardoit pour une Dame qui arriva quelque tems après, & à laquelle il se plaignit de la violence qu'on lui avoit faite,

faite. La Dame en marqua son ressentiment à Madame de *Liancourt*, mais en des termes si piquans, qu'elle ne pût pas s'empêcher de répondre : Il faut, Madame, que ce More vous tienne bien au cœur, & qu'il vous serve à plus d'un usage, puis que vous en prenez si fort le parti. Comme le tems ni le lieu n'étoient pas propres à donner une plus longue Scéne, la Dame offensée se contenta de répondre à Madame de *Liancourt* ; qu'elle payeroit cherement ce qu'elle venoit de lui dire. Et en éfet, elle lui tint cruellement parole : car un jour qu'elle alloit à sa Maison de Campagne, cette implacable ennemie l'attendit sur son passage avec un nombre de Valets, & après avoir fait couper les courroyes de son carosse, elle la fit foüeter par ses Laquais, qui tour à tour s'acquiterent à merveilles d'un ordre aussi barbare que conforme à l'inclination de ces sortes de gens. La Dame apuyée sur sa portiere les encourageoit à fraper. Mais ce que je ne puis dire sans horreur, & que vous ne pourrez lire sans frémir, après avoir livré cette victime à leur rage, on prétend qu'elle poussa la chose jusques à la livrer à leur brutalité, & qu'elle permit à ces marauts de la violer. On dit même qu'insultant à son malheur, elle lui demanda ensuite comment elle trouvoit le More, qui, comme le plus interessé dans le ressentiment de la Dame, avoit été aussi le plus empressé à la venger. Aprés cette terrible execution, Madame de *Liancourt* resta seule sur le grand chemin ; car ses gens qui ne s'étoient pas trouvez les plus forts avoient pris la fuite dès le premier choc. Quelque passans charitables, qui là

trouverent dans un si triste état, lui donnerent les secours dont ils furent capables, & la conduisirent au plus prochain Village. Ce fut-là qu'en tâchant de rapeller ses esprits, on lui fit sentir encore plus vivement sa douleur: elle ne trouvoit de consolation que dans l'espoir de la vengeance; mais cet espoir n'a pas été rempli, car le Roi défendit les voyes de fait aux Maris de ces deux Dames, & l'on aima mieux assoupir cette affaire, que de souffrir qu'elle eût des suites funestes. On n'en parla plus qu'à l'oreille: & comme il y a près de vingt-ans que cette Avanture est passée, bien des gens l'ont déja oubliée, mais elle n'en est pas moins terrible pour celle qui l'a éprouvée; & je crois qu'un pareil malheur est pire que ceux qu'une prompte mort termine tout d'un coup, & que Madame de *Liancourt* auroit pu dire dans cette occasion avec plus de raison que le Pere de *Rodrigue*:

N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie?

Il est arrivé ces jours passez une affaire assez fâcheuse à une Dame de mes Amies; mais ce n'est rien au prix de ce que je viens de vous conter, & d'ailleurs elle en a eu satisf ction. Cette Dame dont le nom ne fait ici rien à l'affaire, étoit en liaison avec la Présidente de L... & la voyoit familierement à toutes les heures du jour, sans qu'il fût besoin de se faire annoncer sur ce pied-là; & ayant peut-être quelque chose de presse à lui dire, elle fut un matin chez elle, entra sans façon dans sa Chambre, & la trouvant encore au lit, s'assit à son chevet; & après lui avoir fait la guerre sur sa paresse, elle

lui parla de ce dont il s'agissoit. Elles causerent fort long-tems ensemble ; & lors que ma bonne Amie sortit, la Présidente la pria de lui faire venir ses femmes. La Dame n'y manqua point, & la Présidente alloit sortir du lit, lorsque se souvenant qu'ayant oublié de quitter sa croix & ses boucles d'oreilles en se couchant, elle les avoit acrochées ensemble, & avoit tout mis sous son chevet. Elle le souleva d'abord, ne doutant point que cela n'y fût ; mais il n'y avoit plus rien : il n'étoit entré que la Dame dont je viens de parler ; ainsi après qu'on eut cherché inutilement tout autour du lit, le soupçon tomba sur elle, quoi-qu'on eût dû plûtôt penser tout autre chose : ainsi sans perdre de tems on l'envoya chercher. Ma chere, lui dit la Présidente, vous avez voulu me faire peur : j'avois mis ma croix & mes boucles sous le chevet ; le cordon qui passoit peut-être vous les aura fait remarquer pendant que je dormois encore, & vous aura donné occasion de me faire cette petite malice : car enfin je ne puis en acuser que vous, puisque personne n'avoit encore mis le pied dans ma chambre, lors que vous y êtes entrée, & que je me suis aperçûë du tour avant que mes femmes eussent aproché de mon lit. Que concluez-vous de-là, dit la Dame, que je dois les avoir prises ? Je vous répons que vous vous trompez très-fort ; je n'ai jamais pensé à faire de ces mauvaises plaisanteries, & je n'ai pas même aperçû le cordon dont vous me parlez : après cela cessez de me parler comme vous faites ; & sans vous amuser par des esperances chimériques, songez à faire vos dili-

gences pour trouver ce que vous avez perdu, & dont je vous assure très-sérieusement que je ne puis vous donner aucunes nouvelles. Je ne saurois pourtant en demander qu'à vous, répliqua la Présidente, puisqu'il n'y a que vous qui soyez entrée dans ma chambre. Mais je vois bien que l'affaire est plus serieuse que je ne pensois, puis que vous ne voulez point la tourner en plaisanterie, comme je vous en ai voulu donner le moyen; & puis qu'il faut vous expliquer ma pensée, je crois, ma chere, que le mauvais état de vos affaires, & l'occasion qui, comme on dit, fait ordinairement le larron, vous auront portée à me faire ce vol. Croyez-moi, la nécessité est une méchante conseillére: & quand vous vous seriez oubliée jusques-là, je ne vous en aimerai pas moins; je vous aiderai en tout ce que je pourrai; mais rendez-moi mes bijoux; & ne persistez pas par une mauvaise honte dans un crime indigne de vous, & que je crois que vous commettez à regret. En disant cela elle voulut l'embrasser pour rendre son discours plus persuasif. Mais la Dame la repoussa: allez, dit elle, vous ne méritez pas que je vous réponde; & je n'ai pas assez peu de cœur pour me justifier d'un crime dont vous seriez sans doute bien plus capable que moi, puis que vous pouvez m'en soupçonner. Si j'ai moins de bien que vous, j'ai du moins de la probité & de l'honneur, & pour vous en donner une marque, je romps dès aujourd'hui tout commerce avec vous. Portez vos injurieux soupçons où il vous plaira, je vous mets au pis, & Dieu permettra que vôtre confusion me vengera

de l'outrage que vous me faites. La Présidente voulut l'arrêter; mais il n'y eut pas moyen. Elle sortit indignée, & dans le dessein de ne rentrer jamais dans cette maison. Cependant le vol des pierreries fit grand bruit dans le quartier. Les uns disoient que la Présidente les avoit venduës pour jouër, d'autres que quelque Amant l'en avoit dépoüillée, & ceux qui étoient le plus dans ses intérêts & dans sa confidence, semoient dans le monde l'idée désavantageuse qu'ils avoient de ma pauvre Amie, qui est une personne de condition & de mérite, incapable d'une action comme celle-là, mais que la malignité du siécle & les aparences donnoient occasion de soupçonner. Chacun se disoit à l'oreille : est-il possible que cette Femme se soit oubliée jusques-là ? & j'étois presque la seule qui lui rendoit justice, lors que le Ciel prit soin de la justifier d'une maniere fort authentique; car certain *Bas Normand*, Filou de son métier, ayant été payer le tribut que sa Nation doit de tems en tems à la *Croix du Tiroir*, qui, comme dit Arlequin, est le *non plus ultra* des gens de cette espéce; ce Filou, dis je : confessa qu'entr'autres crimes qu'il avoit commis pendant son sejour à *Paris*, il étoit coupable du vol fait à la Présidente de L... qu'il s'étoit introduit dès le bon matin dans cette maison, à dessein de dire, en cas qu'on le vît, qu'il venoit solliciter le Président sur quelque Procès; que personne ne l'ayant questionné, il avoit parcouru tous les apartemens sans la moindre dificulté, & qu'étant arrivé à la Chambre où Madame étoit encore endormie, & ayant vû briller quelque

chose sous son chevet, plus sensible à ces apas qu'à ceux de la Présidente, il avoit tiré doucement ses bijoux; & sans la réveiller étoit sorti de la Chambre & de sa Maison, avec la même facilité avec laquelle il y étoit entré. Cette déposition justifia pleinement la Dame accusée. La Présidente voulut alors lui faire des satisfactions, qu'elle a toûjours refusées. Ses Amis ont aprouvé sa conduite, & tout le monde a blâmé celle de la Présidente, qui ne devoit jamais soupçonner une personne dont le mérite lui étoit connu, & moins encore s'en expliquer. Il faloit plûtôt penser à toute autre chose, & *la Messe de la Pie* devoit lui avoir apris combien on doit être reservé dans ses jugemens. Vous savez, sans doute; que cette *Messe* qu'on apelle *de la Pie*, & qui se dit tous les jours à St. *Nicolas du Chardonneret*, fut fondée par un Orfevre, qui perdant tous les jours quelques bijoux, se mit en tête de découvrir qui étoit ce voleur domestique, qui les lui enlevoit. Le soupçon ne pouvoit tomber que sur quelqu'un de ses Garçons de Boutique, ou sur une Servante qui composoit tout son train. Il résolut d'éprouver celle-là la premiere; & choisissant pour cela un jour de Fête ou de Dimanche que les Garçons n'étoient point au logis, il la laissa seule toute la journée, sous prétexte de quelques ordres qu'il lui donna, & laissa nonchalamment sur sa table des pierreries qu'il fit semblant d'y oublier, & qu'il trouva diminuées à son retour. Il ne falut pas d'autre conviction. La preuve fut assez forte pour obliger l'Orfevre à mettre sa Servante entre les mains de la Justice. Je

ne sçai pas toutes les circonstances du Procès, mais je sçai seulement qu'il fut terminé en Gréve, où la pauvre malheureuse expia sur une Potence, un crime qu'elle n'avoit point commis : car quelques années après une Pie que l'Orfevre aimoit beaucoup, prit en sa presence une bague dans le bec, & nantie de cette proye, elle s'envola sur un arbre qui étoit au milieu d'une Basse-Cour, & s'y retrancha comme dans un fort. On la suivit, & l'on trouva, avec douleur & avec une très-grande surprise, tous les bijoux volez, dans un trou qui étoit au tronc de cet arbre. L'Orfévre au desespoir d'avoir causé la mort d'une innocente, fit réhabiliter sa memoire, & fonda pour elle à perpetuité la Messe en question, que l'on apelle la *Messe de la Pie.* Un pareil exemple devoit avoir empêché la Présidente de tomber dans le même défaut en accusant une innocente. Mais à propos de Messes ; le Roi *Philippe* vient, dit-on, d'en fonder quarante ou cinquante mille pour le repos des Ames de ses Soldats tuez dans toutes ces fréquentes Batailles qui se sont données en *Espagne.* Ainsi ce Prince pieux & reconnoissant, ne se voyant pas en état de récompenser les vivans, récompense du moins les morts, en tâchant d'adoucir leurs peines, par les secours de ses prieres. Une pareille attention prouve son bon cœur & sa pieté ; & le soin que je prends de vous faire des Contes, doit vous prouver aussi l'envie que j'ai de vous procurer quelque plaisir, & vous persuader de l'atachement avec lequel je suis, Madame,

Vôtre, &c.

LETTRE LXVII.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

JE conviens avec vous, Madame, que le sort de Madame de *Liancourt* est très-triste ; que la mort seroit préferable à un pareil malheur : mais j'en connois encore de plus grands ; & le crime a, selon moi, quelque chose de bien plus afreux. Une Conscience qui ne se reproche rien trouve dans le témoignage qu'elle se rend à elle-même la consolation de toutes ses peines, quelques dures qu'elles puissent être : au lieu que le crime, que la peine suit presque toûjours, aggrave cette même peine par les remords dont elle accable le Criminel, & qui, comme autant de Furies, le suivent par tout pour le déchirer ; ainsi le coupable me paroît toûjours plus malheureux que l'innocent le plus infortuné. On me conta lors que je passai à *Montpellier*, une Histoire qui y étoit arrivée quelques années auparavant, & dont le souvenir me donne encore de l'horreur. Un homme de condition de ce Païs-là, qui étoit très-riche, & que tous ses amis pressoient de se marier, après avoir hesité long-tems, avant de prendre un engagement de cette nature, s'y détermina enfin, & préfera à tous les partis avantageux qu'on lui jettoit à la tête, une jeune Demoiselle de ses parentes qu'il trouvoit à son gré, & qui n'avoit presque que ses agrémens pour dot. Il la demanda à sa Me-

te, qui, malgré les avantages qu'elle trouvoit dans cette affaire, crut devoir avertir le Cavalier du mauvais naturel de sa fille. Mon Cousin, lui dit-elle, je serois au desespoir que vous fussiez trompé : j'ai quatre filles dont je vous donne le choix, & je vois avec chagrin que vous prenez la pire. Au nom de Dieu, examinez-les mieux, vous verrez que l'aînée vous convient beaucoup plus ! Elle eut beau dire, M. *Foucart*, c'étoit le nom de l'Amant, voulut s'en tenir à sa premiere inclination, & le mariage se fit malgré l'inégalité de l'âge & des humeurs. Il est vrai que la petite personne avoit sçû dissimuler à merveilles pour attraper ce bon parti ; mais dès qu'elle l'eut acroché, elle ne se donna plus la peine de feindre ; & au lieu de se conformer à la pieté & à la conduite réglée de son Epoux, elle parut bientôt & mondaine & coquette. Ce bon homme fit ce qu'il put pour la ramener dans le devoir : mais ne pouvant pas y réüssir, & n'aimant pas les éclats, il prit le parti de se tenir dans son Apartement, & de la laisser maîtresse dans le sien, avec la bride sur le cou. Il alloit même très-souvent promener ses chagrins dans une Maison qu'il avoit à la Campagne, ne se plaignant qu'au Ciel d'un malheur qu'il croyoit sans remede, & qu'il s'étoit lui-même atiré. Cependant quoiqu'il n'y eût jamais eu de Mari moins incommode que lui, il ne laissa pas de le devenir à sa Femme, qui se faisant sans doute un scrupule de vivre dans l'adultere, & voulant se mettre à l'abri de ce crime par un plus grand, résolut de faire mourir son Epoux. Elle s'adressa pour cela à un Valet

dont elle s'assura à force d'argent : & après lui avoir fait prendre un Fusil chargé à bale, elle lui ordonna d'aller joindre son Maître à la Chasse, & de lui brûler la cervelle, sous prétexte de tirer à un liévre. Le Valet promit tout, mais le soir il revint lui dire qu'il n'avoit jamais pû se résoudre à tuër un si bon Maître; que M. *Foucart* lui avoit fait mille caresses dès qu'il l'avoit aperçû; qu'il l'avoit exhorté à bien aimer le bon Dieu; & qu'enfin à moins d'être Diable on ne pouvoit pas faire du mal à un homme de bien comme celui-là, qui ne faisoit de dépense qu'en Aumônes, & que tous les Pauvres combloient de benedictions. Madame *Foucart* souffrit fort impatiemment la remontrance de son Valet, & au lieu de se convertir, elle résolut de le pervertir encore par le moyen d'une Femme de Chambre dont il étoit amoureux, & qu'elle mit dans sa confidence. Elle leur promit une grosse somme d'argent pour entrer en ménage, & le Valet ne pût pas tenir contre une pareille tentation : il promit une seconde fois, & tint parole avec le secours de sa Belle qui lui aida à étrangler le plus honnête homme du monde. Comme ils étoient l'un & l'autre Novices à ce métier-là, ils le firent extrémement souffrir, & il eut le tems en se débattant d'allarmer le Quartier. Le Guê en fut averti; on enfonça la porte, & l'on trouva ce triste spectacle. Madame *Foucart* qui étoit allée passer la soirée avec un de ses Amans dans le Voisinage, fit fort l'éplorée, & accourut au bruit : mais le Commissaire qui n'etoit point la dupe de ses pleurs, & qui avoit des égards pour sa Fa-

mille, la poussa par le bras, & lui dit de fuïr au plus vîte. Elle profita de l'avis: ses Parens la firent passer à *Orange* où elle étoit encore sous un nom supose, lors que je passai dans ce Païs-là, & où l'on dit qu'elle a vécu d'une maniere fort irréguliere. Cependant le Valet fut pris & roüé; la Femme de Chambre penduë, & l'on sçut ensuite que ce meurtre n'avoit point été le coup d'essai de Madame *Foucart*; car quelque tems auparavant, un Bourgeois qui n'avoit ni femme, ni enfans, & qui étoit de ces agréables, bien-venus par tout, & qu'on erre quinze jours à l'avance, par l'agrément qu'on trouve avec eux. Ce Bourgeois, dis-je, dans le tems qu'on venoit le chercher pour une partie de plaisir à laquelle on l'avoit prié la veille, fut trouvé pendu au plancher de sa Chambe, sans qu'on pût comprendre quelle raison pouvoit lui avoir fait prendre une résolution aussi desesperée. Ses Amis avoient empêché qu'on n'eût fait le procès à son Cadavre, & l'on avoit assoupi la chose du mieux qu'on l'avoit pû: mais le Ciel prit soin de justifier sa mémoire; car un malheureux qui fut exécuté quelques années après, déclara sur l'échafaut que c'étoit lui, qui après s'être introduit sans bruit dans sa Chambre, l'avoit étranglé dans la nuit, & pendu ensuite à son plancher, afin de donner lieu au bruit qui s'étoit répandu sur son chapitre: qu'après cette exécution il avoit fermé la porte en dedans avec un verrou, & s'étoit évadé par la fenêtre; qu'ainsi ayant trouvé ce pauvre malheureux barricadé dans sa chambre, on n'avoit pas douté qu'il ne se fût

défait lui-même : après cela ce scélerat dit que c'avoit été par l'ordre de Madame *Foucart*, qu'il avoit commis ce crime ; qu'ayant été surprise en flagrant délit avec un de ses Amans, par ce pauvre Bourgeois, & ne doutant pas qu'il ne contât l'Avanture dans toutes les Maisons où il étoit bien reçû, elle avoit voulu le perdre pour sauver un reste de réputation délabrée qu'elle croyoit devoir encore ménager. Ainsi voilà crime sur crime ! meurtre sur meurtre ! Or dites-moi s'il ne vaudroit pas bien mieux souffrir toutes sortes d'injustices & de peines, que d'être à la place d'une aussi méchante femme ? & si l'azile qu'elle a trouvé à *Orange* peut la rassurer contre la voix du sang innocent qu'elle doit entendre continuellement à ses oreilles, & qui crie vengeance contre elle ? Dieu veüille lui faire la grace de se repentir, & à nous celle de ne nous abandonner jamais à nous mêmes ! Vous me permettrez bien de faire cette petite reflexion morale en passant. Un homme encore que j'ai regardé comme très-malheureux, c'est un jeune Gentilhomme dont le Pere étoit Membre d'un célebre Parlement : ce Fils devoit hériter de sa Charge & de ses Biens qui étoient très-considérables. Il devint amoureux d'une Demoiselle que son Pere prétendoit ne lui pas convenir : cela les broüilla. Enfin ce Pere absolu voulut se servir de toute son autorité pour le marier à une autre ; & comme le cœur ne pouvoit point subir cette dure loi, ce pauvre Amant conduit par son desespoir, ne consulta que lui pour sortir de l'embarras où il se trouvoit. Il prit deux pistolets

chargez à bâle, & fut trouver sa Belle à une Maison de Campagne, dans un trouble qu'il étoit aisé de remarquer dans ses yeux: il la pria de venir faire un tour dans un Bois qui étoit auprès de sa Maison. Elle y consentit; mais dés qu'il se vit seul avec elle, dans un lieu d'où il ne pouvoit être ni vû ni entendu de personne: Mademoiselle, lui dit-il, en se jettant à ses pieds, on veut m'obliger à vous quiter, mais j'aime mieux quitter la vie! Ma résolution est prise; mais il faut, s'il vous plaît, que vous me suiviez! Le sacrifice que je vous fais vaut bien celui que je vous demande: ainsi je crois que si vous m'aimez, vous n'aurez pas de peine à mourir avec moi: quoi-qu'il en soit, mon parti est pris; voici deux pistolets, dit-il, en les tirant de dessous son juste-au-corps; je m'en vais vous casser la tête avec l'un, & je me brûlerai ensuite la cervelle avec l'autre. Ce compliment ne fut du tout point du goût de la Demoiselle; & soit qu'elle aimât moins qu'elle n'étoit aimée, ou qu'elle eût encore des affaires dans ce monde, elle n'avoit point de hâte d'en partir; ainsi elle tâcha de faire changer la résolution de ce desesperé, en lui disant qu'on pourroit peut-être faire changer de sentiment à son Pere. Mais il ne se paya point de toutes ses fausses esperances. Il n'y avoit, disoit-il, point de tems à perdre, il faloit mourir sur le champ de peur qu'on ne vint les en empêcher; & tout ce que la Belle put faire pour échaper à ce péril fut, après avoir témoigné qu'elle aprouvoit son dessein, de le prier de se tuer le premier, afin de l'en-

courager par son exemple, l'assurant qu'elle sauroit fort bien ensuite lâcher son pistolet contre elle-même. Le pauvre Amant la crut de bonne foi, & se dépêcha de se tuer pour lui faire voir qu'il n'avoit pas envie de lui survivre. Mais à l'exemple de la jeune Veuve dont parle *la Fontaine*, elle lui laissa faire seul le voyage, & revint toute épouvantée au Logis conter la triste avanture de son Amant. On dit dans le Païs, qu'étant tombé de Cheval, un de ses pistolets s'étoit lâché & lui avoit cassé la tête: mais cela n'étoit bon que pour le discours, & l'on sçut assez ce qui en étoit, quoi-qu'on ne fit pas semblant de le sçavoir. Le Pere se repentit alors de sa trop grande severité, & tâcha ensuite de se consoler avec ses Cadets de la perte de cet Aîné. Cette scéne s'est passée dans une des Provinces que j'ai parcouruës depuis que je vous ai quitée: & comme je contois l'autre jour cette Histoire dans nôtre petite Societé, un Gentilhomme *Brabançon* nous dit qu'il avoit pensé arriver quelque chose de pareil dans son voisinage. Le Marquis de... nous dit-il, dont on admire à present la bonne conduite, n'étoit pas à beaucoup prés aussi sage, lors qu'il n'avoit que quinze ou seize ans: il étoit plus beau que l'amour, & s'imaginoit que toutes les Belles à qui il en contoit, devoient être de moitié de tendresse avec lui. Erreur de laquelle les jeunes gens sont ordinairement prévenus, lors qu'ils sont persuadez de tout leur mérite. Celui dont il est question s'avisa de devenir amoureux de la Sœur d'un de ses bons Amis: cela lui épargnoit la moitié des difficultez qu'on rencontre

dans ces sortes d'occasions : il avoit la liberté de voir sa Maîtresse à toute heure, de faire des parties de plaisirs avec elle, & son amour trouvoit mille commoditez sous les auspices de l'amitié. Mais nôtre Galant ne se contentoit pas de cela, il vouloit être aimé d'une autre maniere : ainsi un jour qu'il avoit obtenu de porter sa Belle en croupe dans une promenade qu'on faisoit à Cheval sur le bord de la *Sambre*, car cette scéne se passa dans la Comté de *Namur* ; il prit son tems pour lui expliquer ses véritables sentimens. Mademoiselle, lui dit-il, je suis le plus heureux du monde ! Je vous aime ! J'ai le plaisir de vous le dire sans que vous vous en scandalisiez ! Je reçois même tous les jours des marques obligeantes de vos bontez ; cependant je ne suis pas aussi content qu'un autre le seroit peut-être à ma place, & la délicatesse de mon cœur voudroit obtenir du vôtre ce que je crains de devoir aux liaisons qui sont entre Monsieur vôtre Frere & moi ; enfin je veux de l'amour indépendemment de l'amitié ! Voyez si vous êtes d'humeur de répondre à ma tendresse ? j'ai proposé la partie que nous faisons aujourd'hui, afin de savoir à quoi je dois m'en tenir avec vous, & de prendre mon parti là-dessus. La Demoiselle lui répondit sur le ton des *Clelies* & des *Cassandres*, & reçut à peu prés de même cette premiere déclaration ; il n'y eut jamais moyen de la faire trôper au commerce des Billets doux, & nôtre Marquis fut si outré du mauvais accueil qu'on faisoit à ses vœux, qu'il répondit à cette cruelle, qu'il étoit au desespoir de les lui avoir adressez, & que pour se punir de

sa foiblesse & se vanger en même-tems de ses mépris, il étoit résolu de se précipiter avec elle dans la *Sambre*; en même-tems il poussa son Cheval de ce côté-là; mais l'animal ne fut pas de cet avis, & sa désobéïssance sauva la vie à un des plus honnêtes hommes que nous ayons dans le Païs. La pauvre Amante éfrayée lui fit mille protestations de tendresse tant qu'ils furent près de la Riviere; mais dès qu'elle se vit hors de péril, elle sauta en bas du Cheval, se dédit de tout ce que la peur lui avoit fait dire, & jura de ne plus s'exposer à une pareille avanture. Le Marquis fut d'abord fort en colere, mais comme il n'étoit pas d'une tournure à devoir rencontrer toûjours des cruelles, il eut bien-tôt occasion de se consoler du mauvais succès de ses premieres Amours; & je gagerois bien qu'à l'heure qu'il est, il ne seroit pas d'avis de se pendre ni de se noyer pour les rigueurs de la plus belle personne du monde. Voilà comment il faut faire, dit alors un *Dannois* de nôtre troupe, & j'aime ces Amans qui trouvent le secret de se porter toûjours bien, malgré les violentes résolutions qu'on leur voit prendre: car comme dit l'Opera, *il n'est point pour l'Amour de plus cruelle offense, que le desespoir des Amans!* Cette réflexion du *Dannois* lui attira quelques railleries: nous lui dîmes que le Climat de son Païs influoit sans doute sur lui: que ce n'étoit pas dans le *Nord* que l'Amour devoit aller chercher ses Martirs, & qu'il n'étoit pas étonnant qu'on aimât avec plus de vivacité dans des lieux moins glacez que ceux où il avoit reçû le jour. Nous lui demandâmes s'il n'étoit point Pa-

vent de ce Chevalier *Dannois*, qui aida à arracher *Reinaud* du Palais d'*Armide*. Il soûtint fort bien toutes nos plaisanteries, & apuya toûjours son dire, qui, comme il étoit le plus raisonnable, ne put pas être long-tems contesté. Nous changeâmes de conversation; & comme nous l'avions agacé sur son Païs, il nous conta bien des choses qui me détromperent des préventions que j'avois euës autrefois là-dessus; car j'avois crû par exemple qu'en certain tems de l'année il faisoit toûjours nuit à *Copenhague*, qui est la Capitale du *Dannemarc*, & il se trouve que cela est très-faux. Ce sont de ces sortes de préventions que l'ignorance & la trop grande crédulité nous font prendre, & dont on n'a pas eu beaucoup de peine de me détromper. J'ai apris aussi bien des choses de ce Païs-là, dont je n'avois jamais entendu parler: par exemple, une circonstance assez particuliere, qui est que, lors qu'un *Dannois* marie une de ses filles, aprés avoir spécifié dans le Contrat la constitution qu'il lui fait, il ajoûte encore *item*, tel & tel Château, situé dans un tel endroit de l'*Irlande*, qu'ils designent & nomment par son nom, tout comme s'il étoit en sa disposition; & cela parce que l'*Irlande* a été autrefois aux *Dannois*, & qu'ils prétendent devoir conserver leurs droits en se parant de ces vains titres. Je ne sçai s'ils ont tort ou raison en cela; mais je sai bien que c'est ainsi qu'ils ont accoutumé de faire. Vous voyez, Madame, que je vous transporte jusques dans les lieux où je n'ai pas encore été, & que je vous donne quasi la Carte de l'*Europe*! Je pourrai peut-être même vous mener plus

loin une autrefois : mais pour le coup il faut que je me couche, car je meurs d'envie de dormir. Je m'imagine qu'à l'heure qu'il est vous en devez faire autant, parce qu'il est raisonnablement tard. Adieu donc, Madame, dormons tous. Ah, que le sommeil est doux ! Je suis, Madame, *Vôtre*, &c.

LETTRE LXVIII.

DE PARIS.

VOus avez raison, Madame, il n'est point de plus grands malheurs que ceux que l'on s'atire par le crime ! Sur ce pied-là les criminels malheureux devoient être plus à plaindre que les innocens infortunez ; cependant ils excitent moins nôtre compassion, & je ne me sens point pour vôtre abominable Madame *Foucart* la même pitié que m'inspire le triste sort de son Epoux. Ce n'est pas seulement à *Montpellier* qu'on trouve d'aussi méchantes Femmes, *Paris* a souvent produit des pareils Monstres ; & par le secours de la fameuse *Voisin*, les Veuvages étoient autrefois très-fréquens ici. Cette Peste publique ne refusoit jamais son Ministere aux plaignantes qui venoient l'implorer, & sous prétexte d'entendre l'art diabolique, elle trouvoit celui de répandre à propos le venin de ses Poisons, dont elle connoissoit la force & l'usage, aussi-bien que *Medée* & *Circé*. Lors qu'une Femme la prioit de consulter le Diable pour savoir si elle seroit bien tôt veuve, & qu'el-

le lui témoignoit l'envie qu'elle auroit de la devenir, cette fausse Sorciére aprés avoir fait toutes ses évocations magiques, & exigé les retributions convenables, lui marquoit un tems dans lequel l'Epoux devoit mourir ; & pour sûreté de sa promesse il devoit toûjours arriver avant cela quelque signe qui étoit comme l'avant coureur ou le présage de la viduité. Tantôt elle étoit précedée par la chute & la fraction de certaines porcelaines, tantôt par celle d'un grand miroir. Pertes dont la Dame se consoloit aisément par l'esperance du bien qu'elles lui promettoient, & qui ne manquoient jamais d'arriver à point nommé, par l'habileté de la prétenduë Sorciére, qui aïant des poisons lents & subtils, étoit toûjours sûre du tems où ils faisoient leur effet ; & qui aiant aussi mille intrigues en Ville, trouvoit aisement le secret de faire avaler la pilule à ces pauvres victimes dévoüées à la mort, souvent par la main de leurs propres femmes ; & aidant aux plus timides par le moien de quelques domestiques gagnez, ausquels on confioit aussi le soin de faire casser à propos, & sans qu'il parût qu'on y eut touché, les glaces & les vases de prix. Ce fut dans ce tems-là que *Philibert*, ce celebre Joüeur de Flûte, qui conjointement avec *des Coteaux*, a fait pendant tant d'années le charme de la Cour ; ce fut, dis-je, dans ce tems-là que *Philibert* se détermina à donner dans le Sacrement avec la Fille d'un nommé M. *Brunet*, riche Bourgeois, qui n'avoit point d'autres enfans. L'affaire paroissoit bonne, & c'étoit dans cette vûë que *Philibert* y avoit donné ; car la petite personne étoit une jeune *Agnez*,

qui, quoi-que belle; n'étoit pas encore en âge de pouvoir inspirer de l'amour. Elle avoit une Mere d'environ quarante ans, fraîche & doduë, qui faisoit les honneurs de la Fête. Le bon homme Monsieur *Brunet* n'épargnoit rien pour marquer la joye qu'il avoit de ce Mariage, & après avoir regalé son futur Gendre chez lui bien des fois, il voulut le regaler aussi au Cabaret, pour joindre au plaisir de la bonne chere, celui d'une entiere liberté. Ce fut dans ces sortes de parties que *Philibert* acheva de le charmer: il ne pouvoit se lasser de s'aplaudir de son choix, & de parler de son mérite à sa Femme. Mais enfin il le loüa par tant d'endroits, qu'elle commença d'envier le sort qu'on destinoit à sa fille, & qu'ensuite elle se résolut de garder pour elle une aussi bonne fortune. Le Mariage n'étoit pas encore consommé; elle savoit que l'amour n'y entroit pour rien; ainsi sans perdre tems, elle fut trouver la *Voisin*, qui lui donna de quoi dépêcher Monsieur *Brunet* en poste à l'autre monde, sous l'aparence d'une apoplexie. Cette mort retarda la Nôce, & rendit Madame *Brunet* maîtresse du bien & du sort de sa fille; ainsi après qu'on eut rendu les derniers devoirs au Défunt, & lors que *Philibert* voulut proposer d'achever son Mariage, on lui fit comprendre que les choses étoient changées, & qu'il devoit changer ses vûës. On le trouva fort incivil de rechercher la fille pendant que la mere étoit à marier, & on n'eut pas de peine à le faire déterminer du côté où il trouvoit ses avantages. Madame *Brunet* lui en fit de considérables dans son Contrat de Mariage, qui fut fait dans

toutes les formes, aussi-tôt que la bien-séance put le permettre. La petite personne fut mise dans un Convent, & *Philibert* étoit le plus content du monde avec une Epouse qui ne manquoit ni d'esprit ni d'agrémens, & dont il étoit adoré : mais il arriva un petit incident qui troubla la douceur de ce Ménage. Dieu permit que la *Voisin* fût prise, & qu'après avoir comblé la mesure de ses crimes, elle les expiât dans les flâmes de la Justice humaine. Je ne sai point si elle échapa à celles de la divine ; je veux le croire charitablement : on dit qu'elle mourut fort repentante, mais ce n'est pas de quoi il est à present question ; il s'agit seulement que comme elle avoit pour maxime d'écrire sur son Registre les noms de toutes les personnes qui avoient eu recours à son ministére, celui de Madame *Brunet* y fut trouvé ; & qu'ayant été ateinte & convaincuë du crime dont je viens de parler, elle fut presque aussi-tôt penduë que prise. Mais ce qu'il y eut de pire, c'est que le pauvre *Philibert* fut soupçonné d'avoir été de moitié du crime de sa Femme. Tout le monde lui conseilloit de décamper, & le Roi eut la bonté lui-même de lui dire qu'il feroit bien de prendre ce parti-là, pour peu qu'il y eût à craindre, puisque quelque amitié qu'on eût pour lui, il n'auroit point de grace à esperer, si on pouvoit le convaincre d'avoir eu la moindre part dans cette affaire. *Philibert* remercia S. M. & lui dit que sa conscience ne lui reprochant rien, il ne vouloit point donner gain de cause à ses ennemis par sa fuite ; qu'il étoit prêt à subir tel examen qu'on voudroit, & qu'il attendoit du Ciel & de l'équi-

té de ses Juges une entiere justification : il fut se remettre ensuite en prison ; mais avant d'y entrer, *des Coteaux* qui étoit son bon ami lui fit encore une grande exhortation pour le détourner de remettre à l'incertitude des jugemens humains une affaire aussi délicate; & par une generosité digne des *Orestes* & des *Pilades*, il lui offroit d'aller partager avec lui sa mauvaise fortune, dans les endroits qu'il jugeroit à propos de choisir pour aziles. Avec les talens que nous avons, lui disoit-il, mon cher *Philibert*, nous ne saurions manquer de pain nulle part, & il n'est point de Souverain qui ne se fasse un plaisir de nous avoir dans sa Cour. Allons donc chercher une autre Patrie, puisque nous ne saurions être étrangers nulle part, & que contens d'être ensemble, tous les Païs du monde doivent nous être égaux. *Philibert* remercia son ami de ses offres, & persistant dans son premier dessein, il laissa faire le cours de la Justice, qui le justifia pleinement, & le renvoia absous. Tous ces amis furent bien-aises de la maniere dont il s'étoit tiré d'affaire. Le Roi l'en félicita, & permit à sa priére que l'on prit sur les biens de Madame *Brunet*, qui avoient été confisquez, dequoi faire sa pauvre fille Religieuse. Vous voiez, Madame, qu'il y a de méchantes femmes par tout ! cela soit dit à la honte de nôtre sexe. Le Registre de la *Voisin* nous pouroit fournir une infinité d'autres exemples qui prouvent une aussi affreuse verité. Je ne sai quel but avoit cette malheureuse femme en mettant ainsi le nom de ses pratiques sur son contrôle. On prétend que c'étoit pour obliger toutes ces personnes, parmi lesquelles il y en avoit qui

étoient de la premiere condition, à prendre pour leurs propres intérêts sa défense, au cas, comme elle s'y attendoit bien, qu'elle vint un jour à tomber entre les mains de la Justice. Mais ce moïen ne lui réüssit point, & bien loin que ses complices pussent la sauver, elle les entraîna après elle dans sa ruine. La pauvre petite Madame *Talon* eut une terrible allarme, lorsque son Epoux vint lui dire qu'elle étoit aussi sur la liste. Quoiqu'elle n'y eût point été dans des intentions criminelles, elle ne laissa pas d'avoir la peur à son quartier, & il arriva une avanture qui pensa la faire mourir ; car dans le tems qu'elle étoit si fort effraiée de cette nouvelle, on vint lui dire qu'il y avoit en bas un homme qui demandoit à lui parler. Allez savoir son nom, s'écria-t-elle toute tremblante. Mais, Ciel ! quelle fut sa surprise quand cet homme répondit qu'on n'avoit qu'à dire à Madame que c'étoit *des Grecs* ? Vous savez, sans doute Madame, que *des Grecs* étoit un Exempt de la Maréchaussée, fameux par les captures qu'il faisoit tous les jours, & la terreur des pauvres Huguenots, aussi-bien que des autres criminels. Ce fut alors que Madame *Talon* se crut tout de bon perduë. Elle barricada les avenuës de son Appartement, & courut toute éplorée au cabinet de son mari : Sauvez-moi la vie, lui dit-elle, en se jettant à ses pieds. Il est vrai que j'ai été une seule fois chez la *Voisin*, mais ce n'étoit que pour la prier de me faire venir de la gorge : je ne lui ai jamais demandé autre chose. Le Procureur General content de sa confession, lui dit qu'elle n'avoit rien à craindre ; & comme elle assuroit toûjours

que *des Grecs* étoit en bas pour la prendre, & qu'elle cherchoit à se jetter par les fenêtres, il crut que la peur lui avoit fait perdre l'esprit. On fut voir ce que c'étoit que ce *des Grecs*, & il se trouva qu'au lieu d'être celui qu'elle craignoit, c'étoit un Tapissier de même nom qu'elle avoit envoié chercher quelques jours auparavant, & auquel sa prévention ne lui avoit pas permis de penser. On rit beaucoup de ce *qui pro quo*; & il y a dans la Comedie intitulée *Madame Jobin*, ou *la Devineresse*, une Scéne qui fait allusion à cette Avanture; & où l'on donne une idée de la maniére dont la *Voisin* dupoit le public avec ses prétenduës intelligences diaboliques. Je l'ai sçu par des personnes qui ont été chez elle; car comme elle se vantoit d'avoir plusieurs secrets, il ne faut pas croire qu'on n'y allât que pour des crimes énormes, quoique ce soit toûjours un crime que d'avoir recours à l'Art magique, ou du moins à ce qu'on croit tel. On alloit donc consulter Madame *Voisin* sur diverses choses; mais dés qu'on vouloit lui expliquer le fait: Taisez-vous, s'écrioit-elle, je ne veux point savoir vos affaires! c'est à l'Esprit à qui il faut le dire; car c'est un Esprit jaloux qui ne veut point qu'on entre dans ses secrets; je ne puis que le prier pour vous, & lui obéir. Aprés cela elle alloit chercher du papier qu'elle disoit être charmé, elle vous donnoit les noms, les titres & les qualitez de l'Esprit, & aprés vous avoir dicté le début de la Lettre, elle vous laissoit la liberté de l'achever, & d'y dire vos petites raisons au plus juste. Quand vous aviez achevé de mettre toutes vos questions par écrit, Ma-
dame

dame *Voisin* venoit avec un réchaud plein de braise à la main, & une boule de cire vierge dans l'autre ; pliez, disoit-elle, cette boule dans vôtre lettre, & vous verrez consumer l'un & l'autre par le feu ; car l'Esprit sait déja ce que vous avez à lui dire, & dans trois jours vous pouvez venir sçavoir la réponse. Cela dit, Madame *Voisin* prenoit le paquet de la main de la personne, & le jettoit effectivement devant elle dans le feu, où il étoit d'abord entierement brûlé ; & malgré cela trois jours après on avoit une réponse positive à tout ce qu'on avoit écrit, que l'on trouvoit toute cachetée chez la *Voisin*. Cela surprenoit les gens, & il n'y avoit point de femme qui n'eût juré qu'il faloit que le Diable s'en mêlât. Il n'en étoit pourtant rien, & c'étoit l'adresse de la *Voisin* qui faisoit tout ce miracle. Elle avoit dans la main une boule de cire pliée dans un papier écrit : le paquet étoit de même forme & de même grosseur, & tout consistoit dans la subtilité avec laquelle elle escamotoit le bon, & jettoit l'autre dans le feu. Elle sçavoit ce qu'on demandoit à l'Esprit, & lui étoit aise pendant les trois jours qu'il faloit laisser écouler avant d'avoir réponse, de s'instruire plus particulierement des affaires & de l'humeur de la personne, & de lui écrire sous le nom de l'Esprit, des choses que le hazard & les intrigues qu'elle avoit faisoient fort souvent réüssir. Voilà comment elle étoit parvenuë à aquerir le titre de Sorciére, que les simples lui donnoient, & dont les habiles gens n'étoient point les dupes. Témoin le feu Maréchal de *Luxembourg*, qui fit grand'peur au Diable qu'elle

s'étoit vantée de lui faire voir. Chacun fait que le pauvre Diable, ou soi disant tel, fut obligé de demander quartier ; & si l'on aprofondissoit toûjours ces sortes de choses, on en connoîtroit aisement la fausseté. Je ne sçai pas pourquoi on se donne tant de peine pour aquerir une réputation aussi odieuse, & qui sent si fort le fagot ? quoi qu'il en soit, aprés Madame de *Brainvillier*, il n'y a point eu en *France* d'empoisonneuse plus habile que la *Voisin* ; elle avoit laissé de ses Ecolieres à *Paris* ; mais par les soins de nôtre Monarque, toute cette race fut bien-tôt exterminée. Chose qui mérite bien d'entrer dans le Panégirique du Roi, qui ne sçauroit être trop loüé d'avoir purgé son Royaume de pareils Monstres. Le jour que la *Voisin* fut condamnée, M. le *Brun*, ce Peintre si fameux, demanda permission de la peindre quelques heures avant qu'on la conduisît au suplice, afin de pouvoir bien marquer les impressions que fait la certitude d'une mort prochaine sur l'esprit d'une personne qui se porte bien. C'est-là ce qu'on peut apeller les horreurs de la mort ! M. le *Brun* réüssit si bien à la peindre, que ce Portrait passe pour un de ses Chefs-d'œuvres. On le voit dans les Galeries du Louvre, en oposition avec celui de Nôtre-Seigneur en *Ecce Homo* ! où l'on peut aisément remarquer la difference qu'il y a entre celui qui est mort pour les pechez d'autrui, & celle qui meurt pour ses crimes. Cette réflexion me fait souvenir d'un Sonnet que je lûs l'autre jour, & qui, quoi-qu'il ne soit pas nouveau, vaut bien la peine que je vous en fasse part. Il est de la façon du feu Comte de *Modéne*, qui nous a

faisse une Relation de l'Expédition de *Naples*. C'étoit un Gentilhomme de la Comté d'*Avignon*, dont les diverses Avantures pourroient fournir matiere à tout un Volume. Je l'ai connu sur ses vieux jours. Il avoit épousé une très-aimable personne, fille du fameux *Tristan l'Hermite*. Mais venons à son Sonnet : le sujet en est pris du mouvement que Nôtre-Seigneur fit en mourant: *Il baissa la tête & rendit l'esprit.*

SONNET.

Quand le Sauveur souffroit pour tout le Genre humain,
La mort en l'abordant au fort de son suplice,
Parut toute interdite, & retira sa main,
N'osant pas sur son Maître exercer son office:
Mais Jesus en baissant la tête sur son sein,
Fit signe à l'implacable & sourde exécutrice,
De n'avoir point d'égard au droit de Souverain,
Et d'achever sans peur ce sanglant Sacrifice.
La Barbare obéït; & ce coup sans pareil,
Fit trembler la Nature & pâlir le Soleil.
Comme si de sa fin, le Monde eût été proche,
Tout pâtit, tout se meut sur la Terre & dans l'Air,
Excepté le peché qui prit un cœur de Roche,
Quand les Rochers sembloient en avoir un de Chair.

Je ne doute pas que vous ne trouviez ce Sonnet très-beau, & que supose que vous ne l'eussiez pas encore vû, vous ne me sachiez bon gré de vous l'avoir envoyé. Les Portraits de M. *le Brun* n'ont pas été les seuls admirez ici, & il y a quelques années que M. *Mignard* reçut bien des Eloges pour ceux qu'il fit du Roi & de Madame de

Maintenon; qui furent le sujet du Madrigal suivant.

MADRIGAL.

Oüi; vôtre Art, je l'avouë, est au-dessus du mien!
J'ai loué mille fois nôtre invincible Maître;
Mais vous, en deux Portraits vous le faites connoître!
On voit aisément dans le sien
Sa valeur, son cœur magnanime!
Dans l'autre on voit son goût à placer son estime!
Ah! Mignard, *que vous loüez bien!*

Ce sont-là de vieilles nouvelles que je vous conte; mais leur ancienneté ne leur ôte rien de leur prix. En voici pourtant de plus fraîche date. Deux *Gascons*, habiles craqueurs, s'il en fut jamais, dont l'un se faisoit apeller le Comte de *Villars*, & l'autre M. le *Major* tout court, arrivérent ici comme la plûpart de leurs pareils, fort peu chargez d'argent; & contant beaucoup plus sur leur sçavoir faire que sur des Lettres de Change de leur Païs, ils firent connoissance avec la Femme d'un homme d'affaire qui, quoi-que surannée, aspiroit encore à la fleurette, & qui, de peur d'être déparée par une fille unique qu'elle avoit, la tenoit dans un Couvent à *Villeneuve St. George*. Cette Dame fut le fait des deux Avanturiers, qui se servant de la souplesse naturelle à leur Nation, parurent si fort amoureux, que quelqu'autre qu'une Parisienne n'auroit pû y être trompée. Jugez si celle-là donna dans le panneau, & combien elle s'aplaudit du pouvoir de ses charmes! Il fut pourtant

question de décider entre ces deux Amans ; elle se détermina en faveur du prétendu Comte, & M. le *Major* fut obligé de s'en tenir à la qualité d'Ami & de confident. Comme ils en vouloient à ses écus plûtôt qu'à ses vieux apas, ils étoient convenus de leurs faits, & il leur étoit indiférent auquel des deux elle donnât la préférence. Voilà donc M. le Comte devenu le maître de la maison ; car la Dame étoit de celles dont on dit qu'elles portent les culotes. Il faut voir comment nos deux Avanturiers firent leurs orges là-dedans ! C'étoit tous les jours parties de plaisirs & nouvelles Fêtes ! On consoloit le *Major* par des presens considérables que M. le Comte engageoit la Dame à lui faire, & c'étoit la plus jolie vie du monde ! Enfin lors que la bonne dupe crut être assez sûre du cœur de son Amant, pour ne pas craindre d'être suplantée, elle consentit de le mener à *Villeneuve St. George* pour lui faire voir sa fille. Un dîner magnifique les y attendoit : mais ce ne fut pas-là le plus grand agrément qu'ils y trouvérent, & ceux de la jeune *Angelique*, c'étoit ainsi qu'on apelloit la Pensionnaire, charmérent Mrs les *Gascons*. On demanda qu'elle fût du repas, & la mere eut la complaisance de la faire sortir du Convent pour la mener au Cabaret où elle avoit fait préparer le dîner. On n'y parla que de joye & de plaisirs ; & après avoir ramené la belle *Angelique* dans son Cloître, on reprit sur le soir le chemin de *Paris*. Ces Messieurs parurent fort moderez dans les loüanges qu'ils donnérent à la petite Personne, & la Dame ne s'aperçût point du tout du tort qu'elle s'étoit faite

par cette visite. On convint d'aller le lendemain au *Moulin de Javelle*; car on ne se separoit jamais sans noüer une nouvelle partie; mais ils manquerent cette fois-là de parole, & furent de leur autorité privée revoir la belle *Angelique* à *Villeneuve St. George*. Il ne faut pas demander s'ils furent bien reçus, ayant été amenez la veille par la mere! Les Religieuses promirent à *Angelique* qu'elle resteroit seule au Parloir avec eux, & elle leur parut de la meilleure volonté du monde, au cas qu'ils pussent lui procurer sa liberté, & engager sa mere à la prendre avec elle. On promit d'y travailler, & on se quita avec beaucoup de peine. Pendant le chemin il y eut quelque dispute entre les deux Amis sur la possession du cœur de la Belle, qu'on ne doutoit point d'obtenir. Monsieur le *Major* prétendoit qu'elle devoit lui tomber en partage, mais le Comte qui, graces à son peu d'empressement ou à la vertu de la mere, n'avoit point poussé l'Avanture à bout avec elle, crut qu'il pouvoit garder cette bonne Fortune pour lui, puis qu'il n'étoit point besoin pour cela d'avoir de l'onguent pour la brûlure. Comme il étoit le maître des finances, il falut en passer par où il voulut, & consentir au partage de Mongomeri; c'est-à-dire, tout d'un côté & rien de l'autre. Le lendemain on s'excusa sur quelque prétexte plausible d'avoir manqué au rendez-vous, & on fit ensorte que la Dame trouva dans la troussure de son manteau une Lettre sans seing, & d'un caractere inconnu, par laquelle on lui donnoit avis qu'il y avoit une partie faite pour enlever sa fille du Convent de *Villeneuve St. George*, que toutes les me-

ſures étoient priſes pour cela, & que ce n'étoit que par ſa diligence qu'elle pouvoit les rompre. Cette Lettre fit l'éfet qu'on ſouhaitoit, & aprés l'avoir communiquée à M. le Comte de *Villars*, on convint d'aller chercher la belle *Angelique*, & de la mener promptement chez ſa mere, en attendant qu'on eût trouvé un azile plus ſûr que celui d'où on la tiroit. Les deux *Gaſcons* trouverent moyen de lui faire valoir ce ſervice, ſans que la mere s'en aperçût; & la Belle fut fort contente de leurs ſoins. Mais Monſieur le Comte qui vouloit éviter que ſon Ami ne lui rendît les ſiens, & poſſeder ſeul ce petit bijoux en liberté, la fit décamper du logis, & la mit dans un Apartement garni qu'il loüa dans la ruë des *Poullies*. Il prit à la mere de quoi pouvoir entretenir commodément la fille; lui donna une perſonne pour la ſervir, & conduiſit la choſe avec tant d'adreſſe, que les Parens ne le ſoupçonnerent jamais d'avoir part à cet enlevement, qui fut imputé à ceux dont on avoit eu l'alarme quelques jours auparavant, qu'on cherchoit à déterrer par tout. Mais le *Major* ne fut pas la dupe de l'Avanture; & quoi-qu'il vit ſon Ami faire le deſolé auprés de cette mere affligée, & ſe donner mille mouvemens pour chercher ce qu'il auroit été au deſeſpoir qu'on eût trouvé, il ne douta pas un moment là-deſſus; & pour ſe venger il en auroit ſans doute averti la mere, s'il n'avoit craint de faire tarir par-là les fonds néceſſaires à la ſubſiſtance. Ainſi il trouva plus à propos de diſſimuler, & de peur que l'autre ne ſe défiât du tour qu'il vouloit lui joüer, il ne fit pas ſemblant de s'être aperçû de celui qu'il

avoit joüé. Cependant il le fit si bien guetter qu'il découvrit le lieu où il avoit caché son tresor. Il gagna la Femme de Chambre: profita des tems où cet Amant étoit obligé d'aller servir son quartier chez la mere, & lui rendre compte de l'inutilité des recherches qu'il prétendoit faire tous les jours de sa fille; & enfin il eut l'adresse de lui dénicher sa Fauvette. M. le Comte aprit en venant voir cette Belle, qu'elle étoit sortie le matin en fiacre avec sa Soubrette. Il l'atendit vainement: car elle est encore à revenir. Il y avoit encore une circonstance fâcheuse là-dedans; parce qu'elle avoit emporté avec elle 50. Loüis qu'il lui avoit donné la veille pour faire rouler le ménage; & que M. le *Major* avoit trouvé à propos de détourner. Il lui fit bonne chére tant que cela dura; & il fut aussi reservé pour son Ami que son Ami l'avoit été pour lui. Le pauvre Comte n'osoit lui parler de la perte qu'il avoit faite, parce qu'il auroit fallu avouër une chose dont il lui avoit fait mistére. Ainsi, quoiqu'ils sussent bien l'un & l'autre à quoi s'en tenir, ils évitérent les éclaircissemens. Mais ce qu'il y eut de terrible, c'est qu'après que les 50. pistoles furent mangées, M. le *Major* n'ayant pas dequoi entretenir la Demoiselle, il la mit dans un de ses Serrails publics, où chacun peut pour son argent aller jetter le mouchoir à ces Sultanes que le crime fait vivre, & qui en font profession ouverte. La belle *Angelique* fut reçûë dans cette infame Societé. Elle achalanda extrêmement la Maison. Il n'étoit bruit d'autre chose parmi les petits Maître, qui se l'indiquoient l'un à l'autre aux Tuilleries &

à l'Opera ; & la chose devint enfin si publique que le pere & la mere de cette malheureuse furent bien-tôt où ils devoient la chercher. Ils l'en tirerent d'abord ; mais ils n'ont pas pû éviter que cette Histoire n'ait été publique ; & leur fille l'ayant été, cela ne pouvoit pas être autrement. On l'a mise en pénitence ; elle l'a bien mérité : cependant comme elle a conté l'Avanture, les deux *Gascons* ont pris le parti de déloger sans trompette, & sans demander leur reste : & je crois qu'ils ont pris le parti le plus sûr ; car leur crime méritoit une punition exemplaire. La mere doit aussi avoir bien des reproches à se faire là-dessus. Enfin tous les Acteurs de cette scéne ont tort, jusques au pere, par la complaisance qu'il avoit pour sa femme. Le mari de la brune *Loison* donne dans le même défaut, & on lui a fait des affaires à la Cour, parce qu'on prétend qu'il a toleré les complaisances que sa Femme a euës pour M. le Duc de *Berri*. Ce Prince la convoita dans un Bal où le Chevalier de L... l'avoit menée. Il pria ce Seigneur de lui faciliter un tête a tête avec elle. Le tems & le lieu étoient fort propres pour cela ; mais le Chevalier s'en excusa fort prudemment, disant qu'il étoit encore trop jeune pour un pareil emploi. Il se trouva des gens plus hardis, qui au hazard de tout ce qui en pouvoit arriver, servirent la passion du Prince. Ils ont même été assez heureux pour qu'à la considération de leurs parens, le Roi ne s'en soit pas pris à eux, & que toute sa colere soit tombée sur le mari commode. Vous savez sans doute que c'est un second mari, & que la brune *Loison* a

autrement dite *Tontine*, avoit épousé il y a quelques années, pour se donner du relief dans le monde, un vieux Gentilhomme appellé *Cornu de la Boissiere*, sur lequel on prétendoit que le nom influöit beaucoup, & auquel on avoit fait cette Chanson sur l'air de *Joconde*.

Un Gentilhomme se dit-on,
A la fin de son âge,
Epouse de Brune Loïson,
N'est ce pas grand dommage?
Ah! Pauvre Christophle Cornu,
Tu nous fais bien connoître,
Que qui n'a pas été Cocu,
Tot ou tard le doit être!

Il n'eût pas du moins le chagrin de l'être long-tems, car il mourut bien-tôt après avoir fait cette sotise. Les quinze mille livres de Rente qui l'avoient tenté en tenterent bien-tôt un autre, qui est ce second Mari en question Monseigneur, qui, quoi-que grand Papa, est encore jeune & beau, donne aussi quelquefois dans l'Avanture; & dernierement il dépêcha M. D... son Ecuyer Favori à *Paris*, pour lui aller chercher une Actrice d'Opera qui est agregée dans ses menus plaisirs. L'Actrice partit dans le moment, & mena avec elle une de ses Sœurs pour lui tenir Compagnie au retour. Dès qu'elles furent arrivées à *Meudon*, on les mit dans des Chambres separées, & l'on avertit Monseigneur que la Belle l'attendoit. Il acheva de déjûner, après quoi il passa dans la Chambre où il croiot la trouver. Mais par un mal-entendu il rencontra justement celle

qu'il ne faloit point. Sa préocupation, ou peut-être le peu d'attention qu'il à pour ces sortes de choses, l'empêcherent de s'apercevoir de la difference, & lui firent commettre une inceste qu'il ne connut que lors qu'ayant été joindre sa Cour, & se disposant à aller à la chasse, son Confident lui vint dire que la belle s'ennuyoit. Ce fut-là ce qui fit le dénoûment de la Piece. Comme l'intention fait le crime, & que celle de Monseigneur n'avoit pas été criminelle, c'est-à-dire, de ce double crime, car elle n'étoit pas dans le fond fort innocente; mais comme vous sçavez, il y a mal & pis: comme, dis-je, Monseigneur n'avoit donné que par hazard dans ce pis-là, il en a eu moins de remords. On ramena les deux Sœurs, qui, si les choses se font dans l'ordre, seront toutes deux excluës pour jamais des bonnes graces de ce Prince, qui est trop scrupuleux pour ne pas rompre tout commerce avec elles. Voilà, Madame, les nouvelles les plus nouvelles. Mais non, il y en a une autre qui fait grand bruit, c'est l'évasion de l'Abbé du *Buscoi*, qui s'est sauvé de la *Bastille* où il étoit renfermé depuis deux ans, pour avoir parlé trop librement du Ministere, & qui, comme dit Monsieur du *Fresny* dans son Enigme, avoit perdu sa liberté pour en avoir donné trop à sa langue. On dit qu'il est passé dans les Païs Etrangers: si vous le voyez donnez m'en des nouvelles, je croi qu'il est quasi tems que je vous donne le bon soir. Adieu, le Porteur vous dira le reste. Je suis, Madame: *Vôtre, &c.*

LETTRE LXIX.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

VOtre Lettre excita l'autre jour une grande dispute. Je la lûs selon ma loüable coûtume dans nôtre petite Société. On en dit ce qu'on a accoûtumé de dire de tout ce qui vient de vous, & ce que la crainte de choquer vôtre modestie m'empêche de vous répeter : mais après qu'on eût loüé de concert vôtre maniere d'écrire, les sentimens furent partagez sur ce que vous dites au sujet de l'histoire de la *Voisin*; & il y eût des personnes qui soutinrent, que quoi-qu'il y eût eu souvent bien des imposteurs en fait de Magie, il étoit pourtant sûr qu'il y avoit de véritables Magiciens. On se servit même de la Théologie pour apuier cette opinion dont on prétendoit faire une affaire de Foi. Le parti contraire allégua des raisons très-solides pour détruire celle-là ; & comme on cherchoit bien plus à briller qu'à se contredire avec aigreur, cette dispute fut des plus réjoüissantes, & elle auroit même pû être instructive. Ce qui m'en plût, c'est qu'elle donna lieu à quelques Histoires assez particulieres, dont je dois vous faire part, puisque vous y avez donné lieu, & qu'ainsi ce n'est qu'une maniere de restitution à laquelle je suis indispensablement obligée. Premierement je vous dirai que quoi que je n'aie jamais aimé à décider ni à prendre parti, je me rangeai dans cette occasion parmi

les incrédules. J'alléguai entr'autres exemples qui apuyoient mon dire, une Avanture qui m'est arrivée pendant mon voyage. Certaine Comtesse, ou soi disant telle, qui connoît tout le monde, & que personne ne connoît, vint me trouver dans un lieu indépendant de la *France*, où elle disoit s'être réfugiée pour certains démêlez qu'elle prétendoit avoir eûs avec Madame de *Maintenon*. Je trouvois fort peu de vrai-semblance dans son discours, son esprit ni ses manieres ne soûtenoient point l'idée qu'elle vouloit me donner de sa naissance, & du rang qu'elle me disoit avoir tenu à la Cour : cependant elle me parloit de ce Païs-là en femme qui en connoissoit parfaitement bien le terrain. Elle savoit tous les secrets des Familles, toutes les intrigues les plus cachées, & j'avois quelquefois du penchant à croire qu'elle avoit été effectivement ce qu'elle disoit, & que quelque revers de fortune lui avoit fait perdre l'esprit, & lui avoit ôté ce certain je ne sçai quoi, que les personnes qui ont vû le monde conservent au milieu de la plus grande indigence. Dans cette vûë je la plaignois beaucoup ; & pour augmenter cette compassion qu'elle s'aperçût que j'avois pour elle, elle m'exagéra les chagrins ausquels on étoit exposé dans une Terre Etrangere. Voiez, me dit-elle, Madame, si je ne suis pas bien malheureuse ? Je cherche à gagner ma vie en faisant de la Pommade, & d'autres drogues pour le Tein, & pour m'empêcher de les vendre on me fait passer pour Sorciere, afin que l'horreur qu'on aura pour moi me fasse fuïr de toute la terre. Je ris de cette accusation ; car ou-

tre que je n'ai jamais eu de foi pour les Sorciers, je ne trouvois pas que la prétenduë Comtesse eût assez d'esprit pour devoir être soupçonnée d'un pareil crime, & je lui dis en badinant; il y a long-tems que je suis curieuse de voir un Sorcier ou une Sorciere; vous me feriez bien plaisir de satisfaire ma curiosité, supose que vous le pussiez. Elle ne me répondit rien. Mais après y avoir reflêchi quelques tems, & croyant sans doute que j'étois de ces crédules, dont on fait aisément des dupes, elle me vint trouver, & après m'avoir demandé une audience particuliere, & fermé tous les verroux de mon Cabinet de peur qu'on ne vint nous interrompre, elle me dit, qu'elle étoit si sensible aux bontez que je lui avois témoignées, que pour les reconnoître elle vouloit faire ma fortune. Je ne pûs pas m'empêcher de lui dire, que je m'étonnois qu'elle ne commençât pas par faire la sienne. Oh! me répondit-elle; il est des choses qu'on ne peut pas prendre pour soi, & qu'on peut procurer aux autres. J'avouë que je crûs alors qu'aiant quelques années de moins qu'elle, & étant peût-être d'une autre tournure, il étoit question de quelque Galanterie dont elle ne pouvoit être que l'entremeteuse, & je songeois déja à la faire jetter par les fenêtres, lors que la suite de son discours me tira de mon erreur. Vous m'avez paru, continua-t-elle, differente de ces petits esprits à qui le terme de Magie & de Magicien fait peur, & qui croyent que tout ce qui est extraordinaire est Diabolique; il est pourtant sûr qu'il y a de bons Démons & des Génies bien-faisants; toutes les Histoires en font

soi, & j'en connois moi-même quelques-uns; ainsi pourvû que vous aiez de la fermeté, & que vous me gardiez le secret, je vous donnerai les moyens d'avoir un de ces Génies à vos gages, dont vous disposerez absolûment, & qui dans peu de tems, si vous sçavez le ménager, vous donnera des sommes immenses. J'espere qu'en travaillant pour vous je travaille aussi pour moi; & je vous crois trop généreuse pour manquer de reconnoître un service de cette nature. Comme je sçavois qu'elle m'offroit ce qui n'étoit point en son pouvoir, & que tout cela ne tendoit qu'à m'escroquer quelque argent, je fis semblant de donner dans son paneau: je lui promis mons & merveilles, toute la docilité & le courage qu'elle demandoit, à condition que je sçaurois tout le mistere, & que les cérémonies se feroient en ma presence & chez moi. Elle convint de tout, & me demanda du tems pour se préparer à ces Evocations; & les choses dont elle avoit besoin pour les faire dans les formes & d'une maniere agréable à l'Esprit. Elle avoit soin de me demander des choses presques introuvables, soit par raport au Païs ou à la Saison. Mais je me donnai tant de mouvemens qu'enfin je trouvai tout. Ainsi ne pouvant plus faire naître de difficultez, elle convint d'un jour pour la célebration de ce grand mistere. Elle avoit exigé que nous serions toutes deux seules dans la maison. Je trouvai le secret d'en écarter tout le monde, & nous nous y barricadâmes par dedans, avec intention de ne point ouvrir que tout ne fût fini. J'étalai alors tout ce que j'avois ramassé. Il est vrai

qu'il y avoit une piéce que j'avois contrefaite, n'aiant pas voulû mettre à cet usage des choses qu'on auroit emploiées à des usages de dévotion. La bonne Dame ne s'aperçût point de la tromperie, elle n'étoit pas assez Sorciere pour cela; & elle ne la fut pas même assez pour me tromper. Elle m'avoit dit d'abord qu'après les Evocations je verrois une petite figure brillante, qui me donneroit un très-beau Diamant, & qui disparoîtroit d'abord aprés me l'avoir donné, que dans les suites je lui parlerois sans le voir, que si j'avois besoin d'un million je n'aurois qu'à le lui demander pour l'avoir dans le moment, & que lors que je ne lui demanderois rien, je pourrois conter de trouver tous les matins cent écus sur ma Toilette. C'étoit-là l'ordinaire: mais elle m'avoit conseillé de ne m'y point borner, & de demander toûjours de grosses sommes, afin de faire une fortune assez considérable avant que deux ans fussent écoulez, après-quoi il auroit été dangereux d'entretenir un plus long commerce avec Monsieur l'Esprit,qui auroit pû ensuite me tordre le cou:ainsi il étoit bon de le congédier avant ce tems-là; ce qui étoit aisé, puisqu'il n'y avoit qu'à lui dire, va-t'en, pour en être débarassé pour toûjours; sa fierté ne lui permettant pas de rester après cela. Au reste, elle m'avoit instruite de la conduite qu'il faloit tenir pour le ménager. Il ne s'agissoit que de lui donner une heure d'audience par jour, & de se renfermer pour cela, afin que personne ne troublât la conversation, qui devoit être fort tendre de sa part. Tout cela avoit déja été dit, cependant lors que nous fûmes au

fait & au prendre, ma prétenduë Sorciere avoit grande envie de m'intimider. N'aurez-vous point peur, me disoit-elle, au cas que le Diable vienne lui-même paroître ici ? J'avois beau l'assurer que non, elle faisoit des contorsions terribles. Prenez garde, répétoit-elle, je n'en serai plus maîtresse, & si vous avez peur ce sera fait de vous ! Tout cela ne m'étonnoit point; mais ma fermeté la déconcerta, & quoi-que je pûsse lui dire, elle ne voulut jamais entreprendre la chose. Ainsi je fus pleinement convaincuë de sa fourberie, & je vis par-là que les plus sots se croient pourtant assez habiles pour pouvoir tromper. Dès que j'eus fini cette Histoire, une Dame de condition & de mérite qui étoit de mon sentiment, nous conta que son Pere passant un jour dans une Ville de Suisse, dans le tems qu'on menoit une jeune fille au Suplice, & aiant apris qu'on l'alloit brûler, comme atteinte & convaincuë d'être Sorciere, pria les Juges de renvoier cette exécution au lendemain, & de lui confier la Criminelle jusques à ce tems-là. Comme il étoit considéré dans le Païs, on n'osa lui refuser sa demande, la Sorciere fut mise sous sa garde & conduite dans son logis. Dès que la foule se fût retirée, il prit cette malheureuse en particulier, & lui dit; Mon Enfant, vous pouvez juger de mon crédit, parce que vous voiez que je viens de faire, & croiez que puisque j'ai pû differer vôtre mort, je pourrai bien, à present que vous êtes en mon pouvoir, trouver le secret de vous sauver la vie; c'est aussi ce que je vous promets, à condition que vous me menerez cette nuit au Sabat, & que vous

me donnerez des preuves certaines comme vous êtes Sorciere, faute dequoi je vous remettrai dès demain entre les mains de ceux dont je vous ai tirée aujourd'hui. Helas! dit elle, Monsieur, il n'est que trop prouvé que je suis Sorciere, puisqu'on me fait mourir pour cela, & je veux bien vous mener au Sabat, pourvû que vous puissiez faire ensorte que je parle à ma Tante, sans que cela la fasse soupçonner; car c'est elle qui a la drogue dont j'ai besoin pour ce voyage. On depêcha d'abord un homme de confiance chez cette Tante, qui vint avec un petit pot d'Onguent. Voilà, dit la vieille, tout le mistere! Vous allez voir comme je ferai! Faites de même, & vous viendrez avec moi. Là-dessus elle se graissa avec cet Onguent par toutes les jointures, sur les tempes & sous le nez, & un moment après elle tomba comme morte. Cet assoupissement dura presque toute la nuit, après-quoi elle s'éveilla foible & suante, & conta cent extravagances de son prétendu Sabat, où on étoit bien sûr qu'elle n'avoit point été, puisqu'on l'avoit toûjours gardée à vûë. L'onguent fut trouvé *opium*, & l'on convint que ce sommeil forcé, aidé de son imagination frapée, lui causoit des rêveries qui lui persuadoient qu'elle étoit Sorciere. On obligea les Juges à revenir en jugement pour révoquer un Arrest un peu trop legerement donné. La prévenuë fut mise des mains de la Justice en celles des Médecins, pour qu'ils travaillassent à rétablir son Cerveau; ainsi l'Avanture devint Tragi-Comique. Et je suis persuadée, ajoûta la Dame qui la contoit, que toutes celles de cette nature au-

toient un pareil dénoûment, si l'on se donnoit toûjours la peine d'aprofondir ainsi les choses. Je l'avois crû comme vous, répondit alors une personne du parti contraire, & j'avois traité de Fable un certain petit Livre intitulé *Belfegor*, ou le *Démon marié*; mais à present je ne trouve plus rien d'incroyable dans cette Histoire, & je suis très-persuadée qu'il y a des Génies bons & mauvais, qui dans des vûës conformes à leur inclination, prennent des formes humaines & paroissent quelque-tems dans le monde là dessous, pour aider ou pour nuire aux humains. Le démon de *Socrate* étoit sans doute de cette espece, & du premier ordre dont je viens de parler. Toute l'antiquité nous assure qu'il y a eu des mauvais Génies, témoins celui de *Brutus*, & ce que j'ai vû moi-même ne me permet pas de douter de cette verité. Toute la Compagnie pria cette Dame de vouloir bien se donner la peine de nous conter ce qu'elle savoit là-dessus, qui devoit sans doute être quelque chose de bien fort, puisqu'elle en parloit si positivement. Oüi, dit-elle, il faut que ce soit quelque chose de bien fort, puisqu'il m'a tirée de l'incrédulité où j'étois autrefois au sujet des Esprits qu'on apelle familiers! Sachez donc, continua-t elle, que dans une République qu'il n'est pas nécessaire de nommer, il parut il y a quelques années une figure d'homme, d'un air & d'un esprit tout extraordinaire, aiant un feu dans les yeux & dans ses manieres qui tenoient plus de l'égarement que de la vivacité, portant une grande perruque plate, dont les deux bouts, au lieu de pendre sur le dos,

revenoient par devant un habit fourré de peau ; qui se disoit homme de condition, portant le titre de Baron, & qui prétendoit avoir voiagé dans tous les endroits du monde, & toûjours avec certain caractere de distinction. Il s'annonça lui-même dans le monde par cent Gasconnades ; & le monde amateur de nouveautez fut curieux de voir cette Carte ambulante, qui se donnoit des airs de marquer tous les Païs qu'il disoit avoir vûs, & les mœurs & les inclinations de ceux qui les habitoient, & qui conformément au Proverbe qui dit, *a beau mentir qui vient de loin*, en imposoit terriblement à ses crédules auditeurs qu'il étourdissoit par un babil continuel. Cependant comme il avoit été envoié pour faire du mal, il eut soin de remplir sa commission, & s'insinuant par adresse dans les maisons, il travailloit utilement à mettre le divorce dans les familles, en profitant de la foiblesse des esprits & s'y accommodant à propos. Si une Mere grondoit sa Fille, il prenoit cette occasion pour lui donner des conseils pernicieux : il aigrissoit les esprits en publiant des médisances, dont il faisoit croire que d'autres étoient les Auteurs ; & enfin prenant chacun par son foible, il tâchoit d'ébranler la foi de ceux dont il ne pouvoit pas pervertir les mœurs, & emploioit toute la volubilité de sa langue à leur persuader l'Athéïsme. Tout le monde se demandoit, d'où est cet homme ? d'où vient-il ? & personne ne pouvoit en rendre raison, car il étoit comme tombé des nuës. Comme le païs où il paroissoit étoit en Guerre avec la *France*, on croioit quelquefois qu'il étoit Espion ; mais il tâchoit d'éloi-

gner ce soupçon en affectant d'être mécontent de cette Cour-là; & pour s'insinuër même dans l'esprit des Huguenots qui sont répandus dans tous les païs des Alliez, il se moquoit de la Religion Catholique dont il faisoit cependant extérieurement profession; & après qu'il eut gagné la confiance de ces pauvres gens, il leur mit les armes à la main les uns contre les autres, prétendant par-là les perdre en les divisant. Il a allumé des haines terribles parmi ces pauvres exilez, afin de leur faire perdre par ses sentimens Anti-Chrétiens, le fruit du sacrifice qu'ils ont fait en abandonnant leurs biens & leur Patrie, & pour le rendre odieux à ceux chez qui ils se sont réfugiez. Ses meilleurs amis, ou du moins ceux qui croyoient en être, n'échapoient point à la malignité de sa langue. Il s'étoit logé chez une espece d'Oficier, dont la Femme vieille & laide lui rendoit mille services, & contoit sur lui comme sur un protecteur qu'elle croioit aussi puissant qu'il disoit l'être; & pour la payer de ses soins, il la tournoit en ridicule, disant qu'elle avoit voulu le tenter, & que n'aiant pû y réüssir faute d'agrément, elle lui avoit proposé une Veuve de ses Parentes, & une Femme de ses Amies. Il dit la même chose d'une seconde Hôtesse chez qui il fut se loger; & comme les plu grands crimes ne lui coûtoient rien à imaginer, quand il ne pouvoit pas les faire commettre aux gens, il suposoit qu'ils en étoient capables, afin de perdre par eux ceux qui ajoûtoient foi à ses calomnies, & les obliger à déchirer leur prochain. Enfin, comme le monde n'a de lui-même que trop de panchant au mal, on ne sauroit croire le

progrès que cet esprit mal-faisant a fait en moins de dix ans. Fier de ce succez il a levé hautement le masque, dogmatisant & prêchant l'Atheïsme dans toutes les Compagnies. Comme il en imposoit par son grand babil, & qu'il est très sûr que le Diable est subtil & rusé, il sembloit prouver par démonstration tout ce qu'il avançoit, s'aplaudissant ensuite par un éclat de rire moqueur, & se moquant de la simplicité des croyans. Il arrivoit de cela que les esprits foibles qui se croioient esprits forts, avoient honte de leur ortodoxie. Tantôt il prétendoit avoir vû dans des Païs lointins des os gigantesques, qui prouvoient une autre génération que celle d'*Adam*; & tous ces discours ne tendoient qu'à renverser tous les fondemens de la Foi. Or dites-moi, s'il vous plaît, quel profit il lui revenoit de cela ? Et si à ces marques vous ne reconnoissez pas le caractere de l'esprit malin ? Ajoûtez-y cette impossibilité où l'on a toûjours été de connoître qui il étoit & d'où il venoit; qui fait bien voir qu'il n'étoit point venu au monde par la voie ordinaire, puisqu'il n'avoit ni Parens ni Compatriotes dont il pût se renommer. Il est très-sûr aussi qu'un pareil esprit n'étoit pas tombé du Ciel; d'où je conclus qu'il faloit qu'il fût sorti de l'Enfer pour venir persecuter le Genre humain. Il s'en prenoit à tout. Ennemi déclaré du mérite, & jaloux des aplaudissemens qu'on donnoit à autrui, il suffisoit qu'un Livre fut goûté du Public, & que le prompt débit en fit l'éloge, pour qu'il s'acharnât à en dechirer l'Auteur. Quand il ne pouvoit pas le détruire auprès des personnes de bon

goût & de distinction, il cabaloit parmi les Crocheteurs & ses Porteurs de chaises, & tâchoit de mériter leur suffrage par des Poësies du Pont-Neuf & des grossieretez proportionnées à la portée de ces sortes de gens. Enfin sa conduite a donné tant d'horreur, qu'après l'avoir crû Emissaire de la *France*, la plûpart des gens ont conclu qu'il étoit Emissaire de l'Enfer. C'est aussi mon opinion; car il ne seroit pas possible que la Terre eût produit quelque chose de si méchant. Je conviens, Madame, dit alors un François Germanisé, que celui dont vous venez de parler a tout le caractere d'un malin Esprit. Je conviens aussi qu'il en est un, mais je ne conviens pas que ce soit de ces Esprits postiches, qui sous des formes empruntées paroissent tout-d'un-coup comme des Champignons, & peuvent disparoître de même. Je vous assûre que cet Esprit malfaisant est renfermé dans un corps de chair & d'os, & qu'il est venu au monde par la voie ordinaire; & pour joindre la preuve à ce que j'ose avancer, je m'en vais vous faire sa Genéalogie & vous aprendre ce que vous dites que personne n'a encore pû sçavoir. Cet homme, qui dans le païs d'où vous venez a passé pour un Lutin visible, & que vous croiez tel, est né au commencement du siécle passé, sur les Frontieres du Royaume d'*Ifetot*, dans un Païs plus renommé par ses Poulardes que par la sincerité de ses Habitans. Sa mere fut accusée d'avoir un commerce criminel avec un Oncle qu'elle avoit, qui étant Prêtre & Magistrat, étoit de ses Animaux Amphibies qu'on apelle Conseillers-Clercs; & l'on prétend que c'est à cet adul-

tere & à ce commerce inceſtueux & ſacrilége que nôtre Héros doit le jour. Le mari de la mere prévenu de cette opinion, en murmura tout haut, & fut aſſaſſiné peu de jours après : on imputa ce nouveau crime à la mere ; & ce fut-là le commencement d'un des plus odieux Procès dont la *Normandie* ait jamais oüi parler, & qui penſa être terminé par le ſuplice de cette femme. Elle trouva le ſecret de s'y dérober, mais tout le bien fut conſumé dans cette procédure, dont l'enfant fut à tous égards le joüet ; étant tantôt reclamé & tantôt deſavoüé de ſes prétendus Parens, & toûjours incertain lui-même de ce qu'il étoit. Dès qu'il fut en âge de ſentir le malheur de ſa naiſſance, au lieu d'en réparer le défaut par des ſentimens diférens de ceux de qui il la tenoit, il prit le parti de ſe venger du mépris qu'elle lui atiroit, en haïſſant tout le Genre Humain ; & par-là il acheva de ſe rendre odieux. Les afreux auſpices ſous leſquels il étoit né, lui avoient donné des inclinations mal-faiſaiſantes, & ſa mauvaiſe étoile avoit répandu les plus malignes influences ſur lui. Un pareil tour d'eſprit n'étoit pas propre à faire oublier les crimes auſquels on prétendoit qu'il devoit le jour, & il fut obligé d'abandonner une Patrie qui ne lui preſentoit que des objets d'horreur ; & comme il emporta par tout ſon mauvais cœur, il rencontra par tout une même deſtinée. Les femmes auprès deſquelles ſon habil l'inſinuoit, éprouvoient bien-tôt le venin de ſa langue ; & ce venin ſe répandit ſur les Poëtes & les Auteurs de l'un & de l'autre Sexe qui ont fait l'admiration du ſiécle paſſé, & dont il critiquoit éfron-

effrontément & les Ouvrages & la conduite. Il n'épargnoit pas même les personnes dont il mangeoit le pain ; car le mauvais état de ses affaires l'aïant obligé d'entrer au service de certains Ministres, & de les suivre dans differentes Cours de l'Europe, il a toûjours trouvé le secret de se broüiller avec eux. Les uns l'ont dénoncé en Justice, les autres lui ont donné des coups de bâton ; ainsi il n'a jamais sû se faire des amis ni s'assûrer la moindre petite fortune : & vous voyez bien par-là que vous lui faisiez trop d'honneur de le prendre pour un Diable ; car les Diables sont plus habiles que cela ; ainsi faites, s'il vous plaît, réparation d'honneur à Mr. Lucifer. Toute la Compagnie rit de cette saillie de nôtre François Germanisé, & la Dame qui tenoit encore bon pour le mauvais parti, lui dit : Mais, Monsieur, il se peut bien que celui dont vous parlez & celui dont je parle sont deux, pourquoi voulez-vous les confondre ? Oh ! répondit-il, Madame, de la maniere dont vous nous avez fait son portrait, il m'a été aisé de le reconnoître. Je l'ai vû dans la Cour où j'ai l'honneur d'être attaché ; & où bien des gens avoient de lui la même idée que vous avez paru en avoir ; car comme il a des raisons pour ne parler ni de ses Parens ni de son Païs, & qu'il est trop vieux pour avoir des Contemporains, il n'étoit pas aisé de savoir qui il étoit, & les contes vrais ou faux qu'il débitoit de tous les Païs du Monde, le faisoient regarder des uns comme un Envoyé des Peuples Elementaires, & des autres comme le Juif errant. Je n'avois garde de donner dans cette opinion ! Et pour la détruire dans l'esprit de

ceux qui s'en étoient laissé prevenir, je tâchai de découvrir le mistere qu'il y avoit là-dessous ; & à force de soin j'apris ce que je viens de vous raporter, qui desabusa entiérement les gens raisonnables, & qui ne sauroit manquer de faire le même effet sur une personne qui l'est autant que vous. J'ai sçû après cela que depuis qu'il est parti de nôtre Cour, il a fait certaine manœuvre pour laquelle il a été obligé de se refugier dans la République dont je m'imagine que vous voulez parler, & où il a pris le nom d'un Saint dont les Armes & les Chifres lui conviendroient le mieux du monde par les micmacs qu'on prétend qu'il a faits contre le Souverain qu'il servoit : & vous pouvez voir son histoire en abregé dans les Bouts-rimez qu'on vient justement de m'envoyer du Païs où il est à present, & qu'une jeune Dame a remplis sur les Rimes que M. du *Fresny* a données dans son Mercure Galant du mois de Janvier 1711. avec cette difference seulement, que le refrain ou la chûte du Rondeau de Mr. du *Fresny* est *Philis tient peu* ; & que dans celui-ci c'est ce *vieux Normand* ; parce que c'est du vieux Normand dont il est question,

BOUTS-RIMEZ

Remplis par Madame de W. sur le vieux Normand.

CE vieux Normand proscrit a l'air d'un * Albicrac.
Son babil étourdit bien plus que le Trictrac.
Comtes à dormir debout sans cesse il nous seringue.
Si on l'en croit il eut & valets & Berlingue.
Et Septuagenaire il n'a ni fric ni frac.
Il tranche du Baron, mais on lui répond crac.
Sa mere peu docile aux leçons de Pibrac.
Fit avec son cher Oncle au jeu de tôpe & tingue.
Ce Vieux Normand.
Il se croit plus Sçavant que Voiture & Balzac.
Contre son Souverain il fit certain micmac.
Ici faisant le jeune, il chante, saute & fringue.
D'un Envoyé jadis il eut cent coups de tringle.
Enfin tous ses forfaits ont réduit au Bissac.
Ce Vieux Normand.

Voilà, Madame, continua nôtre Conteur, le portrait en racourci de celui que vous croyez tantôt un phantôme, & que je vous assure être un homme; mais qui n'en vaut guére mieux, puisque c'est un très-méchant homme. Je le crois sur vôtre parole, répondit la Dame, & je me range de vôtre opinion; car puisque cet homme n'est pas un Diable, je ne croirai point qu'il y en ait, ou du moins qu'il en paroisse visiblement sur la terre. Tout le monde fut de même

* *Albricrac est, selon M. du Fresny, un homme d'une figure & d'un caractere ridicule.*

avis, & l'histoire du *vieux Normand* termina la dispute que celle de la *Voisin* avoit fait naître. Je crois qu'il est à propos qu'elle fasse aussi la cloture de cette Lettre, qui me paroît déja d'assez belle taille. Adieu donc, Madame, croyez, s'il vous plaît, que je suis toûjours vôtre trés-humble & trés-obéissante servante, &c.

Fin du second Tome.





